

# GWEN & ART ARE NOT IN LOVE

LEX  
CROUCHER

PRIÈRE  
D'AIMER  
QUI VOUS  
VOULEZ !



casterman

Lex Croucher

# Gwen and Art are not in love

Traduit de l'anglais (Angleterre)  
par Anne Guitton

**casterman**

Lex Croucher

# Gwen and Art are not in love

© Casterman 2023 pour la présente édition

Dépôt légal : octobre 2023 ; D.2023/0053/234

ISBN numérique : 978-2-203-28338-1

ISBN du pdf web : 978-2-203-28337-4

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-203-23997-5

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Biographie de l'auteur :**

Lex Croucher, originaire du Surrey dans le sud-est de l'Angleterre, a grandi en lisant beaucoup de livres et en sympathisant avec des inconnu·e·s sur Internet, avant de s'installer à Londres avec son vieux chat. Après avoir travaillé sur les réseaux sociaux pour le compte d'ONG, Lex écrit aujourd'hui des comédies romantiques à tendance historique (Réputation, Infamous) et des romans jeunesse de fantasy historique. Gwen and Art are not in love est son premier ouvrage Young Adult.

@lexcanroar

*Celui-ci était pour moi*

# SOMMAIRE

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

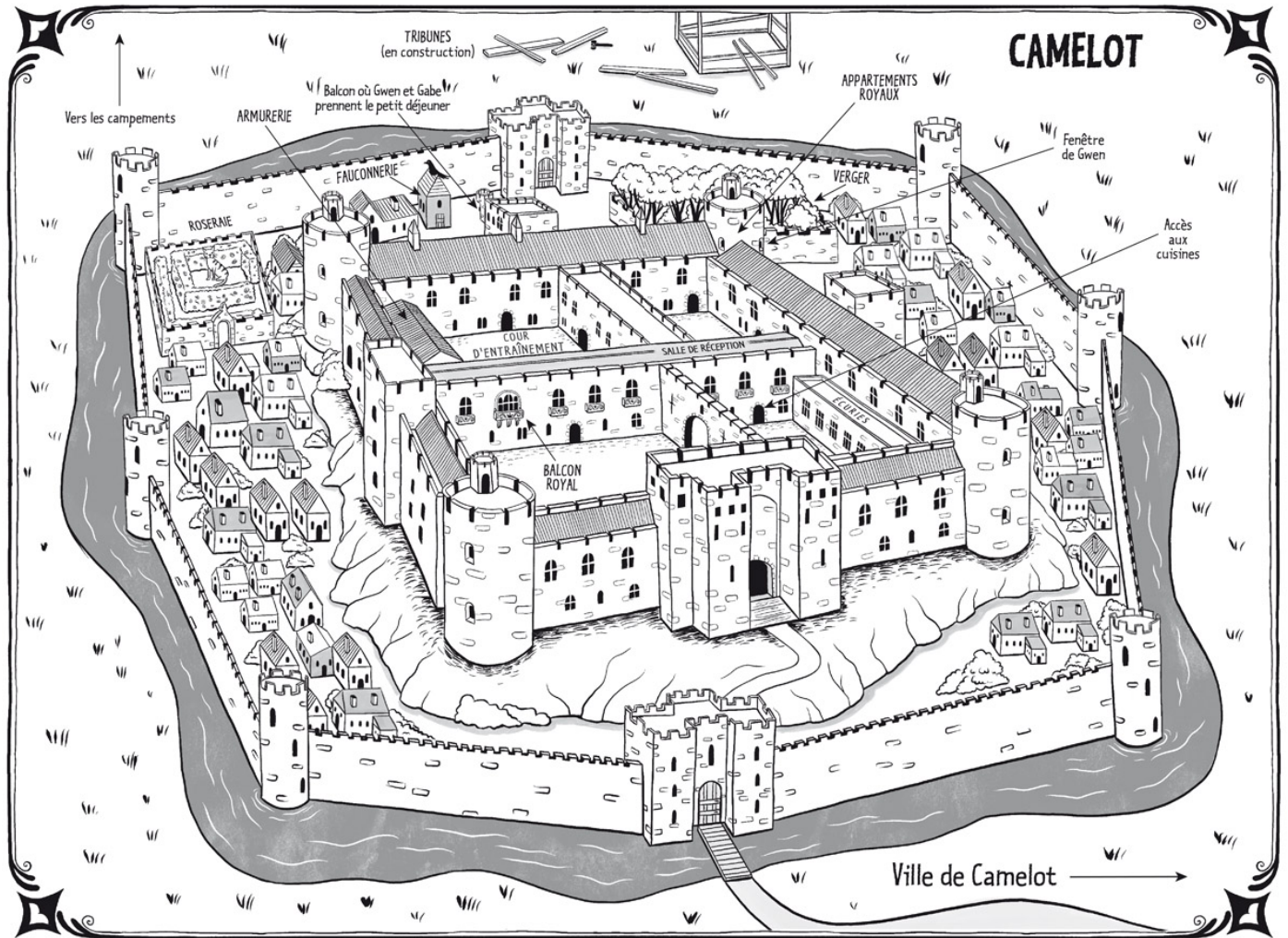
Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Remerciements





**S**on Altesse royale le roi Allmot d'Angleterre déclare par la présente que le tournoi royal de Camelot débutera le dimanche de la Pentecôte.

(Merci d'ignorer les dates préalablement annoncées. Les travaux seront bien terminés à temps pour cette fête.)

Tout chevalier dont l'audace et le courage incarnent l'esprit courtois est invité à combattre pour son roi dans la lice, au tir à l'arc, en duel ou en mêlée, jusqu'à la proclamation du vainqueur le dix-neuvième jour du mois d'août.

Veillez apporter vos propres épées, assommoirs et massues à pointes, car aucune arme ne sera fournie.

# J

À son réveil, Gwen comprit qu'elle avait encore fait le même rêve, et qu'elle n'avait pas été discrète. D'abord parce qu'elle se sentait euphorique, vidée de ses forces et un peu rouge ; et ensuite parce qu'Agnès, la dame de compagnie brune qui dormait dans la pièce voisine, se retenait de rire et n'osait pas la regarder dans les yeux.

— Agnès, l'interpella sèchement Gwen en s'asseyant dans son lit, vous n'auriez pas de l'eau à aller chercher, par hasard ?

— Si, Votre Altesse, répondit la jeune femme avant de sortir en courant.

Gwen soupira et contempla les épais rideaux de velours brodé qui encadraient son lit à baldaquin. C'était sans doute une erreur d'avoir ainsi renvoyé Agnès, qui allait probablement commérer avec tous ceux qu'elle croiserait. Mais les exploits nocturnes de la princesse n'occuperaient sans doute pas longtemps les conversations. En effet, ce n'était pas une journée ordinaire : la saison du tournoi allait enfin débiter. Avec toute l'excitation que cela suscitait, les ragots croustillants d'Agnès seraient oubliés avant midi.

Une fois la dame de compagnie revenue avec un broc d'eau, Gwen sortit de son lit et tendit les bras au-dessus de sa tête, bâillant et clignant des yeux face aux premiers rayons du soleil. Après lui avoir retiré sa fine chemise de nuit, Agnès lui récura la peau et huila tout son corps. Elle venait de lui enfiler une tunique propre quand la porte s'ouvrit sur un grand garçon au teint pâle et aux cheveux de cuivre, le nez enfoui dans une pile de parchemins.

— Tu as vu ça ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Euh, Gabriel, signala Gwen, je ne suis pas encore habillée.

— Ah bon ?

Il fronça brièvement les sourcils, comme si elle avait ôté ses vêtements dans le seul but de l'incommoder.

— Désolé.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à ce sujet, ajouta la princesse tandis qu'Agnès, rougissante, s'empressait de lui apporter une robe.

La jeune femme était moins troublée par l'inconvenance de la situation que par le charme de Gabriel, dont une bonne partie des dames de la cour étaient désespérément amoureuses. Si beaucoup avaient tenté d'attirer son attention, aucune n'y était encore parvenue. Le prince ne parlait presque jamais – sauf à Gwen, qui en tirait une immense fierté.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à l'enfilage de robe ? s'étonna Gabriel.

— Non, soupira Gwen, des cheveux plein la bouche. Tu n'as pas compris la... Hé, tu m'écoutes ? C'est toi qui es venu dans ma chambre, je te rappelle.

Sans réagir, son frère retourna le parchemin qu'il lisait afin de déchiffrer le verso.

— Gabriel, insista-t-elle. Gabe ! Tu n'entends pas comme une voix spectrale qui résonne ? C'est fou, hein, on pourrait presque croire que je te parle.

— Attends, répliqua-t-il, une main levée pour la faire patienter.

Après une seconde de réflexion, Gwen conclut qu'il méritait une leçon. Elle lui lança donc, avec une force considérable, l'un des chaussons de brocard qu'Agnès lui présentait.

— Aïe ! s'écria-t-il.

— Hâte-toi d'en venir au fait.

— Bon, d'accord, grommela Gabriel en se frottant le crâne. Père m'a demandé de revoir les comptes avec Lord Stafford. Il s'agit essentiellement de dépenses liées au tournoi, mais je suis tombé sur ceci et j'ai pensé que...

Il s'interrompit, lui tendant le parchemin pour qu'elle voie par elle-même.

Pendant qu'Agnès tressait ses longs cheveux auburn d'une main experte, Gwen parcourut rapidement le document, qui listait divers biens : plusieurs coffres de soieries et de damas, un antique service de table incrusté de pierres précieuses et d'innombrables vases en porcelaine, tous censés quitter le trésor de la Couronne dans les mois à venir. Le mystère s'éclaircit lorsque la princesse atteignit le bas de la page

et la description d'une imposante tapisserie biblique représentant Ruth et Naomi, actuellement suspendue dans sa chambre.

— C'est ma dot, dit-elle. Gabe. Ma dot !

— Oui. Il semble que le moment soit venu...

— Et merde, pesta Gwen avant de se laisser tomber sur son lit.

— Merde, acquiesça son frère avec une grimace de compassion.

En théorie, il y avait quelque chose de rassurant dans le fait d'être fiancée depuis sa naissance – à quelqu'un de son âge, qui plus est. Cela épargnait à Gwen des surprises désagréables, comme devoir épouser un vieux noble grincheux afin que son père puisse forger une alliance politique. Au moins, elle savait à quelle sauce elle allait être mangée.

Malheureusement, cette expression était un peu trop littérale quand on connaissait l'ogre à qui elle était promise. Arthur Delacey, l'héritier du seigneur de Maidvale, était du point de vue de Gwen le pire démon qui soit.

Ils s'étaient rencontrés pour la première fois le jour de sa naissance, alors qu'elle était à peine plus grosse qu'une crevette. Son fiancé, quant à lui, avait déjà deux ans. Il était venu à Camelot avec ses parents et des centaines d'autres familles dans l'espoir de gagner les faveurs de la Couronne. Elle imaginait très bien le petit visage contrarié d'Arthur, penché au-dessus de son berceau. Elle s'était souvent demandé si ses parents avaient envisagé de l'appeler Guenièvre, histoire d'accorder parfaitement leur couple – avant de se dégonfler et d'opter pour Gwendoline. Il faut dire que les aventures extraconjugales de l'épouse du roi Arthur avaient de quoi faire hésiter.

Le premier souvenir de Gwen remontait au jour où, alors qu'elle boudait dans sa chambre, Gabriel lui avait apporté une part de gâteau au miel chipée dans les cuisines.

Son deuxième souvenir, c'était quand Arthur était arrivé pour la lui voler. Seize ans avaient beau s'être écoulés depuis, cela la faisait encore enrager.

Et c'était loin d'être un incident isolé.

Arthur lui avait tiré les cheveux pendant la messe. Arthur s'était moqué d'elle sans arrêt lors de banquets. Arthur l'avait fait trébucher dans la cour devant une assemblée de lords et de ladies, avant de l'enjamber fièrement et de l'abandonner sur les pavés, les genoux en sang. Comme les visites du garçon coïncidaient toujours avec l'approche de l'été, Gwen en était venue à redouter le retour du soleil et des chardons en fleur. Pour son neuvième anniversaire, elle avait décidé de se venger en installant un piège

devant sa chambre. Avec l'aide de Gabriel, elle avait tendu un long fil en travers de la porte. Arthur avait fait un vol plané spectaculaire, qui s'était soldé par une double fracture du poignet. Une semaine plus tard, les gardes l'avaient surpris en train de glisser, d'une seule main, un chat sauvage par la fenêtre de la princesse.

En septembre de la même année, la reine avait poliment suggéré qu'on les tienne éloignés l'un de l'autre durant quelque temps. Gwen en avait été si soulagée qu'elle avait sautillé à travers le château toute la journée, enchantée par la perspective d'étés sans nuages... avant de s'arrêter net en entendant son père parler de son « promis ».

— Gabe, avait-elle demandé à son frère, blotti dans son coin préféré de la bibliothèque, c'est quoi, un « promis » ?

— La personne que tu dois épouser, avait-il répondu en baissant son livre.

— C'est bien ce que je craignais. Tu as une promesse, toi ?

— Non.

— Ce n'est pas juste.

— Tu as raison. Ce n'est pas juste.

\*

Les petits déjeuners en famille, autrefois une constante de la vie de Gwen, se faisaient plus rares depuis quelques années. L'équilibre soigneusement préservé entre vie privée et travail, qui permettait au roi de discuter d'économie avec son fils ou de jouer aux échecs avec sa fille, n'avait pas résisté aux tensions grandissantes dans le royaume. L'emploi du temps royal était désormais empli dès l'aube de réunions du conseil, d'audiences publiques et d'entretiens avec des ambassadeurs qui se prolongeaient parfois tard dans la nuit. Gwen et Gabriel en avaient pris leur parti et mangeaient souvent seuls sur le balcon couvert, oasis de calme au milieu de l'animation du château.

Le reste de la journée, la princesse s'imposait une routine stricte. Après le petit déjeuner, elle faisait sa promenade matinale en compagnie d'une Agnès silencieuse. Elle prenait ensuite son repas dans ses appartements, puis lisait ou jouait de la harpe. Les fins d'après-midi étaient quant à elles consacrées à la broderie. Depuis maintenant trois ans, Gwen ornait une immense couverture de bouquets de roses blanches et de myosotis bleus, à la demande de sa mère. Celle-ci avait employé les mots « couche nuptiale » et « nuit de noces », que la princesse s'était empressée d'oublier. Gwen aimait la broderie, dont l'aspect logique et répétitif l'apaisait. Une aiguille à la main,

c'était plus facile de ne penser à rien, et surtout pas à l'usage auquel cette couverture était destinée.

Le dîner se déroulait parfois en petit comité dans les appartements privés de la famille. Mais en général, le roi insistait pour que sa fille le rejoigne dans la salle de réception et mange avec lui sous le regard d'une centaine de curieux, la pièce bondée jusqu'au plafond de courtisans, de châtelains et autres parasites.

La princesse appréciait donc beaucoup les matinées passées avec Gabriel sur le balcon, sous un épais dais de clématite et de chèvrefeuille. Elle poussait souvent leurs assiettes pour consacrer une demi-heure à botter les fesses de son frère aux échecs, avant de poursuivre le cours de sa journée.

Ce jour-là, Gabriel n'était pas en forme. Il fallut à peine dix minutes à Gwen, encore sous le choc de cette histoire de dot, pour le mettre en échec.

— Tu fais exprès de mal jouer parce que tu as pitié de moi ? l'interrogea-t-elle.

Elle adorait ce jeu qui sollicitait une sorte de muscle caché, une partie de son cerveau en sommeil la plupart du temps. Calculatrice et impitoyable, elle ne laissait aucun répit à son adversaire.

— Tout le monde n'est pas obsédé comme toi par le triomphe ou la défaite. Et il y a des aléas plus épiques que ceux de l'échiquier, répondit Gabriel, avant de ramener une tour à l'endroit précis où elle se trouvait quelques minutes plus tôt. Désolé. C'est juste que je suis nul.

— Même ton chat jouerait mieux que toi ! se moqua Gwen. Échec et mat.

— Ah. Bravo. Tu viens de saccager le peu de confiance en moi qu'il me restait.

— N'essaie pas de me faire culpabiliser avant même que j'aie pu me vanter correctement. Mauvais joueur.

Gabriel soupira, s'appuya contre le dossier de sa chaise et contempla le paysage. Gwen suivit son regard. L'aile nord du château, qui abritait les appartements royaux, avait une vue dégagée sur le verger et les écuries. Dans le champ qui s'étendait au-delà du mur d'enceinte, on apercevait le sommet d'une vaste structure en bois, en construction depuis plusieurs mois. Des ouvriers grouillaient autour telles des fourmis afin que tout soit prêt à temps pour le début du tournoi. Le ciel était d'un bleu brumeux et la température déjà chaude pour cette fin de printemps. Les arbres en fleurs semaient leurs pétales au-dessus des douves. Dans d'autres circonstances, cela aurait été une journée merveilleuse.

— Arthur a peut-être changé, déclara Gabriel, qui savait exactement à quoi sa sœur pensait. Tu ne l'as pas vu depuis des années.

— Je l'ai aperçu l'automne dernier. De loin. À la Saint-Michel, quand on a été invités chez cet horrible comte et que tu es resté ici parce que tu avais la grippe.

— Et ?

— Il m'a jeté un regard moqueur depuis l'autre bout de la pièce, avant de chuchoter quelque chose à l'oreille d'un page. Ils se sont tellement esclaffés qu'ils ont failli tomber de leur chaise.

— Qui te dit qu'ils riaient de toi ?

— Il m'a pointée du doigt. En gloussant. Et en... mimant.

— Quoi donc ?

— Ma façon de danser.

— Oh, fit Gabriel. Eh bien...

— Si tu n'as rien d'utile à ajouter, tais-toi, grommela Gwen en s'affalant sur la table.

— Je suis désolé, murmura le prince, qui lui tapota les cheveux d'une main maladroite. Vraiment. Tu sais que je t'aiderais si je le pouvais.

Gwen n'en doutait pas. Son frère était bien trop gentil ; lui ne l'aurait jamais forcée à se marier à des fins politiques, quelle que soit la situation. Un jour, il serait roi, et ce serait à lui de prendre ce genre de décisions. Or, il redoutait ce moment. Depuis des années, on chuchotait en coulisses qu'il était trop faible, trop doux, trop *effacé* pour ce rôle. Leur père l'encourageait, en vain, à s'affirmer un peu plus. En réaction, Gabriel passait le plus clair de son temps le nez dans ses livres et ses registres, comme s'il espérait disparaître dans les recoins les plus sombres et les plus poussiéreux du château jusqu'à ce qu'on couronne quelqu'un d'autre à sa place.

Ce qui avait peu de chances d'arriver.

— Il ressemblait à quoi ? demanda-t-il à Gwen.

Elle le dévisagea, perplexe, avant de se rappeler qu'ils évoquaient son ennemi juré.

— À un suppôt de Satan, répliqua-t-elle. Oh, je ne sais pas. Il avait l'air arrogant, imbu de lui-même et agressif. Il s'est laissé pousser les cheveux et il n'arrêtait pas de les rejeter en arrière pour faire rougir les filles.

— Ça fonctionnait ?

— Évidemment. D’après Agnès, il a laissé un sillage de cœurs brisés derrière lui.

— J’ai eu les mêmes échos. Vierges déflorées, auberges vidées jusqu’à la dernière goutte, arbres déracinés.

— Tu crois que Père est au courant ?

— Il a dû entendre des rumeurs, mais rien d’assez concret pour que ça le pousse à revenir sur un accord passé il y a près de vingt ans.

Gwen soupira.

— Gabriel, combien faudrait-il que je te paie pour que tu acceptes de m’assassiner ?

Il lui adressa un sourire triste.

— Gwendoline, ne le prends pas mal, mais j’en serais incapable. Même si ce serait un bon moyen de faire d’une pierre deux coups...

— Ça m’étonnerait qu’on te prive de la Couronne pour un crime aussi mineur qu’un sorricide.

— Tu as sans doute raison. Enfin, on me confisquerait peut-être mon épée. Ce serait déjà ça de gagné.

La porte du balcon s’ouvrit si soudainement qu’ils sursautèrent tous les deux. Lord Stafford, le très pompeux intendant de leur père, se tenait sur le seuil, l’air stressé. Il portait des bas d’un vert anis si vif que Gwen dut cligner plusieurs fois des yeux avant de recouvrer la vue.

— Votre Altesse royale, dit-il à Gabriel. La cérémonie...

— Oh, zut ! s’exclama le jeune homme qui se leva d’un bond, renversant l’échiquier. J’avais complètement oublié ! J’arrive, j’arrive.

Stafford s’écarta d’un pas pour le laisser passer, puis il se tourna vers Gwen, qui s’était agenouillée pour ramasser les pièces.

— Vous êtes également attendue, ajouta-t-il d’une voix sèche.

— C’est demandé si gentiment que je ne peux pas refuser, soupira-t-elle en se redressant avec une lenteur exagérée.

Même si le tournoi ne démarrerait pas avant une semaine, la cérémonie d’inauguration devait permettre aux chevaliers et aux familles nobles de se rencontrer afin de se jauger, de former des alliances et de commencer à miser leur argent, leur bétail ou leurs femmes. Les gigantesques tribunes installées au nord du château, autour de l’arène aménagée pour accueillir la joute, la mêlée, les duels et le concours



d'archerie, étaient reconstruites chaque année. Comme d'habitude, les travaux avaient pris du retard et seraient terminés juste à temps pour le premier combat. La cérémonie d'ouverture se déroulerait donc dans la plus grande cour du château, située tout au sud. Et Gwen devait se présenter sur le balcon royal réservé aux discours, aux apparitions officielles ou aux saluts familiaux, dont le peuple raffolait inexplicablement.

Enfant, elle ne s'était jamais vraiment intéressée aux tournois, qui venaient perturber la routine bien huilée de son quotidien. Par conséquent, elle boudait chaque été et n'hésitait pas à se pencher sur un livre pendant que les chevaliers se disputaient les faveurs de son père. Au fil des ans, cependant, elle avait découvert que certains aspects des combats valaient le détour.

Lorsqu'elle émergea sur le balcon, ses parents étaient déjà assis sur les trônes en bois qu'on avait sortis pour l'occasion. Gabriel, le dos droit et un sourire forcé aux lèvres, avait pris place sur le siège voisin du roi. Gwen alla s'installer près de sa mère, non sans adresser un petit signe de la main à la foule rassemblée en contrebas.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? gronda la reine entre ses dents serrées. Arrête ça tout de suite.

La cour, rectangulaire et pavée, donnait sur la salle de réception d'un côté et sur une arche conduisant aux écuries de l'autre. Les courtisans s'entassaient le long des murs, vêtus de leurs plus beaux atours. Les chevaliers, que l'on annonçait un à un, faisaient leur entrée par l'arche avec leur maisonnée et leurs parrains, sous les vivats ou les huées du public.

Le défilé fut interminable. Gwen avait de plus en plus de mal à rester concentrée et ne cessait de gigoter sur son siège inconfortable.

— La proportion de membres du culte parmi les concurrents est inhabituellement élevée, commenta la reine à voix basse alors qu'un chevalier suscitait de maigres applaudissements.

— Et je m'en réjouis, répondit le roi. J'ai demandé à Stafford de prendre des mesures pour régler les dissensions. Il semble que ses efforts aient payé.

— En tout cas, votre cousin n'est pas là, continua la reine.

Mais alors que le chevalier suivant s'avavançait, elle plissa les yeux et souligna :

— Ah, il a tout de même envoyé son chien de garde.

L'homme en question, Sir Marlin, avait la peau si pâle qu'elle paraissait transparente. Les commères le surnommaient le Couteau parce qu'il était petit, affûté et

particulièrement sanguinaire. Les relations entre le roi et le parrain et seigneur du Couteau, Lord Willard, n'étaient pas au beau fixe. Lorsque le souverain précédent était mort sans laisser d'héritier direct, ils s'étaient un temps disputé le pouvoir. Willard avait réclamé une part du gâteau, bien que la Couronne ait déjà été promise au père de Gwen. Il avait reçu le soutien de nombreux disciples du culte d'Arthur Pendragon qui, contrairement aux chrétiens, croyaient fermement en la magie du roi mythique et de ses acolytes. Alors que Willard commençait à représenter une menace sérieuse, l'invasion du royaume par le roi de Norvège avait coupé court à tout affrontement. La plus grande partie de la noblesse s'était unie derrière le père de Gwen afin de repousser ce voisin trop gourmand.

Depuis lors, les réunions de famille étaient pour le moins tendues. Gwen n'avait rencontré qu'une fois le cousin de son père et elle ne l'avait pas du tout apprécié. C'était un homme très grand au visage sévère et aux manières brusques, qu'un ample manteau noir orné de symboles religieux faisait ressembler à une chauve-souris en colère.

Sir Marlin traversa la cour, accompagné par quelques applaudissements et pas mal de sifflets. On annonça ensuite deux jumeaux trapus et joviaux du nom de Beldish, puis il y eut une pause suivie d'une nouvelle sonnerie de trompettes. Une vague d'excitation parcourut la foule. La princesse se redressa.

— Pour l'amour du ciel, encore cette mascarade ? gémit sa mère.

Gwen se pencha sur son siège dans l'espoir de distinguer quelque chose à travers les corps massés devant l'arche. La mascarade en question était le meilleur moment de son été – non, de sa vie – et le seul élément du tournoi vraiment digne d'intérêt.

— Lady Bridget Leclair, de la maison Leclair, annonça le grand maréchal, un barbu nommé Sir Blackwood.

Des railleries et des ricanements s'élevèrent tandis que les spectateurs se bousculaient pour mieux voir. Lady Leclair les ignora superbement, impassible sur le grand cheval qui l'amenait au centre de la cour, avec sa bannière représentant une roue dorée sur fond rouge bordeaux. Les cheveux noirs et raides de la chevaleresse étaient coupés net au milieu de son front et au-dessus de ses larges épaules. Au lieu de lui donner l'air ridicule d'un petit page qui aurait grandi trop vite, cela lui allait plutôt bien. Depuis son perchoir, Gwen admira le regard assuré, les longs cils et la peau brune de la jeune femme. À force de laisser traîner ses oreilles partout, elle avait appris que

Lady Leclair avait un an de plus qu'elle et était d'origine taï, sa lignée remontant au royaume de Sukhothai. Lorsque la princesse en avait parlé à son frère, l'air de rien, il avait attrapé un livre pour lui faire une présentation aussi détaillée qu'inutile des comptoirs de commerce asiatiques.

Quelqu'un lança une pièce vers la tête de Lady Leclair, qui ne broncha pas. Les mains serrées sur les rênes, elle se pencha vers son cheval pour le rassurer en lui murmurant quelques mots. C'était la seule femme chevalier de tout le pays, voire du monde. Pourtant, elle supportait les cris, l'excitation et les moqueries aussi tranquillement que si elle partait faire une simple balade à travers champs.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devons endurer ce spectacle ridicule, commença la reine, que son époux interrompit aussitôt.

— Elle a le droit d'être ici, Margaret. Prenez sur vous cette année encore ; elle finira bien par se lasser.

Gwen les entendit à peine. Son rêve de la nuit précédente venait de lui revenir en mémoire avec force détails.

C'était le premier jour du tournoi et elle était assise sur la tribune royale. Ses parents n'étaient pas là. Il n'y avait que Gabriel, coiffé d'un chapeau à large plume, qui lui récitait inlassablement des vers de Chaucer. Il était d'usage que les chevaliers présentent leurs hommages au roi avant le début de l'épreuve, s'approchant de l'estrade pour le saluer et recevoir sa bénédiction. Dans son rêve, Lady Leclair avait foncé droit sur elle, montée sur une licorne, pour lui offrir une rose. Quand Gwen avait tendu la main, Bridget lui avait décoché un sourire charmeur, lui avait attrapé le menton sans retirer son gantelet et l'avait embrassée avec une telle fougue que Gabriel s'était exclamé « Nom d'une pipe ! » avant de tomber de sa chaise.

— Votre Altesse, avait susurré Lady Leclair en glissant ses doigts dans les cheveux de Gwen.

— Ma preuse chevaleresse, avait-elle répondu.

Elle savait qu'elle avait tendance à parler dans son sommeil. Voilà pourquoi ce matin-là, en se réveillant, elle s'était doutée qu'Agnès l'avait entendue. Elle espérait qu'elle n'avait rien dit de trop compromettant.

Gwen ne se rendit même pas compte qu'elle s'était levée, les mains agrippées au bord du balcon pour ne pas perdre une miette de l'arrivée de Lady Leclair. Quand sa mère se racla la gorge avec insistance, elle se retourna et s'aperçut que toute sa famille

la dévisageait. Alors elle recula et jeta un dernier coup d'œil vers la cour, au moment précis où la chevaleresse levait la tête. Leurs regards se croisèrent. Lady Leclair lui adressa un salut presque imperceptible puis éperonna son cheval.

« Oh non, songea Gwen en se rasseyant, le rouge aux joues. C'est reparti. »

## 2

Si Arthur ne réagissait pas, l'homme aux grosses bottes allait lui défoncer le crâne d'une seconde à l'autre. Lorsque cette pensée lui vint à l'esprit, il prit brusquement conscience de ce qu'elle signifiait et roula sur le côté.

— Dehors, rugit l'homme.

— Je suis *déjà* dehors, objecta Arthur. Grâce à vous. C'était fort aimable de votre part, d'ailleurs.

— Sale petit insolent...

Cette fois, Arthur vit la botte arriver. Il se releva, la tunique couverte de boue, et constata au passage qu'il avait perdu son chapeau.

— Ce fut un plaisir, conclut-il en faisant une petite révérence. Excellent établissement, je dois le reconnaître. Vous avez surpassé mes attentes.

Il s'apprêtait à partir quand il se souvint d'un détail.

— Au fait, vous n'auriez pas vu Sidney ?

— C'est qui, celui-là, encore ?

Un hurlement retentit soudain dans l'auberge. Une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit à la volée et un jeune homme petit mais bien bâti en tomba, serrant contre lui ce qui ressemblait à un demi-manteau.

— Ah, se réjouit Arthur, le voilà.

— C'est moi, annonça Sidney, bien que ce soit superflu. Tout va bien. Juste, je ne retrouve plus mon foutu couteau.

— C'est votre garde du corps ? cracha l'aubergiste empourpré. Vous l'envoyez se battre à votre place ?

— Dans votre bouche, ça semble péjoratif. Mais, en substance, c'est à peu près ça.

L'homme s'avança, les poings levés. Arthur détala si vite qu'il faillit perdre l'équilibre.

— Les chevaux sont derrière, l'informa Sidney en agitant ce qui restait de son manteau pour souligner son propos.

— Je sais, répondit Arthur.

Il cavalait toujours et entendait haleter son valet, qui avait du mal à suivre.

— Vous étiez censé faire diversion, lui rappela ce dernier.

— Hum, oui. Mais j'ai été... occupé.

Les chevaux les regardèrent approcher d'un air désapprobateur. Arthur voulut bondir sur le sien, mais il calcula mal son coup et manqua de retomber de l'autre côté.

— C'est bon, le rassura Sidney une fois en selle. Il ne nous a pas suivis.

— Tant mieux.

Puis, alors que son maître faisait tourner sa monture, il se reprit :

— Mince, j'ai parlé trop vite. Il arrive avec un bâton. Un très gros bâton, Art.

— Petit veinard, commenta Arthur.

Il planta ses talons dans les flancs de son cheval, qui partit au trot, suivi de près par Sidney.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cour du manoir deux heures plus tard, le cadran solaire indiquait le milieu de l'après-midi. Arthur en fut troublé. Ne faisait-il pas encore nuit quelques instants plus tôt ? Et cela signifiait-il qu'on était déjà mercredi ?

— On est déjà mercredi ? demanda-t-il à Sidney pendant qu'ils mettaient pied à terre et confiaient leurs montures au garçon d'écurie.

Un énorme tonneau d'eau de pluie était dressé près de l'entrée des domestiques. Les deux jeunes gens s'en approchèrent et commencèrent à se déshabiller pour rincer une partie de la boue dont ils étaient couverts.

— Comment vous voulez que je le sache ? grogna Sidney, tirant sa chemise par-dessus sa tête.

— N'est-ce pas ton travail de le savoir ?

— Non, mon travail, c'est de vous garder en vie. Et vous êtes en vie, non ?

— Il semblerait.

Arthur inspecta son corps en quête de blessures mortelles. Un gros bleu se formait déjà sur son épaule, à l'endroit où l'aubergiste l'avait frappé.

— Et mon visage ? s'enquit-il.

Sidney fit la grimace.

— Ouh là, atroce. À faire peur.

— Mais est-ce qu'il est abîmé ?

— Ah, non. Pas spécialement. À part une petite entaille au sourcil.

Arthur se pencha sur le tonneau pour contempler son reflet. L'entaille, pas si petite que ça, saignait encore.

Une voix sévère l'interpella alors. Il se retourna et découvrit Mrs Ashworth, la matrone grisonnante qui avait été sa nourrice autrefois.

— Qu'est-ce que vous faites à moitié nu dans la cour ? le gronda-t-elle.

— Bonjour, Ashworth. Est-ce qu'on est mercredi ?

— À moitié nu et en sang, qui plus est.

— Je ne comprends pas, soupira le jeune homme en regardant Sidney. Pourquoi aucun de mes employés n'est capable de me dire quel jour on est ?

— Jeudi, l'informa une blanchisseuse qui passait sans prêter attention à leur tenue.

— Enfin ! s'exclama Arthur, les mains levées vers le ciel. Donnez-lui une augmentation.

— Ne dites pas des choses pareilles, répliqua Mrs Ashworth. Vous savez très bien que je ne peux pas.

Dans une demeure normale, l'ancienne nourrice n'aurait pas été responsable des salaires et des augmentations. En fait, dans une demeure normale, l'ancienne nourrice serait partie depuis longtemps, étant donné que son protégé avait dix-neuf ans et qu'aucun autre enfant n'était attendu. Cependant, au décès de la mère d'Arthur, Mrs Ashworth avait officiellement hérité de la charge d'intendance. Il y avait eu une brève lutte de pouvoir après le remariage de Lord Delacey, jusqu'à ce que sa seconde épouse trouve également la mort. Le père d'Arthur disait que la maison se gérait toute seule mais, quand des colporteurs, des bardes à moitié sourds ou des pages sans emploi se présentaient à la porte, c'était Ashworth qu'on appelait.

— Toujours aussi ravissante, Joyce, la complimenta Sidney avec un sourire charmeur.

— À défaut d'augmenter les employés, je peux les renvoyer, lui rappela Mrs Ashworth. Range ça, Sidney. Tu vas éborgner quelqu'un.

— Vous me flattez, s'amusa le jeune homme avant de rentrer s'habiller.

Arthur le suivit.

— Il est là ? demanda-t-il à la nourrice d'un ton aussi détaché que possible.

— Oui, dans son bureau. Il est dans tous ses états, Art. Étiez-vous censé faire quelque chose pour lui aujourd'hui ?

Arthur se creusa la tête, contrarié par l'expression compatissante de Mrs Ashworth.

— Non, je ne crois pas. Enfin, peut-être, si on est jeudi.

— On est jeudi.

— Très bien. D'accord. Je vais aller le voir.

Quand le jeune homme entra dans le bureau, lavé et habillé, il trouva le seigneur de Maidvale en train d'écrire une lettre. Une carafe de vin à moitié vide était posée à côté de l'encrier. Arthur priaït secrètement pour qu'un jour, son père confonde les deux.

Les murs étaient couverts de portraits, d'armoiries, de vieux documents attestant les origines de la famille et d'un gigantesque arbre généalogique à l'encre brun doré. Une carte avait autrefois occupé la place d'honneur sur la paroi sud. La mère d'Arthur s'asseyait souvent là avec lui pour lui présenter le monde tout en grignotant des bonbons à la rose et au safran. Elle lui montrait les mers, les continents qui s'étiraient à l'Est ; l'Iran, ce lieu qui n'existait pour lui que dans les contes et d'où ses grands-parents avaient entamé leur long voyage vers l'Angleterre. De son petit doigt potelé, il suivait les contours des pays sans vraiment comprendre ce qu'il voyait. Quand il avait enfin eu l'âge de poser des questions, sa mère était morte depuis longtemps.

Un an après les funérailles, Arthur s'était faufilé dans la pièce dans l'espoir d'y trouver une trace d'elle. La carte avait disparu.

Lord Delacey leva les yeux en l'entendant entrer. Il avait le visage très rouge.

— Où étais-tu passé, bon sang ? Bah, ne me réponds pas, je ne veux pas le savoir. As-tu la moindre idée de ce que je suis en train de rédiger ?

— Un poème ? dit le jeune homme en s'adossant à la porte.

— Très drôle. Non, j'écris au *roi*. Pour lui présenter mes excuses dans toutes les langues possibles et imaginables. Et pourquoi, à ton avis ?

— Parce que vous êtes aussi doué pour les langues que mauvais poète ?

À peine Arthur eut-il prononcé ces mots qu'il comprit son erreur. Il esquiva de justesse l'encrier, qui s'écrasa contre la porte en lui éclaboussant le visage. Le liquide noir dégouлина sur le bois et forma une flaque par terre, tachant le cuir de ses bottes. Sans faire mine de s'essuyer, Arthur défia son père du regard.



— Tu devais assister à la cérémonie d'ouverture du tournoi, qui a eu lieu aujourd'hui. Je te l'ai répété un millier de fois. Le *tournoi*.

Arthur inspira profondément. Ils n'avaient jamais parlé de cela. S'il savait que la saison du tournoi approchait et qu'il était censé y aller, il était parti du principe qu'on viendrait le chercher dans sa chambre le moment venu – ce qui n'était jamais arrivé. En tout cas, son père avait omis de l'en informer. Et il avait maintenant le culot de l'accuser. Arthur ouvrit la bouche pour protester, avant de se raviser en sentant un morceau de verre crisser sous son pied.

— Désolé, marmonna-t-il, les dents serrées. J'ai oublié.

— Quand j'ai choisi ton prénom, Arthur, je plaçais de grands espoirs en toi...

Le jeune homme comprit qu'il pouvait se permettre de décrocher pendant quelques minutes. Il connaissait par cœur ce monologue à propos d'« héritage » et de « dynastie » ; de la façon dont le traître Mordred avait engendré Melehan, qui avait engendré à son tour une lignée de personnages décevants ; et des mille raisons pour lesquelles lui-même faisait honte à son glorieux ancêtre. Arthur Pendragon, dont ils seraient les descendants très très indirects, occupait une telle place dans les sermons de son père que, si le jeune homme avait pu remonter le temps et rencontrer ce roi en personne, il aurait collé un bon coup de pied dans sa foutue Table ronde. Les hypothétiques origines royales de la famille Delacey s'étaient dissoutes au fil des siècles et se résumaient désormais à l'obsession du père d'Arthur pour le nom de Pendragon.

— Tu dois partir sans attendre, conclut Lord Delacey en se levant. Demande à Ashworth de préparer tes bagages. Tu passeras l'été là-bas.

— Pardon ? bégaya Arthur. *Tout l'été ?*

— Oui, pour entamer officiellement ta cour à la princesse. Ferme la bouche, Arthur. Il est plus que temps que tu grandisses, que tu cesses d'être égoïste et que tu fasses quelque chose de ta vie. Tu te montreras charmant avec Gwendoline, tu gagneras sa confiance – en un mot, tu te comporteras en fiancé modèle. Je te prie également de m'écrire – *regarde-moi quand je te parle* – afin de me tenir informé de tout ce qui se passe à Camelot. N'omets aucun détail.

Arthur se retint de commenter l'appétit malsain de son père pour les ragots, digne d'un courtisan sans cervelle, car la carafe paraissait assez lourde pour infliger de graves blessures. Il se contenta donc d'acquiescer et de tourner les talons.

— Bon à rien, entendit-il son père marmonner juste avant que la porte se referme.

Il retrouva Sidney dans le jardin, en train de lancer des miettes de pain à un écureuil.

— On part pour Camelot, lui annonça-t-il d'une voix morne. Puis-je savoir pourquoi diable ça te donne le sourire ?

— Je n'y peux rien. J'adore les grandes villes. Les femmes, l'alcool, les banquets... Et je ne suis jamais allé à Camelot.

— Quel orateur tu fais.

— Ça vous fera du bien aussi de changer d'air, ajouta Sidney comme s'il n'avait rien entendu. Vous arrêterez peut-être de déprimer à cause de vous-savez-qui.

— Je ne déprime pas, se défendit Arthur en s'emparant du pain. Berk, il est rassis.

— À votre avis, pourquoi j'en donnais aux animaux ? Pour info, je l'ai récupéré dans la gueule du chien.

Arthur recracha aussitôt la bouchée qu'il venait de prendre.

— Voyons, Art, où sont passées vos manières ? le gronda Sidney. Il ne faudra pas faire ça devant votre promise.

— Va donc dire à Ashworth de faire mes bagages. On doit rester là-bas jusqu'en septembre.

— Vous me prenez pour qui ? protesta Sidney. Votre valet ?

— Ha ha. Emporte aussi du vin. Beaucoup de vin. L'été va être long.

Leurs bagages avaient été expédiés en tête. Une fois que Sidney et Arthur eurent quitté la campagne entourant Maidvale, ils n'eurent plus qu'à avancer sur une longue route droite jusqu'à Camelot, ce qui leur permit de se détendre.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Sidney alors qu'ils chevauchaient côte à côte.

Il se pencha pour passer la bouteille de vin à Arthur.

— Je ne sais pas trop. Ça fait des années, je crois, soupira ce dernier en buvant une gorgée pour se donner du courage.

— Elle n'est pas vilaine, à ce qu'on raconte.

— Non. Le problème, c'est sa personnalité. Tu es au courant qu'elle m'a cassé le poignet ?

— Si je suis au courant ? Vous me l'avez répété tellement de fois que ça doit être gravé à l'intérieur de mon crâne.

— Il ne s'est jamais vraiment remis, insista Arthur, dont la douleur fantôme se réveillait à l'approche de Camelot. C'est pour ça que je ne peux pas tenir une épée correctement.

— Hum. Bien sûr.

— Cette fille est horrible, Sid. Je n'ai jamais rencontré personne qui accorde autant d'importance à sa propre *majesté*. À cinq ans, elle passait déjà son temps à me donner des ordres, puis courait raconter des mensonges sur mon compte à son père. Plus grande, elle s'est mise à écrire des saletés sur moi dans son journal. Elle le cachait sous un arbre comme une espèce d'écureuil dérangé, en pensant que personne ne la voyait.

— Bon, mais vous n'êtes plus des enfants, maintenant. Elle s'est peut-être calmée.

— Ça m'étonnerait. À mon avis, elle est encore pire qu'avant.

— Vous avez raison d'être optimiste. Allez, buvez un coup.

La nuit était très avancée lorsqu'ils franchirent les douves ; il leur fallut un moment pour convaincre les sentinelles de leur ouvrir la porte. Sidney dut même sortir la lettre portant le sceau de Lord Delacey. Enfin, les gardes acceptèrent de laisser passer ces deux garçons avinés en provenance de Maidvale.

— Bien, fit Arthur en secouant la tête afin de s'éclaircir les idées.

— Bien, quoi ?

— Les écuries sont... à droite. Oh, *merde*, Sid, je vais me casser la figure !

Arthur atterrit lourdement sur son épaule meurtrie et roula sur le dos en jurant. Un garçon d'écurie l'enjamba avec politesse puis attrapa les rênes de son cheval, qu'il entendit s'éloigner avec celui de Sidney. Il savait qu'il devait se relever, mais il n'en avait ni l'envie ni le courage.

— Vous avez l'air malin, commenta Sidney, qui venait d'apparaître dans son champ de vision et lui tendait une main.

— Tu peux aller les prévenir qu'on est arrivés et qu'il nous faudrait des chambres ? Je t'attends ici.

— Dans la cour ? Dans le noir ?

— J'essaie de repousser autant que possible le moment d'entrer. C'est l'instinct de survie, tu comprends, expliqua Arthur en s'asseyant sur un tonneau qui avait le bon goût de se trouver là.

— Pas vraiment, non.

Sidney haussa les épaules et se dirigea d'un pas assuré vers la porte la plus proche.

L'endroit était exactement comme dans les souvenirs d'Arthur, bien que moins imposant. C'était logique, puisque sa dernière visite datait de ses onze ans, quand il était encore petit et maigre. Il éprouvait une rancœur tenace envers chaque mur croulant de ce château, chaque bannière, chaque tapisserie et chaque poignée de porte. À ses yeux, c'était plutôt une prison.

Le seul avantage, c'était l'absence de son père. Occupé par des réunions capitales avec des gens dont le jeune homme n'avait jamais entendu parler, il ne le rejoindrait pas avant plusieurs semaines. Cette pensée à elle seule lui remontait le moral.

Attiré par une délicieuse odeur de pain en train de cuire, Arthur prit soudain conscience qu'il mourait de faim. Il se leva, traversa la cour sur des jambes endolories par une longue chevauchée, et descendit l'escalier jusqu'au labyrinthe de couloirs qui menait aux cuisines.

Lorsqu'il atteignit la porte, réfléchissant aux amabilités qu'il allait devoir débiter afin d'obtenir à manger, il entra en collision avec quelqu'un qui sortait. Il tomba à la renverse et se cogna la tête contre les dalles de pierre. Un objet étrangement souple rebondit sur son visage alors qu'il gisait là, étourdi. Quand il rouvrit les yeux, il constata qu'il était entouré de boules de pâte d'amande.

— Et me voilà à nouveau par terre, soupira-t-il. Formidable.

— À nouveau ?

Dès qu'Arthur voulut bouger, il grimaça de douleur. Enfin, très lentement, il parvint à se redresser. Un grand garçon roux dégingandé se tenait devant lui, avec une assiette vide qui avait dû contenir la pâte d'amande. Le cerveau d'Arthur tournait à toute allure afin de resituer ce visage, et soudain, il comprit : c'était le prince Gabriel. Plus vieux, plus grand, la mâchoire plus affirmée, les sourcils plus épais et les coudes plus fins, mais bien reconnaissable. La dernière fois qu'Arthur l'avait vu, Gwendoline et lui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Ce n'était plus le cas. Gabriel était un homme, désormais. Et un futur roi. Qui contemplait Arthur. En chemise de nuit.

— Bonsoir, Gabriel, lança-t-il en se levant avec autant de dignité que possible, des morceaux de pâte d'amande plein les cheveux.

— Arthur Delacey ? C'est bien toi ?

Il envisagea sérieusement de répondre non avant de se raviser :

— Oui. Je suis de retour.

— Je vois ça. Tu t'es perdu ?

— Non, je suis juste affamé.

— Soûl, tu veux dire.

Arthur haussa les épaules tout en époussetant ses vêtements.

— L'un n'empêche pas l'autre. Et toi, qu'est-ce que tu fabriques avec les réserves de pâte d'amande de tout le royaume ?

— Moi aussi, j'avais un petit creux, expliqua Gabriel, avec un regard dépité vers les friandises éparpillées sur le sol.

— Oh. Eh bien. Justement, j'allais dans les cuisines. Tu veux que je... Il en reste peut-être un peu là-bas ?

— Non, merci. Bonne nuit, Arthur, conclut Gabriel avant de lui tendre son assiette comme à un domestique.

— J'ai été ravi de te revoir, Gabriel.

Il eut l'impression que le prince poussait un drôle de soupir. Puis il se retrouva seul dans le couloir et se sentit très stupide.

— Toujours aussi pédant, grommela-t-il pour se consoler.

Après quoi il partit en quête d'un morceau de pain à se mettre sous la dent.

## 3

C'était dangereux de désirer des choses. Gwen avait perdu l'habitude.

En fait, la seule chose qu'elle avait vraiment désirée depuis des années, c'était qu'on la laisse tranquille.

Sa mère avait beau se donner un mal fou pour contrarier ce minuscule espoir, Gwen s'y accrochait, refusant de passer du temps avec les dames de la cour, de sympathiser avec les filles de bonne famille comme Agnès ou de se préparer de quelque façon que ce soit à devenir la dame de Maidvale. Elle n'en voyait pas l'intérêt. Mariée ou pas, elle ne renoncerait jamais à se promener chaque matin, ni à travailler à son ouvrage chaque après-midi, ni à passer le plus clair de son temps seule.

Quand on y pensait, le fait que son seul souhait soit l'absence de nouveauté avait quelque chose de déprimant. Alors elle évitait d'y penser. À défaut de pouvoir désirer mieux, elle se contentait du sentiment de sécurité que la routine lui procurait.

Or, Lady Leclair représentait un problème car, en la regardant, Gwen désirait soudain un tas d'autres choses.

Le lendemain de la cérémonie d'ouverture, en descendant prendre son petit déjeuner, elle décida donc de ne plus penser non plus à la chevaleresse. C'était la cinquantième fois qu'elle prenait cette résolution depuis qu'elle avait posé les yeux sur elle.

Cependant, elle avait des problèmes plus urgents.

— Père, commença-t-elle alors que le roi attrapait une lettre, la tachant de fromage frais, j'aimerais vous parler d'Arthur Delacey.

— Parfait ; c'était aussi mon intention, répondit son père en essuyant l'enveloppe sur sa serviette.

— Ah. En tout cas, il est impératif que nous en discussions avant de prendre des mesures trop hâtives. C'est la meilleure...

Le roi soupira et leva l'index, un geste qu'il faisait rarement en famille mais dont la signification était claire : il réclamait le silence.

— Arthur va passer l'été ici, Gwendoline. Il est temps que vous réappreniez à vous connaître. Tu as bientôt dix-huit ans ; tu devais te douter que ce moment arriverait.

— J'espérais, répondit Gwen en pesant ses mots, que les circonstances ayant donné lieu à cet accord auraient évolué.

Son père lui adressa un regard compatissant, mais il n'était pas du genre à revenir sur ses décisions.

— Le seigneur de Maidvale et son épouse m'ont offert un soutien essentiel lors de mon accession au trône, Gwendoline. Et ce, bien que Delacey soit un membre du culte qui aurait pu prendre un tout autre parti. Or, tu sais que je suis un homme de parole.

— Alors je dois souffrir au nom d'une vieille alliance qui ne nous apporte plus rien ?

— Elle nous apporte beaucoup, au contraire, la reprit le roi. L'influence de Lord Delacey a beau avoir décliné, nous ne devons surtout pas contrarier les arthuriens. Et personne ne te demande de souffrir. Juste de te marier.

— C'est la même chose !

— Gwendoline, intervint sa mère.

La jeune fille reprit espoir. Peut-être la reine allait-elle venir à son secours ?

— Arrête de te tripoter les ongles, s'il te plaît.

Gwen cacha ses deux mains sous la table et serra les poings.

— Père, dit Gabriel d'une voix douce, j'ai entendu certaines rumeurs assez... *génantes* sur les frasques d'Arthur Delacey. Et ma brève rencontre avec lui la nuit dernière semble les confirmer.

Gwen lança un regard reconnaissant à son frère. Le moment était venu de faire appel au sens des convenances du roi.

— Je comprends que votre parole vous engage, mais ne devrions-nous pas peser le pour et le contre de cette union qui pourrait avoir des répercussions négatives sur la Couronne ? Sur votre réputation ?

« Et sur moi », termina-t-elle intérieurement.

— Nous ne ferons rien de tel ! s'emporta la reine. Gwendoline, tu n'es plus une enfant. Tu dois accepter ton époux et tes responsabilités en tant que future maîtresse de sa maison et de ses terres.

— Il n'est pas question que j'aille m'installer là-bas ! protesta la princesse. Je resterai ici, à la cour. Je ne vois pas où est le problème.

— Le problème, c'est que tu n'as pas le choix ! Le devoir t'impose de l'aider à gérer ses affaires...

— Je sais que tu n'apprécies pas le changement, coupa le roi tout en brisant le sceau d'une nouvelle lettre avec son couteau, mais laisse une chance à Arthur. Il pourrait te surprendre. Et par pitié, cette fois, évite de lui casser un os.

— Je ne peux rien vous promettre.

Le roi se plongea dans la lecture de son courrier pendant que sa femme mangeait en silence.

— Tu l'as vu ? demanda Gwen à son frère à la seconde où ils quittèrent la salle à manger. Tu lui as parlé ?

— Plus ou moins, dit Gabriel, qui se dirigeait déjà vers la bibliothèque.

— Comment peut-on « plus ou moins » parler à quelqu'un ?

— C'était au beau milieu de la nuit, alors qu'il venait chercher à manger dans les cuisines. Oh, et il était étalé par terre. J'ai déjà connu conversation plus passionnante.

— Il était étalé par terre ? Mince alors, j'aurais bien aimé voir ça.

— Ne t'inquiète pas. Je suis prêt à parier que la performance se répétera.

Gwen parvint à éviter Arthur toute la journée. Elle tourna en rond pendant des heures dans le jardin tout en conversant poliment avec Agnès, se retira dans ses appartements pour le déjeuner, puis passa son après-midi seule, à tapoter des doigts sur la table et à soupirer.

Quand on l'appela pour le dîner dans la salle de réception, elle comprit qu'elle ne pourrait pas repousser plus longtemps les retrouvailles avec son fiancé. Elle demanda à Agnès de sortir sa plus belle robe de printemps, en délicat damas rose et or, de lui tresser les cheveux et d'y ajouter quelques fleurs de cerisier. Lorsqu'elle croisa Gabriel dans l'escalier, en retard comme elle, il ouvrit de grands yeux.

— Tu es drôlement jolie.

— Oh, la ferme.



Elle remarqua que lui aussi avait fait un effort vestimentaire. Il portait un pourpoint bleu brodé tout neuf et s'était même donné un coup de peigne.

— C'est Elyan qui t'a habillé ? Je n'avais jamais vu cette veste.

Gabriel baissa les yeux comme s'il la découvrait en même temps qu'elle.

— Hein ? Non. Elyan est reparti chez Stafford.

Au grand désarroi de l'intendant royal, Gabriel refusait tous les valets qu'on lui proposait. Ils tenaient une semaine en moyenne avant d'être assignés à un autre poste, tant le prince était horrifié par l'intimité que leur tâche impliquait. Il passait ensuite un mois merveilleux dans une paix totale, le temps que Lord Stafford sélectionne le candidat suivant.

La salle de réception était pleine à craquer, car la plupart des spectateurs de la cérémonie d'ouverture du tournoi avaient été invités à dîner avec le roi. Les longues tables en bois étaient assaillies de convives qui se versaient gaiement du vin, s'apostrophaient et jouaient des coudes pour obtenir une meilleure place. Supposant qu'Arthur serait parmi eux, Gwen se faisait déjà un plaisir de le dépasser pour aller s'installer à la table royale dressée sur une estrade. Elle s'arrêta net en le voyant assis à celle-ci, à côté de l'un des deux derniers sièges libres.

— Je te donnerai tout ce que tu veux, chuchota-t-elle à son frère. Je te donnerai...

— Par ici, Votre Altesse, appela Lord Stafford, plus empourpré que jamais et coiffé d'un chapeau qui disparaissait presque sous des plumes de paon. J'aimerais m'entretenir de certaines affaires avec vous.

Gwen se doutait bien qu'il ne s'adressait pas à elle. Il ne le faisait jamais.

— Bien sûr, répondit poliment Gabriel en allant s'asseoir sans oser regarder sa sœur, qui n'eut pas d'autre choix que de s'installer près d'Arthur.

Elle daigna lui jeter un rapide coup d'œil et constata avec plaisir qu'il n'avait pas l'air en forme. Les yeux cernés et le sourcil barré par une vilaine entaille, il contemplait fixement sa soupe. Il ne prononça pas un mot, mais elle le sentit se raidir.

Résolue à l'ignorer toute la soirée, elle se tourna vers sa mère, qui conversait avec le roi. Malheureusement, quand Gwen essaya de se joindre à leur discussion, ce dernier haussa les sourcils d'un air insistant. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise, dépitée.

— Arthur, dit-elle d'une voix morne.

— Ouais, répondit-il sur le même ton.

— Le voyage a été pénible ?

— Beaucoup moins que la destination.

— Je ne m’attendais pas à te trouver à ma table.

— L’idée n’est pas de moi, avoua-t-il en soulevant son verre. Ta mère m’est tombée dessus dès mon arrivée. Elle n’a même pas voulu que Sid m’accompagne.

— Qui ça ?

— Sidney Fitzgilbert. Mon valet et garde du corps. C’est le type affreusement laid, là-bas.

Il désigna l’une des longues tables, d’où un jeune homme aux cheveux bruns et aux traits tout à fait séduisants les salua avec entrain. Sa peau pâle était rougie par un coup de soleil, et il avait du ragoût plein le menton. Gwen ne lui rendit pas son salut.

— Charmant.

— Il l’est, je t’assure. C’est un amour. Comparé à certaines.

— Oh, je t’en prie, s’énerva la princesse. Tu as dix-neuf ans, pas onze. Tu pourrais au moins faire l’effort d’être poli.

Il la dévisagea longuement avec un dédain absolu, avant de répondre :

— Non, merci.

— Tu vas rester tout l’été ici, lui rappela Gwen. Voire *toute ta vie*.

— Mon Dieu. Tu as raison, grommela-t-il. Je ne peux pas continuer comme ça.

Alors que Gwen approuvait d’un hochement de tête, il héla une servante qui passait.

— Du vin, s’il vous plaît, et veillez à ce que mon verre ne se vide jamais. De tout l’été.

Puis il se retourna vers la princesse et ajouta avec un sourire mielleux :

— Ou plutôt de *toute ma vie*.

— Va au diable, Arthur, siffla Gwen.

Il leva son verre désormais bien rempli pour trinquer à sa santé.

— Ah, je retrouve la Gwendoline d’autrefois !

Ils restèrent assis en silence jusqu’à ce que la reine se penche pour parler à Arthur. Aussitôt, il se redressa et répondit aimablement à ses questions. Bien sûr, il lisait toujours, et non, cela ne le dérangeait pas le moins du monde de passer l’été avec eux, et oui, il aimait toujours beaucoup danser. Gwen enrageait de voir qu’il pouvait se montrer tout à fait charmant quand il le décidait. Avec tout le monde sauf elle.

Un bal était prévu après le dîner. En général, la princesse en profitait pour s'éclipser sous le prétexte d'une cheville foulée ou de « problèmes féminins », pendant que les autres se choisissaient des partenaires et investissaient la piste de danse. Mais ce soir-là, lorsqu'elle se dirigea vers la sortie, la main de sa mère se referma sur son poignet tel un étau.

— Danse avec notre invité, lui ordonna-t-elle.

— Mère, appelez les gardes. Arthur m'a menacée avec un couteau.

— Je t'ai déjà demandé de ne plus raconter ce genre de bêtises, soupira la reine en la prenant par les épaules pour la conduire vers les danseurs. Le pauvre neveu de Lord Stafford a failli se faire dessus lorsqu'ils sont venus l'arrêter.

— J'espère qu'Arthur finira par me tuer, répliqua Gwen. Ce jour-là, vous regretterez peut-être de ne pas m'avoir écoutée.

Elle aurait juré qu'en s'éloignant, sa mère marmonnait quelque chose comme : « N'y compte pas trop. »

Gabriel, lui, n'était pas obligé de danser. Il resta assis à écouter Lord Stafford en hochant la tête. Pour la première fois, la princesse songea que son frère aurait *adoré* que son devoir se résume à se marier. Il aurait pu choisir une épouse aussi gentille et sérieuse que lui, puis se retirer dans l'une des nombreuses résidences de campagne de la famille royale et passer le reste de sa vie à jardiner, entouré d'une centaine de chats.

Mais le destin en avait décidé autrement. Qu'ils le veuillent ou non, les fils de roi incarnaient une promesse, l'espoir et la gloire de leur lignée. Alors que les filles, elles, naissaient pour être cédées à d'autres.

Le fiancé de Gwen était déjà planté du côté des hommes. Il l'attendait. Elle se demanda quand sa mère avait trouvé le temps de le traîner sur la piste alors qu'elle était occupée à la harceler. Peut-être avait-elle engagé des renforts.

Arthur ne paraissait pas très heureux d'être là mais, dès que la musique débuta, il se mit à danser avec une grâce que la princesse ne put s'empêcher de lui envier. Elle détestait qu'il possède ce talent ; elle-même mettait en grave danger les orteils de tous ceux qui l'approchaient. Elle détestait le petit sourire moqueur qu'il lui adressait chaque fois qu'ils se prenaient les mains, et le ricanement qui lui échappa quand elle fit un faux-pas et manqua de percuter le couple voisin.

Et surtout, elle détestait devoir le regarder. Il était beau, c'était indéniable, même si sa personnalité annulait complètement ce physique avantageux. Ses cheveux presque

noirs tombaient tout droit sur ses épaules ; sa peau était d'un brun lumineux alors que l'été venait à peine de commencer, comme s'il passait beaucoup de temps dehors. Sa blessure au sourcil, son air fatigué et le léger bleu sur sa tempe, au lieu de le rendre moins attirant, ne faisaient qu'ajouter à son charme canaille. Gwen se réjouit néanmoins de constater qu'il n'était pas plus grand qu'elle.

Toutes les filles de la piste l'admiraient, et il le savait. La princesse ne comprenait pas ce qu'elles lui trouvaient. Le petit garçon insupportable était devenu un homme insupportable, qui la tourmenterait jusqu'à la fin de ses jours. À peine le morceau terminé, elle s'éloigna sans un regard en arrière et fonça vers Gabriel, toujours planté près de la table royale avec Lord Stafford. En voyant l'expression de sa sœur, il renvoya ce dernier.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il une fois l'intendant parti.

— Vous parliez de quoi ? l'interrogea Gwen, désireuse de se changer les idées.

— De la guerre.

— Laquelle ?

— Celle qui couve au sein de notre peuple. Les membres du culte sont de plus en plus agités. Les catholiques aussi. Jusqu'ici, Père a réussi à les garder sous contrôle, mais...

Gabriel s'adossa contre un pilier de chêne délicatement sculpté pour contempler les danseurs.

— Vu la tête d'Arthur Delacey, on devrait peut-être t'envoyer sur le terrain pour mater la révolte en ôtant aux hommes toute envie de se battre.

Arthur avait également quitté la piste pour aller s'asseoir près de Sidney, qui avait enfin essuyé son menton couvert de ragoût. Ils s'entretenaient à voix basse. Lorsque le jeune homme s'aperçut que sa fiancée l'observait, il leva les yeux au ciel comme un enfant tandis que son valet pouffait dans sa chope de bière.

— Et si tu lui bottais les fesses ? suggéra Gwen à son frère.

— *Quoi ?* Euh, non. Je ne voudrais pas causer un incident diplomatique.

— Si, justement, c'est l'idée ! Il a bafoué mon honneur.

— Vraiment ?

— Non. Mais il s'est montré très désagréable.

Gabriel lui décocha un sourire en coin.

— Tu t'en remettras.

Deux des danseuses qui les avaient observés plus tôt s'approchèrent en gloussant sous prétexte de parler à Gwen. Elles se mordillaient la lèvre et rougissaient coquettement devant Gabriel, qui resta de marbre et étouffa même un bâillement. Gwen dut se mordre elle aussi la lèvre pour ne pas exploser de rire. Regarder des femmes se pavaner devant son frère, qui fixait poliment le sol, se raclait la gorge, faisait une remarque sur les impôts ou commentait la soupe du jour était l'un de ses passe-temps favoris. Ces deux-là étaient d'une ténacité impressionnante. Sans se laisser décourager, elles restèrent plantées là une éternité.

— Encore raté, lança Gwen lorsqu'elles se décidèrent enfin à partir, ce qui lui valut des regards assassins.

— Ce genre de phrase n'est pas censée être prononcée à haute voix, lui signala Gabriel. Tu ne vas pas te coucher ?

La princesse haussa les épaules.

— J'ai le choix entre me faire torturer ce soir sur la piste de danse, ou demain matin par Mère.

— Va au moins prendre l'air. Je m'occupe de la distraire.

Elle le remercia d'une petite tape sur l'épaule et sortit d'un pas vif dans la cour sud, qui était merveilleusement calme. Les bruits de la fête ne lui parvenaient plus que de loin. L'air était frais et sentait le feu de bois. Alors qu'elle s'approchait des écuries pour rendre visite à Winifred, sa jument patiente et compréhensive, quelqu'un en sortit.

Lorsqu'elle comprit de qui il s'agissait, elle eut une réaction tout sauf rationnelle. Dans un réflexe purement instinctif, elle s'accroupit derrière un muret.

Lady Leclair ne portait plus son armure, mais elle était aussi impressionnante que la veille dans sa tunique blanche et son haut-de-chausses. Ses cheveux étaient attachés à la va-vite, ses manches roulées sur ses bras musclés, sa joue barrée d'une trace sombre – de la boue, peut-être, ou bien du crottin de cheval.

De toute sa vie, Gwen n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

La chevaleresse s'étira, faisant craquer ses os, et poussa un soupir de satisfaction qui réduisit le cerveau de la princesse en bouillie. Puis elle sembla se souvenir de quelque chose et retourna dans les écuries. Elle n'était pas beaucoup plus grande que Gwen et pas particulièrement carrée, pourtant elle dégageait une impression de force, comme si elle était taillée dans un matériau plus solide que celui de la princesse.

Celle-ci resta accroupie dans une posture peu élégante pendant un long moment. Elle ne songea à bouger que lorsqu'une crampe envahit son mollet.

Alors qu'elle venait de se résoudre à rentrer, un bruit de pas lui parvint de la direction opposée.

Bientôt, Arthur Delacey apparut avec un employé du château, un blond nommé Mark ou Michael, qui s'accrochait à son bras avec une grande familiarité. Elle essaya de se rappeler sa fonction – assistant du maître-chien, peut-être ? Arthur jeta un coup d'œil autour de la cour déserte, attira le jeune homme dans une alcôve sombre et l'*embrassa*.

Gwen en resta bouche bée.

Arthur souriait, les yeux mi-clos, les lèvres pressées contre celles de Mark – ou Michael. Il glissa une main sous sa chemise, lui renversa la tête en arrière, écartant ses cheveux de son visage béat. Gwen était si estomaquée qu'elle en oublia de rester cachée. Et lorsque Arthur rouvrit les yeux, il l'aperçut.

Il repoussa aussitôt son compagnon et lui glissa sèchement quelques mots. Une seconde plus tard, Mark – ou Michael – avait disparu. Arthur se recoiffa, les joues rouges, ouvrant et fermant la bouche comme s'il cherchait en vain quelque chose à dire. Puis tous deux sursautèrent car Lady Leclair venait de surgir des écuries, une veste sur l'épaule.

Sans réfléchir, Gwen replongea derrière son muret, tandis que la chevaleresse s'éloignait d'un pas tranquille en direction des cuisines.

Quand la princesse osa enfin redresser la tête, Arthur était planté devant elle.

— Belle soirée, dit-il d'une voix tendue.

Il attendit sa réponse, les poings serrés.

— Arthur, chuchota Gwen, c'était un garçon. Tu as embrassé un *garçon*.

— Vraiment ? dit-il d'une voix paniquée. Non, je ne crois pas. Je m'en serais aperçu.

— Je pense, oui, vu que tu avais ta main dans son...

— Bien, bien, bien, la coupa Arthur. D'accord. C'était un garçon. Félicitations, tu es un génie. Pas la peine de tourner autour du pot : tu veux aller chercher le goudron et les plumes maintenant, ou tu préfères me renvoyer chez mon père pour qu'il s'en charge ? Dans un cas comme dans l'autre, je suis sûr qu'on te laissera profiter du spectacle.

— Oh, fit Gwen. *Oh.*

Elle n'en revenait toujours pas. Cette prise de risque insensée, dans un endroit où n'importe qui aurait pu les voir, ces baisers échangés sans la moindre hésitation... Il avait clairement l'habitude de ce genre de situations.

— Je peux savoir pourquoi tu m'espionnais ? cracha Arthur.

— Je ne t'espionnais pas ! s'offusqua-t-elle. J'étais juste...

Elle désigna vaguement les écuries. Arthur suivit sa main du regard avant de revenir vers elle, l'air soupçonneux. Elle comprit aussitôt son erreur.

— C'était qui, cette fille ?

— Quelle fille ? répliqua-t-elle avec une pointe d'hystérie, qui faisait écho à celle du jeune homme quand elle l'avait surpris.

— Tu le sais très bien, insista-t-il. C'est elle que tu espionnais !

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Malheureusement, Dieu, Merlin et l'univers n'étaient pas de son côté : ses paroles manquaient cruellement de conviction. Arthur la fixa, triomphant. Il savait. Il avait tout compris.

Cette possibilité n'aurait jamais traversé l'esprit de la plupart des gens, mais lui n'était pas la plupart des gens. Il venait d'embrasser un garçon.

— Je vois, fit-il, soudain beaucoup plus calme. Je vois.

— Hum, écoute, je ne sais pas ce que tu penses avoir découvert, mais...

— Et si on allait en discuter dans un coin tranquille ?

Il tourna les talons et traversa la cour.

Gwen le suivit comme si elle montait à l'échafaud.



Arthur craignait que les gardes l'empêchent de passer. Ils l'observèrent d'un air méfiant lorsqu'il franchit la porte réservée aux domestiques, mais Gwendoline, qui marchait derrière lui, dut leur adresser un signe discret. Ils ne lui emboîtèrent pas le pas et n'essayèrent même pas de le frapper pour avoir osé se promener seul avec la princesse. S'ils envisageaient que son promis puisse en avoir après sa vertu, cela n'avait pas l'air de les déranger. Peut-être estimaient-ils que la vertu de Gwen ne s'en porterait pas plus mal.

Arthur repéra bientôt la porte de la cave et l'ouvrit d'un geste théâtral.

— On est où ? l'interrogea Gwen, dégoûtée, pendant qu'il décrochait une torche et s'engageait dans l'escalier.

— Comment ça, « on est où » ? Tu vis ici ou pas ?

— Je n'ai pas pour habitude, répliqua-t-elle en trébuchant à sa suite, de pousser des portes mystérieuses et d'errer dans le noir avec des types louches.

— Tu devrais. Ça te décoincerait un peu. Bref, cette porte n'a rien de mystérieux. C'est celle de la cave à vin. Pitié, dis-moi que tu es au courant de l'existence de cette pièce ?

La lueur de la torche éclaira rangée après rangée d'énormes tonneaux. Cela sentait le vieux chêne, la poussière et l'alcool, un mélange qu'Arthur semblait trouver apaisant.

— Pourquoi le serais-je ? marmonna Gwendoline, contrariée de devoir rester tout près de lui pour y voir quelque chose.

— Parce que c'est ici que vit le *vin* !

— Oh, suis-je bête, fit la princesse, les bras croisés sur la poitrine. Le truc, c'est que je ne bois pas. Tu peux te dépêcher de me dire ce que tu avais à me dire ? Il fait



froid, ici.

Arthur s'adossa à un tonneau avec une nonchalance étudiée et la dévisagea. Elle avait toujours l'air pincé et agacé mais, en cet instant, elle paraissait à deux doigts de s'effondrer.

— Essayons d'être honnêtes l'un envers l'autre, suggéra-t-il. Tu penses en être capable ?

— Comment ça ? bégaya-t-elle, alors qu'elle avait très bien compris.

— Tu étais tapie derrière ce muret pour...

— Je n'étais pas tapie !

— Pardon, tu étais *accroupie* derrière ce muret, avec toute l'élégance et la dignité qu'implique ton noble héritage, pour espionner cette fille.

— Pas du tout, protesta la princesse. Je prenais juste l'air, et elle...

— Qui était-ce ? Une femme de chambre ? Une cuisinière ? Une blanchisseuse ?

— C'est une chevaleresse, figure-toi. Lady Bridget Leclair.

Arthur se retint de rire face à son expression courroucée.

— Joli nom.

Gwen porta une main à son front et ferma les yeux. Elle réfléchissait si intensément que l'effort était palpable. Lorsqu'elle les rouvrit, elle fixa sur le jeune homme un regard glacial.

— Quoi que tu penses avoir vu, reprit-elle en choisissant ses mots avec soin, ce que j'ai vu *moi* était dix fois plus... intéressant. Donc à ta place, je ne m'amuserais pas à balancer des accusations.

— Je ne t'accuse de rien, espèce de harpie psychopathe. Tu sais quelque chose sur moi, et je crois avoir découvert quelque chose de similaire sur toi. Il serait donc dans notre intérêt à tous les deux de garder le silence.

— Si je raconte à mon père ce que...

— Je lui décrirai comment tu bavais sur Lady Bridget. Peut-être en enjolivant un peu la scène. Avec deux ou trois détails sordides.

— Il ne te croira jamais, gronda Gwen, qui tirait nerveusement sur sa manche.

— Dans le doute, il l'éloignera de toi, affirma Arthur, qui n'en savait rien. Et il te gardera à l'œil.

— Même si tu avais réellement assisté à ce que tu imagines – ce qui n'est pas le cas –, certains d'entre nous ont l'intelligence de ne pas étaler leurs sentiments en

tripotant Mark du chenil dans les cours sombres.

— Vous avez tort. Et il s'appelle Mitchell.

— Ah bon ?

— Euh, oui, je crois.

— Franchement, Arthur. Va te coucher. On en reparlera demain.

Gwendoline lui arracha la torche des mains et se dirigea vers l'escalier à petits pas mesurés, ce qui gâcha un peu l'effet mélodramatique de son geste. Arthur se laissa engloutir par la pénombre sans bouger.

— Je ne suis pas sûr que tu sois en position de me donner des ordres, lança-t-il.

La princesse se retourna, le visage illuminé par la flamme.

— Merci d'employer mon titre quand tu t'adresses à moi, cracha-t-elle avec un dédain absolu.

— Mille excuses, Votre putain d'Altesse, répliqua Arthur dans son dos.

Mais elle avait déjà claqué la porte derrière elle.

L'été venait à peine de débiter et Arthur se retrouvait déjà dans un pétrin monumental. Il allait devoir compter sur une idée brillante, ce qui était plutôt son fort d'habitude. Cependant, avec tout le vin qu'il avait bu pour survivre à cette soirée, ses capacités de réflexion étaient passablement entamées.

— Vous êtes foutu, déclara Sid en le regardant faire les cent pas dans leur chambre tel un lion soûl en cage.

— Merci, grommela Arthur en se passant la main sur le visage. Le truc, c'est que... Voilà où on en est. Si j'avais le moindre soupçon de preuve tangible, la moindre miette compromettante sur elle, je rigolerais bien. Mais elle est tellement... barbante qu'il ne s'est probablement rien passé. Et dans le cas contraire, le seul à qui elle en aurait parlé serait son frère, qui a toujours pris son parti quand on était enfants.

— Elle ne peut pas s'être confiée, je ne sais pas, à une amie ?

— Quelle amie ? s'esclaffa Arthur.

Sidney se gratta la nuque.

— Elle n'en a aucune ? Même pas une bande de copines qu'elle invite à des soirées pyjama royales ? Ou une correspondante ?

— Non. Les seules fois où je l'ai vue écrire, c'était à... Oh, attends une minute. J'ai trouvé. Tu es un génie.

— Je sais. Pourquoi ?

— Viens ! s'exclama Arthur, revigoré par la perspective de faire chanter la princesse. Enfile ton plus vilain pantalon. Ah non, pas la peine, tu le portes déjà. On va faire quelques fouilles.

Le lendemain matin, le temps était affreusement clair et ensoleillé. Arthur, qui n'avait presque pas dormi, le prit comme une offense personnelle. Sidney lui lut un message qu'on venait d'apporter : il était prié de rejoindre Gwen dans le verger aussi vite et discrètement que possible.

— La messagère était très jolie, commenta le valet en engloutissant une brioche au sucre. Je crois bien que je suis amoureux.

Arthur lui donna un coup de poing sur le bras et réclama lui aussi une brioche.

Quand ils arrivèrent devant l'entrée du verger, entouré d'un haut mur, le fiancé de la princesse se tourna vers son compagnon avec un air accablé.

— Arrêtez un peu, Art. Vous allez discuter avec une fille de seize ans, pas passer une heure au pilori.

— Dix-sept ans. Et si j'avais le choix, je préférerais la torture.

Arthur redressa néanmoins les épaules et poussa la grille. Le verger, très vaste, était divisé en rangées d'arbres bien nettes qui semaient des pétales tourbillonnants à chaque souffle de vent. Gwendoline se promenait à pas lents avec une jeune femme brune et délicate, sans doute celle qui avait ravi le cœur de Sidney. Elle la congédia aussitôt. Quand la dame de compagnie passa devant Arthur, il lui décocha un sourire qui la fit rougir.

— Comment s'appelle-t-elle ? s'enquit-il après avoir rejoint la princesse.

— Qui ça ?

Elle portait du bleu ce jour-là, et ses cheveux étaient tressés en un chignon compliqué qui, aux yeux d'un homme ébloui et en gueule de bois, ressemblait à une couronne. Il se demanda si c'était ce qui la rendait si irritable : trop de tension sur le cuir chevelu.

— Elle, là. Brune, robe grise, jolies petites mains.

— Pourquoi as-tu pris la peine de regarder ses mains ?

— Parce que je m'intéresse aux gens, répliqua Arthur en secouant la tête pour se débarrasser des pétales qui commençaient à s'accumuler sur le sommet de son crâne.

— Je vois ça.

— Bon, d'accord, je suis un pervers et un criminel parce que j'ai eu le malheur de remarquer les mains d'une fille. Si on marchait un peu pendant qu'on parle ? Tu m'as fait venir ici pour me parler, n'est-ce pas ?

Gwendoline soupira comme si se promener était indigne d'elle, alors que c'était ce qu'elle faisait avant son arrivée. Ils longèrent les allées dans un silence gêné, restant aussi loin l'un de l'autre que possible sans heurter un arbre.

— Je ne vois aucune raison de ne pas révéler à mon père ce que j'ai vu hier soir. Tu peux toujours essayer de lui dire du mal de moi, il ne te croira pas. Nos fiançailles seront annulées et on pourra tirer un trait sur cette histoire.

— Bien, fit Arthur, la gorge nouée par la peur. J'imagine que ça ne sert à rien de faire appel à ton humanité ?

— Oh, je t'en prie. Ton père ne connaîtra pas les détails. Et on sera tous les deux libérés. Nos chemins se sépareront là, sans qu'on n'ait plus jamais besoin de se revoir.

Elle continua sur le même ton, mais Arthur ne l'écoutait plus. Il savait, sans l'ombre d'un doute, que peu importerait le prétexte invoqué par le roi. S'il rompait leur engagement, Lord Delacey ferait... À vrai dire, le jeune homme ne pouvait même pas concevoir ce que son père ferait. Or, il avait d'ordinaire une imagination plutôt fertile ; c'était donc inquiétant.

— Je me doutais que tu aboutirais à cette conclusion, soupira-t-il, sans avoir la moindre idée de ce que Gwen venait de raconter. Alors j'ai réfléchi, hier soir. Et je suis allé faire un tour.

— Tu as réfléchi et tu es allé faire un tour ? Ça me fait une belle...

Arthur dégaina alors son argument choc avec un grand geste du bras. Cette théâtralité superflue lui fit un bien fou. Gwen vira au rouge betterave et s'arrêta net.

— Mais... tu... Comment as-tu...

Le jeune homme se racla la gorge avant d'ouvrir solennellement le carnet relié de cuir qu'il avait déniché à la sueur de son front. Rien ne lui garantissait que le satané objet serait encore là, après toutes ces années. Sidney et lui avaient dû creuser au pied de plusieurs arbres avant de trouver le bon.

— « Cher journal, commença-t-il à lire, une nouvelle recrue participe au tournoi cette année. Elle est forte et courageuse, avec des cheveux noirs et un regard de braise. Je la trouve magnifique. Il paraît qu'elle est fille unique et que son père ne voyait aucune raison de ne pas l'élever comme un garçon. Elle s'appelle Bridget Leclair.

C'est une lady, mais elle voudrait devenir chevaleresse. » Bon sang, personne ne t'a jamais appris l'art de la suggestion ? « Elle voyage dans tout le royaume pour participer aux différents tournois de l'année. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aimerais tellement l'embrasser... »

Arthur s'interrompit, pas pour reprendre haleine, mais parce que Gwen s'était jetée sur le journal, l'obligeant à reculer d'un pas.

— Je n'ai pas... bégaya-t-elle, de plus en plus cramoisie. Tu ne peux pas...

— Justement, si, susurra Arthur en glissant le carnet dans son pantalon, où il était à peu près sûr qu'elle ne viendrait pas le chercher. Je ne veux pas, mais je *peux*. Et j'ai déjà arraché quelques pages particulièrement savoureuses datant de cet été-là. Je les ai confiées à Sidney.

Arthur s'était préparé à ce que la princesse ait brûlé son journal depuis longtemps, ou à ce qu'il soit rempli de banalités – ce qui était en grande partie le cas. Et puis, tout à la fin, juste avant le quinzième anniversaire qui avait marqué l'arrêt des confidences manuscrites de Gwen, il était tombé sur le gros lot, rédigé d'une écriture bien nette.

— Ne fais pas ça, le supplia-t-elle lorsqu'elle retrouva l'usage de la parole.

— Je ne dirai rien si tu ne dis rien.

Un long silence s'ensuivit, durant lequel Arthur se demanda s'il s'était réjoui trop tôt.

— D'accord, céda-t-elle.

Les épaules du jeune homme se détendirent brusquement, puis il se rappela qu'il était censé être aux commandes.

— Bien. C'est ce que je pensais, conclut-il en reprenant sa route, suivi par la princesse. Inutile d'ébruiter tout cela. Et si, en gage de bonne volonté, nous essayions de... nous entraider ? Au moins dans ce domaine ?

— Quel domaine ? l'interrogea Gwendoline, la voix vibrante de colère contenue.

— Tu sais bien, voyons. On pourrait veiller l'un sur l'autre. Ou pas, en l'occurrence. Je fermerai les yeux sur tes activités, quelles qu'elles soient, et tu feras de même.

— Je ne me livre à aucune « activité » ! s'offusqua Gwen.

— C'est malheureusement ce que j'ai cru comprendre. Mais si tu décidais de desserrer un peu ton corset le temps d'une soirée de débauche, je te couvrirais. Et inversement.

— Je n'ai pas besoin que tu me couvres.

Après une seconde de réflexion, elle ajouta :

— Cela dit... Mes parents sont très attachés à ce projet de mariage. Si on pouvait leur donner l'impression que tout se passe à merveille, ça me faciliterait la vie.

— Tu veux qu'on fasse semblant de s'apprécier ?

Ce n'était pas beaucoup demander. Pourtant, dans la mesure où Arthur était incapable de regarder Gwen sans avoir envie de la gifler, cela lui semblait insurmontable.

— Oui. On leur fera croire que leur plan a fonctionné, on se montrera... agréables l'un envers l'autre. Histoire de brouiller les pistes.

— Mon père sera ravi.

— Le mien aussi.

— Et que se passera-t-il quand ils diront : « Parfait, ils ne s'entre-tuent plus quand on les laisse seuls dans la même pièce, fêtons cela en calant une date ? »

— Je ne sais pas. On se mariera, j'imagine.

— Merveilleux. Donc l'histoire finit bien. Avec un peu de chance, une révolte éclatera et les insurgés nous tueront dans notre sommeil avant que j'aie pu dire « oui ».

— Ne me donne pas de faux espoirs, gémit Gwen. La réalité n'en sera que plus accablante.

Elle contemplait les branches d'un pommier, l'air aussi malheureux que lui.

— Alors marché conclu, fit Arthur, pressé de mettre un terme à cette conversation afin de pouvoir réaliser son rêve en retournant se coucher.

— Oui, à quelques conditions près. Il ne faut pas qu'on te surprenne en... charmante compagnie. Ça gâcherait tout. Tu ne dois rien faire qui pourrait me compromettre. Si tu vois quelqu'un, essaie au moins de... je ne sais pas, de rester discret.

Apparemment, elle l'en croyait incapable.

— Et surtout, ajouta-t-elle, n'en parle à personne. Il faut qu'on soit crédibles.

— Je suis obligé de prévenir Sidney. Si on commence à se faire les yeux doux, il va se douter qu'il y a anguille sous roche.

— En effet. Quant à moi... je devrai sans doute mettre Gabriel dans la confidence. Je ne pense pas pouvoir faire confiance à Agnès, même sous le sceau du secret.

— Ha ha ! Agnès. Voilà donc comment s'appelle la jolie brune.

— Un peu de sérieux, Arthur.

— D'accord. On devrait se voir en douce, comme si on ne pouvait plus se passer l'un de l'autre. Sauf que, bien sûr, on s'arrangera pour que ça se sache. Ce sera rapide et efficace, et ça nous évitera de passer trop de temps ensemble.

— Parfait. Les premières épreuves du tournoi ont lieu la semaine prochaine. On en profitera pour tester nos nouveaux rôles.

Gwendoline se tourna vers la grille, derrière laquelle Sidney était en train de parler avec Agnès. Elle mangeait une brioche et semblait sous le charme.

— Tu peux y aller, déclara la princesse.

Furieux qu'elle se sente le droit de le congédier, Arthur faillit lui envoyer une réplique bien sentie. Mais il avait mal au crâne, le soleil tapait fort et il mourait de faim.

— Trop aimable, marmonna-t-il avant de tourner les talons, craignant que son air outré soit gâché par la pluie de pétales qui tombait de ses épaules à chaque pas.

## 5

Bien que Gwen ne se soit jamais vraiment intéressée aux sciences occultes, en cet instant, elle aurait donné le royaume de son père contre une ridicule pincée de magie arthurienne.

Juste assez pour remonter le temps, courir au verger et récupérer ce fichu journal avant que son fiancé mette la main dessus. Elle tremblait de rage chaque fois qu'elle y pensait, mais ce n'était pas contre lui – du moins, pas plus que d'habitude. Non, elle s'en voulait surtout à elle-même.

Elle aurait dû brûler ce carnet depuis longtemps. D'un autre côté, c'était le seul endroit où elle s'était autorisée à exprimer librement ses pensées les plus intimes. Une partie d'elle-même appréciait qu'il existe une trace de ses premières rencontres avec Lady Leclair ; ces précieuses images d'elle qu'elle avait accumulées. Elles n'étaient pas nombreuses : un salut de la tête dans la cour quand Bridget n'était encore que la simple écuyère d'un autre chevalier ; un bref échange de regards alors qu'elle présentait ses hommages au roi ; le jour où Sir Blackwood, le grand maréchal, s'était pris les pieds dans sa cape, et où les deux jeunes filles avaient été les seules à rire.

Gwen collectionnait aussi les rumeurs, les remarques anodines et les bribes d'histoires au sujet de la chevaleresse. Les gens disaient que, depuis l'âge de douze ans, Lady Leclair était capable d'affronter deux hommes adultes. Qu'elle parlait six langues. Qu'un garçon d'écurie avait tenté de l'embrasser pendant un tournoi régional, et qu'il avait mis six semaines à retrouver l'usage de ses jambes. Tout ce que la princesse découvrait sur Bridget Leclair lui donnait envie de mieux la connaître.

Elle était là la première fois que la chevaleresse était entrée dans la lice. Elle l'avait regardée, le cœur battant, sortir dès le premier tour sous les huées et les



moqueries – ce qui avait rendu d’autant plus douces ses victoires de l’année suivante, jusqu’à ce qu’une violente chute de cheval la contraigne à abandonner. Durant une soirée d’août où Gwen était assise près de son père dans la tribune royale, elle aurait juré que Bridget l’observait du coin de l’œil.

Et voilà que tous ces souvenirs étaient désormais gâchés à cause d’Arthur.

Elle culpabilisait de cacher à Gabriel les détails de l’affaire mais, lorsqu’il prit place face à elle dans leur salle à manger privée, épuisé par une journée de devoirs royaux, elle hésita. C’était pareil depuis des années, chaque fois qu’elle envisageait de lui parler de Lady Leclair. De temps à autre, pour prendre la température, elle commentait, l’air de rien, le choix d’armure de la chevaleresse ou ses prouesses sur le champ de bataille. Mais elle n’avait jamais réussi à sauter le pas et à tout avouer à son frère. Elle finirait par le faire, car elle ne lui avait jamais rien caché pendant si longtemps. Elle se persuadait simplement que ce n’était pas le bon moment.

Leurs parents dînaient avec le vieil archevêque de Camelot, aussi en profita-t-elle pour raconter à Gabriel une partie de ce qui s’était passé depuis leur dernière entrevue. Malgré ses efforts pour tisser une histoire crédible, les incohérences du récit sautaient aux yeux.

— Gwen, je ne vois pas ce que ce plan a de si incroyable.

— Tu veux que je te réexplique ? proposa la princesse en croquant une groseille dont l’acidité lui fit plisser le nez.

— Non, j’ai compris l’idée, mais je... Tu as surpris Arthur en train d’embrasser quelqu’un, et maintenant, tu le couvres ? Pourquoi ?

— Par charité, déclara-t-elle, ce qui le laissa dubitatif. Il a accepté d’être courtois, Gabe. Pour que Père et Mère me lâchent un peu.

— Si tu leur racontais tout, ils annuleraient le mariage. Qu’est-ce que tu me caches ?

Gabriel semblait très, très fatigué. Gwen s’en voulut de lui mentir ainsi. Les yeux rivés sur son assiette de fruits, elle sentit sa gorge se serrer.

— Rien, jura-t-elle avec un sourire proche de la grimace. Je veux juste qu’on me fiche la paix et... ça m’a paru être le moyen le plus simple.

— D’accord, soupira-t-il en lui tapotant le bras d’un geste maladroit. En tout cas, si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Ne t’inquiète pas, pouffa sa sœur. Tout va bien. Je sais ce que je fais.

Après l'avoir dévisagée un instant, il attrapa un abricot.

— Qui aurait cru qu'Arthur et toi fileriez un jour le parfait amour ?

La tête entre les mains, Gwen acquiesça.

— N'est-ce pas. Ça promet d'être intéressant.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

Arthur avait enfilé une veste raffinée, toute en velours et ornements dorés. Avec sa robe couleur pêche très simple, Gwen se sentait affreusement décalée.

— Ça commence bien, s'amusa-t-il.

Ils prirent vers le nord, dépassant le verger en direction du pont-levis et du site du tournoi. La mère de Gwen se retourna pour leur adresser un sourire satisfait tandis qu'ils franchissaient les douves. Puis une nuée de gardes les escorta par une porte spéciale jusqu'à la tribune royale. Le roi et la reine s'assirent les premiers, sur des trônes rudimentaires conçus pour résister aux intempéries. Comparé aux rangées de bancs serrés des autres estrades, ils étaient cependant luxueux.

L'épée d'ornement Excalibur était déjà en place, juste devant le roi, sur son petit piédestal. Large et finement ouvragée, cette réplique de l'originale était plantée dans un fragment de roche scintillante. Le vainqueur du tournoi aurait le droit de l'empoigner brièvement durant la cérémonie de clôture, sous les acclamations de la foule. On se dépêcherait ensuite de la récupérer, de peur qu'il la fasse tomber ou l'arrache de son socle pour se proclamer roi.

Gabriel s'installa à la droite de Gwen. Arthur, qui affichait toujours un insupportable petit sourire, à sa gauche. Elle vit un frisson de curiosité parcourir la foule et résista à l'envie de lever les yeux au ciel. Évidemment, les gens jasaient déjà. C'était la première fois qu'elle venait au tournoi accompagnée. Arthur était au centre de l'attention, et il devait adorer ça. Un coup d'œil dans sa direction le lui confirma : il se passait la main dans les cheveux, légèrement tourné afin de présenter son meilleur profil aux spectateurs.

— Quoi ? fit-il en croisant le regard de sa fiancée.

— Tu n'as pas fini de faire le beau ?

— Pose ta main sur mon bras, lui conseilla-t-il comme s'il n'avait pas entendu la pique.

— Merci, mais je ne suis pas désespérée à ce point.

— Je pense que si, bien que ce ne soit pas le sujet. Pose ta main sur mon bras et esclaffe-toi comme si j'avais dit quelque chose d'hilarant. Pour tes parents. Pour ton peuple.

— Et pourquoi ce n'est pas *toi* qui devrais poser ta main sur mon bras en riant ? siffla Gwen, indignée. Ce serait plus réaliste. Je ne peux pas succomber à ton charme alors que tu en es dénué.

Elle s'attendait à une réplique du même genre, mais Arthur lui prit le coude, se pencha vers elle comme s'ils conversaient tendrement, puis rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Il est doué, commenta Gabriel.

Gwen sursauta.

— Arrête de nous surveiller, marmonna-t-elle.

— Ton frère a raison, renchérit Arthur en faisant un clin d'œil à Gabriel.

Ce dernier parut frappé par la foudre et reporta son attention sur l'arène.

— Merci de ne pas faire de l'œil à mon frère ! s'énerva Gwen. L'idée, c'est de paraître amoureux. Pas de virer au trio incestueux.

— Ton esprit me terrifie, dit Arthur. Mon Dieu, serait-ce Excalibur que je vois là ?

— La vraie a été perdue, l'informa la princesse comme si elle s'adressait à un enfant. Tu as déjà vu cette copie plusieurs fois quand tu nous rendais visite.

— Tu sous-estimes ma capacité à faire abstraction des choses qui ne m'intéressent pas.

Pourtant, l'épée ne devait pas le laisser si indifférent, puisqu'il se tordait maintenant le cou pour la voir.

— Pourquoi est-elle plantée dans une pierre ? Je croyais qu'une foldingue l'avait fait jaillir d'un étang.

— Les récits diffèrent quant à son origine, expliqua Gabriel, qui se retenait visiblement de sourire.

Gwen était surprise qu'il se montre si bavard, mais il ne ratait jamais une occasion d'étaler ses connaissances arthuriennes.

— Et puis, un étang, ce serait plus compliqué à présenter au vainqueur.

— Alors j'ai devant moi Excalibur numéro deux ? résuma Arthur.

— Neuf, rectifia Gabriel.

— *Neuf ?* s’esclaffa leur invité, comme s’il n’avait jamais rien entendu d’aussi drôle. Qu’est-il arrivé aux versions deux à huit ?

— Elles... Je ne sais pas trop, elles ont été perdues, lâcha Gwen. Dans des paris, au combat... Arrête de rire, bon sang ! Quelqu’un a volé la huitième, sans doute pour la vendre à un membre du culte. Mais on a celle-ci depuis des années.

— Incroyable. Et du coup, si on la tire de son socle, hop, on devient roi ?

— Ça m’étonnerait. Elle a dû être conçue de telle sorte que ce soit impossible – même si, à la réflexion, il faudrait que Père puisse la dégainer au besoin. Sérieux, Arthur, reprends-toi !

L’hilarité du jeune homme fut éclipsée par la présentation des premiers adversaires des duels, au son des trompettes et des applaudissements.

Gwen se rembrunit lorsque le grand maréchal prononça les noms de deux inconnus.

— Elle passe juste après, l’informa Arthur, qui avait enfin retrouvé son calme.

— Pardon ?

— J’ai fait un détour par le camp des chevaliers en arrivant. Elle se battra à la deuxième manche, contre un vieux bonhomme qui a des plumes de canard sur le casque.

— Je ne vois pas de qui tu parles.

— S’il y avait plusieurs concurrentes de sexe féminin, je pourrais peut-être te croire.

La princesse s’empourpra et se redressa sur sa chaise dans l’espoir de sauver la face.

Les deux chevaliers s’approchèrent de la tribune royale, leur casque à la main. Comme leur armure les empêchait de s’agenouiller, ils se contentèrent d’esquisser une vague révérence, que le roi accepta avec un hochement de tête bienveillant. Depuis le premier rang du public, une femme lança le petit bouquet de fleurs qu’elle portait au poignet. Le destinataire le rata lamentablement et le contempla d’un air déçu, incapable de se pencher pour le ramasser.

— Qu’est-ce que tu es allé faire là-bas ? glissa Gwen à Arthur.

— Repérer de nouveaux talents.

La réaction horrifiée de la jeune fille fut interrompue par les cris enthousiastes de la foule. Les chevaliers venaient de recevoir l’ordre de se mettre en garde. Ils décrivrent des cercles un moment, puis le plus grand attaqua. Agrippés l’un à l’autre, ils échangèrent des coups maladroits dont le fracas résonna par-dessus le brouhaha.

— Il n’y a aucun art là-dedans, raila Arthur, avachi sur sa chaise, un bras pendant par-dessus l’accoudoir en une pose savamment étudiée. Autant fourrer deux ours dans des armures et les regarder se taper dessus.

— Ça se fait, à Londres, lui signala Gwen.

Le plus costaud des hommes frappa l’autre sur la tête du plat de son épée, si fort que le malheureux tomba à genoux.

— Puisque ça te paraît si facile, pourquoi tu n’essaies pas ? suggéra-t-elle. Mon frère te prêtera volontiers une épée et une armure. Il en a plusieurs dont il ne se sert presque jamais.

— Euh, pas question, objecta Gabriel.

Le chevalier posa la pointe de son arme sur la gorge de son adversaire, comme s’il voulait l’achever. Mais les trompettes retentirent et un tonnerre de vivats mêlés de huées fit trembler les tribunes tandis qu’on le proclamait vainqueur.

— Je n’ai jamais dit que c’était facile, juste que ça ne demandait aucun art. De toute façon, j’ai du mal à tenir une épée. Je me demande bien pourquoi... Oh, je sais ! Ça a sans doute un rapport avec la petite sadique qui m’a pété le poignet quand je n’étais encore qu’un garçonnet sans défense.

— Tu n’as jamais été un garçonnet, le corrigea Gwen. Tu étais un démon.

Elle porta son pouce à sa bouche et se mit à grignoter furieusement les petites peaux entourant son ongle. Lorsqu’elle s’en aperçut, elle cessa aussitôt et glissa sa main sous sa jambe.

— Démon ou pas, moi, je ne t’ai jamais cassé quoi que ce soit, répliqua Arthur.

— Ce n’est pourtant pas faute d’avoir essayé.

Puis les trompettes sonnèrent à nouveau, et la nervosité de la princesse monta d’un cran.

Lady Bridget Leclair fut annoncée dans une cacophonie de moqueries et de rires. Elle pénétra dans l’arène d’un pas assuré, comme si rien de tout cela ne l’atteignait.

Le grand maréchal n’avait pas encore présenté son adversaire. Il attendit, mal à l’aise, que le bruit retombe avant de se racler la gorge.

— Et face à elle aujourd’hui, *Sir Marlin de Coombelile*.

— Le Couteau ? s’exclama Gwen en se tournant vers Gabriel. Ce n’est pas ce qui était prévu !

— Qui c’est, celui-là ? l’interrogea Arthur.

Le public rugit lorsque Sir Marlin, vêtu d'une armure d'un noir si luisant qu'elle semblait faite de métal liquide, vint se placer près de Lady Leclair. Il n'était pas plus grand qu'elle et, de loin, il paraissait plus maigre. Mais Gwen tremblait comme une feuille en le regardant s'avancer. Le Couteau ôta son casque et écarta ses cheveux blond foncé de son visage pâle.

— Oh, ça va, commenta Arthur. Il est tout petit.

— Toi aussi, le rabroua Gwen, incapable de détacher ses yeux de la chevaleresse qu'elle avait, pour une fois, le droit de contempler tout son souïl.

Lady Leclair retira tranquillement son casque, pas le moins du monde effrayée – quoique, à y regarder de plus près, ses mâchoires semblaient un peu crispées.

Ses cheveux étaient attachés en un petit chignon que la princesse aurait beaucoup aimé défaire.

— Je suis plus grand que toi, se défendit Arthur, indigné.

— Non, on fait la même taille. Maintenant, *la ferme*.

— Normal, tu es gigantesque pour une fille...

Les deux adversaires s'arrêtèrent au pied de la tribune et saluèrent – Sir Marlin sans conviction, Lady Leclair les mains jointes devant la poitrine. Le roi hocha la tête, beaucoup moins détendu que lors du précédent duel. Au moment de repartir, Bridget croisa le regard de Gwen, qui n'eut pas le temps de se détourner. Les coins de sa bouche se relevèrent en une expression amusée.

— Lady Leclair ! appela soudain Arthur.

Gwen se figea, le cœur battant.

— S'il vous plaît, continua-t-il en décochant à la chevaleresse son sourire le plus ravageur, battez-vous pour moi.

Il se pencha par-dessus la rambarde et lui tendit une fleur jaune un peu flétrie.

Un éclat de rire parcourut la foule. Bridget hésita un instant avant d'accepter son offrande. Le sang de Gwen pulsait sourdement à ses tempes. Pendant que les chevaliers se mettaient en position et que tout le monde s'installait confortablement, elle resta bien droite sur sa chaise. Son père l'observait d'un air perplexe, et Gabriel regardait Arthur de la même façon.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? siffla-t-elle, mourant d'envie de jeter son fiancé à terre.

— J'essaie d'impliquer le public, répondit-il, tout fier. Il est si terrible que ça, ce Couteau ?

— Il n’a pas participé au tournoi depuis des années, déclara Gabriel.

Gwen n’en revenait pas qu’il fasse la conversation à Arthur après ce qu’il venait de se passer.

— La dernière fois, poursuivit son frère, il a tué quelqu’un. C’était un accident, mais l’homme a succombé à ses blessures une fois sorti de l’arène.

— Charmant, commenta Arthur.

— Le Couteau voulait tellement gagner qu’il a tenu à participer aux épreuves suivantes, précisa Gwen à contrecœur. C’était de très mauvais goût. Pendant la mêlée, tous les autres se sont ligüés pour lui botter les fesses. Tu dois connaître ça.

— Il se bat pour qui ? s’enquit Arthur, ignorant la provocation. Qui envoie un meurtrier au combat ?

— Le cousin de notre père, chuchota Gabriel. Lord Willard.

— Ah, oui. Ma mère le détestait. Sans elle, mon père aurait sans doute rallié le parti de Willard et des autres membres du culte à la mort de l’ancien roi. Tu te rends compte, on n’aurait jamais été fiancés ! D’ailleurs, tu ne serais sans doute même pas née... Bref, le bonheur.

— Tu n’as pas honte ? s’offusqua Gwen. Tes propos pourraient s’apparenter à de la trahison. N’oublie pas que tu t’adresses à la fille du roi.

— Du calme. Je n’ai pas l’intention de trahir qui que ce soit, bien que tu rendes la chose très tentante. Maintenant, si ça ne te dérange pas, ma championne s’apprête à se battre.

Gwen grinça des dents, mais elle non plus ne voulait pas perdre une miette du spectacle. Elle reporta donc son attention sur l’arène, où Lady Leclair et Sir Marlin empoignaient leurs armes.

L’année précédente, durant la troisième manche, Bridget avait affronté un homme beaucoup plus grand et plus costaud qu’elle. Gwen avait frôlé la crise cardiaque en les regardant croiser le fer, certaine que la chevaleresse n’en sortirait pas en un seul morceau. Elle s’était trompée. La jeune femme, légère et agile, avait retourné le poids et la lenteur de son adversaire contre lui. Bien sûr, les spectateurs l’avaient huée. Ils la huaient toujours lors des duels.

Mais son vrai point fort, c’était la joute. Bizarrement, son sexe dérangeait moins le public lorsqu’elle fonçait à cheval, une lance sous le bras. Gwen aurait préféré assister à cette partie du tournoi plutôt que de voir le Couteau feinter et bondir, prêt à frapper.

Ce combat était à l'opposé du précédent, maladroit et inélégant. Lady Leclair et Sir Marlin portaient tous les deux des armures réduites car ils misaient davantage sur la vitesse que sur la puissance. Bridget ne se contentait pas de manier l'épée mais se servait de tout son corps – coudes, genoux, pieds. Elle parvint à placer quelques touches, mais son arme et son bouclier entravaient ses mouvements. Lors de l'assaut suivant, le Couteau l'esquiva, lui fit un croche-patte et l'envoya au sol. Il la laissa ramper quelques secondes avant de brandir son épée et de l'abattre de toutes ses forces sur le casque de la jeune femme. La foule grogna.

— Elle est déjà à terre, protesta Gwen en jetant un coup d'œil à son père, qui parlait à la reine. Ils devraient arrêter.

— Pas tant qu'elle essaie de se relever, expliqua Gabriel.

Voyant que le grand maréchal n'intervenait pas, le Couteau leva un pied et écrasa la main de la chevaleresse, qui tentait de récupérer sa lame.

— Restez couchée, marmonna Gwen, les mains crispées sur la rambarde en bois. Pourquoi elle ne reste pas couchée ?

— Ce n'est pas dans son caractère, supposa Arthur d'un ton indifférent.

Lorsque Lady Leclair parvint finalement à se mettre à genoux, le Couteau la frappa une nouvelle fois. Elle s'étala dans la poussière. Depuis la tribune, la princesse la voyait haleter sous son armure. Sir Marlin détailla son adversaire de haut en bas, avec un regard de prédateur, avant de lui balancer un violent coup de pied dans les côtes.

— Elle n'est même plus armée, gémit Gwen, les deux mains devant la bouche.

Le Couteau recula d'un pas puis recommença. Elle sentit l'impact se répercuter dans son corps, comme si c'était elle qui gisait sur le sol de l'arène. Le casque de Lady Leclair était remonté, lui bouchant la vue. Elle le retira d'un geste tremblant, qui révéla son visage en sang. Mais la foule en voulait encore. Sir Marlin empoigna la jeune femme par les cheveux et la traîna sur le sol, tandis qu'elle se débattait pour lui échapper. Lorsqu'il leva son épée comme pour lui trancher la gorge, Gwen réprima un cri. Enfin, le grand maréchal fit signe aux trompettistes de sonner la fin du combat.

Les anciennes règles de chevalerie exigeaient que les vainqueurs se montrent courtois et modestes. Toutefois, Gwen ne fut pas surprise que Sir Marlin, au lieu d'aider Lady Leclair, s'approche de la tribune et retire son casque pour adresser un dernier salut au roi. Enfin, il quitta l'arène, un sourire suffisant aux lèvres. Bridget se releva avec précaution pendant que son écuyer accourait et, alors qu'ils se dirigeaient



d'un pas lent vers les tentes des chevaliers, la princesse aperçut la fleur jaune d'Arthur, écrabouillée dans la poussière.

— Vos sujets sont d'une cruauté effarante, commenta ce dernier en désignant la foule qui riait.

— Je peux te parler ? lui demanda Gwen. En privé ?

— Bien sûr, mon amour.

Arthur se leva et lui tendit le bras ; elle n'eut pas d'autre choix que de le prendre. Sa mère les regarda s'éloigner en souriant, ravie qu'ils s'entendent si bien. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que la princesse chuchotait furieusement à l'oreille de son fiancé.

— Espèce de salaud ! Tu as apporté cette fleur exprès pour m'énervier et pour humilier Bridget. Comme si les gens avaient besoin d'une autre raison de se moquer d'elle...

— N'importe quoi, nia Arthur, retirant son bras en même temps que Gwen s'écartait de lui. Pour information, je n'ai agi que dans ton intérêt.

— Oh, formidable, alors c'était *moi* que tu voulais humilier ! Tu as déjà oublié notre accord ? Autant annoncer à la ville entière qu'il se trame quelque chose de bizarre. Quelle idée d'attirer ainsi l'attention sur elle ? Tu en as parlé à quelqu'un ?

— Non ! Tu es vraiment parano, ma pauvre...

Les gardes postés à l'entrée du site s'agitèrent soudain, et Gwen tourna la tête. Le valet d'Arthur essayait de forcer le passage. Exaspéré, il leva les mains au ciel en regardant son maître.

— Tout va bien, lança Arthur. Il est avec moi.

L'un des gardes le dévisagea.

— Et vous êtes qui ?

— Il est avec moi, soupira Gwen.

Aussitôt, les gardes s'écartèrent devant Sidney. À la vue des bras croisés de la princesse et du rictus moqueur d'Arthur, celui-ci gloussa :

— Dispute d'amoureux ?

— Pardon ? s'insurgea Gwen. Savez-vous à qui vous vous adressez ?

— Mille excuses, se reprit Sidney. Dispute d'amoureux, Votre Altesse ?

— Que les choses soient bien claires, prévint la princesse, un doigt brandi sous le nez d'Arthur. Tu es prié de ne plus m'embarrasser en public, de ne plus me faire de

blagues « hilarantes » et de ne plus jamais impliquer... (Elle baissa la voix.)... Lady Leclair dans tes plaisanteries douteuses...

— Bonjour, fit Gabriel, qui venait d'apparaître à côté d'eux. On m'a envoyé jouer les chaperons. Qui est-ce ? demanda-t-il en désignant le valet.

— Sidney Fitzgilbert, Votre Altesse, répondit le jeune homme en le saluant bien bas.

— Ah, donc lui, il a le droit à du « Votre Altesse », ragea Gwen. Espèce de petit insolent...

Sidney se réfugia derrière Arthur.

— C'est toi qui es censé me protéger, pas l'inverse, lui rappela son maître. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Désolé, mais ça dépasse mes fonctions. Et puis, même si elle mord, elle ne va pas vous tuer.

— Ça reste à prouver, susurra la princesse.

— Ça y est, soupira Arthur, elle a pété les plombs.

Gwen en aurait probablement giflé un des deux si son frère n'avait pas posé une main douce sur son bras. Elle se contenta de pousser un petit cri de rage.

— Tu n'aides pas, reprocha Gabriel à Arthur. Arrête de la provoquer.

Leur invité le défia silencieusement du regard.

Gwen en avait assez entendu. Elle tourna les talons et s'enfuit, suivie par deux gardes qui se détachèrent du petit groupe de l'entrée. Hors d'elle, elle ne regardait pas où elle allait et faillit heurter quelqu'un qui surgit sur son chemin. Un garde se précipita pour la rattraper tandis que l'autre dégainait son épée.

Lady Bridget Leclair faisait peine à voir. Un vilain bleu s'étalait déjà sur sa joue ; elle avait la lèvre fendue et un coquard commençait à se former là où son casque avait heurté son arcade sourcilière. Elle grimaçait à chaque respiration. Gwen n'imaginait même pas l'état du reste de son corps. Lorsque la chevaleresse réalisa à qui elle avait affaire, elle se redressa péniblement. La princesse ramena l'une de ses tresses derrière son oreille en priant pour ne pas virer au rouge brique.

— Votre Altesse, dit Bridget en s'inclinant.

Sans réfléchir, Gwen lui tendit la main pour l'aider à se relever, mais la jeune femme refusa. La manche de sa tunique remonta sur son coude, révélant un bras musclé à la peau dorée.

« Ces mains, songea Gwen, au bord de la pâmoison. Ces mains et ces bras... »

— Bridg... Hum, Lady Leclair, comment allez-vous ? Vous avez l'air...

— Je vais très bien, mentit la chevaleresse en léchant sa lèvre abîmée. Pardonnez-moi – Sir Marlin n'y est pas allé de main morte.

Gwen nota que ses cheveux n'étaient pas restés attachés bien longtemps. Des mèches humides de sueur s'échappaient de son chignon et lui collaient au cou.

— Il n'aurait pas dû continuer à frapper alors que vous étiez déjà à terre.

— Peut-être pas, reconnut Bridget. Mais ça n'avait rien de personnel. J'étais là pour me battre, et j'ai eu ce que je voulais.

— En... En effet. Eh bien... Bonne chance pour les autres épreuves.

Cette fois, plus de doute, elle était rouge comme une tomate.

— Merci.

Le petit sourire en coin que Gwen avait remarqué plus tôt flotta sur les lèvres de Bridget, si subtil qu'elle crut l'avoir imaginé. Alors qu'elle s'apprêtait à repartir, la chevaleresse tendit une main vers elle sans la toucher. Elle s'arrêta net.

— S'il vous plaît, remerciez votre bien-aimé pour moi. Pour la fleur.

— Ce n'est pas mon bien-aimé, affirma Gwen avant de se rendre compte que c'était ridicule, puisqu'ils tâchaient de convaincre tout Camelot du contraire. Enfin, si. Merci. Je n'y manquerai pas.

— Ce n'est pas votre bien-aimé, répéta Bridget, plongeant son regard dans le sien.

Gwen était à deux doigts de défaillir. Elle ne savait pas quoi répondre. Enfin, la chevaleresse baissa la main et recula pour la laisser reprendre sa route.

La princesse passa le reste de la journée à se demander ce qu'elle avait voulu dire.



Arthur appréciait ses nouveaux appartements. La pièce principale, petite mais confortable, comprenait une table, le lit de Sidney et deux gros fauteuils placés devant la cheminée. La chambre voisine était meublée d'un lit à baldaquin démesurément grand. Mais le mieux, c'était le balcon sur lequel ils pouvaient prendre leur petit déjeuner. Pour ne rien gâter, l'aile des invités était complètement séparée de celle de la famille royale ; il était donc aussi loin que possible de Gwen. Arthur se demanda si c'était volontaire.

— Pas mal, commenta Sidney, la bouche pleine. Je pourrais m'y habituer.

— À quoi, à te réveiller près de moi chaque matin ? Si tu veux m'épouser, tu n'as qu'à demander, répliqua Arthur en prenant une tranche de pain. Ça réglerait une grande partie de mes problèmes.

— Je parlais de la vue. Et on ne peut pas se marier. Vous ne seriez jamais à la hauteur de mes attentes, romantiquement parlant.

— Par moments, j'ai l'impression que tu oublies qui est le maître, soupira Arthur, qui fit descendre son pain avec une gorgée de bière. Je pourrais te faire fouetter pour ton insolence.

— Hum. À la réflexion, vous seriez parfait.

— Tu n'étais pas en train de courir après une dame de compagnie, de toute façon ? En la bombardant de brioches au sucre ?

— Ah, Agnès, fit Sidney d'une voix rêveuse. Malheureusement, on ne me laisse plus mettre le pied dans cette aile du château. Et je suis trop occupé à courir après vous, pendant que vous vous faites hurler dessus par des princesses à peine pubères.

— Eh bien, je te libère de tes responsabilités pour la journée. Je ne vais pas bouger d'ici, vu que je suis convoqué à une audience avec le roi à l'heure du déjeuner.

— Je sens déjà arriver les ennuis.

— Comment pourrais-je m'attirer des ennuis sans rien faire ? s'indigna Arthur.

Sidney le pointa du doigt.

— On en reparlera tout à l'heure, quand je les regarderai vous passer les fers ou vous repêcher dans les douves.

— Très drôle, Sid. En attendant, je vais te confier une mission. Rends-toi en ville et localise la meilleure taverne ; ça nous sera utile pour plus tard. Fais des repérages, compte les entrées et les sorties...

— Dois-je aussi goûter les boissons ? suggéra Sidney, plein d'espoir.

— Si tu veux.

Le jeune homme se leva d'un bond et disparut dans la chambre, dont il revint dix secondes plus tard vêtu d'une veste presque propre.

— Ah, je vois. Tu ne perds pas de temps.

— Il faut savoir saisir l'instant présent, répliqua Sidney en vidant sa chope de bière.

— Il est dix heures du matin.

Le valet baissa la tête, se préparant à un sermon, mais Arthur conclut :

— Bref, tu m'impressionnes. File. Et essaie de ne pas briser trop de cœurs.

— Avec ma tête, je risque surtout de causer des crises cardiaques, dit Sidney en tâtant ses poches pour s'assurer qu'elles étaient bien remplies.

— Je t'interdis de me piquer mes répliques, grommela Arthur. Le sarcasme, c'est tout ce qui me reste.

Chez lui, Arthur était très occupé par ses responsabilités d'héritier – ou plus précisément, à chercher un moyen de les fuir. Son père avait renoncé à l'impliquer dans la vie politique et les affaires de la famille quand il avait compris que, malgré les cris, les menaces et les jets d'objets, son fils ne s'y intéresserait jamais. Au lieu de le traîner à des réunions ou des dîners en compagnie de personnages influents, Lord Delacey se contentait donc de l'agonir d'injures chaque fois que leurs chemins se croisaient. De son point de vue, seules les fiançailles d'Arthur avec Gwendoline compensaient quelque peu l'inutilité de son existence. Par conséquent, le jeune homme passait le plus clair de son temps loin de la maison, à l'extérieur.

C'est pourquoi le château de Camelot, si vaste soit-il, lui faisait l'effet d'une prison oppressante. Une fois habillé, Arthur déambula dans les couloirs, explorant les moindres recoins et essayant de se repérer. D'après ses souvenirs, en plus de la grande cour située au sud, il y en avait deux au nord, dont une sur laquelle donnait l'armurerie. Il fut ravi de constater en s'y rendant qu'il ne s'était pas trompé. Malgré tout, il se retrouva plusieurs fois coincé au bout de longues galeries poussiéreuses. Et dès qu'il approchait de l'aile royale, les gardes lui barraient le passage. De toute évidence, Gwen ne les avait pas prévenus que son fiancé avait droit à un traitement de faveur.

Il croisa beaucoup de gens, tous très affairés. La majorité d'entre eux le saluaient d'un signe de tête, qu'il leur rendait en se demandant qui diable ils pouvaient bien être. Même s'il fallait du monde pour faire tourner un endroit pareil, il avait du mal à imaginer, par exemple, où couraient ces deux hommes transportant une caisse de statuettes équestres.

Lorsqu'il déboucha dans la basse-cour du château, il se sentit plus perdu que jamais. Tout semblait avoir changé de place depuis son enfance ; le verger était l'un des rares endroits qu'il reconnaissait. Il décida de répertorier les nouveaux bâtiments qui avaient poussé un peu partout – glacière, colombier, forge, crèmerie. Un peu par hasard, il ouvrit une porte dans un mur d'enceinte d'apparence banale et découvrit un jardin si magnifique qu'il en resta bouche bée.

C'était une roseraie ombragée par des treilles en bois couvertes de fleurs jaunes. Les massifs étaient disposés en losanges concentriques, autour de petites sculptures et de bancs en pierre. L'endroit était complètement clos, avec une seule entrée et aucun vis-à-vis. Au centre se dressait une statue imposante. Avant même de l'atteindre, Arthur devina qui le toiserait depuis ce piédestal.

Le roi Arthur avait connu des jours plus glorieux. Son nez était ébréché, deux de ses doigts cassés. Sa barbe, intacte, présentait un luxe de détails impressionnant. En fait, presque tout son visage était recouvert de boucles minutieusement sculptées, ne laissant apparaître que ses yeux sous d'énormes sourcils. Le jeune homme caressa du bout des doigts la surface rugueuse de l'épée, presque aussi grande que lui, que son ancêtre serrait dans ses mains.

— Salut, mon vieux, lança-t-il. Tu t'es tapé une de tes sœurs, récemment ?

Il sursauta en entendant gronder la statue, mais le mystère ne tarda pas à s'éclaircir. Un chat roux, maigre et pelé apparut, donna un coup de tête affectueux à l'homme de

pierre puis vint se frotter contre les jambes de son homonyme en chair et en os.

— Comment es-tu arrivé ici ? lui demanda Arthur, accroupi.

Le chat ferma les yeux et pressa son museau rose contre la paume qu'il lui tendait.

— Alors comme ça, tu t'en allais corrompre les minettes pure race du château ?

Lorsqu'il le gratta sous le menton, le matou ronronna puis lui mordit l'index. Arthur jura et retira sa main, qui par chance ne saignait pas. L'animal le fixait d'un air satisfait.

— Je t'aime bien, toi. Essaie de ne pas te faire exterminer.

Lorsqu'une cloche sonna au loin, le ventre du jeune homme se noua. Après avoir tué le temps toute la matinée, il allait réussir à être en retard.

Il sortit aussitôt de la roseraie et manqua de trébucher sur la boule de poils orange qui se faufilait entre ses chevilles. Puis il regagna les bâtiments principaux au pas de course, tout en se recoiffant et en lissant ses vêtements. Arrivé devant l'entrée est, hors d'haleine, il s'aperçut que le chat l'avait suivi.

— Déguerpis, petit démon, siffla-t-il.

L'animal le dévisagea avant de filer dans la direction opposée pendant que les gardes ouvraient la porte. À l'approche du labyrinthe de pièces qui composait les appartements royaux, Arthur ralentit et espéra ne pas être trop en sueur. On le fit entrer sans cérémonie. Quelques instants plus tard, il pénétra dans une salle lambrissée où trônait une immense table. Le roi était assis au bout, seul.

La table était rectangulaire. *Extrêmement* rectangulaire, songea le jeune homme. Comme si le souverain voulait faire passer un message.

— Je vois que vous admirez le mobilier, commenta le père de Gwen en levant le nez de ses papiers.

— Votre Majesté.

Retrouvant ses bonnes manières, Arthur fit la révérence.

— Oui, oui, bonjour, Arthur. Asseyez-vous.

Il y avait une bonne quinzaine de chaises et Arthur n'avait pas la moindre idée du protocole qui s'appliquait dans ces circonstances. Après avoir hésité un moment, il décida de laisser une distance respectable de trois places entre le roi et lui.

Un long silence s'ensuivit. Arthur, qui se rappelait qu'il avait été question de déjeuner, contemplait la porte dans l'espoir qu'on leur apporte de la nourriture. Ce ne fut pas le cas.

— Lors de votre dernière visite, reprit enfin le souverain, vous avez déclenché un incendie.

Arthur grimaça.

— Oui, sire. Je vous présente d'ailleurs mes excuses.

— À quoi aviez-vous mis le feu ?

Le jeune homme fit mine de réfléchir.

— Euh, il me semble que c'était à votre épouse.

— En effet. Sans le sang-froid de mon fils, sa robe entière serait partie en fumée.

— À vrai dire, Votre Majesté, c'est Gwendoline qui avait allumé la bougie du... Peu importe, se ravisa Arthur en voyant l'expression du roi.

— Il est important de se souvenir du passé. Je suis fermement convaincu que nous devons le respecter et en tirer les leçons qui s'imposent. Conserver le positif, reconnaître le négatif, afin de toujours aller de l'avant.

— Bien sûr, dit Arthur, sans comprendre où il voulait en venir. Vous avez tout à fait raison.

— De nombreuses sources – à commencer par ma fille – m'ont rapporté que votre conduite n'a pas été exemplaire ces derniers temps. Je suis donc agréablement surpris de constater que, depuis votre arrivée, aucun de mes proches n'a encore pris feu.

Le jeune homme ouvrit la bouche pour répondre avant de s'apercevoir qu'il n'avait rien à ajouter.

— J'ai le plus grand respect pour votre famille, Arthur, et je suis très reconnaissant à votre père du soutien qu'il m'a apporté depuis le décès de votre mère. Elle et moi étions de vieux amis et alliés. Sa perte m'a beaucoup affecté – mais pas autant que vous, bien entendu. J'ai été touché que votre père reste dans mon camp alors que ses origines le poussaient plutôt du côté arthurien. Le sang qui coule dans vos veines a fait de Camelot ce qu'il est aujourd'hui...

— Pas vraiment.

Arthur se rendit compte, trop tard, qu'il venait d'interrompre le roi – ce qui se classait assez haut dans la liste des crimes de lèse-majesté.

— Pardon ?

— Je veux juste dire que, s'il reste encore un peu de sang d'Arthur Pendragon en moi, il est trop dilué pour porter à conséquence.

À sa grande surprise, le souverain pouffa.



— Certes. Votre père a toujours tiré une grande fierté de ses ancêtres, si lointains soient-ils. Vous avez contribué à construire l'Angleterre, et vous aiderez à écrire son avenir. Ce qui m'amène au sujet qui nous occupe.

Arthur remua sur son siège, mal à l'aise. Il ne tenait pas plus que ça à découvrir le sujet en question.

— Quelles que soient vos querelles avec ma fille, elles appartiennent au passé. Vous serez un jour seigneur de Maidvale. Vous épouserez Gwendoline. Ne me faites pas revenir sur la décision que j'ai prise à sa naissance. Car si cela devait arriver, vous le regretteriez amèrement.

Plusieurs réponses possibles défilèrent dans l'esprit d'Arthur, qui eut le bon sens de les garder pour lui.

— Oui, Votre Majesté. Je... Merci. Je comprends.

— Tant mieux.

Le roi se pencha à nouveau sur ses papiers, et Arthur resta là, à attendre, jusqu'à ce qu'il lui jette un coup d'œil surpris.

— Vous pouvez disposer.

Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois.

Quand Sidney revint, Arthur était allongé à plat ventre sur son lit depuis près de trois heures. Après avoir quitté le roi et regagné ses appartements, il avait entendu un drôle de grattement à la porte. Le chat roux avait retrouvé sa trace. Il s'était faufilé dans la chambre et s'était installé sur le matelas pour faire une petite sieste. Séduit par cet excellent programme, Arthur l'avait imité.

— C'est qui ? demanda Sidney en désignant l'animal.

— Mon chat, voyons.

— D'accord. Il s'appelle comment ?

Les yeux plissés, Arthur contempla son nouvel ami qui était occupé à se lécher l'arrière-train, assis sur un oreiller en soie.

— Lucifer.

— L'audience avec le roi s'est bien passée ?

Sidney sortit une bouteille de sa poche et la posa sur le bureau d'Arthur. Puis il retira sa veste et entreprit de se délester des nombreuses dagues qu'il portait en permanence sur lui.

— Sa Majesté pense qu’au prix de *gros* efforts, je pourrais devenir un homme aussi accompli que mon père.

— Aïe. Vous voulez mon avis sur la célèbre ville de Camelot ?

Arthur hocha la tête, et son valet s’assit sur le bord du lit.

— C’est un vrai trou à rat. Tout tombe en ruine, même s’il y a deux ou trois auberges potables. Je les ai toutes testées.

— Ne dis pas ça devant le roi. Ce trou à rat est sa grande fierté.

— D’accord, alors je reformule : il faudrait envisager quelques travaux de rénovation. Il aurait mieux fait de s’installer à Winchester comme tout le monde depuis dix mille ans, ou même à Londres, s’il avait envie de modernité. Mais non, il a fallu qu’il s’accroche à une relique du passé.

— Tu la vends drôlement bien, commenta Arthur en cessant de caresser le chat qui tentait de lui déchiqueter la main. J’ai besoin que tu transmettes un message pour moi. Ce soir, on sort.

— On sort, ou on *sort* ?

— À ton avis ?

Sidney soupira, reprit l’une de ses dagues et la glissa dans sa ceinture.

Pour la deuxième fois, Arthur frappa à la porte.

— Elle sait qu’on est là, dit-il à son compagnon, qui haussa les épaules. Le garde nous a laissés passer.

Il levait à nouveau le poing lorsque le battant s’ouvrit sur un joli visage au nez retroussé constellé de taches de rousseur.

— Bonsoir, Agnès, lança Arthur. Je crois que nous sommes attendus ?

— Monseigneur, répondit la dame de compagnie en lui faisant une courbette.

— Nom d’un chien ! s’exclama Sidney lorsqu’ils pénétrèrent dans des appartements au moins deux fois plus grands que les leurs. Ça en jette !

La table pouvait accueillir six convives, la bibliothèque s’élevait jusqu’au plafond et l’énorme cheminée était décorée de fleurs et de chérubins sculptés. Des fauteuils moelleux encadraient un tapis extrêmement épais et coûteux. Dans un coin, un petit lit disparaissait sous une pile de coussins et de couvertures soigneusement pliées. Tout était trop bien rangé. Le seul signe de vie était un bouquet de jacinthes des bois posé sur une commode près de la fenêtre.

— Son Altesse arrive dans un instant, annonça Agnès, qui adressa un sourire timide à Sidney avant de se retirer dans la pièce voisine.

— Ça m'étonnerait qu'elle ait lu tout ça, déclara ce dernier en prenant un livre au hasard sur une étagère.

— Je n'en serais pas si sûr, railla Arthur. Elle n'a rien d'autre à faire de ses journées.

Il se laissa tomber sur un fauteuil, les jambes sur l'accoudoir.

— Bonsoir, fit Gwendoline depuis la porte.

Elle était scandalisée que Sidney tripote ses affaires avec ses grosses pattes et qu'Arthur salisse ses meubles mais, comme Agnès était là, elle se contenta de leur décocher un sourire crispé.

— Salut. Du vin ? proposa son fiancé.

Aussitôt, Sidney reposa le livre qu'il tenait et dégaina une bouteille d'un geste théâtral.

— Agnès, reprit la princesse, pouvez-vous, je vous prie, servir ces messieurs ? Vous pourrez ensuite disposer.

La jeune femme parut surprise.

— Vous... Vous voulez que je vous laisse *seule* avec eux ? chuchota-t-elle.

— Oui, confirma la princesse.

Alors Agnès fit ce qu'elle lui avait demandé puis s'éclipsa, non sans leur jeter un coup d'œil perplexe par-dessus son épaule.

— Pourquoi lui avoir demandé de partir ? questionna Sidney, visiblement déçu.

— Enlève tes pieds de mon fauteuil ! aboya Gwen.

Afin de préserver la paix, Arthur obéit.

— C'est beaucoup plus efficace que de jouer les amoureux devant elle, expliqua la princesse. Si les gardes ne parlent pas, vous pouvez être sûrs qu'elle le fera. Elle va prévenir toutes ses amies de la cour. Dès demain, le château entier saura que nous sommes fous amoureux, au point de faire fi de toute convenance.

— Pas de vin, alors ? conclut Sidney.

Elle lui lança un regard dédaigneux avant de déclarer :

— Je vais aller lire dans ma chambre. Vous pouvez rester ici et boire autant que vous voudrez. Prévenez-moi quand notre « tête-à-tête » sera terminé.

— Justement, fit Arthur en se levant pour s'admirer dans le miroir, on pensait sortir.

Il extirpa un long ruban de sa poche et s'attacha les cheveux d'une main experte.

— Comment ça, sortir ? l'interrogea Gwen. On est censés faire croire à un rendez-vous clandestin. Ça me paraît compliqué si tu n'es pas là.

Sidney s'approcha des fenêtres et les ouvrit une à une, passant sa tête à l'extérieur.

— Trouvé ! s'écria-t-il.

— Inutile de te demander si tu es déjà descendue par là, j'imagine, soupira Arthur.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un chapeau de paille à large bord orné d'une plume, qu'il lissa de son mieux avant de l'enfoncer sur sa tête.

— Par la *fenêtre* ? fit Gwen, incrédule.

— C'est bien ce que je pensais.

Arthur retira sa veste de satin vert brodé et la retourna du côté de la doublure.

— À part un passage un peu traître où le mur s'effrite, ça va être du gâteau, affirma Sidney. Je la laisse ici ou je la prends ?

Il désignait la bouteille de vin.

— Mais... les gens vont vous voir, bégaya la princesse. Les gardes, pour commencer...

— C'est là que tu te trompes, répliqua Arthur. Parce qu'on a calculé notre coup. La relève est pour bientôt, ce qui laissera juste assez de temps aux jeunes freluquets que nous sommes pour filer en douce.

— Et ceux qui surveillent les portes ? objecta Gwen. Vous serez obligés de passer devant eux.

— Ils ne nous prêteront aucune attention.

Sidney enfonça le bouchon de liège dans le goulot, glissa la bouteille sous sa veste et se faufila par la fenêtre. Tirant la langue d'un air concentré, il évalua la hauteur avant de sauter.

— Un domestique et un inconnu coiffé d'un chapeau hideux se baladent en pleine nuit ? Quelle horreur ! Agnès et les gardes postés dans le couloir continueront à croire que je suis ici avec toi.

— Mais... vous allez où ? insista Gwendoline.

Arthur se hissa à son tour sur le rebord de la fenêtre.

— Dehors, conclut-il avec un sourire, se délectant de l'expression mi-furieuse mi-perplexe de sa promise.

Puis il disparut dans le noir.

Énerver la princesse le remplissait d'une joie si pure qu'il sautilla jusqu'au pont-levis, dépassa les gardes et descendit d'un pas lesté la colline en direction des rues animées de Camelot. Étroites et tortueuses, elles se terminaient souvent en cul-de-sac, quand les rangées de maisons délabrées n'étaient pas interrompues par d'imposantes statues de Galaad brandissant le Graal ou de Gauvain portant sa petite ceinture. Il régnait partout des relents de viande avariée, de paille pourrie et de fumée. Au détour d'une énième impasse, ils tombèrent enfin sur la taverne sélectionnée par Sidney.

Ils s'installèrent dans un coin sur des tabourets bancals, d'où ils regardèrent toutes sortes de buveurs se disputer l'attention du tenancier, riant, criant et éclaboussant le sol déjà trempé de bière. Arthur commanda un verre de vin, puis un deuxième, tout en ayant conscience que ce n'était pas une bonne idée. Au fond, peu importait. Les contrariétés de la journée lui sortirent peu à peu de l'esprit, au point que la conversation avec le roi aurait aussi bien pu lui avoir été rapportée par quelqu'un d'autre. Son valet se chargeait de lui apporter des verres, et lui de les vider. Quand un vieil homme entonna une chanson à boire particulièrement explicite, il se joignit gaiement à lui, les mains levées à la manière d'un chef de chœur.

Alors qu'il commençait à fatiguer et que sa dernière lampée de vin lui brûlait l'estomac, il s'aperçut qu'un jeune homme blond l'observait depuis l'autre bout de la salle. L'espace d'une seconde, Arthur crut qu'un fantôme l'avait suivi à Camelot. Il cligna plusieurs fois des yeux et finit par se rappeler pourquoi ce visage lui semblait familier – et cela n'avait rien de surnaturel. Mitchell, sa conquête du banquet, baissa la tête et rougit.

Sidney glissa quelque chose à l'oreille de son maître, qui ne l'écoutait pas. Mitchell recommença à le fixer avec insistance, puis il haussa les sourcils et désigna la porte de derrière, qui donnait sur une ruelle minuscule. Le valet, qui avait suivi le regard d'Arthur, comprit instantanément de quoi il retournait.

— C'est... Vous savez que ce n'est pas lui.

— Non, mais je le connais. Il s'occupe des chiens.

— Vraiment ? OK, c'est vous qui voyez. Dix minutes.

Il changea de chaise afin de pouvoir garder les yeux sur la porte, pendant que Mitchell se frayait un chemin à travers la foule et sortait. Arthur vida son verre, lissa sa veste et lui emboîta le pas.

## 7

Gwen mourait d'envie d'aller se coucher.

Et elle avait beau essayer de se convaincre que son livre était passionnant, elle venait de relire la même phrase cinq fois sans retenir un seul mot. Plus l'absence d'Arthur s'éternisait, plus elle était contrariée. Elle se surprit à guetter des signes de son retour – éclats de voix avinés, peut-être, ou hurlement de quelqu'un faisant une chute mortelle depuis le mur. Elle sursauta donc lorsqu'elle entendit jurer discrètement juste derrière sa fenêtre. Une seconde plus tard, Arthur se laissait tomber dans la chambre. Il avait perdu sa veste et son chapeau était tout sale, comme s'il l'avait traîné par terre.

— Bonsoir, lança-t-il, étalé à ses pieds.

Gwen referma brusquement son livre.

— Au nom du ciel, Arthur, tu es parti depuis des heures. Où est ton... Où est Sidney ?

Le jeune homme parvint à se redresser au prix d'efforts considérables.

— Il était malheureusement trop soûl pour grimper.

— Parce que toi, non ? railla-t-elle.

— Je suis là, que je sache.

Le visage rouge, il retira le ruban qui ne retenait plus vraiment ses cheveux.

— Va chercher Agnès, lui ordonna Gwen en le regardant tituber vers la porte. Elle doit être dans le salon des dames, juste avant la salle des gardes. Et... tu dois m'accompagner à la joute demain à la première heure. Je t'attendrai dans le hall d'entrée.

Arthur n'eut pas l'air de l'entendre.

— Ce fut un plaisir, comme toujours, chère Gwendoline. J'espère que tu as apprécié ta lecture.

— Autant que tu as apprécié ta soirée de débauche, siffla Gwen, qui refusait de lui laisser le dernier mot.

— Oh, tu n'as pas idée, lança le jeune homme par-dessus son épaule avant de refermer la porte derrière lui.

Au petit déjeuner, Gwen s'endormait sur son assiette. Ses parents discutaient avec Lord Stafford qui se tenait derrière le roi, tout de rouge vêtu et plus stressé que jamais. En temps normal, elle les aurait sans doute écoutés, mais elle était incapable de faire davantage que poser sa tête sur sa main pendant que Gabriel commentait les derniers cours du marché.

— C'est incroyable, ce que le pain nous révèle de la société, affirma le prince en tapotant son livre.

— Le pain, répéta Gwen avant d'en gober un morceau. Incroyable.

— S'il te plaît, Gwendoline, ne parle pas la bouche pleine, la réprimanda sa mère depuis l'autre bout de la table. Et j'aimerais m'entretenir avec toi en privé lorsque tu auras fini de manger.

Gwen se redressa. Elle s'attendait à une conversation de ce genre, mais pas si vite.

Dix minutes plus tard, son père se leva et sortit avec Stafford, embrassant la reine au passage et posant une main sur la tête de sa fille en guise de bonjour et d'au revoir. Gabriel ne comprit qu'il devait les suivre que lorsque sa mère se racla la gorge. Il se dépêcha de refermer son livre et fila, non sans avoir jeté un regard interrogateur à Gwen.

— J'ai entendu certaines rumeurs troublantes au sujet d'un visiteur, hier soir, dans tes appartements, commença la reine.

Elle joignit le bout des doigts, l'air grave.

— Je ne... Qui vous a raconté ça ? Agnès ?

— Non, ce n'était pas Agnès. Stafford a été informé de...

— Lord Stafford ? Il écoute aux portes, maintenant ? s'énerva la princesse.

Même si elle savait qu'elle n'avait rien fait de mal, et même si le plan se déroulait comme prévu, elle était horriblement gênée de ce que les autres devaient s'imaginer. Quant à l'intendant, qui était en effet censé surveiller sa conduite, c'était la première



fois qu'il lui prêtait la moindre attention. Il faut dire que d'ordinaire, Gwen ne faisait jamais rien d'inconvenant.

— Sir Hurst l'en a informé en toute discrétion, expliqua sa mère. Gwendoline, Arthur est-il venu te voir ? Dans tes appartements ? Sans chaperon ?

— Hum, répondit la jeune fille, les poings serrés sous la table. Oui, il est venu me voir. Mais nous n'étions pas seuls. Son valet l'accompagnait, et Agnès... n'était pas loin non plus. Nous avons simplement discuté au coin du feu.

La reine soupira et s'appuya contre le dossier de sa chaise, scrutant le visage de sa fille. Elle paraissait plus pensive que contrariée, ce qui était plutôt rassurant.

— Gwendoline, je... je suis agréablement surprise que vous vous entendiez si bien, mais ton comportement me surprend. Fiancée ne signifie pas mariée. Tu dois prendre les précautions nécessaires afin de...

— Mère ! piailla Gwen, qui ne voulait surtout pas entendre la fin de cette horrible phrase. Je vous assure, il n'y a aucune raison de... Arthur et moi n'avons fait que parler. Je souhaite apprendre à connaître l'homme qui deviendra mon époux. Je pensais que cela vous ferait plaisir.

— C'est le cas. Toutefois, puis-je me permettre de te recommander un minimum de discrétion ? Il est inutile que le château entier soit au courant.

— Message reçu, assura la princesse, écarlate.

La reine poussa un long soupir douloureux, puis caressa la joue de sa fille.

— Quand on songe à toutes ces années où tu as refusé de te comporter comme une future mariée, en restant cachée dans ta chambre telle une recluse ! J'espère que tu te rends compte aujourd'hui combien c'était ridicule.

Gwen s'écarta, une pierre à la place du cœur.

— Oui. Puis-je disposer ? Je dois retrouver Arthur pour que nous nous rendions ensemble à la joute.

— Bien sûr. Ton père et moi n'y assisterons pas aujourd'hui. Il m'attend pour une audience avec la garde du Nord après son rapport matinal. Alors tenez-vous bien.

— Je me tiens toujours bien, affirma Gwen.

Arthur n'était pas dans le hall où elle lui avait donné rendez-vous. Elle patienta une éternité, de plus en plus agacée, avant de franchir la porte d'un pas vif, son escorte trotinant derrière elle.

Comme cette journée était dédiée à la joute, une lice centrale avait été installée. L'air embaumait déjà le crottin de cheval, la paille piétinée et la bière tiédie par le soleil. En l'absence du roi, l'atmosphère était différente – plus festive et nettement moins guindée.

C'était étrange de s'asseoir seule dans la tribune royale. N'osant pas emprunter les trônes de ses parents, Gwen choisit sa place habituelle et fixa ses genoux, gênée par les regards de la foule. Elle ne s'y était jamais habituée. À l'âge de sept ans, en entrant dans la salle de banquet d'un vicomte, elle avait demandé à Gabriel pourquoi les gens la fixaient ainsi. Il l'avait fait taire d'un sourire crispé et lui avait expliqué plus tard qu'elle était l'une des personnes les plus importantes de l'assemblée. Et de toute l'Angleterre. Cette idée la perturbait toujours autant.

Comme elle refusait obstinément de lever la tête, elle mit un moment à s'apercevoir qu'un garde planté à l'entrée de la tribune tentait d'attirer son attention. Lorsqu'elle le remarqua enfin, il parut soulagé.

— Votre Altesse, pardonnez-moi, il y a... une *dame* pour vous, balbutia-t-il. Elle prétend avoir reçu une invitation royale de votre part.

Surprise, Gwen jeta un coup d'œil derrière lui et se figea. Encadrée par des gardes, Lady Bridget Leclair la dévisageait. Elle portait à nouveau des vêtements d'homme, haut-de-chausses et tunique sombre retenue par une simple ceinture, avec une courte épée sur la hanche. L'entaille de sa lèvre commençait à cicatriser tandis qu'un bleu jaunissant couvrait la moitié de son visage. Les soldats la contemplaient avec le même air sidéré que s'ils avaient croisé un dragon.

La princesse prit soudain conscience qu'elle avait la bouche ouverte et s'empressa de la fermer. Bien qu'elle n'ait émis aucune invitation royale, elle ne pouvait pas renvoyer sa visiteuse maintenant.

— Oh. D'accord. Merci.

— Dois-je lui faire déposer les armes, Votre Altesse ?

— Non, non, inutile. Laissez-la passer.

Gwen se cala sur son siège et tenta de paraître fascinée par la présentation des chevaliers. Lady Leclair la rejoignit.

— Votre Altesse, dit-elle en la saluant avec raideur.

La princesse mit un moment à comprendre qu'elle attendait la permission de s'asseoir. Elle lui désigna la place à sa gauche, où Arthur s'était étalé la veille comme

s'il était chez lui. Bridget s'y laissa tomber, parfaitement à l'aise et sûre d'elle. Gwen, elle, avait l'impression d'être ligotée à un engin de torture.

*Arthur.* Bien sûr. Il n'y avait que lui pour oser rédiger une invitation en son nom. Elle allait le tuer. C'était quand même incroyable : il s'était levé trop tard pour honorer leur rendez-vous, mais il avait trouvé le temps de manigancer un nouveau stratagème afin de l'humilier.

— Vous n'êtes pas... Vous ne participez pas aux épreuves, aujourd'hui ? s'enquit-elle finalement pour briser le silence.

Devant elle, un des joueurs tentait de calmer son cheval, qui marchait à reculons et roulait des yeux paniqués.

— Non, expliqua Bridget. J'ai besoin de me remettre. Mais je pensais que vous le saviez, puisque le message disait...

— Qui vous l'a apporté ? la coupa Gwen, qui n'avait aucune envie de connaître la teneur probablement choquante de cette lettre.

— Ah. Je vois.

La chevaleresse remua l'une de ses épaules, comme si elle lui faisait mal, et il y eut un petit « clic ».

— Un jeune homme assez trapu, aux cheveux noirs coupés court.

— Je m'en doutais. Écoutez, Lady Leclair, je...

Gwen s'interrompit soudain car les premiers chevaliers, mal à l'aise, venaient lui présenter leurs hommages en lieu et place de son père. Elle leur répondit d'un signe de tête sans parvenir à sourire. Un silence pesant s'installa entre Bridget et elle tandis que les concurrents se mettaient en position.

— Ce n'est pas vous qui m'avez écrit, n'est-ce pas ?

Gwen se tourna vers la chevaleresse, s'attendant à ce qu'elle soit vexée, mais cela ne semblait pas être le cas.

— Non, en effet. Je crois qu'une de mes connaissances essaie de me contrarier.

Le grand maréchal fit signe aux hommes de se tenir prêts.

— Et en quoi ma présence devrait-elle vous contrarier ? s'amusa Bridget d'une voix grave qui donna des frissons à Gwen.

Le début de la joute lui épargna de devoir répondre. Les chevaliers lancèrent leurs chevaux l'un vers l'autre, et les cris de la foule redoublèrent de ferveur jusqu'à ce qu'ils se heurtent dans un craquement sourd. Une monture avait pris peur au dernier

moment. Si l'une des lances s'était brisée, l'autre avait complètement dévié de sa course. Le premier chevalier remportait donc la manche sans avoir reçu le moindre coup de son adversaire. Toutefois, une énorme écharde provenant de sa propre arme s'était plantée dans sa joue.

Gwen le regarda mettre pied à terre avec une fascination morbide. Son écuyer accourut pour l'aider et tenta de retirer le fragment de bois, encouragé par les gémissements et les cris des spectateurs que la vue du sang rendait compatissants. Les jurons inintelligibles du chevalier s'éloignèrent bientôt en direction du campement.

— C'est ce qui s'appelle une victoire en demi-teinte, commenta Bridget.

— Mais ils vont le soigner, et il pourra fêter ça. Quoique, ça risque d'être compliqué de boire du vin avec un trou dans la joue. Le liquide va dégouliner comme au travers d'une passoire.

La princesse regretta soudain de ne pas avoir simplement répondu « oui ».

— Certes, fit Bridget, dont le regard pétillait. Ce que je voulais dire, c'est qu'on préfère généralement enchaîner deux ou trois assauts, pour que le sang ait le temps de s'échauffer un peu.

— C'est donc ce qui vous motive ? Les combats vous... échauffent le sang ?

Là encore, Gwen aurait mieux fait de tourner sept fois sa langue dans sa bouche. Par chance, Bridget ne parut pas s'apercevoir de son trouble.

— En partie, avoua-t-elle en tâtant sa mâchoire tuméfiée. J'aime prendre des risques de temps à autre, quand le jeu en vaut la chandelle. Et puis, c'est agréable de gagner. Ça n'arrive pas souvent.

Le grand maréchal était en train d'annoncer les deux joueurs suivants : Sir Woolcott, un homme si colossal que sa monture ployait sous son poids, et...

— Le Couteau, siffla Gwen en le voyant s'avancer sur son étalon noir.

Il ne prit même pas la peine de saluer le public, dont la moitié le huait déjà. La princesse ne masqua pas son mépris lorsque les deux hommes la saluèrent d'un bref signe de tête. Les yeux plissés, elle suivit Sir Marlin du regard.

— Vous ne devriez pas l'appeler comme ça, déclara Bridget. Ce surnom sinistre lui confère bien trop d'importance. Comme s'il était supérieur aux autres.

— Dans ce cas, je dirai « ce salopard », répliqua la princesse, surprise par sa propre véhémence. Pour qu'on comprenne bien que je le juge *inférieur* aux autres.

Bridget rit doucement.

— Vous ne l’appréciez pas beaucoup, on dirait.

— Au contraire. Je l’invite régulièrement à des soirées dans ma chambre. On mange des sucreries, on discute des chevaliers de la Table ronde qu’on aurait aimé épouser, et on s’amuse de sa charmante tendance à fracasser la tête des gens étendus par terre.

— Je vous ai déjà expliqué que ça n’avait rien de personnel.

— C’est pourtant *votre* crâne sur lequel il a tapé. *Votre* lèvre qu’il a fendue. Difficile de faire plus personnel.

— Dit celle qui n’a jamais mis les pieds dans une arène de combat...

— À part vous, aucune femme ne l’a jamais fait.

La chevaleresse ouvrit de grands yeux.

— Seigneur, vous n’y croyez pas vraiment, rassurez-moi ?

Les trompettes retentirent et les sabots des chevaux pilonnèrent le sol tandis que les cavaliers levaient leurs lances. « Renversez-le, supplia Gwen en silence. Renversez-le et piétinez-le. »

Quand les deux hommes se rejoignirent, ses prières semblèrent s’exaucer. Sir Marlin fut frappé si durement qu’il manqua d’être éjecté de sa selle. Sa monture, déséquilibrée, resta suspendue un instant dans les airs, à un angle impossible, puis tous deux s’écrasèrent dans le sable. Les spectateurs explosèrent de joie, saluant Sir Woolcott qui s’était arrêté pour brandir sa lance brisée.

Le Couteau gisait sur le sol, incapable de se relever, les bras et les jambes coincés sous le corps de son cheval. Son adversaire mit pied à terre puis s’approcha de lui d’un pas orgueilleux. Gwen s’attendait à ce qu’il lui tende la main ou attrape les rênes pour relever sa monture. Au lieu de cela, il se tourna vers la foule en liesse et, d’un geste lent et délibéré, il dégaina son épée.

— Il n’oserait pas, souffla Bridget, les yeux écarquillés.

— Oser... quoi ?

— Sir Woolcott a fait ses armes dans des tournois locaux. Je me demande bien comment il a décroché son titre de noblesse – il n’en avait pas la dernière fois que je l’ai croisé. Il n’y a quasiment aucune règle dans ces affrontements amateurs et... disons que ce monsieur ne brille pas par son intelligence. En revanche, il n’a aucun scrupule à se montrer violent – ce qui n’est pas rassurant, conclut Bridget.

Penchée en avant sur son siège, le corps tendu, elle serrait la rambarde comme si elle s'apprêtait à sauter par-dessus.

— Si les gens continuent à l'encourager, difficile de prédire jusqu'où il peut aller. Pourquoi le grand maréchal n'intervient-il pas ?

Gwen se tordit le cou en quête de Sir Blackwood.

— Il n'est plus là, chuchota-t-elle.

Ce n'était pas la première fois que Sir Blackwood quittait son poste. D'après les rumeurs, il avait succombé depuis quelques années à la tentation du jeu et de l'alcool. Le père de Gwen n'avait pas encore eu le temps de s'en occuper mais, si l'on apprenait que le grand maréchal était parti régler ses dettes pendant que le sang coulait dans l'arène, il le paierait cher.

— Oh non. Regardez les tribunes.

Debout sur leurs sièges, les spectateurs scandaient le nom de Sir Woolcott, qui avait retiré son casque et souriait, enhardi par leur frénésie.

— C'est le tournoi du roi ! s'emporta Bridget, si furieuse que c'était presque douloureux de la regarder. Les règles sont claires. Nous sommes censés respecter les principes de la chevalerie.

— Mais mon père n'est pas là, lui rappela la princesse en désignant les trônes vides.

— Alors c'est *votre* tournoi.

Même si Gwen comprenait son raisonnement, elle ne se sentait pas plus légitime que les petits pages chargés d'étaler de la paille fraîche sur la piste. Sa propre dame de compagnie avait du mal à la prendre au sérieux ; pourquoi les chevaliers le feraient-ils ?

Elle contempla, impuissante, Sir Woolcott qui s'approchait du Couteau, toujours coincé sous son cheval.

— Exprimez-vous, lui conseilla Bridget. Allez. Ordonnez-leur d'arrêter.

Gwen la regarda, mortifiée.

— Je ne peux pas ! Ce n'est pas à moi de... De toute façon, ils ne m'écouteront pas.

— Il va le tuer. Vous ne pouvez pas laisser faire ça.

— Je suis désolée, s'excusa la princesse, paralysée par la peur et la honte. Je ne... Je ne pense pas en être capable.

Pourquoi Bridget ne comprenait-elle pas qu'elle lui demandait l'impossible ? Quelqu'un d'autre finirait bien par intervenir. S'ils tenaient encore quelques secondes, un chevalier viendrait les séparer, ou le grand maréchal ferait sonner les trompettes. Le Couteau se relèverait, Sir Woolcott serait réprimandé, et on ferait entrer les concurrents suivants comme si rien ne s'était passé.

— Très bien, lança Bridget en prenant appui sur la rambarde. J'y vais.

Et avant que Gwen ait eu le temps de cligner des paupières, elle atterrit souplement sur le sol en contrebas. Dégainant son épée, elle fonça vers les deux adversaires. La réaction de la foule fut aussi immédiate qu'assourdissante.

Lady Leclair entra dans la lice et vint se planter entre le Couteau et Sir Woolcott, les épaules droites et les mains fermes. Le géant la dévisagea, haletant, puis il renversa la tête en arrière et explosa de rire.

— Vous avez gagné, monsieur, lui rappela Bridget d'une voix si sourde que Gwen dut tendre l'oreille pour l'entendre.

— *Vous*, railla Sir Woolcott. Vous êtes la honte de ce tournoi.

— Dans ce cas, nous serons bientôt deux. Vous savez comme moi qu'il n'y a aucun honneur à frapper un homme à terre.

— Ah non ? s'écria l'homme, prenant la foule à partie. Eh bien, voyons voir s'il est honorable de frapper une petite effrontée, une sale chienne galeuse qui ferait mieux de rester à sa place !

Un rugissement d'approbation salua ces paroles. Gwen cessa de respirer.

Bridget écarta ses cheveux de son visage et se campa un peu plus solidement sur ses pieds. « C'est ridicule, songea la princesse. Elle est couverte de bleus et n'a même pas d'armure ! »

Ce fut cette pensée qui la poussa finalement à agir. Elle se leva d'un bond pour se précipiter à l'entrée de la tribune, manquant de se prendre les pieds dans sa robe. Le garde de faction contemplait l'arène, bouche bée.

— S'il vous plaît, ramenez le grand maréchal, l'implora-t-elle.

Il régnait un tel vacarme qu'il ne comprit pas et lui lança un regard interrogateur.

— Vous devez... Allez vite chercher Sir Blackwood !

Le garde hocha la tête et appela l'un de ses collègues. Gwen se retourna juste à temps pour voir Sir Woolcott balancer un grand coup d'épée en direction de Bridget, qui l'évita avec adresse. La lame se planta dans le sable. La jeune femme aurait pu

riposter, mais elle ne semblait pas vouloir blesser son adversaire. Elle tenta de lui faire un croche-patte pendant qu'il dégagait son arme, mais il tint bon, aussi solide et immuable qu'un tronc d'arbre.

Gwen jetait des regards désespérés par-dessus son épaule dans l'espoir de voir arriver le grand maréchal. Malheureusement, il n'était nulle part en vue. Certains des autres participants étaient sortis de leurs tentes et hésitaient à intervenir ; quelques-uns avaient déjà la main sur leur arme. Puis il y eut un fracas métallique et Bridget se retrouva à terre, se protégeant la tête avec son épée tandis que Sir Woolcott appuyait la sienne dessus de tout son poids.

La jeune chevaleresse allait perdre. Il allait la blesser, peut-être mortellement, sans qu'aucun des hommes présents ait le temps de l'arrêter. Gwen se sentit soudain très mal. La scène bascula devant ses yeux, comme si elle allait s'évanouir. C'est alors qu'une voix résonna au-dessus de l'arène.

— Assez !

La foule se tut et toutes les têtes se tournèrent vers la tribune royale. Gwen se laissa aller contre la rambarde, soulagée. Son père était là. Son père était venu et Bridget était sauvée.

Pourtant, lorsqu'elle se retourna, ce n'est pas le roi qu'elle vit mais son frère, planté au sommet de l'escalier, l'air révolté et un peu écoeuré. Les gardes qui l'entouraient avaient empoigné leurs épées. La princesse songea, trop tard, qu'elle aurait pu ordonner aux siens de descendre dans l'arène.

— Cessez immédiatement, continua Gabriel.

Sir Woolcott se ratatina sur lui-même, ravala son sourire et jeta son arme. Le grand maréchal, enfin de retour, contempla tour à tour Gabriel et Bridget avec une expression de panique pure. « Tant mieux, se dit Gwen, qui pressait ses mains tremblantes contre sa poitrine. Espèce de bon à rien. J'espère que vous serez renvoyé sans recommandation ni salaire. »

Bridget, qui venait de frôler la mort, se releva comme si de rien n'était et s'épousseta aussi calmement que si elle s'était assise une minute pour se reposer. Malgré ses blessures, elle tendit la main à Sir Marlin, enfin libéré de son cheval. Le Couteau éclata d'un rire mauvais et cracha bruyamment à ses pieds.

Des murmures et des gloussements parcoururent les tribunes. Bridget contempla le Couteau avec mépris puis haussa les épaules, l'air de dire : « C'est vous qui voyez. »



Elle rengaina son épée, sortit de la lice et se dirigea vers le grand maréchal.

Envahie par une rage brûlante face à tant d'insolence, Gwen mit un moment à s'apercevoir de la présence de son frère à son côté.

— Oh là là, Gabe, merci ! s'exclama-t-elle en lui prenant le coude. Je ne sais pas comment ça se serait terminé si... Merci, merci.

— Comment en est-on arrivés là ?

De près, elle remarqua qu'il tremblait.

— Gwendoline, insista-t-il, pourquoi tu n'as rien dit ?

— Je... J'allais le faire, mais... j'étais paralysée. De toute façon, ils ne m'auraient pas écoutée.

Gabriel inspira et expira plusieurs fois.

— Il m'a suffi de crier pour tout arrêter. Tu aurais pu faire pareil.

Une honte terrible retourna brusquement les tripes de la princesse pendant que son frère lui étreignait gentiment l'épaule, comme s'il regrettait de lui avoir imposé des attentes irréalistes.

Car ils savaient tous les deux que, au fond, Gwen n'avait pas l'étoffe d'une souveraine.



À son réveil, Arthur comprit qu'il allait passer une très mauvaise journée. Parfois, les idées noires surgissaient sans crier gare, le heurtant de plein fouet alors qu'il vaquait à ses occupations matinales. Et parfois, elles étaient prévisibles. Une soirée de débauche, par exemple, était souvent suivie d'une matinée fort déplaisante, ponctuée de vagues de nausée et de dégoût de lui-même qui le rendaient amer, boudeur et complètement inutile. Après tout ce qui s'était passé l'été précédent, il avait l'impression qu'il n'en finissait plus de toucher le fond.

Deux jours plus tôt, il n'avait pas rejoint Gwendoline comme convenu pour la joute. Il s'était réveillé trop tard et n'avait pas voulu se presser, ni se montrer amical ou serviable. À la place, il avait préféré passer la journée au lit, de même que la plus grande partie de la suivante. Il avait reçu un message extrêmement sec le lendemain matin, confié à Sidney par une Agnès rougissante, mais il se sentait trop mal pour continuer d'incarner le fiancé idéal. Chantage ou pas.

Pour finir, il avait décidé que la meilleure solution serait de déboucher une bouteille de vin. Sidney et lui avaient joué aux cartes toute la soirée, jusqu'à ce qu'Arthur soit incapable de distinguer une reine de cœur d'un six de trèfle. D'où le réveil difficile.

Son valet lui avait laissé à manger, mais la vue des fruits et du fromage lui donna envie de vomir. Il aurait préféré une tranche de pain, ce mets si simple et délicieux que Sidney avait apparemment englouti jusqu'à la dernière miette. C'était très égoïste de sa part, car il était capable de digérer n'importe quoi – alors que son maître était connu pour son estomac sensible.

Le jeune homme redoutait moins de quitter sa chambre que la perspective d'une vie sans pain. Il se traîna donc jusqu'aux cuisines, les yeux rivés au sol. Il refusa d'adresser la parole à qui que ce soit, réservant toute son énergie pour la cuisinière qu'il persuada, à grand renfort de charme, de lui céder une demi-miche. Elle avait l'air méfiant, comme si elle le soupçonnait de vouloir se livrer à un obscur rituel de fermentation. Arthur attaqua le pain sur le trajet du retour, laissant un sillage de miettes derrière lui. Il avait presque atteint l'escalier quand il sentit un corps petit mais insistant buter contre ses jambes.

— Bonjour, Lucifer, dit-il en se baissant pour caresser le chat, qui le remercia par des coups de tête un peu trop enthousiastes. C'est toi qui as vomi près de mon lit hier soir ? Ça aurait pu être moi, mais je ne me rappelle pas avoir mangé de la tête de rat au dîner.

— Arthur ? le héla une voix polie depuis le couloir.

Gabriel approchait, une pile de parchemins dans les bras et l'air étonné. Ses cheveux bouclés étaient tout ébouriffés, comme s'il avait passé ses mains dedans de manière répétée. Une traînée d'encre barrait son menton. Dans l'ensemble, son apparence n'était pas très royale.

Se sentant négligé, le félin poussa un miaulement scandalisé. Arthur songea soudain que les invités n'étaient sans doute pas censés jouer avec des chats sauvages dans le château.

— Rassure-toi, Gabriel, ce n'est pas moi qui l'ai fait entrer. Il me suit depuis des jours. Comment résister à ces grands yeux tristes ? Je l'ai appelé Lucifer.

— D'accord.

Lucifer tendit l'oreille, plongea sous la main d'Arthur et courut se frotter contre les bottes du prince en ronronnant.

— Mais enfin, qu'est-ce qui lui prend ? s'exclama Arthur.

Il se sentait un peu bête, accroupi dans le couloir sans plus personne à caresser.

— C'est juste que c'est mon chat, répondit Gabriel d'une voix douce, laissant tomber la moitié de ses parchemins. Il s'appelle Merlin.

— *Merlin ?*

Arthur était partagé entre la jalousie d'apprendre que son chat avait déjà un maître, et la consternation qu'il porte un nom aussi ridicule.

— Votre sorcier a dû apprécier.

— En fait, je crois que oui.

L'animal avait pratiquement grimpé sur les épaules de Gabriel pour lui réclamer des câlins. La fonction de sorcier de la cour, une vieille tradition réinstaurée par le père de Gabriel, était entièrement symbolique. Si les membres du culte croyaient dur comme fer à la vraie magie – du genre à faire reculer les armées, transformer les êtres humains en oiseaux ou guérir les malades –, ils étaient bien forcés de reconnaître que personne n'avait manifesté de tels pouvoirs depuis l'époque de Merlin et de Morgane (et encore, à condition de prêter foi aux légendes, ce qui n'était pas le cas d'Arthur). Par conséquent, le sorcier jouait plutôt un rôle de conseiller spirituel auprès du roi. On ne lui avait jamais demandé de produire la moindre étincelle de sorcellerie.

— Il n'est pas très bien élevé, pour un chat royal, commenta Arthur tandis que Lucifer – il n'était pas question qu'il l'appelle Merlin – sautait à terre et se roulait sur le dos sans la moindre vergogne.

— C'est un esprit libre, déclara Gabriel à l'intention du chat plus que d'Arthur. Je l'ai trouvé quand il était bébé. Il n'a jamais réussi à apprendre les bonnes manières. Trop sauvage, j'imagine. Tu es un homme d'action, pas vrai, mon Merlin ? Il passe son temps à se battre contre les chiens de mon père qui font huit fois sa taille. Je me contente de le nourrir et de panser ses blessures de guerre, quand il me laisse faire.

Arthur n'avait jamais entendu Gabriel parler aussi longtemps. Et bien entendu, il fallait que ce soit à propos d'un chat. Il se frotta le visage et s'aperçut avec surprise que le prince l'observait.

— Tout va bien ? s'inquiéta ce dernier.

Il avait sans doute remarqué les cernes et l'air abattu d'Arthur, qui n'avait pas l'énergie de donner le change ce jour-là. S'il avait eu moins mal à la tête, il aurait même froncé les sourcils.

— Pas vraiment, avoua-t-il.

Voilà pourquoi il aurait dû rester dans sa chambre : c'était trop risqué de se promener comme ça, prêt à déballer ses malheurs à quiconque lui témoignait un semblant d'intérêt. Il avait tout de même une réputation à défendre.

— Tu as l'air... fatigué, déclara Gabriel.

— Toi aussi.

C'était vrai, bien que cela n'ait rien d'inhabituel dans le cas du prince. Il avait toujours été un enfant calme et sérieux, à qui seule Gwen pouvait arracher un sourire.

Visiblement, il n'avait pas beaucoup changé.

— Bon. On m'attend dans la tribune. Ma famille assiste au tournoi aujourd'hui. D'ailleurs, il me semble que Gwen t'a demandé de te joindre à elle ?

Arthur sentit ses poils se hérissier. Alors comme ça, elle n'avait qu'à le siffler pour qu'il accoure comme un petit chien ?

— J'ai en effet reçu son invitation. Ses invitations, pour être exact. Toutes plus fleuries les unes que les autres. À vrai dire, j'envisage plutôt d'engager un gros bras – tu sais, un forgeron ou un laveur de vitres – pour qu'il me plonge la tête dans les douves jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Gabriel parut pris de court. Au fond de lui, Arthur s'en voulut un peu, même s'il n'y avait pas de quoi. Son accord avec Gwen ne lui imposait pas de faire ses quatre volontés. Ils étaient censés être sur un pied d'égalité.

— D'accord, fit Gabriel en repartant.

Comme le chat lui emboîtait le pas, il lui ordonna :

— Reste avec lui, Merlin.

À la surprise d'Arthur, le félin obéit et s'assit. Puis tous deux regardèrent le prince s'éloigner.

— Hum, hum.

Sidney avait fini par retrouver son maître. Il contemplait lui aussi le couloir, les bras croisés et un sourcil haussé.

— Je connais cette expression.

— Quelle expression ? Je n'ai pas d'expression ! aboya Arthur avant d'attraper le chat en ignorant ses miaulements de protestation.

— Il a un certain charme, remarqua le valet tandis que, sans se concerter, ils prenaient la direction de leurs appartements. Et vous êtes le spécialiste des mauvaises idées. Or, ça pourrait bien être la pire que vous ayez eue jusqu'ici.

Arthur décida de l'ignorer.

Il dormit profondément tout l'après-midi, Lucifer roulé en boule sur son oreiller, ronronnant comme un fou et lui plantant ses griffes dans le crâne à intervalles réguliers. Lorsqu'il rouvrit enfin les yeux, le visage de Sidney était à quelques centimètres du sien.

— Tu essaies de m'embrasser ? croassa-t-il. Parce que ton haleine pue l'oignon.

— Croyez-moi, si je voulais vous embrasser, vous seriez au courant. Vous auriez du mal à résister à mon intense séduction.

— Je n'en doute pas.

— En réalité, je vérifiais juste que vous respiriez toujours.

— Je suis au regret de t'informer que oui.

— Vous voulez sortir ce soir, ou vous préférez vous morfondre ?

— Je préfère me morfondre, répondit Arthur après réflexion.

— J'imagine que ça ne sert à rien de vous demander ce qui ne va pas ?

— Disons qu'il s'agit d'un mal-être à la fois général et très spécifique, expliqua Arthur, appuyé sur ses coudes. La vie, le monde, l'angoisse existentielle ; mon père, ma charmante fiancée, *son* père. Bref, tout cela est d'un ennui incommensurable. Rien que d'en parler, ça m'épuise.

— Franchement, Art, il serait temps de vous secouer un peu, déclara Sidney en enfilant sa veste. Vous vivez dans un château, près d'une ville remplie de fringants jeunes hommes. Il y a nettement pire. Sans oublier le chat.

— Il n'est même pas à moi, gémit Arthur.

Comme Lucifer lui adressait un regard de reproche, il lui tapota le museau et ajouta :

— Ne le prends pas mal.

Quelques heures plus tard, Arthur commença à en avoir marre de bouder. Il avait tourné en rond dans ses appartements, bu du vin, fait traîner des lacets sur le sol pour amuser Lucifer, et pris la mouche quand celui-ci s'était lassé et avait gratté à la porte. Quitte à lui ouvrir, il décida d'enfiler son manteau pour aller retrouver Sidney.

Il s'arrêta à l'escalier en haut duquel s'étendait l'aile royale. Les messages de Gwendoline se faisaient de plus en plus grincheux. Même si c'était la dernière chose dont il avait envie, il pouvait faire d'une pierre deux coups en quittant le château par sa fenêtre. Il s'attendait à moitié à ce que les gardes l'interceptent, mais ils se contentèrent d'échanger un sourire en coin avant de s'écarter de son chemin.

Arthur frappa à la porte de sa promise en se demandant si elle serait là. Dès qu'Agnès le fit entrer, il découvrit la princesse en train de lire au coin du feu. Ses cheveux étaient déjà détachés pour la nuit, adoucissant ses traits – ce qu'elle gâcha aussitôt en le fusillant du regard.

— Ça t'arrive d'être... ailleurs ? l'interrogea Arthur en désignant la pièce.

— Et toi, ça t'arrive d'être là où tu es censé être ? Agnès, laissez-nous, s'il vous plaît.

Une fois la dame de compagnie sortie, elle reprit :

— Merci de ne pas t'être pointé au tournoi. Et d'avoir mêlé une fois de plus Lady Leclair à nos affaires. Ton égoïsme n'a décidément aucune limite. Tu n'as pas assisté à une seule épreuve ni répondu à un seul de mes messages. C'est vraiment un bonheur de faire semblant d'être en couple avec toi.

— Zut, soupira le jeune homme. J'avais complètement oublié. Pour Lady Leclair, je veux dire. Tant mieux si ça s'est bien passé.

— Tes excuses sincères me touchent, cracha Gwen. Pourquoi tu n'as pas non plus dîné avec nous ? Ça fait des jours que je ne t'ai pas vu. Tu as dormi au château, au moins ?

— Tu aimerais bien le savoir, hein, répondit Arthur d'un ton mystérieux.

Il ne précisa pas qu'il avait passé le plus clair de ses journées dans son lit.

— Pour que notre plan fonctionne, il faut que tu y mettes du tien. Sinon, on ne pourra jamais... Oh, tu m'énerves !

Le jeune homme haussa les épaules avec une insolence assumée.

— On avait un accord, pourtant tu fais exprès de te moquer de moi. À quoi tu joues ?

Arthur fut un peu troublé par l'émotion qui pointait dans la voix de Gwen. Elle avait le teint pâle, comme si tout cela lui demandait bien trop d'énergie.

— D'accord, soupira-t-il. Je suis là, maintenant. Je ne joue pas.

La princesse le dévisagea un instant et rendit brusquement les armes.

— Assieds-toi, dit-elle d'une voix sourde.

Trop fatigué pour continuer à la provoquer, Arthur s'exécuta, les yeux rivés sur le feu.

— Pourquoi tu me détestes ? lui demanda Gwen.

Surpris, il releva la tête.

— Ça t'embête ?

— Oui. Je n'ai pas envie de passer mon temps avec quelqu'un qui ne me supporte pas.

— Et si je refuse de te le dire ?

— Tu n'as pas le choix.

— Voilà, c'est reparti. Le truc, vois-tu, c'est que je n'aime pas qu'on me donne des ordres. Ça doit être mon côté rebelle.

— Je ne te donne pas d'ordres ! se défendit la jeune fille. Mais il faut bien que l'un de nous se comporte en adulte.

— Non mais, tu t'entends ? Même si ce serait une excuse toute trouvée pour rompre ces fiançailles, tu n'es pas ma *mère*, Gwendoline.

Elle laissa échapper un petit soupir agacé. Puis elle tambourina des doigts sur son accoudoir avant de se lever pour aller chercher un pichet sur sa commode. La boisson, quelle qu'elle soit, dégageait une forte odeur de citron et de plantes médicinales – de la menthe, peut-être. La princesse en but une longue gorgée et s'adossa au meuble, face à Arthur.

— Je n'ai jamais rencontré ta mère, murmura-t-elle.

— Hein ? Mais si. C'est juste que tu ne t'en souviens pas.

Arthur lui-même avait du mal à ne pas l'oublier. Il se raccrochait farouchement à quelques images d'elle, tout en se demandant s'il ne les avait pas inventées par désespoir. Ses longs cheveux bruns ; le parfum d'encens qui flottait dans sa chambre ; les baisers qu'elle déposait sur son front pendant qu'il s'endormait ; le sourire de son père lorsqu'elle le tirait de son bureau pour qu'ils dînent tous ensemble ; ses jambes de petit garçon touchant à peine le sol quand il s'asseyait. Il avait six ans à la mort de sa mère. Gwendoline, quatre.

Cet été-là avait complètement disparu de sa mémoire. Plus tard, il avait interrogé Mrs Ashworth à ce sujet. Elle lui avait rapporté qu'il avait hurlé pendant des jours et des jours, à tel point que son père avait demandé qu'on le tienne éloigné de la maison. Au bout de plusieurs semaines, épuisé, Arthur était redevenu silencieux.

— Oh, fit Gwendoline. Comment était-elle ?

— Elle était... Je ne sais pas. C'était ma mère, et elle n'a pas vécu assez longtemps pour que je la déçoive. Voilà sans doute pourquoi je n'en garde que de bons souvenirs.

La princesse soupira, reprit le pichet et remplit à nouveau son verre. Puis, après une seconde d'hésitation, elle en servit un autre et le tendit à Arthur, qui l'inspecta avec méfiance.

— Oh, pour l'amour du ciel, je n'essaie pas de t'empoisonner ! Tu peux boire, ça ne craint rien, affirma-t-elle en se rasseyant dans son fauteuil. Tu sais, quand tu nous



rendais visite, tu étais insupportable. C'est pour ça que je ne t'aimais pas. Tu étais horrible avec moi et tu y prenais plaisir. Ça n'a pas beaucoup changé.

— Tu me cherches, aussi.

Arthur goûta le contenu de son verre. Ce n'était pas mauvais, un peu acide et sucré à la fois.

— Je n'étais qu'une enfant ! J'étais plus jeune que toi, je t'admirais, et toi... Quand je t'ai laissé monter mon nouveau poney, tu as glissé un *crapaud* dans mon lit.

Arthur la dévisagea, incrédule.

— Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

— Bien sûr que si, je me rappelle très...

— Tu m'as laissé monter ton poney pour prouver ton immense générosité, mais ensuite tu t'es énervée et tu as tapé du pied pour le récupérer. Moi, je voulais juste m'amuser encore un peu. Tu as couru raconter à mon père que j'étais trop méchant et que tu ne m'aimerais jamais. Que tu voulais que je m'en aille.

Il but une nouvelle gorgée de citronnade et conclut :

— Mon père ne l'a pas très bien pris.

— Alors tu as mis un crapaud dans mon lit parce que ton père t'avait grondé ?

— Non, Gwendoline. J'ai mis un crapaud dans ton lit parce que mon père m'a dit que je ne vaudrais plus rien si tes parents rompaient nos fiançailles. J'ai mis un crapaud dans ton lit parce que mon seul rôle sur terre, c'était d'unir nos deux familles et de te satisfaire, et que si j'en étais incapable, j'étais encore plus nul qu'il ne le pensait.

— Quoi ? Allons, il n'a sûrement pas été aussi dur. Tu n'avais que neuf ans.

— Bizarrement, je m'en souviens comme si c'était hier. Lui, ça m'étonnerait, vu tout ce qu'il avait bu. Bref, ça n'a pas été une conversation très agréable.

— D'où le crapaud, dit Gwendoline.

— D'où le foutu crapaud.

Le silence retomba, brièvement interrompu par le bruit du verre qu'Arthur reposait sur la table. Il promena son pouce tout autour. Il se sentait à vif, vulnérable ; il aurait voulu reprendre ce qu'il venait de dire et l'enfouir au fond de lui, pour ne surtout pas donner de munitions à Gwen.

— J'ignorais tout ça, avoua-t-elle finalement.

— C'est vraiment la pire gueule de bois de ma vie, grommela-t-il. D'ailleurs, c'est l'unique raison pour laquelle je n'ai pas encore sauté par la fenêtre. Je ne suis pas en

état.

— Tu bois trop.

— Oui, et le ciel est bleu.

— Ça ne t'inquiète pas ?

Arthur appuya sur ses paupières avec le vague espoir de s'enfoncer les yeux dans le crâne pour mettre un terme aussi sanglant qu'abrupt à cette discussion.

— Tu as une autre solution à me proposer ?

— Pas vraiment, soupira Gwen en regardant par la fenêtre. Tu vas sortir ou pas ?

— Oui. Non. Je n'en sais rien.

— Nous voilà bien avancés. Tu sais, tu n'es pas obligé de t'offusquer chaque fois que j'ouvre la bouche.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité.

— Pitié, tu ne veux pas faire une trêve ? Ne serait-ce que cinq minutes ?

Arthur haussa les épaules. Il regrettait d'être venu, mais le fauteuil était confortable et Gwen lui resservait de la citronnade.

— Où est-ce que tu vas ? l'interrogea-t-elle. Quand tu sors ?

— Oh, je te laisse imaginer : lieux de perdition, salles de jeu, combats de coqs...

Il se reprit en voyant le regard qu'elle lui adressait par-dessus son verre.

— Ça dépend. Dans des tavernes, en général. Ou dans le caniveau juste devant. Pour le moment, Sidney est très déçu de ce que votre belle cité a à offrir. Tu savais qu'il y a *deux* établissements nommés *La Table Ronde* ? À même pas dix minutes l'un de l'autre.

— Non, je l'ignorais. Je ne vais jamais en ville. Mais ça ne m'étonne pas ; j'ai quatre cousins qui s'appellent Lancelot et deux Perceval. Sans parler des dizaines de dames de la cour baptisées Morgane ou Morgana.

— Pas de Mordred ? s'étonna Arthur. Dommage. J'ai toujours trouvé que c'était le plus intéressant de mes ancêtres. Même s'ils ont tendance, dans les histoires, à gommer les passages les moins reluisants.

— Donc ça ne te fait rien ? De savoir que tu descends... de ça ?

— Bah, non. Quelques siècles en arrière, tout le monde se tapait son frère. C'était même bizarre de ne pas le faire. Ne prends pas cet air choqué, personne ne te demande de te taper *ton* frère. Même si en l'occurrence, il est plutôt...

— Arthur.

— Je suis juste reconnaissant que ma famille ait épuisé tous les cousins potables et se soit rabattue sur les royaumes voisins. Tu n’as sans doute pas eu cette chance.

— Mon père n’était pas l’héritier de sang du trône, mais un prétendant par alliance – bien que notre lignée soit normande, comme celle du précédent roi. Alors tu peux oublier tes blagues de consanguinité. Elles ne marchent pas sur moi.

Arthur était déçu. Il adorait ces blagues.

— Je n’ai jamais compris pourquoi il avait installé sa cour à Camelot. Il n’a aucun lien avec ce lieu et la ville tombe en ruine !

Gwen plissa le nez.

— Tu ne prêtes vraiment aucune attention à ce qui se passe dans ce pays, n’est-ce pas ?

— Pas si je peux l’éviter, non.

— Quand Père s’est emparé du trône, les nobles du royaume – à commencer par ta famille – se sont unis derrière lui dans le seul but de contrer une invasion de la Norvège. Une fois la menace retombée, ils ont pris leurs distances. Les dissensions que Lord Willard avait tenté d’exploiter à son avantage, à savoir le fossé grandissant entre catholiques et membres du culte arthurien, existaient toujours. Si Willard lui-même avait décidé de faire la paix avec mon père, ce n’était pas du goût de tout le monde.

— Alors il a choisi Camelot pour les apaiser ?

— Plus ou moins, oui. Il s’efforce de combler ce fameux fossé, de bâtir une Angleterre ouverte à tous. Il y a beaucoup de membres du culte dans son entourage, tu sais. Lord Stafford, par exemple. Et le sorcier, maître Buchanan, bien que ma mère trouve ce poste complètement ridicule.

— Je suis d’accord avec elle, s’esclaffa Arthur.

— Ton père est un arthurien !

— Et ma mère était musulmane. Et le roi est catholique.

S’apercevant que son verre était vide, Gwen empoigna le pichet.

— Où veux-tu en venir ?

— Je veux dire qu’en matière de religion, la coupe est pleine. Par contre, la mienne...

La princesse leva les yeux au ciel avant de le resservir.

— Bref, je ne suis pas obligé de partager les croyances de mon père. Je ne suis même pas obligé de croire à quoi que ce soit.

— Moi, je suis catholique. Enfin... je ne vais plus beaucoup à la messe. Père ne peut pas me le reprocher alors qu'il encourage la liberté de culte. J'ai cessé de prier quand...

Elle ne termina pas sa phrase et baissa le nez, gênée.

— Quand quoi ?

Gwen arracha les petites peaux autour de ses ongles et se mordit la lèvre, comme dans une vaine tentative pour faire disparaître son corps.

— Au début, je priais pour le salut de ma famille, pour le bien du royaume. Et puis un jour, je me suis rendu compte que d'autres sujets s'étaient glissés dans mes prières. Des choses que je voulais et que je ne pourrais jamais avoir. C'est devenu trop... douloureux, je crois, de demander encore et encore sans rien pouvoir espérer en retour. Mes envies ont commencé à me paraître déplacées. Alors j'ai arrêté.

Arthur faisait de gros efforts pour ne pas avoir pitié d'elle – ce qui n'était pas évident, car elle était l'incarnation même du pitoyable.

— Ce n'est pas « déplacé » d'être attirée par une jeune chevaleresse aussi charmante que vigoureuse. Je dirais même que c'est parfaitement normal.

— Évidemment, se rebiffa Gwen avant de fermer les yeux. Excuse-moi. Je n'ai pas l'habitude de parler de tout ça. C'est une première pour moi. Je ne suis pas comme toi. Tu fais ce qui te chante, tu embrasses qui tu veux sans te soucier des conséquences...

— Je *vis* avec ces conséquences, je te rappelle. Je suis même en train de boire du jus de citron avec l'une d'elles.

La bonne volonté du jeune homme s'évaporait déjà.

— Comment tu fais ? l'interrogea la princesse.

Apparemment, elle le considérait comme une sorte de saint patron du baiser entre personnes de même sexe.

Il haussa les épaules.

— Personne ne se souciera jamais autant que toi de ce que tu désires. Alors c'est à toi de voir : soit tu enfouis tes aspirations pour toujours – si toutefois tu parviens à le supporter. Soit tu enfiles tes habits de grande fille et tu revendiques davantage de liberté.

Gwen eut l'air déçue. Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait.

— Je ne pense pas en être capable.

Arthur grimaça et se leva brusquement, écartant son fauteuil afin de s'étirer.

— Bien. Cette conversation déprimante aura eu le mérite de me faire apprécier tous les bons côtés de *ma* vie. Alors merci.

— Donc... finalement, tu sors ?

C'était troublant. Il leur avait suffi de se parler quelques instants pour qu'elle ne se réjouisse plus de le voir partir. Au fond, Arthur préférait qu'ils se détestent. Cet échange ressemblait un peu trop à une conversation à cœur ouvert.

— Non, je retourne juste dans ma chambre, dit-il. Je suis fatigué et de mauvaise humeur. Et mon chat a besoin de moi.

— Quel chat ? Tu n'as pas de chat.

Il lui fit un vague signe de la main et se dirigea vers la porte.

— Arthur ! Quel chat ?

## 9

Deux jours plus tard, la fragile trêve qu'ils étaient parvenus à conclure tenait toujours. Arthur avait salué Gwen depuis le bout du couloir alors que personne n'était là pour les voir ; quand Agnès lui avait apporté un nouveau message, il avait pris la peine de répondre via Sidney ; et ce soir-là, lorsque la princesse sortit de ses appartements pour le dîner, il l'attendait en haut de l'escalier, lavé et rasé de frais. Il semblait de bien meilleure humeur que la dernière fois qu'ils s'étaient parlé.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? lui demanda Gwen en lui prenant le bras.

— Charmant. Tout le monde rêve d'entendre ça plutôt que « bonsoir ».

— Non, je... Tu sens très bon, se reprit la jeune fille, désireuse de préserver cette paix durement gagnée. Il y a un côté... musqué, je dirais. Et ça me fait aussi penser à un arbre.

— À un arbre ? répéta Arthur, désespéré. C'est de l'orange et du santal. Tu me vexes, avec ton arbre.

— Si je ne m'abuse, les oranges poussent sur des arbres et le santal en est un ! s'indigna Gwen.

Arthur lâcha un soupir exaspéré qu'elle trouva injuste.

Elle avait essayé de lui faire un compliment. Ce n'était pas sa faute si elle n'était pas douée.

La salle de réception était à nouveau bondée, car le tournoi continuait à attirer plus de visiteurs que Gwen n'en avait jamais vus. En tant que membre de la noblesse et dame de compagnie de la princesse, Agnès aurait dû prendre place avec ses semblables, mais elle alla discrètement s'asseoir en face de Sidney, rougissant lorsqu'il se pencha par-dessus la table pour lui parler. Arthur, qui avait remarqué leur manège,

agita les sourcils et lança un regard de conspirateur à Gwen. Elle se mit à glousser avant de se reprendre. Depuis quand son fiancé la faisait-il rire ? Depuis quand étaient-ils si complices ?

Gabriel arriva en retard. Quand il s'installa près de sa sœur, elle remarqua que leurs tenues étaient d'un bleu presque identique.

— Les jumeaux sont vraiment bizarres, commenta Arthur.

— On n'est pas jumeaux, lui rappela Gwen. Tu le sais très bien.

— Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, insista le jeune homme en piquant un morceau de poulet avec sa fourchette pour le pointer sur Gabriel. Et il fait à peine quelques centimètres de plus que toi. Normal, vu que tu es, pour le dire poliment, une sorte de géante.

— Arthur est très complexé par sa taille, expliqua Gwen à son frère. Il se moque donc de la mienne pour se sentir moins petit.

Gabriel se racla la gorge et saisit ses couverts.

Le reste du dîner se déroula sans incident. Arthur était très poli et, chaque fois que la princesse levait les yeux, elle voyait qu'on les observait. Les gens échangeaient des sourires, des coups de coude et des murmures tandis que son fiancé lui servait à boire, s'inclinait vers elle, trouvait plein de petits prétextes pour lui toucher le bras. Et à sa grande surprise, cela ne l'agaçait même pas. Il était passé maître dans l'art de paraître intime avec elle sans jamais franchir la limite qui la mettait mal à l'aise.

Vers la fin du repas, alors que les convives quittaient leur place en quête de divertissement, Sidney fit signe à Arthur de les rejoindre, Agnès et lui. Le jeune homme étreignit l'épaule de Gwen avant de s'éloigner.

— Ça se passe bien, on dirait, la félicita Gabriel.

— Hum, oui, en effet. Et toi, ça va ? Je te trouve un peu... renfrogné.

— Non. Enfin, si, ça va. Je viens juste de passer quatre heures à discuter de manœuvres militaires et à déplacer des petits chevaux sur la carte de l'Angleterre.

— Encore les membres du culte ? devina Gwen. C'est grave ?

— Non, je ne pense pas. Des foyers d'insurrection potentielle apparaissent un peu partout, en particulier dans le Nord. Pour éviter que les choses dégénèrent, nous allons y envoyer des troupes. Beaucoup trop, selon moi – mais je n'ai jamais été un fin stratège.

— Si tous nos hommes partent dans le Nord, qui nous protégera ?

— Bonne question. Toi ?

— Tu as exposé ton point de vue à Père ? À propos du trésor royal ?

Gabriel avait récemment confié à sa sœur qu'il regrettait de voir autant d'argent englouti par la guerre. Il aurait préféré que le roi en consacre une partie à aider le peuple.

— Non, je n'en ai pas eu l'occasion.

Gabriel ne regardait pas sa sœur mais quelqu'un à l'autre bout de la salle. Pendant que la princesse terminait de manger ses poires pochées, il s'excusa et alla s'entretenir avec le sorcier. Il passait de plus en plus de temps avec maître Buchanan, qui se réjouissait de voir un membre de la famille royale s'intéresser à l'histoire arthurienne – même si cet intérêt était purement académique. Arthur, de son côté, discutait toujours avec Sidney et Agnès, qui pouffa de rire et cracha de la bière par le nez. L'espace d'une seconde, Gwen regretta de ne pas être avec eux.

— Bonsoir, Gwendoline.

Elle sursauta en reconnaissant la voix du roi. Il s'assit à la place de son frère, un verre à la main, et poussa un petit grognement. Bien qu'il ne soit pas si vieux, les années semblaient le rattraper depuis peu.

— Bonsoir, Père. Gabriel m'a dit que vous aviez passé la journée avec le conseil de guerre.

— Hum ? Oui, oui. En effet.

— Vous allez devoir partir ?

— Dans le Nord ? Non, pas pour le moment. Et j'espère jamais.

Gwen se mordit la lèvre.

— Comme Gabriel a... Comme il m'a expliqué que vous alliez y envoyer une grande partie des troupes, j'ai cru...

Le roi rit doucement. Il semblait très fatigué.

— Oui, cette affaire nous a occupés une bonne partie de l'après-midi. Mais ne t'inquiète pas pour ça. Raconte-moi plutôt comment ça se passe avec le jeune Arthur.

— Bien, affirma la princesse, ce qui n'était pas vraiment un mensonge. On s'apprécie de plus en plus.

— Heureux de l'entendre, déclara son père en lui tapotant la main. Je ne voudrais surtout pas que tu sois malheureuse. J'ai conscience de t'avoir mise dans une position



difficile ; tu te doutes que je ne l'aurais pas fait si ce n'était pas vital. Aujourd'hui plus que jamais.

— Alors la situation est grave ?

Quand Gwen était plus jeune, le roi se confiait souvent à elle durant leurs parties d'échecs, loin des oreilles de son épouse qui lui aurait reproché de farcir la tête de la jeune fille avec des informations inutiles. Désormais, les conversations sur le sort du royaume étaient réservées à Gabriel.

— Ça ne s'arrange pas avec les membres du culte ? devina-t-elle.

Son père soupira et se frotta la barbe avant de lui expliquer :

— Le problème des compromis, c'est que, bien souvent, tout le monde en sort perdant. Et à force de rester entre deux eaux, on finit par y bâtir son royaume.

Il but une longue gorgée de vin qui sembla lui redonner un peu d'énergie.

— Ah, le voilà. Alors, mon fils, tu demandais au sorcier de préparer les troupes d'oiseaux magiques ?

— Non, répondit Gabriel, gêné.

— Le devoir m'appelle, conclut le roi en se levant. Le comte de Northumberland va encore me harceler avec ses histoires de miracles arthuriens. Apparemment, dans le port de Blyth, une pie aurait conseillé à quelqu'un de se méfier des hommes roux.

Gwen et Gabriel se retirèrent dans les appartements de la jeune fille pour jouer aux échecs. Elle en profita pour questionner son frère sur la révolte imminente. Ses réponses se firent de plus en plus laconiques, jusqu'à ce qu'il avoue :

— À vrai dire, je n'en sais rien. Allez, à toi de jouer.

Il était tard quand Agnès, qui s'affairait depuis un moment à changer les draps de Gwen et à préparer sa tenue du lendemain, émergea de la chambre à coucher drapée dans une cape. Elle espérait visiblement passer inaperçue, mais les deux joueurs se retournèrent d'un même mouvement.

— Vous sortez ? l'interrogea la princesse.

— Non, affirma Agnès, toute rouge.

— Ah. Vous vouliez juste aérer votre cape, alors ?

Gabriel adressa à Gwen un regard qui signifiait « Sois gentille ».

— Vous pouvez y aller, soupira-t-elle. Je me fiche pas mal de ce que vous faites de vos soirées, tant que vous ne me réveillez pas en rentrant.

On frappa doucement à la porte. Agnès eut l'air plus coupable que jamais.

— Qui est-ce ? s'enquit la princesse.

— Personne.

— Agnès, chuchota une voix peu discrète. Agnès, c'est Sidney. Ouvre cette fichue porte.

— J'ignore ce qu'il fait là, jura la dame de compagnie, le menton levé en une expression de défi.

Gwen et Gabriel échangèrent un nouveau regard.

— On est en avance ? demanda Sidney à quelqu'un de l'autre côté du battant.

— Elle avait dit un peu avant minuit, répondit Arthur sans prendre la peine de baisser la voix. Donc on est pile à l'heure. À moins qu'elle n'ait jamais eu l'intention de venir, et que tout ça ne soit qu'un coup monté, auquel cas... Oh, bonsoir, Gwendoline.

La princesse venait de traverser la pièce et d'ouvrir à la volée. Sidney, courbé en deux, essayait visiblement de regarder par le trou de la serrure, tandis qu'Arthur attendait, appuyé contre le mur. Le valet se redressa aussitôt, tout penaud.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Des bêtises, lança Arthur en même temps que Sidney et Agnès affirmaient : « Rien. »

— La prochaine fois, pensez à accorder vos violons.

— On va à une fête, l'informa son fiancé avec un regard malicieux. Dois-je t'expliquer en quoi cela consiste ? En gros, c'est un endroit où les gens se retrouvent pour s'amuser, et...

— Ce n'est pas une fête, l'interrompit Sidney. N'est-ce pas, Agnès ?

La jeune femme porta une main à son front et soupira.

— Non.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Gabriel, planté derrière sa sœur, suivait distraitement la discussion.

— C'est le jour de Morgane, lâcha Agnès, comme si cela suffisait.

— Le jour de Morgane ? Morgane qui ? La fée ?

— Oui, la fée, s'impacienta Arthur. Il y a un rassemblement secret en l'honneur de son anniversaire. Ou un truc comme ça.

— Vous allez à l'anniversaire d'une sorcière morte depuis des siècles, résuma Gwen. Une sorcière dont la moralité était plus que douteuse.

— C'est ça. Tu as d'autres questions idiotes ou on peut y aller ?

— Oh oui, j'ai des questions. Pourquoi cet hommage a-t-il lieu au milieu de la nuit ? Et quel est l'intérêt de fêter l'anniversaire d'une morte ?

Arthur ouvrit la bouche, mais Gabriel le devança :

— Les arthuriens les plus progressistes célèbrent la dualité de son esprit, sa capacité à faire le bien comme le mal. Les histoires qu'on raconte sur elle ne permettant de la ranger ni parmi les gentils ni parmi les méchants, les gens ont conclu qu'elle était un peu des deux. Les plus dévots lui préfèrent le personnage de Merlin ; elle est donc devenue un symbole de résistance, en particulier pour les femmes. Les fidèles lui confessent leurs fautes et leurs bonnes actions. C'est une sorte de rituel.

Tout le monde se tourna vers lui.

— Je ne suis pas membre du culte, précisa-t-il. J'ai juste beaucoup lu à ce sujet. Les pratiques arthuriennes m'intéressent.

— Tu es complètement timbré, commenta Arthur en secouant la tête.

Gabriel baissa le nez, soudain très rouge.

— On est partis, annonça Sidney en offrant son bras à Agnès. À moins que... vous vouliez nous accompagner ?

— Qui ça, moi ? s'étrangla Gwen. À un rassemblement secret organisé par les arthuriens de Camelot ? Dans ce contexte de tension politique ?

— Gwendoline n'aime pas s'amuser, résuma Arthur. Venez, je n'ai pas envie d'arriver après la distribution de magie noire.

Tandis qu'ils franchissaient le seuil, Gwen ressentit la même pointe de regret qu'à la fin du dîner et repensa à toutes les fois où elle avait regardé des groupes de jeunes femmes rire ensemble durant des festins ou des bals. Elle se persuadait qu'elle n'était pas comme elles, refoulant au fond d'elle-même son désir de compagnie.

Elle n'était pas obligée de revendiquer tout ce dont elle avait envie ; mais peut-être que si elle s'écoutait, rien qu'une fois, elle se sentirait mieux ?

— D'accord, je viens.

— Tu plaisantes ? s'exclama Arthur, à demi scandalisé.

Cette réaction acheva de la convaincre.

— Pas du tout. C'est... Ça n'a pas lieu en ville, rassurez-moi ?

— Non, avoua Agnès à contrecœur. Ça se passe dans l'enceinte du château, Votre Altesse.

— Parfait. Je vous accompagne uniquement pour garder un œil sur mon fiancé. Tu as intérêt à bien te tenir. Agnès, allez chercher ma cape.

— Ne faites pas ça, Agnès, la supplia Arthur.

La dame de compagnie les regarda tour à tour. Gwen fronça les sourcils.

— Allez. Chercher. Ma cape.

Agnès soupira et contourna Gabriel pour passer dans la chambre à coucher.

— Je ne suis pas certain que ça vous plaise, prévint Sidney d'un ton hésitant.

Gwen soupçonna Arthur de lui avoir pincé le bras pour qu'il intervienne.

— Si les gens apprécient cette fête, il n'y a aucune raison que ce ne soit pas mon cas. Je suis une fille comme les autres.

— Justement, non, objecta Arthur alors qu'Agnès revenait et aidait sa maîtresse à s'habiller.

— Mieux vaut sans doute que je vienne aussi, décréta soudain Gabriel.

— *Quoi ?* s'écrièrent Gwen et Arthur en même temps et sur le même ton.

— Donnez-moi une seconde. Il faut juste que j'aille...

— Si tu dis « chercher ma cape », je hurle, grogna Arthur.

Gwen et Gabriel furent priés de remonter leur capuche et de ne la retirer sous aucun prétexte, pour ne pas « mettre en péril l'intégrité de la fête ».

— Qu'est-ce que ça veut dire ? ronchonna la princesse, un peu vexée, bien qu'elle n'ait aucune envie d'être vue en train d'assister à des bacchanales païennes.

— Comment veux-tu que les gens se détendent et se livrent à d'obscurs rituels magiques devant l'héritier du trône et l'héritière de... Hum, de quoi, d'ailleurs ? Du siège voisin du trône ?

— Tu crois que quelqu'un va les reconnaître ? demanda Agnès à Sidney.

— Mais non. Personne ne fera attention à eux.

— Bien sûr, railla Arthur. Ils vont se fondre dans la masse, avec leur taille de géant, leurs cheveux flamboyants et leur manie de se comporter comme s'ils avaient été élevés dans une tour hantée, loin de tout contact humain...

— C'est le cas, affirma Gabriel, ce qui arracha un rire étranglé à Arthur.

— Ça alors ! Gwendoline, je rêve ou ton frère vient de faire une blague ?

— Aucune idée. Bon, on va où ?

Ils avaient quitté l'enceinte familière de la cour intérieure et venaient de déboucher dans la basse-cour. Si Gwen connaissait bien les zones situées au nord et au sud du

donjon, ils se dirigeaient à présent vers les quartiers des domestiques à l'est. Dans la pénombre, tous les bâtiments de service se ressemblaient. Arthur leur fit emprunter un étroit passage qui donnait sur une petite place où la princesse n'avait jamais mis les pieds.

— C'est une... chapelle ? s'étonna-t-elle, les yeux rivés sur l'édifice qui se dressait devant eux.

— Comment as-tu deviné ? se moqua Arthur. Grâce à l'énorme croix perchée dessus ?

— J'ignorais son existence, se justifia-t-elle en regardant son frère, qui haussa les épaules.

— C'est un lieu de culte réservé à la populace, expliqua Sidney. Aux serviteurs. Aux gens normaux.

Deux jeunes femmes de chambre passèrent devant eux en riant et en chuchotant. Après avoir jeté un coup d'œil par-dessus leur épaule, elles disparurent dans la chapelle.

— Profitons du moment présent, proposa Arthur en s'approchant de l'entrée et en leur faisant signe de se dépêcher.

— Maintenant c'est sûr, on ira en enfer, glissa Gabriel à sa sœur.

L'intérieur était on ne peut plus banal, avec des rangées de bancs et l'odeur particulière de tapisserie poussiéreuse, de bois et de cire que Gwen associait aux églises. Tout au fond, près de l'autel, une porte était entrouverte sur un couloir éclairé par la lueur dansante des chandelles. Ils le suivirent, descendirent quelques marches en pierre et arrivèrent devant un autre battant, derrière lequel Gwen distinguait des voix et des rires.

— Je ne suis pas sûre que ce soit... commença-t-elle.

Trop tard. Arthur avait déjà poussé Sidney et Agnès devant lui. Il se retourna, leva les yeux au ciel et la prit par le coude.

— Allez, viens, toi qui étais tout excitée de mettre ta cape !

À peine le seuil franchi, ils rencontrèrent un obstacle.

— Je dois vous prévenir qu'aucun homme n'est admis ici, annonça une femme sévère aux cheveux grisonnants, vêtue d'une robe sombre. Y a-t-il des hommes parmi vous ?

— Oui, mais des hommes très bien élevés, assura Arthur. Gentils. Innocents.

Gwen ricana.

— Peu importe, répliqua la femme. Nous sommes là pour célébrer la fée Morgane. Cet espace est sacré.

— Tant pis, fit Sidney. Agnès, on s'en va ?

— Eh bien, hésita celle-ci, j'aimerais tout de même... rester un peu. Si ça ne te dérange pas.

Sidney eut l'air déçu, mais il se reprit vite.

— Je t'attendrai dehors, promit-il galamment.

Agnès lâcha un petit gloussement ridicule, mais Gwen était trop occupée à regarder autour d'elle pour lui faire une remarque. Alors qu'elle s'attendait à voir une cave à peu près de la taille de la chapelle, elle découvrit un immense sous-sol soutenu par des colonnes et des arches, où une centaine de personnes étaient rassemblées en petits groupes. Un large bûcher brûlait au milieu, la fumée disparaissant par une cheminée invisible. De l'autre côté des flammes, tel un mirage distordu par la chaleur, trônait une gigantesque statue de pierre tachetée. Elle surplombait l'assemblée, le regard vide et les mains tournées vers le ciel.

— Tu viens ? lança Gabriel en la poussant du coude.

— Euh... Gabe, tu as vu ça ? On dirait... une espèce de temple secret. Sous le château.

— Oui, fit-il, beaucoup moins horrifié qu'il n'aurait dû l'être. C'est fascinant.

— Il faut qu'on parte, les pressa Arthur.

— Je crois que moi aussi, je vais rester, décida Gwen.

Elle s'était préparée à vivre une aventure et n'allait pas y renoncer si facilement. Et puis, ce n'était qu'une minuscule incartade dans sa vie bien rangée.

— Oh, fit Gabriel. D'accord. Si tu assistes au rituel, tu pourras prendre des notes ? Tu me raconteras tout plus tard, surtout la partie où...

— Non mais franchement, intervint Arthur, tu crois qu'elle a apporté du parchemin et une plume ? Allez, viens, monsieur l'intellectuel.

Gwen eut à peine le temps d'apercevoir l'expression choquée de son frère avant que son fiancé l'entraîne. Décidément, il aimait bien les secouer, tous les deux. « Comme une tornade, songea-t-elle. Ou un raz-de-marée. »

— C'est Morgane ? demanda-t-elle en désignant l'énorme statue.

— Oui, répondit la femme aux cheveux gris. Dépêchez-vous, la cérémonie va bientôt commencer.

Il s'avéra que Sidney était tout à fait sérieux quand il avait proposé à Agnès de l'attendre ; il était prêt à rester toute la nuit dans la cour s'il le fallait. Dès qu'ils sortirent de la chapelle, il repéra un muret accueillant et s'y installa.

— Regarde-moi ça, soupira Arthur à l'intention de Gabriel. Triste spectacle.

— Il y a deux ou trois anecdotes qui me viennent à l'esprit, répliqua son valet. Deux ou trois situations ridicules dans lesquelles *vous* vous êtes mis pour les beaux yeux de...

— Oui, oui, d'accord, tant mieux pour toi, le coupa Arthur. Adieu, bonne nuit, poireaute bien, et j'espère qu'elle en vaut la peine.

— Aucun doute là-dessus, affirma Sidney en souriant.

— Qu'est-ce qu'il m'énervé, marmonna son maître en s'éloignant avec Gabriel. Il n'est pas comme ça, d'habitude. Tu crois qu'il est malade ?

— De quelles anecdotes parlait-il ? l'interrogea le prince, le visage masqué par sa capuche.

— Oh, juste une... histoire de sérénade... Je n'ai jamais été très doué pour le luth et... Bref, rien d'important.

Gabriel ralentit et jeta un coup d'œil en direction de la chapelle.

— On ne devrait peut-être pas laisser Gwen là, dit-il.

Arthur ne distinguait que sa mâchoire et son menton. Il se mordait anxieusement la lèvre, ce qui en théorie n'avait rien d'attrayant.

— Ta sœur ne craint rien, promit-il en prenant le prince par le bras. Viens. On attire bien plus l'attention en traînant ici qu'elle en s'amusant dans ce sous-sol.



N'importe quel autre héritier du trône aurait sans doute protesté si un membre de la cour l'avait bousculé ainsi. Mais Gabriel se laissa faire, comme s'il attendait simplement qu'on lui dise où aller et que les conseils d'Arthur valaient bien ceux d'un autre.

— Dommage qu'on n'ait pas pu assister à la cérémonie, regretta-t-il.

— Ce n'est pas mon genre de partir avant la fin d'une fête, mais notre présence n'était clairement pas désirée, lui rappela Arthur. Je suis un peu déçu, je l'avoue.

— Eh oui, fit Gabriel.

Ils replongèrent dans un silence gêné qui, pour Arthur, était une véritable torture.

— Au lit, alors ? conclut-il.

— À vrai dire, je pensais plutôt faire un tour à la bibliothèque.

— En pleine nuit ?

— En pleine nuit.

— C'est... admirable.

— Ah bon ?

— Il faut bien que quelqu'un s'y colle.

Cette phrase ne voulait rien dire, et Arthur en avait parfaitement conscience.

— Je fais des recherches, lui expliqua Gabriel.

Même dans le noir, son compagnon le vit rougir. C'était dommage que la cour ne soit pas mieux éclairée. Arthur aurait donné son royaume – enfin, celui du roi – pour un brasero bien placé. Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte du bâtiment principal, Gabriel baissa sa capuche. Les gardes s'empressèrent de s'écarter.

— Des recherches sur quoi ? l'interrogea Arthur.

Ils avaient ralenti le pas sans qu'il s'en aperçoive. D'ordinaire, pourtant, il marchait très vite. Sidney s'en plaignait souvent.

— Euh, sur un peu tout. Sur ma vie, mon avenir.

Arthur se retint d'éclater de rire.

— Des recherches sur ta vie ? Il existe des manuels à l'usage des monarques, du genre *Trucs et astuces pour subjuguier les foules*, ou *Comment déjouer les révoltes en dix étapes clés* ?

— Oui. Enfin, plus ou moins. Mais ça représente un millier de volumes sur l'histoire des rois d'Angleterre, parfois rédigés par les souverains en question.

Or, aucun n'est d'accord sur la meilleure manière de subjuguier les foules, comme tu dis.

— Donc tu travailles à un résumé, supposa Arthur. Simple et concis, sur une seule feuille de parchemin, destiné aux générations futures.

— Non, je travaille à...

Gabriel soupira et s'immobilisa au milieu de la cour nord-ouest.

— Je travaille, voilà tout.

— Je suis d'autant plus navré de ne pas avoir pu t'emmener à cette soirée secrète. Ça t'aurait changé les idées.

— Oui.

Nouveau silence gêné.

— La bibliothèque t'attend, j'imagine ?

— Oui, répéta le prince avant d'ajouter d'une petite voix : Tu veux m'accompagner ?

Pour le coup, c'était inattendu. Arthur se demanda ce qui avait pu pousser Gabriel à l'inviter, à part une bouffée de panique généralisée.

— C'est toujours mieux qu'aller au lit, admit-il en haussant les épaules. Enfin, pas tellement, mais ça me fera changer de décor.

Gabriel hocha la tête et repartit vers le donjon. Arthur le suivit en se retenant de parler pour ne rien dire, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent devant la porte de la bibliothèque.

— Folle ambiance, ici, après minuit, commenta-t-il.

Son compagnon attrapa une lanterne qu'il laissait sans doute là pour ses visites nocturnes.

La pièce était bourrée d'étagères placées dos à dos entre de grosses colonnes, ce qui la faisait ressembler à une caverne sombre et poussiéreuse. Après plusieurs virages à angle droit, ils débouchèrent dans un coin visiblement aménagé pour de longues sessions de lecture. On y trouvait une petite table en bois sculpté, une chaise et une pile de livres bien rangés. Il y avait également un gros fauteuil au dossier et à l'assise si élimés que le velours révélait sa trame.

Arthur s'y laissa tomber pendant que son compagnon contournait la table et tirait la chaise avec précaution. Il s'assit, le dos voûté, et ouvrit le premier ouvrage de la pile.

On aurait dit qu'il venait de se débarrasser de sa carapace. Dans cette bibliothèque, il pouvait redevenir le vrai Gabriel.

Et le vrai Gabriel avait une posture effroyable.

— Qu'est-ce que tu lis ? lui demanda Arthur, avant de s'emparer à son tour d'un livre poussiéreux.

Il éternua sur la couverture puis l'essuya avec sa manche.

— Des témoignages de l'époque où les premières factions du culte se sont formées, répondit le prince.

Arthur découvrit bientôt que son volume avait été entièrement rédigé à la main, dans une encre brun-rouge qui faisait penser à du sang.

— Parce que c'est utile de comprendre le contexte, et aussi parce que... le sujet me passionne.

— Vas-y, je t'écoute.

— Hein ?

— Raconte-moi comment les premières factions du culte se sont formées.

Gabriel tourna une page, et Arthur reposa son livre sur la table afin de caler sa tête dessus. Ainsi, il pourrait écouter sans se fatiguer.

— Eh bien, commença le prince en se raclant la gorge, tu connais déjà le début. Arthur Pendragon est tombé durant la bataille de Camlann sous les coups de Mordred. D'après les arthuriens, la fée Morgane aurait organisé le transport de sa dépouille à Avalon, une île mystérieuse qui n'apparaît sur aucune carte, source de toute la magie d'Angleterre. C'est de là qu'un jour, disent-ils, il reviendra.

Arthur constata que Gabriel trouvait beaucoup plus facilement ses mots pour résumer un livre que pour exprimer ses propres opinions. La gêne qui régnait entre eux quelques instants plus tôt s'était entièrement dissipée.

— Après tous les efforts de ton père pour instaurer la paix, que se passera-t-il s'ils ont raison ? Si ce salaud revient ? Le roi ne peut quand même pas sauter du trône en disant : « Salut, vieille branche, je te gardais juste la place au chaud. » Or, la seule autre option serait d'entrer en guerre contre le roi Arthur en personne et tous ses petits copains.

— Que ferait mon père si un homme mort depuis plusieurs siècles réapparaissait et réclamait son trône ? Franchement, ça m'étonnerait qu'il y ait réfléchi.

— Je te parie mon argent en poche que, quelque part au fin fond de la salle de commandement, il y a un plan d'urgence consacré à cette éventualité. Opération « Rex Mort-Vivantus ».

— Je t'assure que non, déclara Gabriel d'un ton qui manquait de conviction.

— D'accord. Et ensuite, il s'est passé quoi ? Après l'île enchantée ?

— C'est assez intéressant. On aurait pu s'attendre, en ces temps où la magie se pratiquait au grand jour, à ce que tout le monde y croie. Mais en réalité, il y a toujours eu beaucoup de sceptiques. La plupart des gens n'entendaient parler des sorciers et sorcières que dans les histoires ; ce n'est pas comme si Merlin venait se planter sur la place du marché pour leur faire une démonstration. Après l'invasion des Saxons, tout ça s'est un peu mélangé avec les vieux dieux païens, pendant que le royaume se convertissait au catholicisme. Ce n'est qu'une centaine d'années plus tard que le culte arthurien a réellement émergé. À ce stade, Arthur Pendragon était déjà devenu une légende. Un mythe plutôt qu'un homme.

— C'est sans doute plus facile de se dévouer à une entité spirituelle qu'à une personne en chair et en os. C'est plus propre.

— Exactement. Là, je suis en train de lire l'essai d'une espèce de gourou arthurien sur le pouvoir du peuple. Selon lui, comme la magie a disparu, c'est aux membres du culte de défendre les idéaux de Merlin et de Morgane, en attendant le second avènement de leur roi.

Gabriel parlait avec animation, agitait les mains dans tous les sens ; Arthur ne l'avait jamais vu aussi passionné. De toute évidence, il ne venait pas s'enfermer dans cette bibliothèque par devoir mais par plaisir. Il adorait lire, étudier et inhaler de gros nuages de poussière.

— Parce que la magie ne se suffit pas à elle-même. Elle ne peut pas tout résoudre. Il lui faut des personnes disposées à la recevoir, capables de canaliser ces pouvoirs pour faire le bien. Et quand Arthur était roi... cette personne, c'était lui.

— En gros, le peuple a suivi un homme qui était le pantin de Merlin. Dans ce cas, pourquoi ne pas vénérer directement les sorciers ?

— Les gens leur sont aussi très attachés. Tiens, lis ça.

Gabriel poussa son livre vers Arthur, qui se redressa sur son siège.

— C'est du vieil anglais, constata-t-il. Je *déteste* le vieil anglais. Presque autant que le brittonique commun. Mon père m'a forcé à apprendre les deux.

— En même temps, un partisan du culte n'allait pas écrire en latin.

— « Arthur... *hygeclæne*. » Je ne connais pas ce mot. Ça veut dire quoi ?

— En gros, « au cœur pur », traduisit Gabriel en suivant les lettres du bout du doigt. Arthur n'était pas un pantin, c'était l' élu. Le seul homme assez bon pour manier un tel pouvoir sans se laisser corrompre. Les membres du culte estiment que sa chute n'a rien à voir avec une quelconque faiblesse ou défaillance, mais qu'elle a été provoquée par son entourage. Dans la moitié des récits, la fée Morgane s'oppose à lui – même si, pour les plus progressistes, le fait qu'elle ait accepté de l'accueillir à Avalon pour l'éternité sous-entend qu'ils s'étaient réconciliés.

— Pas pour l'éternité, souligna Arthur, vu qu'il est censé revenir. Le temps d'une petite sieste, disons.

— Les avis divergent sur la forme sous laquelle il réapparaîtra – corporelle ou spirituelle. Bon nombre d'arthuriens imaginent une sorte de... renaissance. Une réincarnation sous les traits d'un être aussi pur, aussi « *hygeclæne* » que lui. Merlin reviendra lui aussi, et sans doute Morgane. Ainsi, l'Angleterre retrouvera sa magie en même temps que son souverain véritable.

— Mais toi, tu n'y crois pas, n'est-ce pas ? Ce serait problématique, dans la mesure où ton père occupe actuellement le trône. Un trône dont tu es censé hériter un jour.

— Non, le rassura Gabriel en se passant la main dans les cheveux. Je n'y crois pas. Enfin, pas à la magie. Mais je trouve cette histoire fascinante. Et j'aimerais devenir le genre de souverain dont ces gens rêvent. Un souverain digne de la Couronne. Même si les catholiques nient l'existence de Merlin et l'importance spirituelle d'Arthur, tout le monde s'accorde sur le fait qu'il a été un grand roi.

— Mais, comme tu le disais tout à l'heure, ils vénèrent une légende. Tu ne peux pas rivaliser avec ça. Lui-même en serait incapable, s'il revenait.

— Peut-être.

— Une minute... Tu essaies de prendre Arthur Pendragon pour modèle ? C'est pour ça que tu passes ton temps enfermé ici ? Pour lire autant d'ouvrages que possible et atteindre, avant d'accéder au trône, une sorte d'idéal chevaleresque ?

Le prince ne répondit pas et parut embarrassé. Arthur se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil.

— C'est ridicule, Gabriel. Et complètement irréaliste.

— D'après tous les témoignages, le roi Arthur était un homme bon, honnête et juste qui se souciait de son peuple. Oui, il incarnait l'esprit chevaleresque – ou du moins, il a essayé. Il se faisait une idée précise de l'Angleterre dans laquelle il voulait vivre. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à vouloir l'imiter.

— Personne ne peut incarner l'idéal chevaleresque. Il n'y a que trois façons de l'atteindre : mourir lors d'une quête religieuse, mourir pour son véritable amour ou mourir au combat. Dans tous les cas, on n'en sort pas vivant.

Gabriel se frotta la joue.

— Quand j'avais dix ans, je rêvais de m'enfuir, murmura-t-il si doucement qu'Arthur dut se pencher pour l'entendre.

— Je sais. Tu te souviens de ce que tu m'as dit, cet été-là ? C'était l'enfer entre ta sœur et moi, et tu m'avais à peine adressé la parole depuis des années. Dès que j'arrivais, tu te refermais comme une huître. Mais un jour, tu es venu me voir dans la cour, et...

— Je t'ai demandé si tu voulais être roi à ma place, termina Gabriel. Je pensais que tu avais oublié. Je venais d'avouer à mon père ce que je ressentais, je lui avais dit que cette responsabilité était trop lourde pour moi, que je n'en voulais pas. Il m'avait répondu... qu'à défaut de devenir l'homme que j'aurais voulu être, je devais être le roi dont le peuple avait besoin. Moi qui cherchais désespérément une issue, j'ai eu l'impression qu'il me claquait la porte au nez et la fermait à triple tour.

— Aïe. Tu sais... les pères n'ont pas toujours raison juste parce que ce sont des pères. Ni même parce que ce sont des rois.

Gabriel ne répondit pas. Il prit un autre livre sur la pile et se plongea dans sa lecture.

# J

Agnès avait beau affirmer que cette soirée n'était *pas* une fête, un bar était installé au fond de la cave, avec des chaudrons remplis de breuvages mystérieux au fort goût de réglisse et de menthe. Gwen et elle s'adossèrent à un mur pour se désaltérer, parfaitement anonymes au milieu de la foule.

— Qui vous a prévenue ? demanda la princesse. Et pourquoi tant de secret ? On sait très bien que mon père encourage la liberté de culte. Le fait que cette célébration ait lieu en douce la rend un peu... louche.

Agnès semblait regretter que Gwen ne soit pas repartie avec les garçons.

— C'est une autre dame de la cour qui m'en a parlé. Je devais la retrouver ici. Quant au secret, j'imagine que ça fait partie du plaisir.

Bien que Gwen n'ait jamais recherché la compagnie d'Agnès, elle était un peu vexée de sa réaction. Quelques instants plus tôt, tandis qu'ils se faufilaient tous ensemble dans le noir, elle avait eu l'impression de faire partie de la bande. Et voilà que, brusquement, on la remettait à sa place.

— Allez-y, je ne vous retiens pas, lança-t-elle.

— Mais je ne peux pas vous laisser toute seule ! objecta Agnès, une pointe d'espoir dans la voix.

— Ne soyez pas ridicule.

Elle préférait encore être abandonnée que se sentir de trop.

— Personne ne sait qui je suis, ajouta-t-elle. Je ne crains rien.

— Bon, si vous insistez, répondit Agnès, qui avait la politesse de paraître embêtée.

Elle s'éloigna donc à la recherche de ses amies. Gwen resta plantée là, au milieu des bribes de conversation et des rires, concentrée sur la coupe qu'elle tenait à la main.

Une fois qu'elle l'eut vidée, elle tira sa capuche sur son visage et alla se resservir. Elle n'avait pas fait deux pas en direction des chaudrons qu'une main se posa sur son coude.

— Vous ne les avez pas trouvées ? fit-elle, pensant que c'était Agnès.

Quand elle se retourna, elle faillit lâcher sa coupe.

— Qu'est-ce que vous faites ? souffla Lady Leclair.

— Euh... couina Gwen. Je bois un verre ?

— Non, je veux dire, qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Bridget la poussa dans un coin sombre. Elle portait une veste bleu nuit et avait remonté ses cheveux à l'aide d'un peigne sculpté. C'était la première fois que Gwen la voyait arborer un accessoire aussi raffiné.

— Votre cape est beaucoup moins discrète que vous ne le pensez, continua la chevaleresse à voix basse. Je vous appellerais bien « Votre Altesse », si je n'étais pas certaine que c'est une mauvaise idée.

— Je suis venue avec... Mais vous, que faites-vous ici ? demanda la princesse.

— J'accompagne des amis.

Gwen se sentit aussitôt jalouse de ces gens, quels qu'ils soient. Bizarrement, elle n'avait jamais imaginé que Bridget puisse connaître du monde à Camelot. Pourtant, c'était logique. N'importe qui aurait envie de la fréquenter.

— Vous ne m'avez tout de même pas...

Lady Leclair n'osa pas terminer sa phrase.

— Quoi donc ?

— Vous ne m'avez tout de même pas suivie ?

Gwen en resta bouche bée.

— Suivie ? Comment ça ? Jamais je ne... Pourquoi...

— D'accord, la culpa Bridget. Toutes mes excuses.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser ça ?

La chevaleresse regarda autour d'elle avant de répondre.

— Eh bien, il me semblait que... Enfin, je suis un peu surprise de vous croiser ici. Et pour être honnête, ça m'est déjà arrivé.

— Quoi, d'être suivie ?

— Par une jeune femme, oui. Pas souvent, mais quelquefois. Les tournois confèrent une certaine renommée à leurs participants, comme vous l'avez certainement remarqué.



— En effet. Je suis navrée de vous avoir donné cette impression. Je pensais que nous étions... Enfin, je voulais vous parler, mais je ne vous aurais jamais suivie jusqu'ici pour...

— Me parler de quoi ? l'interrogea Bridget, coupant court à ce monologue qui s'annonçait interminable.

— Oh. Euh. Je voulais vous dire que c'était très courageux, ce que vous avez fait l'autre jour. Je ne suis pas certaine que le Couteau – pardon, Sir Marlin – se serait donné autant de peine si les rôles avaient été inversés. Je suis même sûre du contraire. Et je suis désolée que vous ayez dû vous interposer.

— Alors que vous auriez pu leur ordonner d'arrêter.

— Ce n'est pas si simple, mais...

La chevaleresse la dévisageait, curieuse d'entendre ses explications.

— Vous avez raison, soupira finalement la princesse. J'aurais dû intervenir.

Elle fut récompensée par un demi-sourire. Si elle avait été peintre, elle serait rentrée chez elle en courant pour tenter de l'immortaliser sur une toile. En broderie, le résultat serait sans doute beaucoup moins fidèle.

Bridget rouvrit la bouche pour parler, et Gwen se demanda si elle allait la complimenter – elle avait tant besoin d'être rassurée, de savoir que la chevaleresse ne lui tenait pas rigueur de sa lâcheté. Mais celle-ci se contenta de souffler :

— Baissez la tête.

— Pardon ?

Elle ne tarda pas à comprendre en voyant deux jeunes femmes approcher.

— On dirait de la bouillie pour les cochons, prévint la première, qui avait la peau noire, de petites fossettes et des cheveux courts.

— Génial, répondit Bridget en contemplant la boisson qu'elle lui tendait. Tu n'aurais pas dû te fatiguer, alors.

— Qui est-ce ? l'interrogea la deuxième, offrant une coupe à Gwen.

Celle-ci songea qu'elle ressemblait à une souris, avec ses cheveux blond très clair et son museau pointu.

— Hum, fit Bridget.

— Je m'appelle... Winifred, déclara la princesse.

— Adah, se présenta la première jeune femme avec un grand sourire.

— Elaine, dit la seconde.

Elle portait plusieurs longs colliers qui tintaient à chacun de ses mouvements.

— Adah travaille à la fauconnerie et Elaine aux cuisines, précisa la chevaleresse.

— À la fauconnerie ? s'étonna Gwen. Comment se fait-il qu'on ne se soit jamais vues ?

— Je ne suis là que depuis un an. Il leur a fallu une éternité pour admettre que j'étais douée. Pourquoi ? Tu bosses aussi dans le coin ?

Gwen réfléchit. Elle visitait régulièrement la fauconnerie parce qu'elle y avait un oiseau, mais elle ne pouvait pas l'avouer, et elle avait du mal à trouver un mensonge convaincant. Pouvait-elle prétendre être laveuse de porte ? Ou ramasseuse de plumes ? Était-ce un vrai métier ?

— Non, elle n'est pas d'ici, répondit Bridget à sa place. C'est ma cousine.

Ses deux amies les dévisagèrent tour à tour. La chevaleresse était aussi brune et musclée que la princesse était mince et pâle. Pourtant, elles acceptèrent cette explication sans broncher.

— Tu es venue voir Leclair mettre une pâtée aux autres chevaliers ? supposa Adah.

Gwen remarqua qu'elles avaient l'air de bien se connaître, toutes les trois. Pendant que Bridget vidait sa coupe avec une grimace dégoûtée, Adah lui donna une grande tape dans le dos puis posa sa main sur son épaule. La princesse fut envahie d'une brusque bouffée de jalousie.

— Tu as réfléchi à ce que tu allais dire ? enchaîna Elaine.

Gwen mit un moment à comprendre qu'on s'adressait à elle.

— Quand ça ?

— Tout à l'heure, pendant la cérémonie. Pour les offrandes. On doit présenter à la fée Morgane une force et une faiblesse. Ça représente la dualité de nos êtres, tu vois ? Nos différentes facettes.

— Elaine s'intéresse beaucoup à la dualité, se moqua Adah. Et à la fée Morgane. Et aux facettes.

— Tu es membre du culte ? devina Gwen, ce que le sourire béat d'Elaine confirma. Et vous ?

— Non, répondirent les deux autres en même temps.

— Tu ne savais pas, pour Leclair ? s'étonna Adah. C'est pourtant ta cousine.

— Éloignée, précisa Bridget.

— Alors tu crois à la magie ? demanda la princesse à Elaine, pressée de changer de sujet.

— Oh, oui. Quand on y pense, elle a joué un rôle dans l’histoire de tous les pays et royaumes du monde. On lui donne plusieurs noms, mais elle est toujours là. Chaque religion a son vocabulaire, ses rituels propres. Mais si improbable que ce soit, tous les peuples ont conclu à l’existence de la magie.

— Et tu penses... que le roi Arthur va revenir ?

— Oui ! Dès qu’il aura trouvé le bon réceptacle. Morgane se chargera de tout, avec l’aide de Merlin.

— Je me demande bien où ils sont, ces deux-là, la taquina Adah – qui ne ménageait visiblement pas ses amies.

Elaine réfléchit un instant.

— En congé sabbatique.

— Ha ha, bravo ! J’ai bien fait de demander.

— Très chères invitées, appela la femme qui les avait accueillies à l’entrée, avant de frapper dans ses mains. Approchez, s’il vous plaît. Il est l’heure.

Une vague de murmures excités parcourut l’assemblée. Tout le monde se massa autour du feu et de l’énorme statue. Gwen mourait d’envie de l’inspecter de plus près, de plonger son regard dans les yeux de pierre de la fée pour comprendre ce que les autres lui trouvaient. Mais cela aurait compromis sa couverture. Alors elle se contenta de fixer le dos de Bridget, qui marchait bras dessus bras dessous avec Adah.

— Nous sommes ici ce soir pour célébrer la nuit où l’esprit de Morgane a quitté son corps. Née de la magie, elle y est retournée. Le moment venu, elle s’incarnera à nouveau sous une forme mortelle...

Gwen sentit quelqu’un lui tapoter l’épaule. Quand elle se retourna, Elaine chuchota avec un sourire goguenard :

— Congé sabbatique !

— ... mais en attendant ce jour, nous sommes les gardiennes de son héritage. C’est pourquoi nous allons lui présenter nos offrandes en ayant conscience de notre nature inachevée et imparfaite. Car nous sommes en constante évolution et redoublons d’efforts pour devenir, année après année, davantage nous-mêmes. Qui souhaite être la première à lui rendre hommage ?

— Moi, répondit une vieille femme du premier rang en baissant sa capuche.

Elle s’avança sans la moindre hésitation, les traits éclairés par la franchise et l’impatience. L’hôtesse lui glissa quelque chose dans la main avant de s’écarter.

— À ma dame la fée Morgane, déclara la dévote, qui tremblait un peu, je donne ma vanité.

Elle écarta les doigts et jeta ce qu’elle tenait dans les flammes. Une odeur d’herbes amères s’éleva brièvement.

— Et je donne également mon amour de la vie.

Tout le monde applaudit. Quelques invitées particulièrement enthousiastes poussèrent même des cris de joie.

— À qui le tour ?

Deux femmes se proposèrent en même temps. Il y eut un instant de flottement, car aucune ne voulait renoncer. L’officiante éclata de rire.

— Rien ne presse, dit-elle. Vous passerez toutes le moment venu.

Gwen eut soudain la bouche très sèche. Il lui était impossible de participer ! On allait la reconnaître, et puis... elle n’en avait pas envie. Bridget se retourna, les sourcils froncés, comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Je crois qu’il est temps que tu partes, murmura-t-elle.

— Quel dommage ! commenta Elaine. C’est le moment le plus important de la soirée. Tu ne peux pas rater ça.

— Je te raccompagne, insista la chevaleresse en prenant Gwen par le bras.

Celle-ci cessa de respirer. Elle n’aurait pas su expliquer pourquoi, mais cette manifestation d’autorité l’enchanta. Elle aurait aimé qu’il leur faille des heures pour traverser la salle. Mais alors qu’elle se faisait aussi petite que possible et se détachait du groupe, la foule s’écartera pour laisser passer quelqu’un.

— Mesdemoiselles, les interpella l’officiante, vous ne comptez tout de même pas nous quitter sans avoir fait votre offrande ?

— J’ignorais que c’était obligatoire, répliqua la chevaleresse, plantée devant Gwen comme pour la dissimuler aux regards.

— Allons, continua la femme, vous ne respectez pas l’esprit de cette soirée. Faites votre offrande, puis vous pourrez y aller.

— J’ai une meilleure idée, déclara Bridget, les bras croisés. On va plutôt passer notre tour.

Se faufiler dehors sans se faire remarquer n'était plus une option. Gwen savait que plus la confrontation durerait, plus il y aurait de chances qu'on la reconnaisse.

— Ce n'est rien, dit-elle à Bridget. Faisons ce qu'elle nous demande.

— Parfait ! se réjouit la femme en tapant dans ses mains. Veuillez vous avancer dans la lumière et nous dire ce que vous apportez à Morgane.

Gwen la trouva un peu trop enjouée pour quelqu'un qui les forçait à participer à un rituel magique. Elle la rejoignit néanmoins en tirant sa capuche sur son visage. Seul un interstice lui permettait de voir où elle mettait les pieds, afin de ne pas atterrir dans le feu.

— Tenez, dit la femme en lui remettant un petit paquet.

C'était un bouquet de feuilles de sauge séchées qui s'effritaient un peu sur les bords.

L'esprit de la princesse fut brusquement rappelé à l'instant présent. Des dizaines d'inconnues attendaient impatiemment qu'elle révèle de profondes vérités sur son être – si profondes qu'elle-même n'en avait pas conscience.

Elle tendit la main devant les flammes comme les autres avant elles.

— Euh... Donc je dois choisir une bonne chose et une mauvaise ?

— C'est très réducteur de décrire notre personnalité en ces termes, lui signala l'officiante d'un ton condescendant. Disons plutôt un trait de caractère qui vous fait avancer, et un qui vous freine.

Ce n'était que des périphrases ampoulées pour dire « bon » et « mauvais », songea Gwen. Le cerveau embrumé, elle tenta désespérément de trouver quelque chose de positif à dire sur elle-même. Elle était... ponctuelle ? Organisée ? La foule s'impatientait. Alors, dans la panique, elle ouvrit la bouche sans savoir ce qui allait en sortir.

— Je suis... une brodeuse très appliquée, dit-elle en jetant la poignée de sauge dans le feu.

Un nuage de fumée noire s'en dégagait et la fit tousser. Elle gardait la tête basse par souci de discrétion, mais elle n'avait pas besoin de voir les réactions des autres pour savoir ce qu'elles pensaient.

— Et... reprit-elle avant de prendre une grande inspiration, je suis lâche.

Quelques personnes applaudirent sans conviction.

— Hum, dit l’officiante en tendant de la sauge à Bridget. En théorie, on commence par les faiblesses, mais...

— Je suis têtue, la coupa la chevaleresse. Et je sais qui je suis. Allez, viens.

Elle prit Gwen par le bras sans ajouter un mot. Ensemble, elles s’éloignèrent du feu pour se réfugier dans l’ombre accueillante.

Après avoir constaté que son aversion pour le vieil anglais perdurait, Arthur s'était assoupi par mégarde. Le froissement des pages, le grattement de la plume de Gabriel sur le parchemin, les bruits de pas occasionnels derrière la porte de la bibliothèque avaient un effet soporifique sur lui. Ce n'était pas désagréable, jusqu'au moment où le prince referma son livre d'un geste brusque. Arthur se réveilla en sursaut et faillit tomber de son fauteuil.

— J'ai terminé, annonça Gabriel.

— Ah. Moi aussi.

Arthur se leva et s'étira, ce qui fit remonter sa tunique. Il surprit un bref regard du jeune homme vers son ventre.

— On va se coucher, maintenant ? proposa-t-il.

— Je pensais d'abord passer à la fauconnerie.

Arthur n'en gardait qu'un souvenir très vague. Quand Gwen était petite, elle possédait un épervier qui la terrifiait. Arthur aurait adoré en avoir un aussi, alors il se moquait du sien pour masquer sa jalousie. À force, son dédain pour les oiseaux de proie était devenu réel, et il ricanait toujours quand on lui parlait de fauconnerie. Il faut dire que les amateurs de cette discipline étaient ennuyeux à mourir quand ils péroraient sur les « rythmes de nourrissage » et les « techniques de vol ».

— Puisque tu es là, demanda Gabriel, et si ça ne t'embête pas... j'aurais besoin d'un coup de main.

Arthur dissimula une nouvelle fois sa surprise. Il était parti du principe que le prince tolérerait sa présence par simple politesse, mais voilà qu'il en redemandait. C'était plus qu'intrigant.

— Oui ?

— Suis-moi.

Un peu gêné, Gabriel ouvrit la marche.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la fauconnerie, un bâtiment en pierre bancal situé près du verger, Arthur s'attendit à ce qu'un serviteur surgisse de nulle part malgré l'heure tardive. Mais le prince sortit une clé de sa poche et ouvrit lui-même la porte.

À l'intérieur, la pénombre régnait, ainsi qu'une étrange odeur animale – mélange de bois, de cuir et de fientes. Peu à peu, les yeux d'Arthur s'habituaient à l'obscurité et il distingua les silhouettes des oiseaux qui remuaient sur leurs perchoirs, dans de petites niches fermées par des volets à claire-voie. Bien qu'aveuglés par des chaperons, ils sentaient leur présence. Le jeune homme se retint de lever les mains en l'air pour prouver qu'il venait en paix.

— C'est lequel, le tien ? murmura-t-il.

L'oiseau le plus proche déploya ses ailes d'un air agacé, puis s'ébroua et reprit sa position initiale.

— Un faucon pèlerin femelle. La grande, tout au bout. Mon père me l'a offerte quand j'avais treize ans. Elle s'appelle Edith.

En plissant les yeux, Arthur aperçut la femelle en question, tapie au bout de la rangée. Même dans le noir, elle paraissait furieuse. Il frissonna malgré lui.

— Elle a l'air sympathique.

— Pas du tout. Mais elle m'aime bien.

— On ne va pas la voir ?

— Non.

Gabriel s'approcha d'une porte et Arthur le suivit, car il ne tenait pas à se retrouver seul dans cette pièce remplie de sinistres rapaces. Quand le battant s'ouvrit en grinçant, il y eut de violents battements d'ailes accompagnés de cris perçants.

Arthur fit un bond d'un mètre et agrippa le bras de Gabriel.

— Du calme, mon trésor, roucoula le prince.

Arthur le dévisagea une seconde avant de comprendre qu'il ne s'adressait pas à lui. Aussitôt, il le lâcha. Le prince referma la porte derrière eux. Il faisait moins sombre dans cette pièce grâce au clair de lune qui filtrait à travers une fenêtre à barreaux, illuminant une créature démoniaque.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?



Gabriel rit doucement.

— Un bébé corneille.

— Elle n’a pas de petit chapeau, nota Arthur.

L’oiseau n’était pas non plus attaché. Planté devant eux, il les observait en tournant la tête d’un côté puis de l’autre, comme s’il essayait de décider quel œil utiliser.

— Non, parce que cette beauté n’est pas un oiseau de chasse, lui expliqua le prince de la même voix dégoulinante d’affection qu’il employait avec son chat.

Il s’accroupit et tendit la main. La corneille sautilla jusqu’à lui afin de lui picorer le doigt.

— Qu’est-ce qu’elle fait là, alors ? s’étonna Arthur, toujours troublé que Gabriel, incapable d’ordinaire d’articuler une demi-phrase, se soit transformé en jeune homme plein d’assurance.

— Tu as raison, elle ne devrait pas être ici. Elle a quitté le nid la semaine dernière. Les corneilles s’y risquent souvent avant de savoir voler – elles sont trop téméraires. Bref, elle était blessée et je ne voulais pas qu’il lui arrive du mal, alors je l’ai emmenée ici. Depuis, elle se balade partout, mange les restes des autres et embête tout le monde.

Gabriel dessina des cercles dans l’air avec son index. La corneille le suivit du regard, pivotant la tête par saccades.

— Elle a une plaie sur le côté – là, tu vois ? On l’aperçoit quand elle lève son aile droite. Sous le pansement blanc.

— Tu vas la relâcher quand elle sera guérie ?

— Oui, c’est l’idée.

La corneille, fatiguée de jouer, essaya de s’envoler par-dessus le genou du jeune homme dans un tourbillon de plumes noires qui manquait de coordination.

— C’est un oiseau sauvage, ajouta Gabriel. Pas un animal de compagnie.

— Dans ce cas, j’imagine qu’elle n’a pas de nom, continua Arthur en essayant d’attraper l’oiseau, qui lui échappa d’un bond.

Gabriel recommença à rire, pour le plus grand plaisir de son compagnon.

— Non, mais tu peux lui en donner un, si tu veux.

— Vraiment ? s’exclama Arthur, incrédule. Voyons, je ne peux pas accepter une telle responsabilité. C’est ta corneille. C’est à toi de la baptiser.

— Ça ne t’a pas posé de problème de renommer mon chat.

— Parce qu’il avait un nom arthurien débile !

— En effet, reconnut le prince, avant d’ajouter en le regardant bien en face :

*Arthur.*

— Hé, ce n’est pas moi qui ai choisi de m’appeler comme ça !

Il croisa les bras pendant que l’oiseau se laissait gratter la tête avec hésitation.

— Je... J’ai besoin de tes mains, dit Gabriel à son invité. Tu veux bien venir ici une minute ?

— Euh... d’accord.

Arthur s’agenouilla maladroitement sur le sol dur, frôla par mégarde la cuisse du prince et envisagea une seconde de recommencer. Gabriel tendit un doigt à la corneille, qui les surveillait d’un air méfiant. Pendant qu’elle l’inspectait, il plaqua ses ailes sur le côté pour l’empêcher de s’envoler et la retourna. Elle se débattit en vain, agitant ses petites pattes maigres et lui lançant des regards noirs.

— Tes mains.

Arthur les ouvrit devant lui et sursauta quand le prince y déposa la boule de plumes, aussi tiède que sa peau. Étrangement troublé, il tenta de se concentrer sur sa tâche qui consistait à garder l’animal le plus immobile possible.

— Ne serre pas trop fort ; contente-toi de la tenir. Approche-la de la fenêtre, que je puisse examiner sa blessure. Elle ne me laisse plus le faire. Je crois qu’elle commence à se méfier de moi.

Gabriel tira doucement les doigts du jeune homme afin de libérer l’aile droite, qu’il écarta du corps de l’oiseau. Il inclina la tête, si proche qu’Arthur sentait la chaleur de son haleine. La corneille émit un petit croassement rauque et fixa ce dernier comme si elle lisait dans ses pensées et n’approuvait pas.

— C’est bon, conclut le prince. Ça cicatrise bien. Tu peux la lâcher.

Arthur ouvrit les mains. Aussitôt, l’oiseau se redressa d’un air indigné et sauta au sol.

— Merci, dit Gabriel. On dirait que tu as fait ça toute ta vie. Ta prise en main était parfaite.

— On me le dit souvent.

Ils étaient encore accroupis l’un à côté de l’autre, et cette phrase resta suspendue entre eux dans un silence gêné. Arthur n’aurait jamais répondu ça s’il s’était rendu

compte que Gabriel le dévisageait, la lune sculptant ses traits fins. Même à genoux, il semblait plus grand que lui.

— Tu n’as pas de taches de rousseur, commenta-t-il soudain.

— Pardon ?

— Ta sœur en a, précisa Arthur, comme si cela expliquait tout.

— Elle passe beaucoup de temps dehors, dit Gabriel, les sourcils froncés en une expression de plus en plus familière. Tous les jours, elle se promène dans...

Il s’interrompit tout à coup, comme si Arthur avait fait autre chose que le contempler bêtement.

Même si ce dernier adorait jouer les débauchés, il était rare qu’il passe à l’action face à un garçon séduisant. Mitchell du chenil avait représenté une exception notable ; et encore, c’était lui qui avait fait le premier pas. Flirter, c’était facile. Arthur n’était jamais à court de bons mots et de clins d’œil. Mais l’étape supérieure représentait un risque guère mesurable – voire, dans ce cas précis, tout à fait inconcevable.

Pourtant, il ne rêvait pas ; la tension était de plus en plus palpable entre Gabriel et lui. Il aurait juré que le regard attendri du prince n’était pas seulement destiné à son fichu oiseau.

Alors il le contempla d’un air interrogateur, haussa les épaules, se pencha vers lui et l’embrassa.

Gabriel laissa échapper un hoquet de surprise. Arthur crut déceler une infime réaction de réciprocité avant d’être brutalement repoussé en arrière. Son dos heurta le sol si fort que l’air sortit de ses poumons. La corneille, hystérique, criait et battait des ailes, rêvant de prendre part à ce combat palpitant.

— Hum, fit Gabriel, paniqué, tandis qu’Arthur le dévisageait. Excuse-moi.

Et sans lui laisser le temps de répondre, il s’enfuit.

— Merde ! s’exclama Arthur.

Il se releva, se passa la main dans les cheveux et lissa sa veste dans l’espoir de retrouver un semblant de dignité. Le violent rejet de Gabriel l’avait choqué et rendu nauséux – à moins que ce soit lié à sa chute ? La corneille le contemplait d’un air curieux.

— Ne répète jamais ce mot, lui ordonna-t-il. C’est très malpoli.

Puis il traversa la pièce, tira soigneusement la porte derrière lui et quitta la volière au petit trot, en évitant de regarder les oiseaux qui s’agitaient sur son passage.

Alors qu'il se demandait comment refermer le bâtiment, il découvrit que Gabriel l'attendait devant, piaffant tel un cheval effrayé.

— La clé, dit le prince. Enfin, le verrou. Je dois...

Il désigna la porte d'un geste et Arthur s'écarta, profitant de ces quelques secondes pour réfléchir à une approche.

— Je suis vraiment navré, lança-t-il d'un ton aussi léger que possible. C'était... bah, tu sais. Une erreur. Il est tard, et toutes ces histoires de magie m'ont retourné la tête.

Gabriel ne répondit pas. Il avait retiré la clé de la serrure mais restait immobile, le dos tourné.

— Pour ma défense, insista Arthur, j'ai vraiment cru que...

— C'est pour ça que tu as passé un accord avec Gwen ? l'interrompit le prince. Elle est au courant ?

Arthur leva les yeux vers le ciel étoilé et renonça à mentir.

— Oui.

— Elle te protège. Parce que... tu n'aimes pas les femmes.

Gabriel parlait lentement, comme si les pièces étaient en train de s'assembler dans son esprit.

— Si, je les adore. Tant que ça reste chaste. Concerts, cercles de lecture, valse à travers la piste...

— Pourquoi a-t-elle accepté une chose pareille ? demanda Gabriel, toujours planté devant la porte.

Arthur était très nerveux. Les implications de ce qu'il venait de faire lui apparurent soudain. Il avait embrassé le prince d'Angleterre sur un coup de tête. Si Gabriel l'avait mal pris, il pourrait tout raconter à son père et faire arrêter le fou qui avait osé l'agresser dans la fauconnerie.

— Je ne... hum, bégaya-t-il. Tu n'auras qu'à lui demander.

— Bien, fit Gabriel. Bien.

— Est-ce que tu vas...

Le prince se tourna enfin vers lui, avec une expression si féroce qu'Arthur envisagea sérieusement de prendre ses jambes à son cou. Il se racla la gorge et réessaya :

— Est-ce que tu vas...

Il allait dire « appeler les gardes », mais il s'aperçut très vite que ce n'était pas au programme. En effet, Gabriel se jeta sur lui et l'embrassa.

La manœuvre fut extrêmement maladroite ; il s'était approché si vite que leurs têtes avaient failli se cogner. Arthur passa une main derrière sa nuque, effleurant ses cheveux bouclés du bout des doigts. Cette fois, l'effet de surprise était du côté de Gabriel. Mais s'il y avait une chose pour laquelle Arthur se savait doué, c'était les baisers. Il ferma les yeux et sentit la main du prince se poser sur sa poitrine, puis agripper sa tunique tandis que leurs bouches se joignaient.

Arthur commença à se laisser aller, se délectant de la manière dont son compagnon retenait son souffle chaque fois qu'il entrouvrait les lèvres. Mais soudain, Gabriel le repoussa. À nouveau.

— Désolé, haleta-t-il, les joues roses et les yeux écarquillés. Je... Bon sang.

Arthur essaya de trouver quelque chose à dire pour détendre l'atmosphère, en vain.

— Tu devrais appeler ton oiseau Morgane, articula-t-il finalement. Merlin le chat et Morgane la corneille.

— Bonne idée. Merci.

Sur ces mots, il lui tourna le dos. Pour la deuxième fois de la soirée, Arthur le regarda s'éloigner d'un pas vif. Il balança un grand coup de pied dans le mur de la fauconnerie et s'en voulut aussitôt quand des cris d'oiseaux inquiets s'élevèrent.

— Super, conclut-il, les orteils en compote. Nous voilà bien avancés.

— Où étais-tu ? demanda Arthur à Sidney lorsque ce dernier rentra en titubant, plusieurs heures plus tard.

— Vous le savez très bien, répliqua son valet, agacé. Là où vous m'avez laissé, en train d'attendre Agnès. Et après ça, j'étais avec elle. Et vous, qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Vous êtes tout sale.

Arthur contemplait les étoiles par la fenêtre depuis son retour. Au début, cela lui avait paru romantique et théâtral mais, à force, il avait attrapé un torticolis.

— J'étais avec Gabriel, dit-il. Puis tout seul.

— Oh oh, fit Sidney en attrapant une chaise pour s'asseoir près de lui. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ai embrassé. Dans la volière.

— C'est une expression imagée dont il vaut mieux que j'ignore le sens ?

— Non, pas du tout. Juste un bâtiment rempli d'oiseaux.

— Merde, fit Sidney. Il faut qu'on prépare nos valises ? Qu'on saute par la fenêtre et qu'on mette les voiles ?

— Je ne pense pas, le rassura Arthur en se calant contre son dossier avec un sourire suffisant. Il m'a rendu mon baiser.

Sidney en resta bouche bée.

— Dans la volière aussi ?

— Tu fais vraiment une fixation sur cet endroit.

— C'est vrai, avoua le jeune homme. Bon, reprenons du début. Qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

— Il me montrait ses oiseaux, expliqua Arthur avec enthousiasme. Il appelait sa corneille « mon trésor », alors moi, bien sûr, j'ai craqué... Quand il s'est enfui, j'ai cru que c'était la fin des haricots, qu'il allait me faire pendre haut et court. Mais au lieu de ça, il m'a demandé si j'aimais les femmes avant de m'embrasser à son tour.

Sidney se prit la tête entre les mains.

— C'est un crime de lèse-majesté ? s'inquiéta-t-il. Ou juste un crime normal ?

— Je me suis posé la même question. Heureusement pour toi, tu as un alibi. Tu faisais le planton devant la porte d'une fête secrète.

— Pitié, dites-moi que c'était une pulsion passagère et que ça ne se reproduira pas.

— Évidemment. Il n'est pas... Enfin, tu le connais. Il ne dit jamais rien. Il lit des *livres*.

C'était vrai : Gabriel n'était pas son type et il devait se montrer raisonnable. Risquer sa peau pour un prince charmant sûr de lui, aux cuisses musclées et à l'esprit acéré pouvait se concevoir. Mais ce garçon étrange et réservé n'en valait pas la peine.

Même s'il était gentil avec les oiseaux.

— Je vois. Vous avez été séduit par son sérieux et son manque de personnalité, résuma Sidney avant de pousser un soupir. Bon, je vais me coucher. Je vous suggère d'en faire autant, au lieu de regarder par la fenêtre d'un air mélancolique. On n'est pas dans un poème.

— Ce n'est pas ce que je faisais ! protesta Arthur.

Sidney leva les yeux au ciel, s'assit sur son lit et entreprit de retirer ses bottes.

Arthur resta allongé à contempler le baldaquin pendant encore une heure. C'était moins romantique, mais beaucoup plus confortable.

Gwen monta les marches derrière Bridget et déboucha dans l'église silencieuse. Elle avait espéré que sa compagne oublierait qu'elle lui tenait le bras, et qu'elles sortiraient dans la nuit blotties l'une contre l'autre – mais l'univers ne lui accorda pas ce plaisir.

— Vous n'y êtes pas allée de main morte, commenta-t-elle alors qu'elles longeaient les rangées de bancs.

— Je suis désolée, s'excusa Bridget. Il m'a semblé urgent de vous faire sortir de cette salle avant que quelqu'un vous reconnaisse.

— Ne vous excusez pas, c'était impressionnant ! s'exclama Gwen, plus essoufflée que leur allure ne le justifiait. J'aimerais avoir autant d'assurance, de force, de... présence que vous.

— Oh, fit la chevaleresse, rassurée. C'est sans doute parce que je m'entraîne au combat depuis toute petite. Ça stimule la confiance en soi.

— Pas seulement. Vous êtes quelqu'un d'incroyable, insista Gwen, trop émerveillée pour éprouver de la gêne.

L'expression de Bridget devint indéchiffrable. Elle se racla la gorge et regarda droit devant elle, les mains croisées dans le dos.

— Ma famille est originaire du royaume de Sukhothai. Là-bas, on n'emploie pas les mêmes méthodes de combat qu'en Angleterre. C'est plus ciblé, plus efficace. J'ai appris à me battre avec tout mon corps, mes poings, mes coudes, mes genoux, avant d'utiliser une arme. À défaut d'avoir eu un fils, mon père m'a enseigné tout ce qu'il savait. Ces exercices m'ont rendue très consciente de mon corps et de ce qu'il peut faire.

Gwen était elle aussi très consciente du corps de Bridget, notamment de sa façon de s'étirer les épaules comme elle le faisait en cet instant. Distraite par les muscles qu'elle devinait sous sa veste, la princesse n'entendit pas ce qu'elle lui disait.

— Je pourrais vous donner des cours, répéta la chevaleresse. Si vous voulez.

— Oh, non, je ne pense pas, répondit Gwen sans réfléchir.

Bridget hocha la tête et elles continuèrent à marcher en silence, traversant la cour dans laquelle on n'entendait que le bruit de leurs pas et le hululement occasionnel d'une chouette. Passer plus de temps avec Lady Leclair ne lui apporterait rien de bon, même si elle en mourait d'envie. D'un autre côté, apprendre à se battre... Entre l'effort physique, l'intimité des gestes, la sueur et le fait de voir Bridget manier l'arme de près...

— Finalement, reprit-elle, pourquoi pas. Ça me plairait.

La chevaleresse la jaugea de la tête aux pieds.

— Parfait. Je viendrai vous chercher demain matin.

Elles se séparèrent devant le donjon, dont Gwen gravit l'escalier dans un état second. Elle s'endormit en pensant à Bridget, dressée entre le reste du monde et elle, les yeux lançant des éclairs.

Au matin, elle avait les idées un peu plus claires. Alors qu'elle tordait sa ceinture de soie entre ses mains, Gabriel s'assit face à elle sur le balcon pour prendre son petit déjeuner. Il ne semblait pas avoir fermé l'œil de la nuit.

— Tu sais ce qui se passe ? l'interrogea-t-elle, ce qui lui valut un regard perplexe. Je n'ai pas vu Père et Mère depuis des jours.

— Oh. Oui. Il y a eu un incident à Ruthin la semaine dernière. Ils s'entretiennent avec la garde locale en ce moment même.

— Ruthin a quelque chose de spécial ? s'enquit Gwen alors qu'un page leur apportait des assiettes bien garnies.

Gabriel le remercia avant d'expliquer à sa sœur, qui épluchait un pamplemousse :

— C'est là-bas que se trouve le Maen Huail. Un bloc de pierre sur lequel Arthur Pendragon aurait décapité des ennemis. Pour les membres du culte, c'est un site sacré.

— Charmant, commenta la jeune fille, la bouche pleine. Et donc...

— Ils ont, semble-t-il, attaqué une église là-bas. Même s'ils affirment que c'est l'église qui les a attaqués. Il n'y a pas eu de blessés graves, juste quelques bleus et égratignures.



— Tu as passé la nuit à discuter de tout ça avec Père ?

Gabriel tressaillit et se massa la nuque d'un air coupable.

— Non.

— Mais tu t'es couché tard, n'est-ce pas ? Tu as une tête de déterré.

— Merci beaucoup. Je suis passé à la bibliothèque, et à la fauconnerie pour voir comment allait la corneille...

Il mordit dans une tranche de pain afin de repousser le moment où il devrait terminer sa phrase.

— ... avec... Arthur.

— Arthur a accepté de rendre visite à ton oiseau ? s'étonna Gwen.

Elle se souvenait très bien que son fiancé les détestait depuis l'enfance.

— Oui, avoua Gabriel d'une petite voix.

— Ça alors. Et comment allait la petite blessée ?

— Bien. Beaucoup mieux.

— Donc, puisque tu n'as pas discuté de problèmes d'État pendant des heures, ni passé la nuit à soigner ton oiseau, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je suis fatigué.

— N'importe quoi. Tu es toujours fatigué. Là, je vois bien que tu es à fleur de peau. Raconte-moi.

Gabriel se frotta les yeux et se passa la main dans les cheveux. Ça ne devait pas être la première fois, car ils étaient déjà tout ébouriffés.

— Et toi, alors ? Il y a plein de choses que tu ne me racontes pas.

— Tu ne peux pas me renvoyer ma question. C'est...

— Gwendoline. Pourquoi tu ne me dis pas tout ?

Les doigts de la princesse s'enfoncèrent dans le pamplemousse, ce qui était très désagréable, mais pas autant que la sensation de son estomac qui se décrochait.

— Arthur t'a dit quelque chose ?

— Il ne s'agit pas d'Arthur, répliqua son frère, dont les joues rosissaient. Il s'agit de toi. Tu ne m'as jamais rien caché. Enfin, jusqu'ici.

Il avait raison. Elle s'était toujours confiée à lui, même quand il ne se passait pas grand-chose dans sa vie. Cela lui pesait beaucoup de ne pas être sincère avec lui. Mais elle était devenue pudique depuis quelques années – depuis, en fait, qu'elle avait vu Bridget s'attacher les cheveux et s'étirer les bras, en se demandant pourquoi ce

spectacle la mettait dans tous ses états. En discuter avec Gabriel lui aurait paru aussi intrusif que lui faire examiner ses organes internes. Pour ne rien arranger, à l'âge de quinze ans, elle avait commis l'erreur d'interroger sa mère sur les relations entre femmes. La reine, un peu inquiète, lui avait expliqué que si certaines dames de la cour étaient parfois troublées par leur proximité physique et la force de leur amitié, c'était toujours temporaire. Elle n'avait donc pas à s'en préoccuper.

Mais bien entendu, les sentiments de Gwen n'avaient rien de temporaire. La réponse de sa mère l'avait donc plongée dans une intense confusion.

Toutefois, Gabriel n'était pas comme leur mère. Gabriel ne jugeait pas. Gabriel comprendrait.

Luttant contre la nausée, elle se racla la gorge et se lança :

— En fait, si j'ai passé un accord avec Arthur, c'est parce que... Il savait quelque chose. Sur moi. Ou du moins, il en était persuadé, malgré mes dénégations. Et il avait vu juste.

— D'accord, fit Gabriel, de plus en plus perdu.

— Depuis quelque temps, je... je rêve d'une chose que je ne peux pas avoir, continua la princesse. Tu dois connaître ça, vu que tu ne mènes pas non plus la vie que tu aurais choisie.

Son frère inspira et expira profondément par le nez. C'était mal parti. Aucun d'eux n'avait jamais prononcé ces mots à voix haute, aucun d'eux n'avait osé évoquer le fait qu'il ne voulait pas du trône. Un tel aveu aurait constitué une forme de trahison – bien que Gwen ignore envers qui.

— Je n'ai jamais dit ça, se défendit-il.

— Non, je... Pardon. Je me suis mal exprimée. Permits-moi de recommencer : je ne suis pas amoureuse d'Arthur.

— Ça, je sais.

— Je n'ai jamais été amoureuse de personne. Pas pour de vrai. Néanmoins, depuis peu, il y a... quelqu'un. À qui je pense beaucoup.

Gabriel ne dit rien mais son visage se ferma.

— Pendant longtemps, poursuivit sa sœur, j'ai essayé de l'oublier. En vain. C'était même de pire en pire. Si je ne t'en ai pas parlé, c'est parce que je ne voulais pas que ça change l'opinion que tu as de moi. Ça, je ne le supporterais pas.

Silence.

— La personne à qui je pense, c'est Lady... C'est Bridget. Bridget Leclair.

Elle s'attendait à ce que Gabriel ait l'air surpris. Elle espérait aussi secrètement qu'il se détendrait et lui sourirait, heureux de voir le mystère résolu et leur complicité retrouvée. Si son frère savait, s'il la voyait telle qu'elle était sans en être dérangé, alors tout irait bien. Elle serait libérée de la panique et des regrets qui l'accablaient depuis que sa mère lui avait tapoté la tête en évoquant ces « relations malsaines entre femmes ».

Mais Gabriel ne souriait pas.

— Tu... balbutia-t-il, les yeux rivés sur la table. Tu es sûre ?

— Sûre de quoi ? demanda Gwen, la gorge sèche et les joues brûlantes. Je ne vois pas comment je pourrais être sûre de quoi que ce soit alors que je n'y comprends rien. Tout ce que je sais, c'est qu'elle m'attire, Gabe. Depuis longtemps. J'ai conscience que ça ne change rien, que je serai bientôt mariée à Arthur, mais... c'est comme ça.

Gabriel prit une nouvelle inspiration. Gwen attendait toujours des paroles de réconfort qui ne venaient pas. Enfin, il la regarda en face, une lueur peinée dans les yeux.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Pardon ?

La princesse eut l'impression d'avoir été giflée. La même stupeur, la même sensation de picotement et d'engourdissement l'envahirent.

— J'ai conscience que ça complique les choses, mais ce n'est pas une « idée », se défendit-elle. Ce n'est pas comme si j'avais le choix !

— Je suis désolé, mais je... Je refuse d'entendre ça.

Gabriel se leva tandis qu'elle le dévisageait, les yeux humides. Il secoua la tête, tourna les talons et quitta le balcon.

Gwen le suivit du regard, laissant libre cours à ses larmes dans l'espoir de desserrer l'étau qui oppressait sa poitrine. Elle appuya son pouce sur la peau rouge et enflammée autour d'un de ses ongles, mais l'élancement douloureux ne suffit pas à lui faire oublier sa vraie souffrance.

Elle regagna ses appartements telle une somnambule et constata qu'Agnès était rentrée. Elle ne l'avait pas recroisée depuis la nuit précédente. La vue de son sourire fatigué mais béat et de ses cheveux décoiffés lui fut soudain insupportable.

— Où étiez-vous passée, bon sang ? aboya-t-elle. J'ai dû m'habiller toute seule.

— Désolée, s'excusa la jeune femme en rougissant. Je suis restée tard à la fête, et ensuite... Sidney et moi sommes allés nous promener.

— Pour l'amour du ciel, Agnès, c'est un valet. Un serviteur. Votre position auprès de moi est enviée par toutes les nobles de la cour, comme vous le savez fort bien. Votre père ne vous a pas envoyée ici pour que vous gâchiez votre avenir pour les beaux yeux d'un homme aux manches tachées de soupe !

— Je suis désolée, répéta Agnès avant de se réfugier dans la chambre à coucher.

Gwen se laissa lourdement tomber dans son fauteuil, ramassa un livre et l'ouvrit sans rien voir. Elle n'aurait pas su dire ce qui l'accablait le plus entre son désespoir face à la réaction de Gabriel, qui lui avait donné l'impression d'être un monstre, et la certitude grandissante d'en être réellement un. C'était honteux de regarder Bridget comme elle le faisait. Son frère avait eu raison de trouver ça dégoûtant. Elle aurait voulu remonter le temps, effacer tout ce qu'elle lui avait dit et revenir à l'époque où elle était la sœur qu'il aimait, et non une inconnue décevante.

De la honte. Voilà ce qu'elle éprouvait. Elle en était submergée ; elle la sentait empoisonner le sang dans ses veines et s'enraciner au creux de son ventre.

« Voilà ce qui se passe quand on s'autorise à désirer des choses. »

— Est-ce que... Voulez-vous faire votre promenade ? proposa Agnès en revenant dans la pièce dix minutes plus tard.

— C'est trop tard.

— Il fait beau et il reste encore largement le temps avant le déjeuner. Nous pourrions...

— Je vous dis que c'est trop tard !

La journée était fichue. *Tout* était fichu. Agnès lui lança un regard peiné, tel un chiot qui vient de se prendre un coup de pied. Mais cela ne suffit pas à rendre Gwen indulgente, au contraire. Tout était si facile pour cette fille : elle avait une bande d'amies, elle était appréciée à la cour, et elle vivait maintenant une histoire d'amour ridicule avec Sidney. Ce n'était pas juste.

Elles passèrent l'heure suivante dans un silence de plomb, jusqu'à ce que quelqu'un frappe à la porte. C'était un garde qui apportait un message. Après l'avoir écouté, Agnès s'approcha prudemment de la princesse, perplexe.

— Il prétend qu'une dame attend afin de vous escorter jusqu'à la cour nord-ouest. Pour... vous donner un cours d'escrime ?

— Oh, mince, souffla Gwen.

Après ce qui s'était passé avec Gabriel, elle avait complètement oublié. La perspective de revoir Bridget lui était presque insupportable, mais elle ne pouvait pas se défilier alors que la chevaleresse avait fait l'effort de libérer sa matinée pour elle.

— Faites-la entrer.

Elle jeta un coup d'œil au miroir, inspectant sa mine renfrognée et les cheveux qu'elle avait tressés n'importe comment en l'absence d'Agnès. Tant pis, il lui faudrait s'en contenter.

Puis elle prit une grande inspiration et s'avança à la rencontre de Bridget.

Vêtue d'un haut-de-chausses et d'une tunique ample, celle-ci attendait à côté des gardes qui la dévisageaient sans vergogne. Gwen se sentit beaucoup trop habillée dans sa robe pourtant simple.

— Euh, bonjour ?

— Bonjour, Votre Altesse. Vous n'avez rien de plus confortable à vous mettre ?

Si elle avait été de meilleure humeur, Gwen aurait apprécié d'être ainsi détaillée du regard – même si c'était pour remettre en question ses choix vestimentaires.

— Pas vraiment.

— Ça ne fait rien. De toute façon, mieux vaut que vous appreniez à vous battre en robe, puisque c'est votre tenue habituelle.

Elles longèrent le couloir, à quelques mètres l'une de l'autre. Gwen régla d'abord son pas sur celui de la chevaleresse, avant d'accélérer brusquement pour ne pas donner l'impression de l'imiter.

Elle avait souvent assisté aux leçons de Gabriel dans la cour nord-ouest, assise sur un muret avec une pile de brioches, balançant ses jambes et pressée qu'il termine pour retourner jouer. En grandissant, son emploi du temps avait évolué et elle avait cessé de l'accompagner. Il ne lui était jamais venu à l'idée de réclamer des cours d'escrime pour elle-même.

Elle n'était toujours pas certaine d'avoir envie d'apprendre. Si elle avait accepté la nuit précédente, c'était uniquement pour se retrouver proche de Bridget. À la lumière du jour, elle était de plus en plus persuadée que ce serait un désastre. Pendant que la chevaleresse saluait le maître d'armes, Sir Dhawan, et lui demandait une épée, la princesse recommença à tripoter les petites peaux autour de ses ongles.

— Une épée ? Pour la princesse ? s'étonna Sir Dhawan.

— Oui. Elle souhaite apprendre quelques bases de combat.

— Eh bien...

Le maître d'armes promena son regard autour de lui, comme s'il s'attendait à voir surgir le père de Gwen.

— Je suis navré, mais je vais devoir consulter le roi. Obtenir une permission spéciale. Ce n'est pas quelque chose de...

— Je prépare une pièce, intervint Gwen, désireuse de mettre un terme à cette conversation. Une pièce de théâtre. Pour l'anniversaire de Père. Vous ne voudriez tout de même pas lui gâcher la surprise ?

— Non, hésita Sir Dhawan, clairement peu convaincu mais n'osant pas la traiter de menteuse. Bien sûr que non.

À contrecœur, il tendit donc à Bridget les armes factices qu'elle avait réclamées.

— Avez-vous déjà tenu une épée ? s'enquit la chevaleresse une fois qu'elles eurent pris place au milieu de la cour.

— Jamais, avoua Gwen, dont la lame traînait misérablement sur les pavés. Ça saute aux yeux, non ?

Bridget sourit et haussa un sourcil.

— Vous vous y agrippez comme si elle risquait de vous mordre.

— Ce n'est pas le cas ?

— Non, c'est peu probable. À moins, bien entendu, qu'il s'agisse d'une épée ensorcelée.

— Comment s'en assurer ?

— Levez-la – voilà, les doigts placés comme les miens. Parfait. Maintenant, donnez un coup dans le vide. Si vous n'ouvrez pas de portail vers les enfers, c'est que tout va bien.

Gwen rit malgré elle, encouragée par les conseils et la bonne humeur de Bridget. Cela ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle avait imaginé. Elle agita l'épée devant elle.

— Très bien. Il vous faudra un peu de temps pour vous habituer au poids. Écartez vos pieds de la largeur de vos épaules, avancez cette jambe et suivez mon exemple.

Gwen ne la quittait pas des yeux. Bridget avait adopté la posture de combat qu'elle avait si souvent admirée durant le tournoi. Elle maniait son arme avec un naturel parfait, comme si elle était née pour ça. L'air grave, elle se tourna vers la princesse et attendit. « Mon Dieu, songea celle-ci. Faites qu'elle me poignarde. »

Bridget se redressa légèrement.

— Euh... vous êtes censée bouger.

— Oh, oui, pardon.

Gwen tenta de lever son épée, tout en ayant conscience d'être ridicule.

— Bien. Ne vous penchez pas en avant. Essayez de répartir vos appuis de manière équilibrée. Regardez mes pieds, pas mon visage, Votre Altesse.

Gwen rougit et se décala, sans trop savoir ce qu'elle était censée répartir.

— Comme ça ? Par contre, je m'appelle Gwen. Et puis, hier soir, on se tutoyait.

— C'est vrai. Bien, Gwen, maintenant, essaie de me toucher.

— D'accord.

La princesse rassembla toutes ses forces afin de porter un coup maladroit que Bridget arrêta sans effort. Si l'impact se répercuta dans son bras, elle fut récompensée par un sourire fugace et tout aussi percutant de sa partenaire.

— Bravo. Ne prends pas trop d'élan. Recommence.

— Ton père n'a jamais trouvé bizarre d'enseigner l'escrime à une fille ? s'enquit Gwen, déjà essoufflée, alors que leurs épées se rencontraient pour la deuxième fois. Et ça ne le dérange pas que tu en aies fait ton métier ?

— Non, affirma Bridget. Mes parents doivent être les deux seules personnes d'Angleterre à qui ça ne pose aucun problème.

Elles durent faire une courte pause car la princesse avait lâché son épée. Elle la ramassa et ramena ses cheveux derrière son oreille, tout en essayant de se rappeler où elle était censée placer ses pieds.

— Les gens étaient très réticents à me laisser devenir écuyère, sans parler d'entrer dans la lice. On me l'a interdit pendant longtemps. Même lors des tournois locaux, auxquels un chien pourrait participer s'il était capable de tenir sur ses pattes arrière le temps de saluer le maréchal.

— Alors... pourquoi avoir insisté ?

— Parce que c'était ce que je voulais faire, répondit Bridget le plus simplement du monde. J'avais quatre ans quand j'ai assisté à mon premier tournoi, assise sur les épaules de mon père. J'ai tout de suite su que ce serait ma vie. Après des années d'entraînement, je n'allais tout de même pas renoncer au premier refus. Un peu plus haut, le bras.

Gwen s'exécuta.

— Ni aux suivants, puisqu'ils ont été nombreux à me tenir le même discours. Mais ils ne me connaissaient pas. Ils me jetaient un coup d'œil et se faisaient une fausse idée de ce dont j'étais capable. Moi, je mesurais ma valeur. Alors j'y suis allée.

La princesse baissa son épée.

— Tu es vraiment... incroyable.

Les traits de Bridget se crispèrent, comme si elle tentait de réprimer plusieurs émotions à la fois.

— J'ai dit plus haut, le bras.

Gwen ne pensait plus à Gabriel ni au maître d'armes qui les observait depuis l'autre bout de la cour. Elle s'abandonnait au plaisir de sentir des muscles dont elle ignorait jusque-là l'existence, savourait la chaleur qui envahissait son ventre chaque fois que Bridget souriait ou la complimentait. Quand celle-ci s'approchait pour contrer ses faibles attaques, les yeux brillants de satisfaction, ou s'arrêtait pour corriger sa position de ses mains rêches et fermes, elle était incapable de penser à quoi que ce soit d'autre.

Une demi-heure plus tard, concentrée sur la posture de Gwen, Bridget oublia de surveiller son épée. La princesse parvint alors à franchir sa garde et à la toucher à la poitrine.

— J'ai gagné ! s'écria-t-elle, ravie.

Elle n'avait pas encore refermé la bouche qu'un croche-patte la fit basculer en arrière. Une main se posa dans son dos pour amortir sa chute, et elle se retrouva étendue sur les pavés, la lame de Bridget sous le nez.

— Félicitations, princesse. Ha ha, pas si vite.

La chevaleresse agita son arme pour l'empêcher de bouger. Comme Gwen plissait les yeux, un petit sourire aux lèvres, elle haussa les sourcils et lui releva doucement le menton de la pointe de son épée.

— Attends, je vais te montrer comment te remettre debout.

Quelques instants plus tard, hors d'haleine et hilare, Gwen écartait une mèche de cheveux trempée de son visage pendant que Bridget lui expliquait les subtilités du croc-en-jambe. Soudain, elle se figea en entendant une voix résonner dans la cour.

— Sidney, disait Arthur, appuyé sous un porche, je crois que je suis en train d'avoir une hallucination.

— Non, répondit son valet, les bras croisés. Ou alors, moi aussi.



— Vous ne voulez pas aller voir ailleurs si j’y suis ? répliqua Gwen en s’essuyant le front sur sa manche.

Face à un tel manque d’élégance, sa mère aurait fait une crise d’apoplexie.

— Elle parle, continua Arthur. La princesse d’Angleterre se tient-elle vraiment devant moi avec une énorme épée ensanglantée ?

— Ensanglantée, pas encore, lui signala Gwen d’une voix qu’elle espérait menaçante.

— Il semble que j’aie interrompu la convention annuelle des femmes géantes. Que s’est-il passé, ici ? Laquelle a provoqué l’autre en duel ? C’est une histoire d’argent ? L’une de vous a insulté l’épouse de l’autre ?

— Ah ça, dès qu’on touche aux épouses, ça dégénère, commenta Sidney en secouant la tête, l’air grave.

Le regard de Bridget passait de Gwen à Arthur, imperturbable.

— Approche un peu, susurra la princesse, que je te dénoyaute comme une olive.

Arthur se redressa de toute sa hauteur.

— Sidney, ordonna-t-il pompeusement, va me chercher mon épée.

— Vous n’en avez pas.

— Va me chercher *une* épée.

Le valet s’approcha vaillamment de Sir Dhawan et, après une rapide discussion, revint avec une arme.

— Voilà. Ne vous crevez pas un œil.

— Je n’ai pas l’intention de... Donne-moi ça.

— Vous ne pouvez pas vous battre contre la princesse, l’arrêta Bridget. Ce ne serait pas équitable, puisqu’elle débute à peine. Mais je peux être sa championne.

Gwen lui sourit, et le clin d’œil qu’elle reçut en retour la fit fondre de l’intérieur.

Arthur pâlit.

— Euh... Je vais plutôt affronter Sidney.

— Certainement pas, répliqua ce dernier. Sidney va s’installer contre ce mur et faire une petite sieste.

— C’est normal d’avoir peur, murmura Bridget, comme pour ménager la dignité du jeune homme.

Gwen ricana.

— Oh, d'accord, d'accord, fit Arthur en repoussant ses longs cheveux derrière ses épaules. Mais ne venez pas pleurer après.

— Je ne pleurerai pas si vous ne pleurez pas, promit Bridget.

Gwen rejoignit le valet près du mur.

Au début, Arthur parut capable de tenir tête à la chevaleresse, mais l'illusion se dissipa dès qu'il tenta de porter un coup. Dans un mouvement si rapide que Gwen faillit le manquer, Lady Leclair désarma son adversaire et le fit atterrir sur le dos, avec beaucoup moins de douceur qu'elle n'en avait témoigné à la princesse.

— Vous voulez continuer ? s'enquit-elle.

— Ce que je veux, c'est organiser un exorcisme. Vous êtes clairement possédée par l'esprit d'un grand type costaud.

— Je m'entraîne, c'est tout, s'amusa la jeune femme. Beaucoup.

— Peu importe, ce n'est pas juste, insista Arthur. Je dois retenir mes coups, vu que vous êtes une femme.

— Quel dommage. Peut-être que vous seriez plus à l'aise face à Son Altesse ?

Gwen regarda dans la direction que Bridget indiquait et découvrit Gabriel, planté à l'autre bout de la cour, un livre à la main. Il les fixait d'un air ébahi. La chevaleresse lui adressa une révérence, qu'il lui fit signe d'écourter en agitant son ouvrage.

Un goût de bile remonta dans la gorge de la princesse à la vue de son frère. Alors qu'elle était parvenue à oublier leur conversation pendant une heure délicieuse, tout lui revint brutalement en mémoire.

— Qu'en dites-vous, Votre Altesse ? intervint Sidney en s'écartant du mur. Dois-je aller chercher votre épée ?

Gwen résista à l'envie de lever les yeux au ciel. Le valet d'Arthur n'était jamais aussi poli avec elle.

— Non, répondit Gabriel. Je venais juste...

— Votre Altesse ! s'écria Sir Dhawan, qui réussit l'exploit de saluer tout en accourant. Quel plaisir de vous voir ; cela faisait des semaines. Nous allons...

Il claqua des doigts et un jeune garçon lui apporta une arme.

— Merci, dit Gabriel, qui l'accepta par pure politesse et la contempla comme s'il n'avait aucune idée de ce que c'était.

— Votre père me disait justement hier que vous deviez songer à reprendre l'entraînement quotidien. Nous avons fait fabriquer une nouvelle armure, si vous

souhaitez l'essayer. Plaquée or, selon les instructions de Lord Stafford.

— Ah, bégaya Gabriel, pris au piège.

— Souhaitez-vous m'affronter, Votre Altesse ? Sinon, je peux appeler un écuyer...

— Inutile, assura Sidney avec un sourire affable. Arthur s'est proposé.

Ce dernier lui lança un regard assassin.

— Splendide ! se réjouit Sir Dhawan. Allez-y, Votre Altesse. Montrez-lui comment nous nous battons à Camelot.

Gabriel se retourna une dernière fois vers le donjon, comme s'il espérait que quelqu'un allait apparaître pour le sommer de régler une affaire urgente. Puis, avec un soupir, il empoigna son épée.



Arthur était un peu décontenancé par la situation, et la vue du prince qui se mettait en garde n'arrangea rien.

Selon lui, l'un de ses principaux défauts était son besoin d'être constamment divertí. Jusqu'à récemment, il ne considérait pas Gabriel comme une personne très divertissante, entre son caractère étrangement réservé et son peu d'intérêt pour le trône.

Mais voilà que le prince s'avérait aimer les oiseaux, manier l'épée d'une main de maître et embrasser les gens au beau milieu de la nuit. Lorsqu'il brandit son arme avec l'aisance conférée par des années d'entraînement, Arthur ne put s'empêcher d'imaginer les muscles fins qui jouaient sous ses vêtements.

Cela perturba sa concentration.

— Vous êtes censé le frapper, lui rappela Sidney.

— Oui, merci.

À sa droite, Gwen et Bridget avaient repris leur leçon. La chevaleresse encourageait son élève, corrigeait sa posture et la taquinait d'une voix qu'Arthur trouva extrêmement charmeuse. Cela ne faisait que souligner, par contraste, le silence régnant entre Gabriel et lui.

Arthur leva son épée. Comme son poignet défaillant protestait, il serra plus fort le pommeau pour compenser.

— Bien, dit-il. Si on...

Gabriel s'avavançait déjà en conservant une posture parfaite. Arthur parvint à parer maladroitement le premier coup mais, quelques secondes plus tard, la lame du prince lui toucha l'épaule.

— Oh.

L'expression de son adversaire resta complètement neutre. Puis il porta un nouveau coup, qu'Arthur para juste à temps.

— Merde, alors. À te voir, on ne t' imagine pas doué pour le combat. C'est trompeur.

— Pourquoi ?

— Disons que tu as plutôt une carrure d'érudit, précisa Arthur entre deux tintements de lames. Du genre qui passe son temps dans la pénombre d'une bibliothèque jusqu'à disparaître sous une couche de poussière.

— Je suis aussi doué pour ça, c'est vrai.

Gabriel tenta de le désarmer, mais Arthur résista et poussa sur son épée pour le faire reculer.

— Et pour deux ou trois autres choses, murmura-t-il.

Derrière lui, son valet laissa échapper un petit bruit étranglé.

Gabriel s'écarta aussitôt, jeta son arme sur les pavés et s'en alla.

— Vainqueur par forfait, déclara Sidney.

Bridget et Gwen cessèrent de se battre. La princesse se rongea les ongles en regardant son frère s'éloigner.

— Votre Altesse ? appela le maître d'armes, visiblement déçu.

— J'y vais, proposa Arthur. Sid, si tu affrontais Lady Leclair pour moi en attendant ?

Il lui fourra son arme d'entraînement dans les mains et fila à la poursuite du prince. Les jambes de Gabriel étaient bien plus longues que les siennes. Le temps qu'il le rattrape, il avait déjà atteint l'entrée sud de la cour.

— Une subite envie de balade ? l'interrogea Arthur, hors d'haleine.

Gabriel s'arrêta mais ne se retourna pas.

— D'un tour à cheval, peut-être ? insista le premier.

Ils étaient presque au niveau des écuries, d'où un domestique faisait sortir un magnifique palomino.

— Non, répondit le prince d'une voix distante.

— Je crois qu'on devrait se parler.

Même si Gabriel ne semblait pas de cet avis, il ne bougeait toujours pas. Quand Arthur lui prit le bras pour l'entraîner dans les écuries, il se dégagea mais le suivit.

Une fois à l'intérieur, ils entrèrent dans une stalle vide où il faisait frais et où régnait une odeur de foin et de cheval. Arthur referma la porte derrière eux avant de se rendre compte qu'elle était divisée en deux parties. Il poussa le battant supérieur, les plongeant dans le noir.

— On se croirait presque dans une volière, commenta-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien. Salut.

— Bonjour, murmura Gabriel.

Il y eut un long silence, rythmé par les renâclements des chevaux qui tapaient du sabot dans les compartiments voisins.

— Tu voulais me dire quelque chose ? ajouta le prince.

Arthur enjamba un tas de crottin et croisa les bras.

— Oui. Tu n'arrêtes pas de t'enfuir.

— Ah bon ?

Gabriel dansait d'un pied sur l'autre, les yeux tournés vers la porte.

— Ça fait deux fois en deux jours.

— Je ne sais pas si ça suffit pour établir un schéma récurrent.

— En ce moment même, tu voudrais être ailleurs.

— J'avoue que ça ne m'enchanté pas particulièrement de piétiner dans le crottin. Qu'attends-tu de moi, au juste ?

Il regretta aussitôt la maladresse de cette formulation en voyant Arthur virer au rouge vif.

— Je... Rien de spécial, le rassura ce dernier. Mais tu avais l'air un peu troublé par ce qui s'est passé hier soir. Pourtant, il n'y a vraiment pas de quoi. Ce n'était pas méchant. Je ne vais pas te demander en mariage – car, comme tu le sais, je suis déjà fiancé.

— Me demander en...

Gabriel ne finit pas sa phrase et lui jeta un rapide coup d'œil.

— Je n'en parlerai à personne, promit Arthur. Évidemment. Pas besoin de te mettre la rate au court-bouillon.

Cette fois, Gabriel le regarda bien en face.

— Tu n'es pas sérieux.

— Pas souvent, mais là, si.

— Si ce n'est « pas méchant » pour toi, de mon côté, j'ai eu amplement le temps d'y réfléchir. Et je t'assure que c'est grave. Il faut dire que tu n'es pas...

— Quoi, l'héritier du trône ? Ce n'est pas le sujet.

— Ah non ?

— Bon, je te l'accorde, le fait de ne pas être attiré par les dames peut poser un léger souci pour les histoires de mariage et de succession...

Gabriel en resta bouche bée.

— Un léger souci ?

— Écoute, on ne va pas se mentir, c'est un vrai casse-tête. Mais tu ne peux pas décider de qui tu veux embrasser... (Gabriel tressaillit et détourna les yeux)... en fonction de ce que ça implique pour l'Angleterre. L'important, c'est ce que ça signifie pour toi. Non ? Je ne sais pas, j'avoue que j'improvise un peu, là.

— On ne peut pas dissocier les deux. Je suis l'Angleterre.

— Et moi, je suis fiancé à ta sœur. Chacun sa croix.

— Gwen n'est pas une croix !

— Si tu le dis. Bref, ce n'est pas parce que tu es roi que tu ne peux pas vivre comme tu l'entends. Il y a plein de manières de...

— Je refuse d'avoir cette conversation, décréta Gabriel en ouvrant les deux battants de la porte d'un seul coup. Oublie tout ça. Disons... que ça n'est jamais arrivé.

— D'accord.

Planté au milieu de la stalle où flottaient des particules de poussière dorée, Arthur savait pourtant qu'il ne ferait rien de tel.

Lorsqu'il revint au terrain d'entraînement, Gwen et Bridget étaient parties. Sidney s'était endormi pour de bon, debout contre le mur, l'épée d'emprunt gisant à ses pieds.

Arthur se pencha tout près de lui et poussa un cri perçant. Le valet se réveilla en sursaut, se heurtant le crâne contre la pierre, puis glissa jusqu'au sol.

— Bon sang ! pesta-t-il. Ça ne s'est pas bien passé ?

Il se massa l'arrière de la tête en grimaçant pendant que son maître se laissait tomber près de lui.

— Non.

— Heureusement qu'il n'est pas votre genre.

— Oui, soupira Arthur sans la moindre conviction. Mais il m'intrigue. Et puis, maintenant que je sais qu'on est dans le même bateau, je me sens tenu de l'aider. De lui

expliquer qu'il n'est pas forcé d'être un agneau perdu, de voler des baisers et de se flageller ensuite.

— D'accord. Vous voulez le serrer contre vous comme un bébé corneille, quoi.

— Oh, va te faire voir. Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit.

— D'une, je ne vous crois pas. Et de deux, vous pourriez peut-être faire un pas vers lui ?

— Non, je préfère que les gens fassent un pas vers moi. C'est moins fatigant.



# 15

— Bonjour ! lança le roi à Gwen, quelques jours plus tard, lorsqu'elle s'assit à la table du petit déjeuner.

L'air épuisé mais souriant, il n'avait pas touché à la grosse pile de courrier qui l'accaparait d'habitude.

— Beau temps pour la chasse.

Il s'efforçait de faire passer cette saine activité pour des retrouvailles familiales, mais la princesse n'était pas dupe. La partie de chasse était en réalité une manœuvre politique destinée à divertir un duc de passage au château. Elle rendit néanmoins son sourire à son père, malgré la chape de plomb qui lui écrasait la poitrine. Le fossé qui s'était creusé entre son frère et elle lui semblait infranchissable.

Elle regrettait l'époque des petits déjeuners tranquilles, quand ses parents étaient moins débordés et sa vie plus simple. Son père, connaissant son goût pour les fruits acides, lui tendait le saladier de groseilles et de canneberges. En retour, elle lui arrachait le parchemin ou le registre qu'il consultait pour le donner à Gabriel, qui résoudrait le problème en quelques minutes. Quant à sa mère, elle critiquait en soupirant le travail d'Agnès avant de refaire la coiffure de sa fille. Même ça, ça lui manquait un peu.

— On va chasser ? s'étonna Gabriel, levant le nez de son livre.

— Oui, avec le duc de Lancaster, répondit la reine. Il sera accompagné de son fils Lancelot, ainsi que de ses trois filles.

Elle observait le prince avec insistance. En temps normal, Gwen et son frère auraient échangé un regard complice, aussi agacés l'un que l'autre par les manies d'entremetteuse de leur mère.

— D'accord, fit-il. Parfait.

— Tu nous accompagnes, Gwendoline, ajouta le roi.

Celle-ci grimaça.

— Pour faire la conversation à sa bande d'héritières ? Vous savez que ce n'est pas mon fort.

— Il n'y aura pas qu'elles, précisa la reine. Nous avons invité plusieurs autres familles. Vous serez tout un groupe de jeunes gens.

— Oh, je vois.

Après une pause prudente, durant laquelle elle but une gorgée d'eau citronnée et tourna sept fois sa langue dans sa bouche, Gwen s'enquit :

— Lady Leclair sera-t-elle des nôtres ?

Du coin de l'œil, elle vit la main de Gabriel tressaillir sur son livre.

— J'imagine que oui, soupira leur mère.

— Bien... bien.

La princesse détestait la chasse. Comme tout un chacun – à l'exception de Gabriel –, elle préférait les promenades vivifiantes. Chasser signifiait passer son temps à attendre et à discuter poliment avec les jeunes demoiselles qu'on l'avait chargée de divertir.

Avant, lorsque Gabriel et elle soupçonnaient un traquenard, elle venait à son secours, débarquait au milieu d'un tête-à-tête ou marchait sur le mouchoir que la fille d'un vicomte avait habilement laissé tomber devant lui. Mais son frère et elle n'en étaient plus là.

Ils n'étaient jamais restés aussi longtemps sans se parler. Leurs « disputes » d'autrefois n'en étaient pas vraiment. Il la grondait gentiment quand elle était de mauvaise humeur, ou elle le secouait lorsqu'il s'endormait à la bibliothèque et ratait le déjeuner. Ce silence qui s'éternisait la rongait de l'intérieur.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle était censée faire, car c'était la première fois qu'il la blessait ainsi. Une chose était sûre, cependant : si elle attendait qu'il fasse le tri dans ses sentiments et vienne la voir, cela n'arriverait jamais.

Le roi avait fini par se résoudre à ouvrir la première lettre de la pile.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta sa fille en voyant son air contrarié.

À son tour, Gabriel leva les yeux.

— Mon cousin a été aperçu près du château de Skipton. Lord Stafford va être dans tous ses états.

— Pourquoi ? l'interrogea Gwen, la fourchette suspendue dans les airs.

— Notre intendant redoute que quelqu'un profite des soulèvements dans le Nord pour rallier les mécontents. Il guette le moindre mouvement suspect. Skipton est un peu trop près de la zone concernée et, en théorie, Lord Willard n'a rien à faire là-bas.

— Vous croyez qu'il mijote quelque chose ? Vous avez pourtant fait la paix il y a des années.

— Non, je ne crois rien, soupira le roi. Il m'a écrit récemment pour me signaler un début d'agitation près de Carlisle. Grâce à lui, nous avons pu tuer le problème dans l'œuf. Pour ce que j'en sais, il est peut-être simplement allé dîner chez des amis. Mais Stafford est obsédé par le Nord, en ce moment. Cela ne va pas arranger nos affaires.

— Il va vouloir nous parler avant le début de la chasse, devina Gabriel, refermant son livre à contrecœur.

— C'est probable, en effet. Allons-y. Gwendoline, n'oublie pas de passer à la fauconnerie avant notre départ. J'ai croisé Rowan hier ; le pauvre homme m'a confié que ton oiseau était un peu... sauvage.

— Il ne m'aime pas, affirma la princesse en fixant un regard angoissé sur le faucon émerillon.

— C'est parce que vous ne lui rendez jamais visite, répondit Rowan, le fauconnier en chef, un homme d'âge mûr à la peau tannée qui avait toujours l'air abattu en la voyant approcher. Les oiseaux ont besoin de se familiariser avec leur maître. Il ne vous a pas vue depuis six mois ; vous êtes une étrangère, pour lui.

— Je comprends, fit Gwen avant de tendre une main tremblante vers le rapace. Bonjour, Beowulf.

Elle lui avait donné ce nom de héros mythologique après la visite d'un barde itinérant. Avec le recul, c'était un peu grandiloquent pour une boule de plumes furieuses, mais il était trop tard pour en changer.

— Pas de mouvements brusques, lui rappela Rowan. Et si j'étais vous, j'écarterais mes doigts.

— Y a-t-il la moindre partie de ma personne qui puisse l'approcher ?

Le fauconnier réfléchit.

— Non. Vous n'avez qu'à emmener un de mes gars. Il le fera voler pour vous.

— Fantastique.

Contrairement à son frère, Gwen n'avait aucune tendresse pour les animaux. Son intérêt pour la fauconnerie s'était résumé à choisir un oiseau à l'âge de quatorze ans. Dès qu'elle avait compris qu'il faudrait le dresser, mais aussi supporter ses explosions de violence incompréhensibles, elle avait renoncé.

Comme les nobles en visite commençaient à emplir la cour, la princesse se tapit dans l'ombre d'un mur pour ne pas être happée dans une conversation mortelle. Un homme beaucoup trop bien habillé, qu'elle supposa être le duc de Lancaster, parlait avec son père, entouré de trois jolies brunes aux tenues rouges et roses assorties. Elle jeta aussitôt un coup d'œil à Gabriel pour voir s'il les avait remarquées.

Son frère se tenait de l'autre côté de la cour avec Edith, son faucon pèlerin. Il lui chuchotait quelque chose à l'oreille, le visage grave. En temps normal, la scène aurait fait sourire Gwen.

— Votre Altesse, dit quelqu'un tout près d'elle.

La princesse sursauta et découvrit Adah, l'amie de Bridget qu'elle avait rencontrée lors de la fête de Morgane.

— Pardon, vous vous cachiez ? s'amusa la jeune femme. Si vous voulez, je peux faire comme si je ne vous avais pas vue.

— Oh, balbutia Gwen. Non, ce n'est pas nécessaire. Bien que vous ayez raison : je me cachais.

Adah portait une tenue fonctionnelle, aussi éloignée que possible de la robe tout en en restant une. Ses mains étaient cachées par de gros gants en cuir, et elle avait une plume collée sur l'épaule. Soudain, une lueur surprise passa sur son visage. Gwen se rappela alors que, lors de leur dernière rencontre, elle s'était fait passer pour la cousine éloignée de Bridget.

— D'accord, *Winifred*, fit Adah.

— Eh oui, avoua la princesse avec une grimace.

— Vous n'êtes pas très bonne comédienne, s'amusa Adah. Je n'ai jamais gobé cette histoire de cousine. Bref. Votre oiseau, c'est l'émerillon, n'est-ce pas ?

— Oui. Il me déteste.

— Oh, rassurez-vous, il déteste tout le monde. Vous n'y êtes pour rien. Je vais aller le chercher, et vous lui rappellerez que c'est vous qui le nourrissez.

Adah partit en quête de Beowulf. Gwen se retrouva seule, partagée entre le soulagement et la terreur à la vue de Bridget qui approchait. La chevaleresse semblait très mal à l'aise dans sa robe vert forêt. Quelqu'un – sûrement pas son écuyer, mais qui d'autre ? – lui avait tressé les cheveux.

— Bonjour. Pas trop de courbatures ? s'enquit-elle.

— Pardon ?

— À cause de l'entraînement. Tu dois avoir mal partout.

— Oh ! Oui, un peu, reconnut Gwen en faisant tourner son poignet.

C'était un euphémisme. Des muscles insoupçonnés avaient été réduits en charpie par ces deux petites heures d'exercice. Elle grimaçait encore de douleur plusieurs jours après, mais chaque élancement lui rappelait la main de Bridget sur la sienne, Bridget haussant un sourcil, lui décochant un sourire approbateur, lui effleurant le menton de la pointe de son épée. Autant de souvenirs précieux à ses yeux.

— Tu devrais t'étirer, lui conseilla la chevaleresse. Puis-je ?

— Je t'en prie, répondit Gwen d'une voix étranglée.

— Comme ça.

Elle déplaça doucement la main de la princesse en arrière, jusqu'à ce que celle-ci laisse échapper un petit gémissement.

— Pardon. Je t'ai fait mal ?

— Non, mentit Gwen. C'est même plutôt agréable.

La deuxième phrase était vraie.

— On m'a dit que je pouvais emprunter un oiseau, reprit Bridget en jetant un regard aux assistants fauconniers, qui distribuaient des rapaces renfrognés à leurs maîtres de la journée. Enfin, on m'a dit que les *chevaliers* pouvaient emprunter un oiseau. Techniquement, ça vaut aussi pour moi.

— Tu n'auras qu'à faire voler le mien, proposa Gwen. Il me déteste.

— N'exagérons pas, déclara Adah qui revenait, Beowulf sur le bras.

Instinctivement, Gwen recula d'un pas.

— Salut, Leclair, continua la fauconnière. Vous savez, Votre Altesse, ce n'est qu'un oiseau. Il y a deux conditions à remplir pour s'assurer de la neutralité de ses sentiments : un, le nourrir, et deux, ne pas être un prédateur deux fois plus gros que lui. Il ne vous déteste pas.

Dans la bouche de n'importe qui d'autre, cette remarque aurait sonné comme un reproche, mais elle était prononcée avec trop de gentillesse et de bonne humeur pour que ce soit le cas. Beowulf, lui, paraissait beaucoup moins amical.

Au milieu de la place, le roi tenait tranquillement son énorme gerfaut, Viviane. Il dut adresser un signal à la foule car tout le monde se dirigea soudain vers le pont-levis, emboîtant le pas à la meute de chiens surexcités. En d'autres circonstances, la chasse aurait débuté juste derrière les murs du château, mais les installations du tournoi ainsi que les tentes dressées pour les participants et les spectateurs occupaient une grande partie de l'espace. Un peu plus au nord, un bosquet se prolongeait en vaste forêt, formant une barrière naturelle entre les campements et les prairies qui s'ouvraient à droite. Les fauconniers s'efforçaient vaillamment de faire patienter les oiseaux le temps d'atteindre les arbres. Beowulf, perché sur le bras d'Adah, fusillait tout le monde du regard.

— Je n'ai jamais vu une telle affluence, commenta Gwen en désignant les tentes entassées les unes contre les autres.

— Moi non plus, avoua Bridget.

Elle avait les traits crispés, comme si elle souffrait. La princesse se demanda si elle avait mal dormi ou si c'était dû à l'inconfort de sa robe.

— Je me demande pourquoi, ajouta la chevaleresse.

— Aucune idée. Ils sont peut-être là pour Gabriel ? Le fait qu'il soit encore célibataire le rend visiblement fascinant.

— À moins qu'ils viennent te voir, toi.

— Ça, ça m'étonnerait ! Je suis tout sauf fascinante.

La phrase resta en suspens entre elles. Bridget, de plus en plus tendue, ne saisit pas la perche.

— Ils sont venus admirer la première femme de l'histoire à remporter le tournoi, intervint Adah.

La chevaleresse lui décocha un sourire que Gwen aurait aimé mériter.

Une fois dans le sous-bois sombre et moussieux, où le silence régnait, Adah tenta de convaincre la princesse d'enfiler un gant pour faire voler Beowulf. C'est alors que la reine en personne apparut et posa une main douce mais ferme sur l'épaule de sa fille.

— On te demande, Gwendoline.

— Mais... Mère, j'allais prêter mon oiseau à Lady Leclair, et...

— Parfait, répliqua la reine avec un sourire forcé. Qu'elle emprunte ton oiseau pendant que je t'emprunte, toi.

Gwen adressa une grimace d'excuse à Bridget, poliment impassible. Puis elle se laissa entraîner vers les filles du duc de Lancaster qui chuchotaient, pressées les unes contre les autres. Gabriel se tenait aussi loin d'elles que possible et parlait à son père.

— Bonjour, lança la princesse, mal à l'aise, quand la reine se fut éloignée. Je m'appelle Gwendoline.

Les jeunes filles lui firent la révérence et se présentèrent à leur tour : Celestina, Clémence et Sigrid.

— Vous aimez chasser ? leur demanda-t-elle, à court d'idées.

— Non, répondit la plus jeune.

— Sigrid ! protesta Celestina en fusillant sa sœur du regard. On ne s'adresse pas ainsi à un membre de la famille royale.

— Ah. Désolée, fit Sigrid. Non, *Votre Altesse*.

— Ne vous en faites pas, moi non plus, je n'aime pas ça, avoua Gwen.

— Les oiseaux ne me dérangent pas, enchaîna Clémence, la plus jolie des trois. Mais j'adore les lapins et je ne supporte pas de les voir se jeter dessus. Les pauvres petites bêtes sont incapables de se défendre, vous savez. Elles sont très peureuses et veulent juste survivre.

— J'imagine, marmonna Gwen, qui n'avait jamais beaucoup réfléchi aux motivations des lapins.

— Votre frère est-il un grand chasseur ? l'interrogea Sigrid d'un ton qui se voulait innocent, mais ne l'était pas du tout.

La princesse n'avait pas le cœur à se livrer à ses plaisanteries habituelles, et aucune envie de parler de Gabriel.

— Je ne sais pas. Il est très attaché à cette saleté d'Edith. Son faucon, précisa-t-elle devant l'air perplexe des trois filles.

— Ah, dit Celestina.

Elles se retournèrent juste à temps pour voir Rowan libérer Edith, qui s'envola avec grâce et alla se poser sur le poing de Gabriel. Elle entreprit aussitôt de déchiqeter la souris qu'il lui offrait, faisant gicler le sang.

— C'est... charmant, conclut la demoiselle.

Gwen leva les yeux au ciel. Bonne chance à ces trois-là si elles espéraient attirer l'attention de son frère. Elles auraient plus vite fait de se laisser pousser des ailes et des serres.

— Votre amie va bien ? s'inquiéta Clémence en fixant un point par-dessus l'épaule de la princesse.

Gwen se retourna, confuse, puis bredouilla une vague excuse avant de se précipiter vers Bridget.



La chevaleresse était adossée contre un arbre, tête basse. Adah emportait Beowulf qui piaillait et battait des ailes en tirant sur sa longe. Sur la joue droite de Bridget, une large entaille laissait couler un filet de sang.

— Que s’est-il passé ? s’écria Gwen.

Elle voulut toucher l’épaule de la jeune femme mais se ravisa à la dernière minute et resta plantée là, la main en l’air.

— Rien, répondit Bridget, les paupières closes et le teint pâle. Je vais bien.

Les autres chasseurs étaient en train de s’enfoncer dans la forêt ; personne ne s’aperçut que Gwen, Bridget et Adah restaient en arrière.

— Assieds-toi, ordonna la princesse, qui osa cette fois prendre la chevaleresse par le bras.

À sa grande surprise, celle-ci se laissa gentiment guider jusqu’à un tronc abattu. Elles s’installèrent côte à côte. Bridget gardait les yeux rivés sur le sol et haletait, les poings crispés sur sa robe.

Le silence s’éternisa, uniquement rompu par la respiration sifflante de la jeune femme et les battements d’ailes occasionnels de Beowulf.

— Je crois qu’il s’est calmé, annonça Adah, même si l’oiseau paraissait si furieux que c’en était presque comique. Ça va, Bridget ? Je peux faire quelque chose ?

— Allez chercher les gardes, s’il vous plaît, répondit Gwen. Nous devons la ramener au château.

Adah voulut se pencher pour étreindre l’épaule de son amie, mais Beowulf s’offusqua à nouveau. Alors elle le fit taire et s’élança à la poursuite du reste du groupe.

— Cette sale bête a essayé de te tuer ? demanda Gwen, très sérieuse.

Bridget réprima un rire douloureux.

— Non. Ce n'est pas sa faute.

Le sang rouge écarlate gouttait sur ses genoux.

— Je me suis sentie mal et j'ai failli le lâcher.

— Attends, dit la princesse en lui essuyant le menton avec sa manche, où des auréoles violettes se formèrent sur la soie bleue.

La chevaleresse réagit à peine.

— Tu es malade ? s'enquit Gwen.

— Pas vraiment.

— Dans ce cas, tu fais très bien semblant, insista-t-elle alors que Bridget se pliait en deux.

— Je vais bien. Inutile de me mater !

Gwen haussa les sourcils.

— Ça te gêne ?

— Non, pas du tout ! C'est juste que je me passerais bien d'être vue dans cet état.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça. J'aimerais juste savoir ce qui ne va pas. C'est un empoisonnement ? Une malédiction ?

Bridget contempla les arbres derrière Gwen, puis ses mains.

— J'ai mes règles, avoua-t-elle brusquement. Et c'est très douloureux.

La princesse se sentit soulagée. Bridget n'était donc pas sur le point de mourir d'une maladie mystérieuse.

— Tu aurais dû me le dire dès le début ! C'est toujours comme ça ?

— Oui. Voire pire.

— Je ne savais pas que ça pouvait être si terrible...

Ses règles à elle étaient incommodantes, mais jamais au point de la mettre dans cet état. Elle avait vu Bridget quitter l'arène la tête haute après avoir été rouée de coups. La souffrance devait vraiment être insupportable pour qu'elle s'écroule ainsi durant une promenade dans les bois.

— Eh bien, apparemment, c'est moi qui exagère.

— Comment ça ?

— J'en ai parlé à plusieurs médecins, expliqua la chevaleresse en prenant appui sur ses mains. Quand je suis arrivée ici, j'espérais que celui du château en saurait

davantage que ses collègues de chez moi. Mais il m'a répondu la même chose qu'eux : la douleur est tout à fait normale, c'est juste que les femmes ont un seuil de résistance moins élevé que les hommes, etc., etc. J'ai fini par m'en aller.

— Mais c'est scandaleux ! s'offusqua Gwen. Ils t'ont donné quelque chose, au moins ? Pour te soulager ?

— Non. Ils ne veulent pas contrarier le cours naturel des choses.

— Il n'y a vraiment rien à faire ?

— Non.

Le visage levé vers le ciel, Bridget respira profondément.

— Enfin... Une amie à moi me massait parfois le dos. Sa mère était guérisseuse.

Il y eut un long silence, durant lequel la princesse rassembla son courage.

— Je veux bien essayer, si ça peut aider.

— Ne sois pas ridicule ! Je veux dire... Tu n'es pas obligée. Je demanderai à Adah quand elle reviendra. La douleur va et vient, en général. Peut-être que d'ici quelques heures...

— Non, résolut Gwen en la voyant grimacer. Je m'en occupe.

Elle contourna le tronc pour se planter derrière Bridget, dont elle admira le dos large et musclé. Elle avait souvent imaginé ce que ça ferait de la toucher, et voilà qu'elle en avait la permission. « À des fins purement médicales, se rappela-t-elle. Ne va pas te faire des idées. »

— Je m'y prends comment ?

— Si tu peux commencer par le bas du dos... avec les deux mains... en appuyant tes pouces de chaque côté de la colonne vertébrale... Mais c'est vraiment... Tu n'es pas...

— Je t'ai dit que ça ne me dérangeait pas, la coupa Gwen. Ici ?

— Hum, un peu plus bas. Oui. Là.

Dès que la princesse toucha les muscles raidis, elle sentit Bridget se détendre. Encouragée, elle pressa plus fort. La chevaleresse poussa un soupir et fondit sur elle-même, la tête appuyée contre sa poitrine. Ses cheveux avaient un parfum de noisette, doux et musqué ; sa peau était chaude sous les doigts de Gwen, qui vira au rouge pivoine. Ne sachant où poser les yeux, elle fixa un arbre parfaitement platonique et innocent.

— Qui... Euh, qui était cette amie qui te massait, avant ? demanda-t-elle en décalant ses mains vers le bas.

Elle fut récompensée par un nouveau soupir. Elle avait de plus en plus de mal à rester concentrée sur l'arbre.

— Ce n'était pas... Adah, si ?

— Adah ? Non. C'était la fille d'un seigneur voisin, répondit Bridget d'une voix moins hachée. Mais elle a fini par partir. Pour se marier.

— Vous étiez proches ?

Même si elle ne voyait pas son visage, Gwen devina qu'elle fermait les yeux.

— On peut dire ça. Je la courtais.

La princesse se figea. Ses mains ne lui obéissaient plus et dans sa tête résonnait un étrange fracas de rivière déchaînée, au milieu duquel elle ne distinguait qu'un seul mot : « courtais ».

— Oh. Je vois. Intéressant.

« Intéressant » ?

— Tu peux arrêter, si tu veux, ajouta Bridget.

— Non, non, ça va.

Heureuse que la chevaleresse lui tourne le dos, elle continua à la masser en silence jusqu'à avoir mal aux poignets.

— Elle voulait que je l'accompagne, reprit Bridget.

Gwen jugea plus prudent de ne pas l'interrompre.

— Quand elle est partie épouser un lord, elle m'a proposé de devenir sa femme de chambre.

— Mais tu n'as pas voulu ?

— Non, murmura la chevaleresse en s'étirant comme un chat. Non, je ne me voyais pas mener cette vie-là. Tu peux... juste sous mes côtes, si ça ne te dérange pas.

— Ça te soulage ?

— Oui. Mais tu n'es pas tout à fait... Attends.

Elle passa une main dans son dos et la posa sur celle de Gwen afin de la guider. Ce faisant, elle tourna légèrement la tête et leurs regards se croisèrent. Bridget avait repris des couleurs. Ses yeux sombres étaient à demi clos, ses lèvres entrouvertes. Durant quelques secondes, Gwen la dévisagea, captivée et incapable de faire autre chose que lui tenir la main.

— Euh... coucou, on est là.

Adah venait d'arriver avec une poignée de gardes. Elle regarda la princesse reculer en réprimant un sourire.

— Votre Altesse, Bridget. J'ai ramené du secours.

— Lady Leclair ne se sent pas bien, déclara Gwen avec autant de dignité que possible. J'ai besoin que vous m'aidiez à la transporter jusqu'au château. Merci, Adah.

— Je peux marcher, affirma la chevaleresse.

Mais dès qu'elle se leva, elle tituba. Gwen la rattrapa par l'épaule tandis qu'un garde lui passait un bras autour de la taille. Ensemble, ils repartirent lentement à travers bois.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le château, ils s'arrêtèrent à la première antichambre du rez-de-chaussée et envoyèrent chercher le médecin. Celui-ci jeta à peine un coup d'œil à la jeune femme prostrée sur sa chaise, la main sur le ventre.

— Nous en avons déjà discuté avec, hum, cette dame, marmonna-t-il sans la regarder. Il n'y a rien à faire. Le repos est le seul remède – le repos et la force d'âme.

— La force de quoi ? s'étrangla Gwen. Donnez-lui quelque chose pour soulager la douleur !

— Ce ne serait pas approprié, Votre Altesse.

Le médecin reculait déjà vers la porte. Les yeux de la princesse se posèrent sur lui, puis sur Bridget qui se mordait la lèvre pour ne pas crier. Un mélange de panique, d'incrédulité et d'indignation enfla soudain en elle.

— Non, protesta-t-elle. Je suis désolée, mais j'exige un deuxième avis.

— Ça va aller, marmonna la chevaleresse.

— Je vous assure, Votre Altesse, insista le médecin. Je suis le praticien attitré du roi et, avec tout le respect que je vous dois, j'ai une connaissance étendue des affections humaines. Ceci ne nécessite pas de soins médicaux.

Gwen hésita, mais un seul regard à Bridget suffit à lui redonner du courage.

— Je vous *ordonne* de la soigner ou d'aller chercher quelqu'un de moins obtus. Le sorcier est un excellent herboriste, il me semble. Amenez-le-moi.

Le médecin, vexé, ouvrit la bouche pour répondre mais ne parvint pas à trouver ses mots. Il quitta la pièce en trombe. Quelques minutes plus tard, il revenait avec maître Buchanan, un vieil homme pâle et souriant aux cheveux gris coupés court et à la tenue

étonnamment sobre pour un arthurien. Dès qu'il aperçut Bridget, il fronça les sourcils, posa sa mallette et s'approcha d'elle.

— Mon éminent confrère est resté très évasif. Vos menstrues vous font souffrir, Lady Leclair ?

Gwen n'avait jamais entendu un homme évoquer aussi tranquillement l'intimité féminine. Même la chevaleresse parut surprise.

— Oui. Elles provoquent de la fatigue, de violentes douleurs, des nausées...

— Et des malaises, précisa Gwen. Elle a failli s'évanouir tout à l'heure.

Le sorcier fouilla dans ses affaires en parlant à mi-voix, puis apporta à Bridget une coupe remplie d'herbes.

— Gingembre, fenouil et écorce de cannelle. Faites-les infuser dans de l'eau chaude en cuisine.

— Merci, dit Bridget, qui inspecta les plantes avec espoir.

Le sorcier lui sourit.

— Je vous en prie. Je suis ravi de pouvoir me rendre utile. N'hésitez jamais à m'appeler.

Le médecin sortit dans un mouvement d'humeur, suivi par le vieil homme. Gwen s'assit près de Bridget, le cœur battant.

— Merci, souffla la chevaleresse en lui étreignant la main. Pour ce que tu as dit. J'ai cru que la tête du docteur allait se décrocher.

Le poulx de la princesse s'accéléra et, cette fois, cela n'avait rien à voir avec la colère que lui inspirait le médecin.

Arthur resta étonnamment silencieux, ce soir-là, quand il rendit visite à Gwen avec Sidney. Il feuilleta un livre pendant qu'elle renvoyait Agnès – qui échangea des regards désespérés avec le valet. À les voir, on aurait dit que l'un d'eux partait à la guerre. Enfin, après avoir salué sa fiancée d'un petit signe de la main, Arthur sortit par la fenêtre.

Gwen avait prévu de lire ou de broder, mais elle passa sa soirée à contempler le feu et à ressasser les souvenirs de sa journée : ses mains sur le dos de Bridget, le fait que celle-ci ait courté une femme, la confiance qu'elle lui avait témoignée en le lui avouant, le moment où elle avait guidé ses gestes et l'attraction réciproque qu'elle avait cru ressentir. Mais ensuite, elle revoyait l'expression dégoûtée de Gabriel quand elle lui avait ouvert son cœur. Elle le détestait de gâcher ainsi une relation aussi belle.

— On arrive, annonça une voix sous sa fenêtre moins de deux heures plus tard.

Gwen fut surprise, car elle ne s'attendait pas à revoir Arthur avant un bon moment. Il apparut bientôt, les cheveux en bataille et les yeux rouges, bascula par l'ouverture et s'étala sur le sol de la chambre.

— Oups, se contenta-t-il de marmonner lorsque ses os heurtèrent la pierre dure.

C'était Sidney qui les avait annoncés. Il rentra à son tour, presque aussi soûl qu'Arthur, lâcha un énorme rot et porta une main à sa bouche.

— Si tu t'apprêtes à vomir, merci de ressortir, prévint Gwen en se levant de son fauteuil.

— Ouais, ça vaut mieux, acquiesça-t-il avant de disparaître.

Elle l'entendit dégringoler la façade. Après un silence, il y eut un haut-le-cœur suivi d'un bruit d'éclaboussures sur les pavés.

— Je meurs, gémit Arthur depuis le sol.

Gwen ricana.

— Pas encore. Mais si je te tue maintenant, je pourrai dire que tu t'es étouffé dans ton vomi. Personne ne me soupçonnera.

— Vas-y. Je n'en peux plus. Je suis fini. Et j'ai bu... j'ai bu tout le vin.

— Du royaume ? s'enquit la princesse pendant qu'il se retournait sur le dos tel un scarabée en fin de vie.

— Moi qui espérais être rentré par la mauvaise fenêtre, bafouilla Arthur, les yeux fermés. J'ai clairement fait l'erreur de tomber sur la bonne.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu veux bien te décoller de mon tapis ?

Il la dévisagea, consterné.

— Vu ton caractère, ce n'est pas facile, mais est-ce que tu pourrais, je ne sais pas... manifester un soupçon d'humanité ? D'empathie ? De pitié ?

— Arthur, personne ne t'a obligé à te soûler. Et tu mets de la terre partout.

— Donc c'est non, si je comprends bien.

Il s'assit péniblement. Gwen et lui remarquèrent le sang sur sa manche en même temps.

— Tu saignes, dit-elle.

— N'importe quoi.

Il retroussa sa chemise afin d'inspecter son bras qui, en effet, saignait abondamment. Son teint prit soudain une drôle de couleur, comme celui de Bridget un

peu plus tôt. La princesse n'en revenait pas de vivre ça deux fois dans la même journée.

— Ne t'évanouis pas, ordonna-t-elle.

Il la dévisagea, cherchant visiblement une repartie cinglante, avant de faire exactement ce qu'elle venait de lui interdire.

— Non mais je rêve !

Par chance, comme Arthur était déjà par terre, il ne se fit pas mal. De toute façon, il avait la tête dure. Gwen s'agenouilla près de lui et le tourna sur le côté pour éviter qu'il s'étouffe vraiment dans son vomi. Puis, d'un geste impatient, elle lui écarta les cheveux des yeux. Il avait la peau brûlante et moite de sueur. Elle envisagea d'appeler Sidney pour qu'il prenne le relais, mais elle l'entendait toujours vomir en contrebas.

— Arthur, réveille-toi, dit-elle en le secouant par l'épaule.

Il gémit, le sang coulant toujours de sa blessure au bras.

— Bon, *d'accord*.

Elle se leva en quête d'un chiffon. Sa broderie était posée sur la table près du feu ; elle n'hésita qu'un instant avant de déchirer une longue bande de tissu blanc nacré. Puis elle revint près d'Arthur et entreprit de lui bander le bras.

Il remua, émit un grognement contrarié puis lui attrapa la main. Gwen fixa les doigts serrés autour de son poignet. Il n'avait toujours pas repris connaissance. C'était sans doute juste un réflexe, un besoin de se raccrocher à quelque chose.

— Arthur ? Tu es vivant ?

Elle se pencha pour écouter ce qu'il marmonnait.

— Non. Mieux. Mourir, disait-il d'une voix pâteuse.

— Quoi ?

— Je ferais mieux de mourir, répéta-t-il avec une telle haine de lui-même qu'elle tressaillit.

— Ne dis pas ça.

Certes, elle avait souvent souhaité qu'il disparaisse et menaçait sans cesse de le tuer. Mais c'était une chose de plaisanter à ce sujet, c'en était une autre de l'entendre appeler la mort de ses vœux.

— Tu as juste besoin de te reposer.

Elle se demanda si elle devait faire venir Agnès ou les gardes pour qu'ils le ramènent dans ses appartements. Finalement, elle attrapa la couverture de mariage à



moitié terminée et l'étendit sur lui en veillant à ne pas la tacher. Quand elle se rassit, il chercha sa main.

Alors, avec un soupir, elle la lui tendit.

Arthur s'était déjà souvent réveillé par terre mais, d'habitude, c'était Sidney qu'il trouvait roulé en boule près de lui. Il faisait noir et le silence indiquait que la soirée était bien avancée. Gwen dormait profondément, dans une position qui devait être inconfortable – une joue sur les dalles en pierre, une main aux ongles rongés posée devant elle. Le jeune homme souleva la tête et comprit ce qui l'avait tiré de son sommeil : Agnès, renonçant à tambouriner sur la porte, l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Oh, fit-elle en baissant la voix lorsque Arthur désigna la princesse endormie. Désolée. Je pensais que... vu l'heure tardive, vous seriez déjà parti. Où est Sidney ?

— Dehors, en train de se noyer dans son propre vomi, marmonna Gwen – qui ne dormait donc pas. Si j'étais vous, je garderais mes distances.

— D'accord, acquiesça Agnès, avant de poser sur un guéridon le plateau à infusions qu'elle apportait. Dans ce cas, je vous laisse.

Et elle ressortit.

— Elle croit qu'on s'est effondrés de fatigue après des ébats torrides, commenta Arthur, qui laissa retomber sa tête sur le tapis.

— Elle n'est pas si stupide. Ou, du moins, elle doit se douter que moi, je ne le suis pas. Comment va ton bras ?

Gwen s'assit et repoussa la couverture.

— Mon bras ? Pourquoi, qu'est-ce qu'il...

Arthur s'interrompit en découvrant le bandage.

— Oh.

— Oui. Tu as dû te blesser en grimpant jusqu'ici.

— Ou bien lorsque je me suis enfui de justesse.

— Pardon ?

— Essaie de ne pas y penser. Tu dormiras mieux.

La scène avait été plutôt pathétique. L'aubergiste avait menacé de le faire arrêter pour avoir « rôdé » près de son établissement, mais il y avait peu de chances que la garde se déplace pour si peu. La cavalcade avec saut d'obstacles qui avait suivi était donc complètement superflue.

— Tu n'as rien à boire ?

— Arthur, tu as déjà bien assez bu.

— Allez, s'il te plaît. Il faut soigner le mal par le mal.

— C'est censé être un remède contre la gueule de bois, pas quand on est encore soûl. Tu n'as qu'à prendre une infusion.

Ignorant les protestations du jeune homme, elle lui en servit une tasse. Arthur en profita pour s'asseoir avec précaution et vérifier que ses fonctions vitales n'étaient pas atteintes. Une fois rassuré, il se traîna lentement jusqu'à la grosse commode et s'y adossa. Gwen s'installa près de lui.

— Santé, lança-t-il en soulevant son infusion. À notre longue et heureuse union.

— Arrête, gémit-elle. Je suis déjà assez déprimée comme ça.

Arthur fut surpris de constater que la boisson chaude lui redonnait des forces.

— Ce n'est pas sain, tu sais, reprit Gwen. D'abuser autant du vin.

— Ah bon ? Je l'ignorais.

— Pas besoin de me prendre de haut. Je dis simplement que...

— D'accord, d'accord, j'ai compris. Pardonne-moi de vouloir m'amuser un peu avant que ma vie soit finie.

— Tu n'as pourtant pas l'air de t'amuser.

Elle n'avait pas tort. Arthur buvait en effet bien plus que d'ordinaire depuis son arrivée à Camelot, et ce sans le moindre plaisir. S'il avait accepté de partager une bouteille avec Sidney ce soir-là, c'était pour oublier la mélancolie que lui causaient ses sentiments naissants pour Gabriel. Et puis tout s'était enchaîné.

— Et toi ? répliqua-t-il, accroché à sa tasse brûlante comme si sa vie en dépendait.

Gwen parut soudain très fatiguée.

— Écoute, soupira-t-elle, la tête inclinée, ses cheveux retombant en cascade sur le côté, notre accord tient toujours, n'est-ce pas ? Chacun préserve les secrets de l'autre.

— Je... Bien sûr.

Arthur se sentait un peu coupable. Pendant qu'il gardait les secrets de la princesse, il avait agrandi sa propre collection sans la moindre intention de lui en parler.

— Cette hésitation n'est pas du tout inquiétante, soupira Gwen, qui souleva sa tasse puis la reposa aussitôt. J'ai parlé à Gabriel. Je lui ai avoué ce que je ressens pour Bridget. Il... Il m'a plus ou moins traitée de monstre avant de s'enfuir en courant. Et depuis, plus un mot.

— Ça alors, fit Arthur.

— Merci pour ton soutien. Moi qui pensais que tu me comprendrais...

— Tu sais, les gens ne sont pas toujours prêts à découvrir la vérité au moment qui nous arrange.

— C'est très philosophe. Mais il s'agit de mon frère. De mon meilleur ami et du seul que j'aie jamais eu. Même s'il ne cautionne pas mon choix, il pourrait quand même vouloir mon bonheur.

— Seigneur.

Arthur n'avait pas l'énergie d'argumenter. C'était une chose que Gabriel ait du mal à s'accepter, qu'il s'enfuie, qu'il se cache, qu'il refoule des sentiments pourtant manifestes. Mais de là à faire vivre le même calvaire à Gwen...

— Je ne pense pas que l'explication soit celle que tu crois.

La princesse l'observa du coin de l'œil.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu sais quelque chose que j'ignore ?

— Hein ? Je ne sais jamais rien. C'est bien connu, n'importe qui te le dira, affirmait-il avant de plonger le nez dans sa tasse. Au passage, comment se fait-il que tu n'aies pas d'autre ami ?

— Évidemment, il fallait que tu reviennes là-dessus, rétorqua Gwen d'un ton pincé qui le fit rire. Disons que... je n'en ai jamais eu besoin. Gabriel me suffisait. Les dames de la cour sont d'insupportables cruches qui ne pensent qu'à devenir les copies conformes de leurs mères. Elles me trouvent bizarre et se moquent de moi derrière mon dos.

— Peut-être parce que tu leur fais peur ? Et parce que tu les traites d'insupportables cruches ?

— Aucun rapport. Regarde Agnès, avec qui tu passes beaucoup de temps. Je parie que vous riez souvent de moi, tous les deux.

— Agnès ne se permettrait jamais de te critiquer. Plus loyale, tu meurs. Je crois même qu'elle t'apprécie, quand tu ne lui parles pas comme à un chien. C'est-à-dire tous les trente-six du mois.

— Non, elle ne m'aime pas, décréta Gwen.

Arthur s'étira et jura lorsque son bras blessé heurta un meuble.

— Tu te trompes. Et tu ne peux plus dire que tu n'as pas d'amis, maintenant que Lady Leclair et toi êtes devenues... *intimes*.

Gwen laissa tomber sa tête sur ses genoux.

— Pitié, tais-toi. Je ne suis même pas certaine de l'intéresser. Toute cette histoire me rend malade.

— Il n'y a pas de quoi.

La princesse grogna contre sa rotule.

— Je suis sérieux, insista Arthur. Les membres du culte les plus progressistes pensent que, du temps de Pendragon, il était tout à fait acceptable pour un homme d'en aimer un autre, ou pour une femme d'en aimer une autre. Le seul problème, c'est qu'on n'a pas de preuve. Sans doute parce qu'une fois au pouvoir, les catholiques se sont empressés de jeter sur un grand bûcher tous les textes qu'ils jugeaient tendancieux.

— Vraiment ? s'étonna Gwen. Je n'étais pas au courant. Gabriel ne l'a jamais mentionné.

Arthur manqua de s'étouffer.

— Ah non ? Étrange.

— En réalité, continua la princesse sans relever la tête, je crois que je pourrais aimer un homme. C'est juste que ça ne m'est jamais arrivé, parce que je m'intéresse rarement aux gens de cette façon. Mais si je suis capable d'aimer un homme, je devrais essayer. Ça simplifierait beaucoup les choses.

— Tu pourrais, en effet. Tomber amoureuse d'un homme tout en sachant qu'un jour tu as aimé Bridget ; ce n'est pas incompatible. Mais pour l'instant, c'est elle que tu aimes. Ce serait dommage de choisir une vie qui ne tienne pas compte de cela.

— On est de beaux exemples de sincérité, tous les deux, n'est-ce pas ? Et toi, tu pourrais tomber amoureux d'une femme ?

— Non, répondit Arthur sans hésiter. Mais je te promets que si je devais virer de bord, tu serais mon premier choix.

— Tu me flattes.

Un silence paisible retomba entre eux. Gwen leva les yeux vers le plafond.

— Bridget m’a confié avoir courté une femme.

Arthur faillit recracher sa dernière gorgée d’infusion.

— Eh bien, voilà qui règle la question ! Pourquoi te dirait-elle ça si ce n’est pour t’encourager ? Elle a dû remarquer que tu soupîres après elle.

— Je ne sais pas, peut-être qu’elle me considère simplement comme une amie. Et je ne soupire pas, ajouta sèchement la princesse. Si ?

— Oh, j’en ai bien peur. Elle doit trouver ça charmant – ce qui n’est pas mon cas. Je préfère les hommes refoulés et indisponibles.

— Tu en as connu beaucoup ?

— Quand tu parles comme ça, on croirait entendre ta mère. Et la voir.

Gwen plissa les yeux.

— Pas la peine d’être sur la défensive. Je te pose la question parce que tu m’as l’air expérimenté.

— C’est drôle, dans ta bouche, le mot « expérimenté » semble synonyme d’« immonde traînée ».

— On entend beaucoup d’histoires sur tes conquêtes féminines. J’imagine qu’il s’agit d’une couverture, mais tu as dû t’en donner à cœur joie au château.

— Combien de personnes penses-tu que j’aie embrassées depuis mon arrivée ?

— Difficile à dire. Je ne connais pas ta moyenne hebdomadaire, or ça fait presque un mois que tu es là. Cinq, peut-être ? Six ?

— Deux, si tu veux tout savoir. Ce qui est *largement* au-dessus de ma moyenne.

— D’accord. Deux, ça va... Mais tu ne peux pas m’en vouloir d’avoir fait ce genre de suppositions. Tu me donnais l’impression d’être très occupé.

Arthur ricana.

— Je vais te faire le décompte exact de mes conquêtes depuis l’été dernier, mon séjour à Camelot excepté : zéro. Rien. Aucune.

— Vraiment ? s’exclama Gwen, sincèrement étonnée. Mais alors... d’où viennent les rumeurs ?

— Je suis l’équipier très efficace d’un certain Sidney Fitzgilbert, déclara fièrement Arthur. En général, je fais diversion pendant qu’il courtise les filles de tavernier ou les épouses de seigneur.

— Et avant ça ?

Arthur avait plutôt bien réussi jusque-là à éviter ce sujet ou même à *y penser*, à part quand il était très abattu et que les souvenirs parvenaient à contourner ses défenses. C'était dommage de s'arrêter en si bon chemin, mais il était lancé.

— Jusqu'à l'été dernier, je courtais quelqu'un. En secret, bien entendu. Il s'appelait Gauvain – ne ris pas. C'était le fils d'un ami de mon père. Comme il n'a jamais assumé notre relation, c'était très mélodramatique. Tu connais peut-être l'histoire de Pyrame et Thisbé, les amants maudits de Babylone ? Le suicide sous le mûrier, tout ça ? Bref. C'est fini maintenant. Il a disparu je ne sais où, en Normandie, je crois, pour ruminer ses péchés.

Ces quelques phrases menacèrent de rouvrir les vannes. Le sourire de Gauvain, ses boucles blondes, ses baisers au parfum de vin chaud durant le festin de Noël, son rejet brutal dix minutes plus tard quand on avait failli les surprendre dans la neige. Arthur dut faire de gros efforts pour se contrôler. Près d'un an s'était écoulé, mais cette blessure était si profonde qu'elle avait fini par faire partie de lui. Il avait longtemps cru, envers et contre tout, à cette romance impossible – jusqu'à ce que tout explose, un après-midi de juin. Il s'était retrouvé seul à trente kilomètres de chez lui, regardant Gauvain s'enfuir à cheval. Il mourait de honte en y repensant. Quel idiot il avait été de s'attacher à quelqu'un qui le traitait aussi mal ! Il avait dû passer pour un imbécile aux yeux de Sidney, le seul à être dans la confiance, quand il revenait de ses rendez-vous clandestins en étant persuadé de vivre l'histoire d'amour du siècle.

— Mon Dieu, fit Gwen. Je suis désolée. Je ne m'en serais jamais doutée.

— Bien sûr que non. Je suis passé maître dans l'art du subterfuge, bien que je sois un indécrottable romantique. Sidney me le reproche tout le temps.

— Moi, c'est le contraire. Ce qui explique que je me sente un peu... dépassée en ce moment.

— Tu devrais tomber amoureuse de moi, suggéra Arthur dans l'espoir de détendre l'atmosphère. À défaut de t'aimer en retour, je pourrais développer une forme de tendresse pour toi. J'adore qu'on m'adore.

— Comme c'est tentant...

— C'est toujours un plus d'être attirée par son fiancé. Je n'y connais pas grand-chose, mais j'ai cru comprendre que ça aide.

Gwen inclina la tête et le dévisagea comme si elle se forçait à éprouver des sentiments pour lui.

— Non, impossible. Tu es beaucoup trop stupide et trop imbu de ta personne.

— Hé ! Je te signale que je plais à beaucoup de monde. Je suis séduisant, drôle, j’embrasse très bien. Si tu m’avais embrassé, tu changerais d’avis.

— Ce n’est pas un avis, répliqua Gwen. Juste une réaction épidermique.

— Tu ne peux pas critiquer sans avoir essayé.

Même si ce n’était qu’une provocation, il vit passer une lueur dans les yeux de la jeune fille. Intéressant.

— Je ne vais pas t’embrasser, insista Gwen, les joues toutes roses, en se passant la langue sur les lèvres.

— Il n’y a pas de quoi en faire un plat. Les gens s’embrassent sans arrêt. J’ai déjà embrassé Sidney.

— Ah oui ? C’était comment ?

Arthur réfléchit.

— Mouillé. Il faut dire que, à ce moment-là, on était dans la Tamise.

— Ça ne m’étonne même pas.

Mal à l’aise, Gwen lâcha sa tasse.

— Moi, je n’ai jamais embrassé personne. Je ne sais pas comment on s’y prend. Et je suppose que c’est utile de s’entraîner.

Arthur nota qu’elle se crispait, sans parvenir à déterminer si c’était sous l’effet de la nervosité ou de l’impatience.

— C’est la phrase la plus érotique que j’aie jamais entendue.

— La ferme, ordonna la princesse, soudain très proche de lui.

Il obéit. Puis, comme elle hésitait encore, il lui attrapa la tête et déposa un baiser sur ses lèvres serrées. Lorsqu’elle les entrouvrit, son instinct prit le dessus. Il l’embrassa à pleine bouche, glissant sa main dans ses cheveux parfumés. Sa langue avait un goût d’infusion sucrée et de citron. C’était très agréable, comme un bon étirement ou un petit pain chaud. En d’autres termes, rien de renversant.

Arthur s’écarta le premier.

— Alors ?

Gwen secoua la tête.

— Rien.

— Moi non plus. Dommage.

— J’étais comment ? s’enquit-elle d’une voix faussement détachée.



— Très douée, la rassura-t-il. Si tu avais une barbe, je serais au septième ciel.

— Je vais songer à m'en laisser pousser une, promit la jeune fille en se levant pour poser sa tasse sur la commode. Bien, il est temps que j'aille au lit.

— Ah, je vois le genre. Tu me fais boire, tu profites de moi, et maintenant tu me jettes.

— Tu as bu tout seul. Et pas seulement de l'infusion.

— Oh, lâche-moi avec ça, soupira Arthur en se redressant à son tour. Je t'envoie Agnès ?

— Si tu la trouves, oui. Elle a dû courir voir Sidney pour le dorloter.

— Probable. Ils sont écœurants, n'est-ce pas ?

Juste avant d'ouvrir la porte, il ajouta :

— Bonne nuit, Gwen.

— Bonne nuit, Arthur.

Arthur venant de passer plusieurs heures inconscient, il n'était pas spécialement pressé d'aller dormir. Il resta planté un moment devant les appartements de Gwen, d'où il entendait les gardes discuter à mi-voix. Enfin, il se décida. Au lieu de se diriger vers l'escalier, il longea le couloir desservant l'aile royale. Comme il ne savait pas exactement où dormait Gabriel, il toqua à la première porte en priant pour ne pas se retrouver face au roi en chemise de nuit.

Au bout d'un long moment, le battant s'entrouvrit. Gabriel risqua un coup d'œil par l'interstice, ses cheveux roux tout ébouriffés.

— Si tu me demandes de partir, je m'en irai. Tout de suite, promit Arthur, les mains levées devant lui. Je veux juste te parler de ta sœur.

Le prince soupira et regarda la porte comme s'il hésitait à la refermer. Enfin, il recula pour le laisser passer.

— Entre.

Dans le salon de Gwen, deux grandes bibliothèques encadraient la cheminée. Celui de Gabriel était entièrement tapissé de livres, du sol au plafond. Des piles d'ouvrages s'entassaient sur les moindres surfaces et des kilomètres de parchemin encombraient le bureau sous la fenêtre. Arthur ne voyait pas le lit, mais il supposa que lui aussi disparaissait sous un monceau de documents. Une pomme brunie trônait sur la table, à moitié croquée, comme si Gabriel avait oublié sa faim au bout de quelques bouchées.

— Pourquoi tu passes autant de temps à la bibliothèque alors que tu en as une ici ? s'étonna Arthur en attrapant un papier sur la pile la plus proche. *Approvisionnement lors du siège de la bataille du mont Badon en l'an 501*. Palpitant.

— Les livres de la bibliothèque se transmettent de génération en génération, expliqua Gabriel en se frottant les yeux. Ils appartiennent à la Couronne. Ceux que tu vois ici sont à moi.

— Je comprends mieux pourquoi tu ne dors jamais. Moi aussi, j'aurais peur que les étagères se renversent sur moi. Être enterré vivant sous la liste de courses pour un siège, quelle angoisse...

Un miaulement s'éleva et une boule de poils orange fonça sur Arthur. Lucifer s'était réveillé et tenait visiblement à le saluer. Le jeune homme le gratta derrière les oreilles.

— Qu'est-ce que tu veux, Arthur ?

— Je fais le tour du château afin de dispenser mes conseils aux membres de la famille royale qui se prennent trop la tête.

Lucifer se frotta contre sa main.

— Tu as de la chance, c'est ton tour. Si j'étais tombé sur ton père, je lui aurais parlé d'évasion fiscale.

— J'en déduis que tu as discuté avec Gwen ?

— En effet.

Arthur se laissa aller en arrière et le chat l'abandonna pour aller s'installer sur le rebord de la fenêtre. Le jeune homme le regarda agiter la queue tout en tripotant le bandage qui entourait son bras. Fallait-il faire preuve de délicatesse ? Il décida que non.

— Gabriel. Je suis au courant pour elle.

— Au courant de quoi ?

— Je sais que tu sais, même si tu prétends le contraire.

Le prince lui tourna le dos avant de s'apercevoir qu'il n'avait nulle part où aller. Il se planta devant son bureau.

— Elle n'a aucune idée de ce qu'elle veut.

— Comme nous tous ! Je ne te parle pas de ce qu'elle veut, mais de ce qu'elle est. Ce n'est pas facile pour elle, et tu as réagi comme si elle avait fait quelque chose de mal. De sale.

Gabriel ne répondit pas.

— Allons, poursuivit Arthur. Tous les deux, vous avez toujours été inséparables. Quoi que tu ressentis en ce moment, il ne s'agit pas de toi. Elle t'a fait un aveu important. Tu n'aurais pas dû le retourner contre elle.

— Je n'ai jamais dit qu'elle avait fait quelque chose de mal.

— Peu importe que tu l'aies dit ou pas, s'agaça Arthur, haussant le ton malgré lui. Bon sang, Gabriel ! Tu la punis pour ce qu'elle est juste parce que tu as peur de ce que *toi*, tu pourrais être ?

Le silence retomba, écrasant.

— Tu devrais au contraire te réjouir de partager ça avec elle, reprit Arthur. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un frère ou une sœur capable de le comprendre.

— Je ne veux pas qu'elle me comprenne, dit Gabriel d'une voix tremblante. Aucun de nous deux ne devrait avoir à vivre ça. Pas avec nos titres et tout ce qu'on attend de nous. C'est trop difficile, trop...

— Eh bien, pas de bol. Je suis navré que ça te répugne à ce point d'être comme moi...

— Je ne serai jamais comme toi, coupa sèchement le prince. Tu n'as pas... Tu n'imagines même pas ce que ça signifie. Mon père me confie son héritage. Il a travaillé très dur pour gagner le cœur du peuple anglais et prouver qu'il méritait sa place sur le trône. La moindre de ses décisions est soigneusement calculée, parce qu'il veut être un souverain en qui les gens puissent croire. Il n'y a pas d'autre avenir envisageable pour moi. Les enjeux sont trop énormes.

Arthur prit une grande inspiration et arquait un sourcil.

— Si commode que soit cette excuse, je n'y crois pas.

— Pardon ?

Sous le choc, Gabriel en oublia sa colère.

— Rien ne t'empêche de faire les deux. D'être roi tout en menant la vie que tu souhaites. Par ailleurs, tu n'as jamais songé que monter sur le trône te donnerait justement le pouvoir de changer les choses ?

— Non. Ce n'est pas si simple. Et ce n'est pas ce que je veux. Je veux faire ce qui est juste.

— Je ne suis pas certain que ce soit vrai.

Arthur se leva et fit un pas vers Gabriel, qui recula contre le bureau.

— C'est ce que tu te racontes, pour moins souffrir le jour où tu devras t'en contenter. Tu préfères incarner un idéal plutôt que d'accepter ce que tu es. Parce que c'est plus sûr. Mais tu seras toujours toi-même, y compris quand tu seras roi. Alors, que comptes-tu faire de ta vie ennuyeuse et néanmoins précieuse ?

Gabriel se crispa. Il ouvrit la bouche, la referma, l'ouvrit à nouveau.

— Je croyais que tu étais venu me parler de Gwen.

— Et s'il s'agissait vraiment d'elle, c'est ce que j'aurais fait. Mais ça la dépasse, n'est-ce pas ?

— Comment suis-je censé savoir ce que je veux ? Il n'y a jamais eu de place pour autre chose que... mon destin.

Arthur soupira. Si le frère et la sœur avaient eu leurs crises existentielles dans la même pièce, cela lui aurait simplifié la tâche.

— Arrête. Tu dois bien avoir une idée de la vie que tu souhaites. Tout au fond de toi, sous les dizaines de couches d'encre et de parchemin, il y a forcément un cœur qui bat.

— Ce n'est pas en étant désagréable avec moi que...

— Hé, si tu cessais un peu de te défiler, je...

— D'accord, s'énerva finalement Gabriel. D'accord ! Si j'avais le choix, j'essaierais sans doute de changer les choses. Je ne critique pas mon père, mais disons que nous n'avons pas les mêmes priorités.

— Par exemple ?

— Je pense à la bibliothèque du château de Tintagel. Elle est énorme et abrite la plus grande collection de livres d'Angleterre, dont la majorité des ouvrages arthuriens qui subsistent. Certains chercheurs ont consacré leur vie à les étudier. Si je le pouvais, je quitterais Camelot pour m'installer là-bas. Et...

— Oui ?

— C'est idiot.

— Laisse-moi en juger. Je suis un grand spécialiste de l'idiotie.

— Je voudrais que tout le monde puisse consulter ces textes, soupira Gabriel. Pas seulement les gens comme nous. Je voudrais contribuer à l'éducation du peuple, former des professeurs à Tintagel puis les envoyer dans tout le royaume, et pas juste pour enseigner le latin ou les cantiques aux nobles. Tu te rends compte que très peu de gens savent lire et écrire dans ce pays ? Si on leur donnait une chance d'apprendre par eux-mêmes, ils n'auraient plus l'impression d'être soumis aux caprices d'un pouvoir supérieur. Ils auraient leur mot à dire. Je n'avais encore jamais parlé à personne de tout ça, à part Gwen, avoua le prince, partagé entre la terreur et le soulagement.

Pour une fois, Arthur resta sans voix.

— Mais c'est... génial !

— Pas vraiment. Le monde ne fonctionne pas comme ça. C'est utopique, illusoire et... stupide.

— Le monde *pourrait* fonctionner comme ça, si tu développais tes idées.

— Qu'est-il arrivé à ton bras ? demanda soudain Gabriel.

Arthur baissa les yeux. Il avait complètement oublié sa blessure, autour de laquelle le bandage de fortune de Gwen commençait à se défaire.

— Je suis tombé. Enfin, je crois. Je ne me rappelle plus très bien.

— Tu es trop téméraire, Arthur.

Comme il aimait entendre Gabriel prononcer son nom, même d'un ton las !

— Gwen et moi, on n'est pas comme toi. On est prudents. Et je n'ai aucune envie que nous ayons une vie compliquée. Je veux que ma sœur soit heureuse.

— Une vie compliquée peut aussi être heureuse. Vous pourriez tous les deux avoir ce dont vous rêvez, si vous aviez le courage de le demander. Bon, et si tu vivais dans cette gigantesque bibliothèque à Tintagel, je serais invité ?

Gabriel haussa les épaules et s'appuya contre son bureau.

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'y as pas pensé, insista Arthur.

À sa grande satisfaction, le prince vira au cramoisi.

— Allez. J'attends une réponse sincère. Tu peux m'embrasser encore une fois, si ça t'aide à te décider.

Gabriel laissa échapper un petit bruit étranglé qui justifiait à lui seul cette prise de risque. Arthur commençait à avoir l'habitude de ses brusques revirements d'humeur. Sévère et distant la seconde d'avant, il paraissait soudain troublé par leur proximité.

— Je ne crois pas en être capable, avoua le prince, les yeux rivés sur les chaussures de son visiteur.

C'était plus encourageant que la réponse à laquelle Arthur s'attendait.

— Tu l'as déjà fait, pourtant.

— Oui, mais... ce n'était pas prémédité.

Gabriel releva la tête et ne put s'empêcher de regarder les lèvres d'Arthur.

— C'était juste un baiser, lui rappela ce dernier. Pas un crime.

Le prince ouvrit la bouche pour rire, mais aucun son n'en sortit.

— Tu veux que je te guide ? lui proposa Arthur.

Même s'il plaisantait à moitié, Gabriel semblait si perdu qu'il ajouta :

— Pose ta main sur mon épaule.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse te montrer une prise de lutte. À ton avis ?

Gabriel ne s'approcha pas tout de suite. Sa raison devait lui hurler de sauter par la fenêtre.

— Tu as raison, j'ai pensé à toi, souffla-t-il. Et pas seulement cet été.

Il tendit une main tremblante vers l'épaule d'Arthur, qui ne l'avait jamais vu faire quelque chose d'aussi courageux.

L'effet fut immédiat. Dès qu'ils se touchèrent, il se pencha sans hésiter vers Gabriel, dont le visage se brouillait devant ses yeux mi-clos. Mais rien ne se passa. Il s'apprêtait à les rouvrir pour lui donner de nouvelles instructions quand un souffle tiède effleura ses lèvres. Puis, à nouveau, plus rien. Cette fois, il s'impatia et prit les choses en main.

Il enlaça le prince par la taille et l'attira contre lui afin de l'embrasser sans qu'un espace absurde les sépare. Il s'était préparé à être repoussé, mais pas du tout. D'abord hésitant, Gabriel se détendit peu à peu et soupira tout contre sa bouche. Cela ressemblait au soulagement d'un homme qui peut enfin se reposer après une longue journée, et Arthur frémit jusqu'aux pieds. Il n'en revenait pas qu'un baiser puisse procurer de telles sensations de bien-être et de réconfort. Ses expériences passées lui étaient toujours apparues comme la collision de deux êtres cherchant désespérément un radeau auquel se raccrocher.

Les mains de Gabriel parcouraient son bras, comme si elles mouraient d'envie de se poser quelque part mais n'en avaient pas le droit. Elles s'arrêtèrent finalement sur son poignet, d'où ce qui restait du bandage de Gwen se détacha. Lorsque le pouce du prince effleura par mégarde la blessure encore sensible, Arthur tressaillit mais ne s'écarta pas. Alors qu'il jouait avec les petites boucles sur la nuque de Gabriel, il songea que c'était son deuxième baiser royal de la soirée. Et qu'il valait sans doute mieux le préciser.

— Pour ne rien te cacher, avoua-t-il, j'ai aussi embrassé ta sœur tout à l'heure. Il y a dix minutes.

— Tu as *quoi* ? s'écria Gabriel, les joues roses, le souffle court et l'air ébahi.

Pendant qu'Arthur réfléchissait à une explication qui n'aggraverait pas son cas, quelqu'un cria dans le couloir. Leur parvint ensuite un choc sourd.

— Qu'est-ce que...

Arthur se tourna vers la porte, le cœur battant et une main toujours posée sur la nuque de Gabriel. La partie de son cerveau encore capable de réfléchir conclut que s'il y avait un danger, il venait sans doute dans leur direction. Aussitôt, il poussa Gabriel vers la chambre à coucher.

— Ça ne va pas ? protesta le prince, qui manqua de tomber à la renverse.

Arthur nota que la pièce était effectivement remplie de livres, comme il le soupçonnait. Puis il courut à la porte, y colla son oreille, jeta un coup d'œil à Gabriel qui ne comprenait plus rien et ouvrit.

— Merde alors ! s'exclama-t-il.

Lady Bridget Leclair se tenait dans le couloir, l'épée brandie. À ses pieds gisait un homme qui avait récemment tenu une dague. Mais qui ne la tenait plus parce qu'il était mort.

Après avoir réfléchi aux différentes options qui s'offraient à lui, Arthur s'appuya au chambranle et vomit.



## 19

Gwen fut tirée de son lit par des gardes qui firent irruption dans sa chambre. Après s'être assurés qu'elle ne courait pas de danger immédiat, ils la conduisirent au salon privé de son père et lui interdirent d'en bouger. Elle s'assit et promena ses doigts sur les moulures et les rainures de la table, persuadée qu'il était arrivé quelque chose de grave à un membre de sa famille.

Au bout de ce qui lui sembla durer une éternité, Gabriel la rejoignit – suivi de près, pour des raisons inexplicables, par Arthur et Bridget.

— Que s'est-il passé ? s'enquit la princesse en se levant d'un bond. Où est Père ? C'est du *sang* ?

— Père va bien, répondit son frère, l'air exténué. Mère aussi. Si j'ai bien compris, il s'entretient avec Sir Hurst en ce moment même.

Sir Hurst était le capitaine de la garde, ce qui pouvait signifier deux choses : soit tout était perdu, soit tout allait bien. Arthur s'assit en face de Gwen et se massa les tempes, regrettant visiblement de ne pas être ailleurs. Gabriel et Bridget ne bougeaient pas.

— Asseyez-vous, leur ordonnèrent la princesse et son fiancé d'une seule voix.

Dans d'autres circonstances, Gwen aurait ri, mais elle était trop nerveuse pour ça.

— Que s'est-il passé ? répéta-t-elle.

À sa grande surprise, ce fut Bridget, toujours plantée près de la porte, qui prit la parole :

— J'allais frapper chez toi pour t'apporter quelque chose.

Arthur, qui avait fermé les yeux, réprima un gloussement. Comme Gwen lui jetait un regard incrédule, il se mordit la lèvre, puis recommença.

— Ça doit être le choc, affirma Gabriel, horrifié.

Une main pressée sur la bouche, Arthur couina.

— J’ai remarqué un mouvement dans le couloir, continua Bridget sans lui prêter la moindre attention. C’était un homme armé d’un couteau. Il a voulu m’attaquer, alors je me suis défendue.

— Tu l’as *tué* ? souffla Gwen.

Ses yeux se posèrent sur le visage de la chevaleresse, qui ne présentait pas de nouvelles égratignures, puis sur l’épée qu’elle tenait toujours et sur les traces de sang qui maculaient son haut-de-chausses.

« Ce n’est pas le sien. Elle a juste essuyé sa lame dessus. »

— Oui. Je l’ai tué.

Un silence gêné retomba.

— Une minute, continua Gwen une fois qu’elle eut digéré la nouvelle. Arthur, tu étais où ?

Le regard de ce dernier se tourna brièvement vers son frère avant de revenir vers elle.

— Je me promenais.

— Tu te promenais ? Dans l’aile royale ? Pourquoi êtes-vous arrivés tous ensemble ? Je croyais que tu étais allé te coucher.

— Je n’ai jamais dit ça. C’est toi qui voulais dormir. Si tu es partie du principe que j’allais me coucher aussi, c’est que tu manques cruellement d’imagination.

— D’accord. Alors mettons que, justement, je fasse preuve d’imagination...

La porte s’ouvrit soudain sur leurs parents, accompagnés d’une poignée de courtisans paniqués. La reine s’approcha aussitôt de Gwen et l’embrassa sur le front, avant de contourner la table pour étreindre Gabriel, qui ferma les yeux. Le roi alla directement s’installer à sa place habituelle et poussa un long soupir. Tout le monde attendait qu’il prenne la parole.

— Il semble que l’assaillant ait agi seul, déclara-t-il enfin pendant qu’un page lui servait du vin. Dieu seul sait comment il est parvenu à s’introduire dans l’aile royale.

— Qu’est-il arrivé aux gardes ? l’interrogea Gabriel.

Le roi leva les yeux de sa coupe et sembla s’apercevoir qu’il y avait un monde fou dans la pièce.

— Tiens, Arthur, que nous vaut ce plaisir ?

Gabriel fixait obstinément la table, les mains crispées sur le rebord comme s'il était à deux doigts de se lever pour s'enfuir.

— Hum, Arthur et moi étions en train de... discuter, répondit la princesse.

— Oh, *Gwendoline*, soupira la reine. Encore ?

— Comment ça, encore ? tonna le roi.

— Bien, je crois qu'il est temps pour moi de me retirer, bégaya Arthur, qui était dans ses petits souliers. Heureux que vous soyez tous en vie. Bravo, bien joué, continuez comme ça. Bonne soirée, Votre Majesté, Votre Altesse...

Il sortit presque au pas de course, et le roi reporta son attention sur Bridget.

— Et vous ?

— Je venais voir la princesse, Votre Majesté. Elle m'a rendu un service aujourd'hui. Je souhaitais lui offrir un gage de ma reconnaissance.

— Quel gage ?

Cette fois, Bridget hésita une seconde avant de lever l'épée qui avait servi à éliminer l'homme du couloir. Elle atterrit sur la table avec fracas, faisant grimacer Gwen.

— Cette épée.

— Mon Dieu ! s'exclama la reine, horrifiée.

— Les gardes vous ont laissée accéder aux appartements royaux, en pleine nuit, avec une arme ? résuma le roi, de plus en plus contrarié.

— Je leur ai demandé de lui autoriser l'accès il y a quelques jours, intervint Gwen. Ils n'ont fait que suivre mes ordres.

— C'est très inconvenant, déclara la reine, qui fixait l'épée comme si elle aussi l'avait personnellement déçue.

— Je suis d'accord, soupira le roi. Toutefois, si Lady Leclair ne s'était pas trouvée au bon endroit au bon moment... Bref, je vous dois des remerciements.

Bridget inclina la tête, puis le roi la congédia d'un geste. Avant de sortir, elle se retourna pour lancer un dernier regard à Gwen. Lord Stafford arrivait en sens inverse, une veste rose vif enfilée par-dessus la chemise de nuit qu'il avait rentrée dans un haut-de-chausses bleu marine. La princesse songea qu'il ressemblait à un bouffon dépressif.

— Pas de victime à déplorer, annonça-t-il. Excepté l'assassin lui-même, Votre Majesté.

— On sait qui l'a laissé entrer ? l'interrogea Gwen.

Gabriel la dévisagea mais, le temps qu'elle s'en aperçoive, il se détournait déjà.

— Il venait probablement d'être recruté au sein de la garde, expliqua Lord Stafford, très pâle. C'était un loup solitaire qui s'imaginait avoir un compte à régler. Nous passons chaque candidat au crible, bien entendu, mais cela ne suffit pas toujours. Sir Hurst devrait nous confirmer tout cela dans son rapport, Votre Majesté.

— Un loup solitaire ? intervint Gabriel. Ce n'est donc pas lié à ce qui se passe dans le Nord ?

Stafford grimaça, le front couvert de sueur.

— Pas cette fois, non. Malheureusement, toutes sortes de raisons peuvent pousser les gens à agir de la sorte.

— Moi qui vous croyais obsédé par le Nord, lâcha Gwen, oubliant que ce genre de commentaire était réservé à la sphère privée.

L'intendant lui jeta un regard courroucé.

— Obsédé ? Pas du tout. Je tente simplement de gérer la situation au mieux. D'ailleurs, j'ai récemment expliqué à Sa Majesté qu'il est inutile de paniquer chaque fois que quelqu'un s'aventure au nord de Nottingham.

— Comme Lord Willard, par exemple ?

— Exactement. Il a rendu visite à de la famille près de Skipton. Sa Majesté connaît l'inquiétude que m'inspirent les soulèvements arthuriens, mais tout ne repose pas forcément sur un gigantesque complot.

— Eh bien, nous serons vite fixés, déclara le roi. Sir Hurst n'exclut aucune possibilité. Il est en train d'interroger le pauvre sorcier, comme si cela pouvait nous aider. Je connais bien maître Buchanan ; membre du culte ou pas, il n'a rien à voir avec ça. Néanmoins, je vous recommande à tous de ne prendre aucun risque. Soyez vigilants. Gabriel, va te reposer. Nous convoquerons le conseil à la première heure demain.

— Bien sûr, répondit le prince.

Gwen mourait d'envier de courir derrière Bridget, mais elle ne trouvait aucune raison valable pour le faire sans attirer les soupçons. Et s'il restait des assassins en liberté dans le château, ce n'était sans doute pas une très bonne idée.

La porte se rouvrit pour laisser entrer le capitaine moustachu de la garde. Les cheveux gris, la peau mate, il était encore bel homme pour son âge. Ses traits auraient pu être ceux d'un prince ou d'un roi sur un portrait officiel. Mais, en cet instant, ils étaient contractés par l'inquiétude.

— Votre Majesté, je suis prêt à vous faire mon rapport.

S'il avait effectivement recruté le garde qui avait tenté de commettre un régicide nocturne, Gwen imaginait que ledit rapport allait être tendu.

— Restez ensemble, Gabriel et toi, conseilla la reine à sa fille en lui étreignant l'épaule. Nous posterons des renforts devant votre porte.

— Des hommes de *confiance*, précisa le roi. Nous ne commettrons pas la même erreur deux fois. Suivez-moi, lança-t-il à Sir Hurst.

— Soyez prudents, conclut la reine avant de quitter la pièce à son tour.

Gwen dévisagea son frère par-dessus la table. Il n'avait vraiment pas l'air bien. À voir son teint gris et ses yeux creusés, on aurait presque pu croire que l'assassin avait réussi son coup.

— Viens, soupira-t-elle. Je vais dormir dans ta chambre ce soir.

## 20

Gabriel suivit sa sœur sans une plainte ni un mot. Une fois dans ses appartements, il retira sa veste et la suspendit au dossier d'une chaise, sur laquelle il s'assit avec une expression résignée. Ce n'est qu'après s'être installée face à lui et avoir porté une main à ses cheveux encore tressés que Gwen se demanda où était passée sa dame de compagnie.

— Agnès ! s'exclama-t-elle, la gorge nouée. J'ignore où elle... Elle est partie à la recherche de Sidney, et...

— Père a dit que tout le monde allait bien. S'ils traînaient dehors tous les deux, ils vont sans doute être interrogés. On leur demandera ce qu'ils faisaient, ce qu'ils ont vu. Sidney pourrait même se retrouver sur la liste des suspects.

— Pauvre Sir Hurst, soupira Gwen, un peu rassurée. Ça m'étonnerait que le valet d'Arthur se montre très coopératif.

— Tu crois ? Je l'ai toujours trouvé plutôt sympathique.

— Parce que tu es un homme, répliqua Gwen, amère. Quand il s'adresse à moi, il est beaucoup moins respectueux.

— Peut-être parce qu'il ne sait pas comment s'y prendre avec toi ?

— Hum. Dans ce cas, vous êtes deux.

Gabriel se passa une main dans les cheveux, ce qui lui donna l'apparence d'un oiseau malmené par une bourrasque. Comme il semblait vouloir ajouter quelque chose, la princesse attendit en tripotant un fil qui dépassait de sa manche.

— Gwen, je suis désolé. Je n'aurais pas dû te dire ce que j'ai dit. Je n'étais pas... Je ne m'attendais pas à ce que tu m'annonces... ce que tu m'as annoncé.

Sa sœur le regarda. C'était toujours elle qui s'exprimait la première, qui meublait le silence lorsqu'il cherchait ses mots. Mais cette fois, elle ne le ferait pas. Il allait devoir se débrouiller sans elle.

— Je ne veux pas que ta vie soit plus difficile que nécessaire, continua-t-il. Ni que tu te morfondes en rêvant d'une chose que tu n'auras jamais. Pourquoi ne pas te contenter de ce que tu as déjà ? En oubliant le reste ? Ce serait plus simple, non ?

— Comment ça, plus simple ? Ça veut dire quoi ? Comme si ma vie avait quoi que ce soit de « simple » en ce moment ! Je suis fiancée à un homme qui ne m'attire pas, et réciproquement. Mais j'ai réfléchi, Gabe. Si on doit tous mourir poignardés dans nos lits, eh bien... je crois que ça vaut la peine de mener une petite partie de mon existence à ma façon. Même si c'est secret, même si c'est douloureux et tout sauf simple, ce sera à moi.

— Et tu envisages ça comment ? lui demanda Gabriel.

Ce n'était pas agressif ; il se posait sincèrement la question.

— J'épouserai Arthur, pour commencer, répondit Gwen, qui nota la légère contraction des mains de son frère. Et nous trouverons un moyen de cohabiter sans nous entre-tuer. Ensuite, Bridget...

Ensuite quoi ? Elle offrirait à la chevaleresse quelques miettes dont celle-ci ne se contenterait jamais ?

— Est-ce qu'elle partage tes sentiments ? l'interrogea Gabriel, qui semblait lire dans ses pensées. Vu l'enjeu, il faudrait déjà t'en assurer. Je n'ose imaginer le scandale pour notre famille si cela se savait. Le peuple pourrait réclamer nos têtes.

Gwen détourna les yeux et sursauta en apercevant quelque chose par terre.

— Gabe. Pourquoi Arthur était-il dans l'aile royale ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Pourtant, son bandage se trouve sous ta chaise. Je l'ai moi-même découpé dans ma broderie. Pourquoi me mens-tu ? Que faisait mon fiancé dans tes appartements ?

Le prince, pris au piège, contempla le plafond comme s'il espérait y trouver une issue.

— Oh, seigneur.

— Seigneur quoi ?

Gabriel était si rouge qu'il paraissait sur le point d'exploser. Il se racla la gorge, incapable de regarder sa sœur dans les yeux.

— Je... Écoute, il faut sans doute que je te dise...

— Attends, l'interrompit-elle.

Les pièces commençaient à s'assembler dans son esprit. Elle revoyait son frère vêtu de sa plus belle veste le soir de l'arrivée d'Arthur. Son air hébété chaque fois que leur invité s'adressait à lui. Et c'était tellement improbable que le jeune homme soit allé voir *un oiseau* avec lui...

— Je n'y crois pas !

— C'est lui qui a commencé, marmonna Gabriel.

Gwen laissa échapper un rire incrédule tandis que le monde semblait dévier de son axe.

— Tu n'es pas sérieux. Oh mon Dieu, mon Dieu !

— Je suis désolé, Gwen. Tellement désolé. Ce n'était pas du tout mon idée.

— Mais tu l'aimes ?

— C'est un bien grand mot.

Son frère avait l'air si désespéré qu'elle éclata à nouveau d'un rire nerveux. La tension était enfin retombée entre eux, et elle recommençait à respirer normalement.

— Je comprends mieux pourquoi tu étais si...

Elle agita la main d'un geste vague. Elle s'était sentie tellement trahie... Elle n'avait pas compris que Gabriel se montre aussi dur avec elle. Et soudain, tout s'éclairait : ce n'était pas d'elle qu'il s'agissait. Elle ne parvenait même plus à lui en vouloir. En le voyant comme ça, au bord des larmes, elle n'éprouvait que de la tristesse.

— Je n'avais rien prévu, insista-t-il. C'est arrivé comme ça.

— Hum.

La princesse n'aurait pas su dire si cette réaction était excessive ou insuffisante. Les événements de la soirée avaient déjà bien entamé son répertoire d'émotions. Après tout, pourquoi Arthur ne serait-il pas attiré par son frère ? C'était un garçon merveilleux, la plupart du temps. Quant aux sentiments de Gabriel, bien qu'elle ne les ait pas vus venir, ils n'avaient rien de surprenant. Elle était mieux placée que n'importe qui pour comprendre. Alors elle prit une grande inspiration et tendit la main au prince, qui faillit s'effondrer de soulagement.

— Mon pauvre Gabe. Je suis désolée que tu n'aies pas osé m'en parler avant.



— Tu n’as pas à t’excuser ! Et ce n’est pas que je n’osais pas, juste... Pour moi, il n’y avait rien à dire. Je ne serais jamais passé à l’acte. Certaines personnes sont peut-être capables de dissocier leur vie publique de leur vie privée, mais moi, je ne me sens pas capable de supporter un tel stress. Si je dois régner sur ce pays un jour, je ne peux pas me laisser distraire.

— Le peuple aura beaucoup de chance de t’avoir. Tout entier.

— Je ne serai jamais à lui tout entier.

Elle lui étreignit la main et ils restèrent assis un moment en silence, écrasés par le poids de ces révélations.

— Alors, dis-moi tout, reprit finalement Gwen. Tu as embrassé Arthur ?

Gabriel tressaillit.

— Euh... oui. Toi aussi, il paraît.

— Ha ! Non. Enfin, si, mais c’était juste... une expérience. Qui n’a pas fonctionné.

— D’accord, murmura son frère en lui lâchant la main pour se frotter le menton.

— Et toi ?

— Pour moi, ça a fonctionné. Mais il n’est pas question que ça se reproduise.

— Formidable. Donc tu vas continuer comme si de rien n’était. Essayer de satisfaire tout le monde sans jamais penser à toi. Et tu seras très malheureux.

— Et je serai très malheureux, répéta Gabriel. Ça, je l’ai toujours su.

Gwen poussa un long soupir.

— C’est dingue, quand même. Le frère et la sœur ! Il y a quelque chose dans l’eau d’ici, ou quoi ?

— On est peut-être maudits, suggéra le prince avec un demi-sourire. Morgane se venge, parce qu’on n’a pas abattu les églises pour bâtir des temples à sa gloire.

Gwen ne rit pas.

— Je refuse de voir ça comme une malédiction.

— Pardon. Je sais. Désolé de t’avoir fait ressentir... ce que je ressens *moi*.

— Tu as été horrible. En même temps, ça ne t’arrive jamais. Après deux décennies de gentillesse absolue, tu as bien le droit d’être un connard sans cœur pendant deux ou trois jours.

Gabriel hocha la tête.

— Tu as l’air crevée. Tu peux prendre mon lit, si tu veux. Je ne vais pas me coucher tout de suite.

— D'accord, même si j'ai bien conscience qu'il s'agit d'une ruse pour que j'arrête de te poser des questions. Au lit !

La princesse était si fatiguée qu'elle dut rassembler toutes ses forces pour s'extirper de son fauteuil et parcourir les cinq mètres qui la séparaient de la chambre à coucher.

Et malgré le risque bien réel que des hommes armés rôdent encore dans les couloirs, son esprit était libéré d'un tel poids qu'elle s'endormit instantanément.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Gabriel ronflait dans son fauteuil près des dernières braises du feu. Elle sortit du lit sans un bruit, s'enroula dans une cape et s'approcha de lui sur la pointe des pieds. À la vue de son profil, de ses cernes violacés, de ses rides d'inquiétude qui ne disparaissaient jamais complètement, même quand il dormait, une bouffée de tendresse l'envahit.

Quand Arthur lui avait conseillé de revendiquer davantage de liberté, elle ne l'avait pas vraiment écouté, doutant que cela s'applique à sa situation. Néanmoins, l'idée avait dû faire son chemin. Après la panique et les révélations de la veille, elle se sentait différente. Plus forte. Plus audacieuse.

Le jour se levait et la lumière rosée de l'aube réchauffait les dalles de pierre. Gwen enfila ses chaussures puis quitta la pièce avant de trop réfléchir et de changer d'avis. Les gardes postés devant la porte parurent surpris de la voir, mais ils ne dirent rien. Elle croisa quatre autres patrouilles avant d'atteindre l'escalier. Lorsqu'elle sortit dans la cour nord-ouest, deux hommes lui emboîtèrent le pas.

Bridget était là, comme si elle l'avait invoquée par la pensée. Une épée dans chaque main et les cheveux en bataille, elle portait la même chemise et le même haut-de-chausses ensanglantés que la veille. Haletante, elle était en train de redresser un mannequin d'entraînement équipé d'un bouclier. Une pile d'armes gisait sur le sol, comme si elle les avait déjà toutes essayées.

— Tout va bien, déclara Gwen aux gardes. Laissez-moi, je vous prie. J'aimerais avoir un peu d'intimité.

La bouche sèche, elle se racla la gorge pendant qu'ils repartaient. Puis elle traversa la cour.

Bridget ne s'était toujours pas aperçue de sa présence. Très concentrée, elle enchaînait les coups, touchant sa cible encore et encore. En s'approchant, Gwen s'aperçut qu'elle avait la nuque couverte de sueur.

— Bridget, appela-t-elle doucement pour ne pas lui faire peur.

La chevaleresse fit volte-face et leva ses épées. Durant une fraction de seconde, la princesse crut qu'elle allait la frapper.

— Gwen ? s'exclama la jeune femme, ébahie de la trouver là.

Il faut dire qu'elle devait faire tache dans le décor, en chemise de nuit sous la cape empruntée à son frère, les cheveux détachés et l'air probablement hagard. Enfin, Bridget se rendit compte qu'elle menaçait une gorge royale et elle baissa ses armes.

— J'ai voulu... J'ai voulu te suivre, quand tu es partie hier soir. Pour m'assurer que tu allais bien.

— Je vais bien.

Bridget se retournait déjà vers le mannequin, incapable de rester immobile une minute de plus.

— Tu as passé la nuit ici ?

— Oui.

Gwen la regarda frapper son ennemi factice avec une vigueur renouvelée et songea que ce n'était pas le comportement de quelqu'un qui allait bien.

— D'accord. Tu te connais sans doute mieux que quiconque, mais...

— Je m'entraîne, déclara Bridget, ponctuant ses mots de coups d'épée. Depuis toute petite. Je savais que ce jour viendrait. J'ai voulu devenir chevaleresse, j'ai voulu... tout ce qui va avec. Et je l'ai eu. Tout va bien.

Gwen recula d'un pas.

— Parfait. Dans ce cas, je vais...

— *Merde*, cracha Bridget alors qu'une des épées lui échappait et heurtait bruyamment les pavés.

Elle n'avait pas de gants et, quand elle porta la main à sa poitrine, Gwen vit qu'elle s'était blessée. La chevaleresse ouvrit et ferma le poing en grimaçant, s'essuya sur sa chemise déjà fichue puis se redressa, brandissant l'arme qui lui restait.

— Bridget, lança la princesse, arrête.

— C'est un ordre ?

L'épée toucha sa cible et des gouttes de sang plurent sur le sol.

— Non. Mais tu devrais quand même m'écouter.

Bridget frappa encore plus fort. Le regard de Gwen se posa sur les armes abandonnées à ses pieds. Sans réfléchir, elle en ramassa une et alla se planter entre la

jeune femme et le mannequin. Le coup qu'elle para résonna dans toute sa colonne vertébrale, mais elle parvint à ne pas reculer.

— C'était stupide, pesta Bridget. J'aurais pu te blesser.

Elle ne baissa pas son épée, et Gwen non plus. Elles restèrent face à face, croisant le fer, chacune refusant de bouger d'un pouce.

— Comme toi, tu t'es blessée ? répliqua Gwen.

La chevaleresse poussa un soupir agacé et s'écarta avant de jeter son arme à terre.

— Je n'avais encore jamais tué personne, grommela-t-elle en s'essuyant le front de sa main indemne. Et je n'avais aucune envie de le faire. Prendre une vie, ce n'est pas rien. Tout s'est passé si vite. Il visait ma gorge, alors je...

Elle leva le poing puis le laissa retomber.

— Tu as fait ce qu'il fallait, répondit Gwen.

Alors que Bridget lui avait toujours paru plus âgée et plus mûre, en cet instant, elle n'était qu'une jeune fille de dix-huit ans sous le choc, trop jeune pour avoir mis fin à la vie d'un homme ; trop jeune pour avoir constitué le seul rempart entre l'héritier du trône et la mort. Après une seconde d'hésitation, Gwen lui caressa la tempe.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas, répondit la princesse d'une voix rauque. J'ai pensé que ça te ferait du bien.

Vu la réaction de la chevaleresse, elle crut avoir commis une erreur impardonnable.

Mais soudain, celle-ci se pencha et l'embrassa. Gwen laissa échapper un cri. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, ferme les yeux et savoure le goût salé des lèvres de Bridget, c'était déjà fini.

Bouche bée, elle contempla la chevaleresse, lâcha l'épée qu'elle tenait toujours, puis la poussa. À plusieurs reprises. Bridget, perplexe, se laissa faire jusqu'à se retrouver plaquée contre un mur qui les masquait aux yeux des gardes et des passants trop curieux.

— Tu as réfléchi à la suite ? demanda-t-elle en fixant les mains de la princesse, toujours posées sur ses clavicules. Ou bien tu voulais juste me bousculer un peu ?

— Tais-toi, ordonna Gwen, ce qui les surprit toutes les deux. Je vais t'embrasser.

— D'accord. Vas-y.

Si la princesse avait été en état de prêter attention aux détails, elle aurait remarqué que la peau de Bridget était chaude et moite sous ses doigts ; que son poing en sang laissait des traînées rouges sur leurs vêtements ; que ses cheveux bruns sentaient la fumée et le cuir.

Mais elle était trop absorbée par autre chose. Les bras musclés de la chevaleresse se refermèrent autour d'elle, l'un sur son omoplate et l'autre au niveau de ses reins. Puis Bridget l'embrassa avec une fougue qui contredisait la douceur de son étreinte. Gwen se sentit à la fois apaisée et bouleversée. C'était encore plus beau que dans ses rêves les plus fous. Elle n'était jamais allée jusqu'à imaginer les doigts de la chevaleresse jouant dans ses cheveux, ni cette espèce de ronronnement approuvateur qui lui donnait une envie irrésistible d'en découvrir davantage.

— Hum, lâcha-t-elle lorsqu'elles se séparèrent enfin. C'était... comment ?

Les yeux mi-clos de Bridget s'attardèrent sur ses lèvres.

— Oh, très, très bien.

— Je te demande ça parce que... Je n'ai pas beaucoup d'expérience. Enfin, j'ai embrassé Arthur, mais plus pour rire qu'autre chose, et je... je ne savais pas si je te plaisais. Toi, tu me plais beaucoup, au cas où tu ne t'en serais pas aperçue.

Bridget la dévisagea, la tête inclinée sur le côté.

— Bien sûr que je m'en suis aperçue. C'est juste que ça me paraissait impossible. Je n'étais pas certaine que tu veuilles donner suite, ni que ce soit une bonne idée. D'ailleurs, je me pose toujours la question.

— Moi aussi. Pourtant, j'ai donné suite, déclara Gwen.

C'était une remarque stupide car, a priori, Bridget était au courant.

— En effet. Une suite qu'on peut qualifier de très concrète.

Une porte s'ouvrit soudain de l'autre côté de la cour. Gwen fit un bond d'un mètre tandis que la chevaleresse inversait leurs positions, la plaquant contre le mur et se tordant le cou pour vérifier l'identité de l'intrus. Ce n'était qu'un domestique qui vaquait à ses occupations matinales en sifflotant. La princesse essaya de ne pas paraître trop déçue lorsque Bridget la lâcha.

— Tout ça est très déroutant, avoua celle-ci en essuyant une infime trace de sang sur le menton de Gwen. Je suis si fatiguée que j'ai l'impression de rêver.

— Ce n'est pas un rêve. Crois-moi. Dans mon rêve, tu chevauches toujours une licorne.

— Je te trouve bien joyeuse, commenta Arthur, les sourcils froncés, lorsque Gwen prit place à côté de lui dans la tribune royale. Pour quelqu'un qui vient de frôler la mort.

— Ne dis pas n'importe quoi. Personne ne se donnerait la peine de m'assassiner. Je compte si peu qu'on ne me voit presque pas sur les portraits de famille, toute petite dans un coin.

— Charmant. Des nouvelles des forces maléfiques qui ont tenté de couper court à la lignée de ton père ?

Depuis quelques jours, l'atmosphère était très tendue au château. Arthur avait été arrêté par des gardes un peu trop zélés sur le chemin du tournoi. Il avait fallu pas mal de cris (de sa part) et de gestes menaçants (de la part de Sidney) pour qu'ils l'autorisent même à décliner son identité.

— A priori, Lord Stafford a vu juste : une récente recrue de la garde a profité d'une faille dans le système. Il n'y avait ni conspiration ni complices. J'imagine que, dorénavant, ils feront plus attention à qui ils engagent.

— Merveilleux.

— Gabriel a réagi comme toi. Il n'est pas vraiment convaincu, mais Stafford était tellement paranoïaque ces derniers temps qu'il a dû mener une enquête approfondie.

Le couple royal rejoignit à son tour la tribune en saluant la foule. Arthur leur jeta un coup d'œil, puis il revint vers Gwen, se tripota la manche et se racla la gorge.

— Ton frère n'est pas...

— Non. Il ne viendra pas. Pourquoi, qu'est-ce que tu lui veux ?

Arthur se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Oh, c'est juste que... Je voulais lui parler de... de mon futur rôle de seigneur, de l'intendance du domaine, tout ça. Je n'y connais pas...

— Pitié, arrête, tu te fais du mal. On dirait que Merlin s'est glissé dans ton haut-de-chausses et a planté ses griffes dans tes bijoux de famille.

— Il s'appelle Lucifer, la corrigea Arthur d'une petite voix.

— Art. Je *sais*.

— Alors pourquoi tu l'as appelé Merlin ?

— Mais non, imbécile, soupira la princesse en levant les yeux au ciel. Je sais pour toi et Gabriel.

Son fiancé se ratatina sur son siège.

— Oh ! Et... tu sais quoi, exactement ? Parce que, pour être honnête, je ne suis pas certain d'y comprendre grand-chose, alors que je suis vaguement concerné.

Pendant que Gwen réfléchissait à une réponse en se mordant la lèvre jusqu'au sang, les trompettes retentirent pour annoncer le début de la joute. Elle fit volte-face et Arthur leva les mains, contrarié qu'elle en profite pour se défiler. Mais la véritable raison de sa distraction devint claire dès que le nom du premier concurrent fut révélé.

Lady Bridget Leclair apparut, resplendissante dans son armure. Son écuyer, beaucoup moins à l'aise, se débattait avec sa lance tout en trotinant derrière son cheval.

— Excuse-moi, fit Arthur, on parlait de moi et tu as un peu décroché. Donc, pour récapituler...

Gwen le fit taire sans détacher son regard de la chevaleresse, qui approchait de leur tribune.

Après s'être inclinée aussi bas que sa monture le lui permettait, elle lança un coup d'œil enflammé à la princesse qui frémissait d'impatience sur son siège. Arthur vit un petit sourire amusé se dessiner sur les lèvres de Bridget tandis que Gwen, rouge comme une pivoine, prenait une expression béate.

— Han ! s'exclama le jeune homme, qui avait l'impression de recevoir un cadeau d'anniversaire anticipé. Ça y est, tu l'as fait !

— J'ai fait quoi ? bégaya Gwen, soudain inquiète.

— Tu as trempé ta lance ! continua-t-il, beaucoup moins discrètement qu'il n'aurait dû. Tu l'as fait rouler dans la paille ! Tu as moulu son maïs ! Tu...

— Ferme-la, bon sang ! grommela la princesse entre ses dents serrées.

Arthur fit mine de se coudre les lèvres puis de jeter l'aiguille. Il garda le silence le temps que Bridget et son adversaire, un homme âgé et trapu monté sur une jument baie, se mettent en position.

— Mais tu l'as fait, pas vrai ?

— Fait quoi ? s'énerva Gwen. Je ne comprends pas un mot de ce que tu racontes.

— Tu l'as embrassée ? traduisit Arthur, baissant enfin la voix. Ou elle t'a embrassée ?

— Pas de commentaire.

Hors d'elle quelques secondes plus tôt, la princesse avait du mal à réprimer un sourire.

— Oh là là, se réjouit le jeune homme en lui donnant une bourrade qui se voulait amicale. Je suis fier de toi. Je ne... Je ne sais pas quoi dire d'autre.

— Alors ne dis rien, pitié. Ça ne te regarde pas. Et arrête de me secouer comme un prunier, les gens vont finir par nous trouver bizarres.

— On *est* bizarres. Je n'en reviens pas ! Je n'aurais jamais cru que tu passerais à l'acte. Toi, ma petite protégée... à qui j'ai tout appris avant de t'envoyer dans le vaste monde... Dis-moi, tu as mis la lan...

La fin de sa phrase fut occultée par une sonnerie de trompettes. Gwen, soulagée, regarda Bridget baisser sa visière et lancer son cheval. Arthur devait reconnaître que le spectacle était époustouflant. La jeune femme prit de la vitesse, en équilibre parfait sur sa selle, puis leva sa lance comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une épée. Penchée en avant, elle la cala sous son bras avec une adresse impressionnante et une volonté de fer.

Il avait plu récemment. Arthur sentait l'odeur de la terre retournée par les sabots des chevaux, ainsi que le mélange de métal et d'hydromel caractéristique des jours de tournoi. Il faillit fermer les yeux au moment de l'impact mais se réjouit finalement de ne pas l'avoir fait.

Le bras de Bridget ne trembla pas, même quand sa lance se fendit en deux et que la foule rugit. Son adversaire ne l'avait pas touchée.

Gwen applaudit de toutes ses forces, remuant sur son siège comme si elle se retenait de bondir de joie. Arthur lui fit les gros yeux et désigna ses parents, qui tapaient poliment des mains. En guise de réponse, elle agita les sourcils avec une telle insolence qu'il gloussa.



— J'étais sûr qu'un bon roulage de pelle te ferait du bien, lui glissa-t-il à l'oreille.

Elle lui donna un coup de coude sans cesser de sourire, pendant que Bridget, casque à la main, s'approchait pour recevoir les félicitations du roi.

Les deux filles pensaient probablement être discrètes mais, malgré la distance, la tension entre elles était palpable. Elles auraient aussi bien pu brandir une banderole annonçant : « Oyez, oyez, braves gens, échange de baisers il y eut entre cette fouguese chevaleresse et cette damoiselle. »

— Elle a été incroyable, souffla Gwen, ce qui fit rire Arthur.

— Et si tu allais lui rendre visite dans le camp des chevaliers, pour qu'elle te montre sa technique de placage au sol ? suggéra-t-il.

— Impossible, gémit la princesse en désignant les gardes plantés à l'entrée de la tribune. Ils me suivent comme mon ombre. Ils ont même insisté pour me raccompagner jusqu'à mes appartements alors qu'on discutait, elle et moi. Demain, pour mon anniversaire, j'espérais... Bref. Je suis coincée.

— Dommage, commenta Arthur en contemplant l'un des gardes qui tentait d'écraser une mouche entre ses doigts. Comment es-tu censée profiter de ta liaison secrète et d'une soirée de débauche, dans ces conditions ?

— Justement, je ne suis *pas* censée.

C'était difficile de contrer une telle logique.

— C'est une lettre, déclara Sidney le lendemain, alors qu'Arthur et lui se tenaient de chaque côté de leur petite table. Pas un chien enragé.

— Une lettre écrite *par* un chien enragé, corrigea le jeune homme, qui tournait autour comme si elle risquait vraiment de le mordre.

Il dut s'arrêter en arrivant près de son valet, qui refusait d'entrer dans la danse. Le courrier avait été livré pendant le petit déjeuner, avec un assortiment d'affaires demandées par Arthur – dont un certain nombre d'ouvrages sur le culte arthurien qu'il avait la vague intention d'offrir à Gabriel.

— Vous voulez que je la lise, moi ? proposa Sidney.

— Non, tu ne saurais pas imiter sa voix.

Son compagnon ne releva même pas cette plaisanterie ratée.

— Bon, alors, s'impatientait-il. On la lit ou on ne la lit pas ? On la jette dans les feux de l'enfer ?

— Hum, fit Arthur, ce qui n'était pas une réponse.

Il transporta l'enveloppe avec précaution jusqu'à son lit, où il se laissa tomber en soupirant sur l'édredon brodé. L'écriture de son père était plus pointue et nerveuse que jamais. Il avait tracé le nom de son fils avec une telle force que la plume avait failli percer le parchemin. Arthur brisa le sceau de cire – trois couronnes ridicules empruntées au blason de son homonyme, au-dessus du corbeau traditionnel de la famille Delacey. Puis il déplia la lettre, décidé à en finir le plus vite possible.

« Mon fils », lut-il. Après quoi il eut besoin d'une pause, roula sur le dos et contempla la tapisserie durant quelques secondes, en respirant profondément comme Sidney le lui avait appris pour se calmer. Enfin, il revint à la lettre.

*Mon fils,*

*Je suis enchanté d'apprendre que ta relation avec la jeune Gwendoline évolue pour le mieux. Le roi m'a écrit afin que nous fixions une date pour votre mariage, et j'ai donné mon accord.*

*Maintenant que tu as noué des liens solides avec la princesse, il serait fort utile que tu deviennes également le confident du prince.*

*N'oublie pas, Arthur : comme convenu avant ton départ, tu dois me transmettre au plus vite toute information essentielle.*

*Bien à toi,*

*L'honorable seigneur de Maidvale*

— Honorable, tu parles, cracha Arthur en reposant la lettre avec un rire sans joie avant de la reprendre. Honorable !

— Qui est honorable ? s'enquit Sidney, planté sur le seuil, un monceau d'enveloppes et de paquets dans les bras.

— Je peux te dire qui ne l'est pas : mon père ! Il prétend se réjouir pour moi alors que tout ce qu'il veut, c'est que je me rapproche de Gabriel afin de récolter des ragots qui pourraient lui être utiles. Tout ça pour se sentir important et respectable, lui le vieillard alcoolique, malade et sans amis.

— Aïe, fit Sidney. C'est tout ?

— Euh, non. Apparemment, ils vont bientôt fixer la date de mon mariage.

— Ah. Félicitations. Vous pensez que Gwendoline est au courant ?

Arthur haussa les épaules pendant que son valet s'asseyait près de lui, soulagé de pouvoir poser son fardeau.

— Tu sais, reprit le jeune homme d'un ton amer, il y a encore un mois de ça, j'aurais été *ravi* de le lui annoncer. Quitte à être malheureux, autant ne pas être seul. Autant se distraire un peu et danser sur le pont du navire qui coule. Mais bizarrement, ça ne m'amuse même plus.

Sidney se mordit la lèvre.

— Et si vous lui racontiez que, dans votre famille, la tradition impose de se marier au sommet d'une montagne ?

— Non, non, soupira Arthur en rassemblant lettres et paquets pour les jeter sur le rebord de la fenêtre. Quoique, ça pourrait être drôle. C'est à creuser.

Puis il déclara qu'il n'avait aucune intention de répondre à son père, pour tout un tas de raisons qu'il lista en faisant les cent pas dans la chambre. Une heure plus tard, il s'installait à son bureau et tapotait de sa plume une feuille de parchemin vierge et un peu chiffonnée.

— Vous regarder faire ça est encore plus ennuyeux que je ne le pensais.

— Alors va regarder autre chose. Je ne te retiens pas.

— Non, ça va aller.

Sidney inclina sa chaise en arrière, en équilibre sur deux pieds, avant de la reposer à sa place.

Arthur savait pourquoi il ne partait pas, et cela l'agaçait. Son valet craignait qu'il craque, débouche une bouteille de vin, lance un objet de valeur sur le toit ou trouve un quelconque stratagème pour ne pas penser à son père, à son mariage ou à la présence de son père à son mariage. Sidney se croyait-il subtil ? Arthur était parfaitement capable d'identifier ses bouffées de mauvaise humeur, généralement annoncées par un picotement dans sa poitrine et un goût de bile dans sa gorge. Et même si sa réaction au stress n'était pas des plus saines, c'était plus fort que lui.

Il était un peu comme la corde tendue d'un arc, songea-t-il. Une fois qu'on commençait à tirer dessus, il fallait bien relâcher la pression d'une manière ou d'une autre.

— Vous n'êtes pas obligé de lui répondre ce soir, souligna Sidney. Ni même de lui répondre tout court.

— Quoi, et le laisser avoir le dernier mot ? s’offusqua Arthur en s’empoignant les cheveux, contrarié que la réponse parfaite ne se soit pas déjà matérialisée sur le parchemin.

— C’est une lettre. Vous n’aurez jamais le dernier mot ; il lui suffit d’en écrire une autre. Ça peut durer longtemps comme ça, chacun essayant de clouer le bec de l’autre jusqu’à ce que mort s’ensuive.

— Je vois que tu commences à comprendre la véritable nature de ma relation avec mon père.

Pour finir, Arthur rédigea une missive aussi brève que furieuse. Il était dans un tel état qu’au lieu de refuser poliment d’entrer dans le jeu de son père, il lui expliqua en des termes fleuris tout le mal qu’il pensait de lui. Et de son cheval. Puis, ignorant les protestations de Sidney, il chargea un domestique de l’envoyer.

— Vous auriez sans doute mieux fait d’attendre demain, soupira son valet. La nuit porte conseil.

— Oh, ferme ta bouche et le reste, répliqua Arthur, même si cela ne voulait rien dire. Et va chercher ma malle. Nous avons du travail.

Le travail en question les conduisit, une demi-heure plus tard, dans l’aile royale.

— Chaque fois que j’ouvre cette porte, gémit Gwen, je te trouve planté derrière.

— Petite veinarde.

Arthur la bouscula pour entrer. Une immense couverture était étalée sur la table, du fil et une aiguille pendant sur le côté.

— C’est quoi, ce truc ?

— Ma broderie.

— Attends, je la reconnais – je crois même que j’ai *saigné* dessus !

— En effet. J’ai dû en couper un gros morceau.

— C’est comme ça que tu t’occupes le soir de ton anniversaire ? s’exclama le jeune homme, effaré. Le soir de tes *dix-huit ans* ?

— La garde a jugé trop dangereux de donner un banquet quelques jours à peine après l’intrusion. Père a proposé de m’envoyer son bouffon, mais je me suis dit que ce serait un peu déprimant d’être assise là, toute seule avec Gabriel, à regarder un pauvre type faire semblant de s’emmêler les pieds dans son pantalon.

— Oh, Art sait faire ça très bien, si vous voulez, intervint Sidney.

— Tu sais qu'ils sont en train de fixer une date pour le mariage ? ajouta Gwen en s'asseyant.

— Oui, malheureusement. Ce n'est pas une surprise, mais j'espérais être mort le temps qu'ils se décident. Sans vouloir te vexer.

— Hum... fit Agnès, qui venait d'apparaître à la porte de la chambre à coucher. Bonsoir, Lord Delacey.

— Mince alors, s'étrangla Arthur. Vous avez tout entendu ?

— Bah, laisse tomber, soupira Gwen, comme si elle avait renoncé depuis longtemps. Tout va bien, Agnès. Arthur et moi avons feint d'être attirés l'un par l'autre dans le but de cacher à nos familles et au public certains... penchants qui pourraient nous empêcher de former un couple heureux.

— Oui, je suis au courant, répondit Agnès.

— Vous êtes au courant ?

Gwen pivota sur son fauteuil et contempla sa dame de compagnie avec de grands yeux.

— Vous parlez en dormant, lui rappela Agnès. Et vous n'êtes pas très discrets non plus, tous les deux, quand vous vous disputez. Ce qui arrive souvent. Et puis, j'ai vu Arthur embrasser Mitchell, l'assistant du maître-chien, le soir du banquet.

— Ah bon ? s'étonna celui-ci. Moi, je ne vous ai pas vue. Enfin, pour être honnête, mes souvenirs de cette soirée sont un peu brumeux.

— Alors vous saviez depuis le début, reprit Gwen. Mais vous... vous n'avez rien dit à personne, j'espère ? Parce que...

— Bien sûr que non, se défendit la jeune femme, vexée. Ce n'est pas mon genre.

— Personne n'en doute, déclara Sidney d'une voix dégoulinante d'adoration.

Arthur mima un haut-le-cœur dans son dos avant de lancer à Gwen :

— Allez, debout. Nous avons à faire. Où est ton... Est-ce que Gabriel...

— Il est à la bibliothèque, répondit-elle. Sous bonne garde. Il a passé la plus grande partie de la journée avec moi.

— Dommage, lâcha Arthur avant de se reprendre. Bah, tant pis ! Nous irons sans lui.

— Où ça ? Attends... On dirait que tu portes deux chapeaux.

C'était le cas. Il retira le premier et la salua bien bas.

— Mais pourquoi ? s'étonna-t-elle.

- On me surnomme Arthur aux Deux Chapeaux.
- C'est faux.
- Tu as raison. Le deuxième est pour toi.

— Quand on découvre une faille de sécurité en période de vigilance renforcée, déclara Gwen, les bras croisés, on alerte le capitaine de la garde. On s'assure que personne n'en profite. Mais on n'exploite certainement pas la faille en question pour aller faire la fête !

— Tu n'as pas tort, concéda Arthur. Malheureusement, je ne suis pas là pour jouer les bons élèves. Alors tais-toi et mets ta fausse moustache.

La princesse n'insista pas, pour deux raisons. D'abord, parce que la récente tentative d'assassinat était un acte isolé, comme Lord Stafford ne cessait de le répéter. Ensuite, même si elle ne l'aurait jamais avoué à Arthur, parce qu'elle était de moins en moins satisfaite de la vie qu'elle menait.

Sa mère l'avait fait asseoir durant le petit déjeuner – son petit déjeuner d'anniversaire, rappelons-le – pour lui annoncer que le mariage aurait lieu à la fin de l'été. Elle avait enchaîné avec une liste interminable de rendez-vous et de dates d'essayage, suivie de divagations sans intérêt sur les invités et les viandes du menu. L'emploi du temps habituel de la princesse allait être entièrement chamboulé, ses journées remplies à craquer par des gens qui décideraient à sa place, parleraient plus fort qu'elle et lui planteraient des épingles dans la peau. Personne ne se soucierait de ce qu'elle voudrait – à savoir, passer un peu de temps seule ou s'éclipser pour aller voir Bridget.

Tandis que la reine pérorait, une digue s'était rompue en elle. La digue qui protégeait jusque-là son cerveau des décisions irrationnelles. Voilà pourquoi le plan ridicule d'Arthur lui semblait si tentant.

Et voilà pourquoi elle avait accepté de sortir.

Apparemment, il était toujours possible d'escalader le mur extérieur du donjon, à condition de s'arranger pour passer entre deux patrouilles. Sidney était allé en reconnaissance afin de calculer leur coup à la seconde près. Gwen et Agnès n'auraient pas dû se laisser convaincre si facilement d'enfiler des vêtements d'Arthur, de se coller de fausses moustaches et de se faufiler par la fenêtre. Elles allaient sûrement le regretter.

— Où as-tu trouvé ces poils ? demanda-t-elle à son fiancé en tâtant la fameuse moustache. Tu ne les as pas ramassés par terre, j'espère ?

— Ne t'inquiète pas. Ce sont ceux de Lucifer.

Rien ne pouvait résister à la détermination farouche du jeune homme quand il avait quelque chose dans la tête. Si on lui avait donné une demi-heure de plus, il aurait persuadé Gwen que l'idée venait d'elle.

Franchir le mur s'avéra étonnamment aisé. Sidney avait fabriqué une échelle de corde et l'avait nouée à une colonne dans la chambre de la princesse, afin de lui épargner, ainsi qu'à Agnès, les dangers de l'escalade libre. Il prit soin de la détacher avant de sortir à son tour. Bientôt, ils franchirent les grilles du château sans que personne ne prête attention à eux.

Une fois sur la route qui conduisait en ville, Gwen paniqua et se mit à marmonner dans sa barbe :

— Oh non, on va se faire prendre, on va mourir, on va se faire prendre et mourir...

Sidney finit par lui tendre une bouteille et lui ordonner de boire une gorgée pour se « calmer les nerfs ». Lorsqu'elle s'exécuta, elle eut l'impression que tout son corps prenait feu.

— N'en fais pas une habitude, lui conseilla Arthur.

— Les voleurs comme les loups savent se reconnaître, lança Agnès.

Les autres se tournèrent vers elle et elle haussa les épaules.

— C'est une phrase que ma mère disait souvent.

— Et je suis quoi, du coup, un voleur ? l'interrogea Arthur, plus par politesse que par réel intérêt. Ou un loup ?

— Un type avec un problème d'alcool, répliqua Gwen.

— Oh, pitié, ça suffit. Je n'ai rien bu, ce soir. Pas la moindre goutte. Un vrai saint.

Plus ils approchaient du centre, plus les rues étaient animées. Des colporteurs proposaient à la vente des fragments d'armure de chevalier prétendument récupérés sur



le site du tournoi ; des bandes de soûlards jaillissaient des tavernes et envahissaient les places déjà bondées ; des enfants détalait entre les jambes des passants, vendant des brioches brûlées, des sifflets en os et de petits bouquets de fleurs séchées. Gwen se rendit compte, non sans embarras, qu'elle avait beau avoir vécu des années à Camelot, elle n'avait jamais vraiment *vu* la ville. Les jours de parade, ou quand la famille royale et la cour quittaient le château pour se rendre dans une cité voisine, on nettoyait les alentours avant leur passage. La princesse ignorait comment le peuple se comportait lorsqu'on ne lui ordonnait pas de se tenir droit et de garder ses distances. Elle était surprise par la quantité de crachats, mais aussi par les rires, la bonne humeur et la vie, tout simplement.

— Marche comme un homme, souffla Arthur en lui donnant un coup de coude.

Elle avait rabattu son chapeau sur ses yeux et, bien qu'ils fassent la même taille, elle n'était pas à l'aise dans la tunique de son fiancé, trop serrée à la taille et trop large aux épaules.

— Je ne sais pas faire ça, répondit-elle, les dents serrées, avant de contourner une flaque de vomi. Et puis, tous les hommes ne bougent pas de la même façon.

— Marchez comme si la rue vous appartenait, suggéra Sidney.

— Ça tombe bien, c'est un peu le cas.

— Pas faux.

— Marchez sans vous préoccuper de votre corps, intervint Agnès, qui se débrouillait beaucoup mieux qu'elle. Comme si vous vous moquiez de heurter quelqu'un. Là, vous voyez ? Balancez vos bras et, surtout, donnez l'impression que votre entrejambe vous gêne.

— Hé, une minute, lança Arthur. Je suis un homme, et mon entrejambe ne me gêne pas.

— Toi, peut-être pas, rétorqua Gwen. Mais c'est un vrai fardeau pour le reste de l'humanité.

— Je t'ai fabriqué une moustache ! lui rappela-t-il, scandalisé. De mes propres mains ! Tu pourrais au moins me témoigner un peu de reconnaissance.

— Merci pour la moustache en poils de chat, dit Gwen. C'est vraiment écœurant. J'espère que tu les as lavés.

Arthur lui décocha un clin d'œil qui se voulait charmeur.

— Je peux t'assurer que non.

À cet instant précis, ils sortirent d'une ruelle et débouchèrent sur une place débordant de couleurs et de bruits. Une auberge miteuse à moitié enfoncée dans le sol semblait être la source des réjouissances. Quelques musiciens jouaient juste devant la porte, au milieu d'une foule qui trinquait et dansait dans la nuit tiède.

— Ah, voilà qui est mieux, s'exclama Arthur, ravi.

Le violoniste entama un nouvel air, acclamé par les buveurs.

— Viens, Sid. Allons chercher à boire.

Les deux jeunes gens s'enfoncèrent dans la mêlée, laissant Agnès et Gwen les attendre à l'écart. La princesse était sûre que, d'un moment à l'autre, on allait lui demander pourquoi elle avait une chenille collée sur la lèvre, ou l'arrêter pour avoir osé porter un haut-de-chausses. Mais personne ne faisait attention à elles.

Un silence gêné s'installa tandis qu'elles observaient les danseurs.

— Je suis désolée de ne pas vous avoir dit la vérité plus tôt, lança finalement Gwen. À propos d'Arthur. Même si vous aviez deviné, j'aurais dû vous en parler. Mais je n'avais pas confiance, parce que... eh bien, parce que je ne vous connaissais pas assez.

Agnès la regarda en se mordant la lèvre.

— Je peux être honnête avec vous ? Vous ne me connaissez toujours pas alors que nous passons nos journées ensemble depuis des années. Vous me voyez comme une cruche qui passe son temps à glousser et à colporter des ragots à votre sujet, ce que je n'ai jamais fait. Ragoter, je veux dire. Il m'arrive de glousser, parce qu'il n'y a aucun mal à ça.

Gwen essayait de digérer ces informations. Son instinct la poussait à contredire Agnès, ou au moins à lui reprocher sa familiarité. Mais elle devait bien admettre qu'elle avait raison.

— En effet, avoua-t-elle. Je n'ai pas toujours été... Bref, je suis désolée de m'être montrée si dure envers vous. Et j'aimerais apprendre à vous connaître.

— Vous voulez danser ? lui proposa Agnès.

— Pas spécialement, mais ça me paraît un bon moyen de briser la glace.

Sa dame de compagnie lui attrapa le bras et l'entraîna dans la foule. Gwen, hilare, trébucha et faillit perdre son chapeau. C'était un bonheur de pouvoir bouger librement, sans être entravée par ses jupons, sa mère ou les regards lubriques des hommes. Il n'y

avait pas de chorégraphie codifiée ; les gens se contentaient de se dandiner en rythme, et elle les imita de son mieux.

— Vous êtes trop délicate ! s'écria Agnès. Aucun homme ne danse comme ça !

— Tu as une souris dans la culotte, ou quoi ? se moqua Arthur, qui venait de réapparaître avec un verre d'eau de sauge. Allez, viens. Je vais tout t'apprendre – la ceinture fouettée, le chien galeux, la rapsodie polyphonique.

— Ce ne sont même pas de vraies danses, objecta Gwen.

— Bien sûr que si. Regarde, ça, c'est le mouvement de base de... des trois.

Il se déhancha d'une manière si suggestive que la princesse adressa une rapide prière au ciel pour le salut de son âme.

— Hors de question que je fasse ça ! le prévint-elle.

Arthur éclata de rire, attrapa sa main libre et l'agita en l'air telle une poignée d'algues.

Cette soirée était très différente des précédents anniversaires de Gwen. Différente et parfaite. Tout le monde s'esclaffait. Sidney tentait d'impressionner Agnès en la faisant valser et, quand Arthur s'approcha de la princesse avec l'intention de faire pareil, elle le repoussa.

— Très bien, c'est toi qui vas me faire tourner ! lança-t-il.

Et elle lui obéit.

La foule, de plus en plus dense à chaque minute qui passait, ondulait, enflait et s'ouvrait autour d'eux. Au bout d'un moment, Arthur lâcha les mains de Gwen et se dressa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus la marée humaine.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda-t-elle.

Il semblait très content de lui.

— Ton cadeau d'anniversaire est arrivé, annonça-t-il avant de la faire pivoter en direction de l'auberge.

— Oh non... gémit-elle.

Elle n'osait même pas imaginer ce qu'il avait pu inventer pour marquer ses dix-huit ans. Mais soudain, elle reconnut une frange noire, des épaules musclées, une expression impassible, et elle s'élança. Ignorant le rire surpris d'Arthur, elle se fraya un chemin dans la foule afin de se rapprocher de Bridget, qui portait une veste en soie toute simple et serrait son verre comme si c'était la seule chose qui la maintenait sur terre. À côté d'elle, Elaine s'esclaffait à une remarque d'Adah, qu'elle tenait par la taille.

— Bridget ! appela Gwen.

La chevaleresse se tourna vers elle, le visage illuminé d'un sourire qui fit flageoler ses jambes. Elaine et Adah s'éclipsèrent aussitôt, après avoir adressé un clin d'œil complice à la princesse.

— Joyeux anniversaire, souffla Elaine lorsqu'elles se croisèrent.

— Jolie moustache, commenta Bridget en la caressant du bout du doigt. Très convaincante.

— Tu trouves ?

Gwen se sentait à la fois excitée, étourdie et un peu bête.

— Non, Gwendoline. Pas du tout. Elle est horrible. Mais tout le monde ici est trop ivre pour s'en rendre compte.

Le pouce de Bridget reposait toujours sur la joue de la princesse.

— Dans ce cas, crois-tu qu'il serait déplacé de...

En guise de réponse, Bridget lui souleva le menton et l'embrassa. Comme c'était la deuxième fois, l'aspect terrifiant de la nouveauté s'estompa ; sa panique haletante se mua en un désir d'une intensité presque douloureuse. Gwen avait l'impression que Bridget souriait contre ses lèvres. Elle était troublée par le contact de ces bras solides, de ces mains fermes sur son corps. Et encore plus par le petit grognement frustré que la chevaleresse poussa en touchant ses cheveux, soigneusement rassemblés sous son chapeau.

— Je déteste cette coiffure, chuchota Bridget en tirant sur ses tresses.

Gwen pouffa, ce qui fit tomber quelques poils de sa moustache. Bridget se détourna et éternua dans sa manche avec un bruit aigu qui ne lui ressemblait pas. La princesse la dévisagea, ébahie, avant d'éclater de rire et de se laisser happer par un nouveau baiser.

Elles furent interrompues par des hourras. Elles se retournèrent, sans se lâcher, et virent leurs amis lever leurs chopes dans leur direction. Agnès riait, blottie contre l'épaule de Sidney. Arthur avait dû attraper Adah et Elaine au passage pour se présenter, car elles étaient maintenant avec eux. Quant à lui, à force d'applaudir comme un fou, il faillit éborgner un homme rougeaud qui dansait non loin de là.

— Désolé, mon brave, désolé, s'excusa-t-il en lui donnant une petite tape sur l'épaule. J'encourage mon ami, là-bas, qui n'a jamais été doué avec les filles. Il ne sait pas par quel bout les prendre. Mais grâce à cette charmante demoiselle, il semble avoir compris que le visage était la zone la plus adaptée aux effusions en public.

— *La ferme*, articula Gwen en plissant les yeux.

Il lui adressa un grand signe de la main avant de se retourner vers Adah et Elaine.

— Ce type a un problème, commenta Bridget.

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire. Pardon de ne pas être venue te parler ces derniers jours. Je voulais le faire, mais j'ai été tellement...

— Tu ne me dois aucune explication, la coupa Bridget en décollant des poils de chat de son épaule. Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes.

— Ah bon ?

La joie de la princesse retomba.

— Oui, mais pas pour les raisons que tu crois, la rassura Bridget. Je suis juste réaliste. Tu ne pouvais pas vraiment t'éclipser, avec tout ce qui se passait. Ton copain Arthur, par contre, m'a rendu visite. Et il s'est montré très insistant.

— Ça ne m'étonne pas de lui, répliqua Gwen, un peu perdue. Mais... tu es quand même contente ? De me voir ?

— À ton avis ?

— Je préfère vérifier.

Dans un monde idéal, elle aurait voulu que Bridget ne la lâche plus jamais. Celle-ci dut pourtant s'y résoudre, car Arthur tirait de toutes ses forces sur la manche de la princesse pour que toutes deux rejoignent le reste du groupe.

La chevaleresse accepta de danser avec Gwen, à qui Sidney ne cessait de rappeler qu'en tant qu'homme, elle était censée mener. Mais au fond, cela n'avait aucune importance. Entre le chaos, la bousculade, les verres renversés, la cacophonie de voix, de notes de flûte et de violon, personne ne se souciait de ce qu'elle était. Personne ne s'aperçut que les derniers résidus de sa moustache s'étaient décollés et se faisaient piétiner sur les pavés.

Agnès dansait avec Elaine et Adah, qui leur criait ses instructions. Sidney et son maître pirouettaient ensemble, tentant de se faire tomber à grand renfort de coups de pied. Collée contre Bridget, Gwen souriait, souriait, et la chevaleresse finit par l'imiter. Arthur n'arrêtait pas de leur taper dans le dos et de les secouer par les épaules, comme si elles venaient de gagner un pari ou d'annoncer la naissance de leur héritier. Bridget le tolérait, mais Gwen se demandait pour combien de temps. Enfin, dix minutes s'écoulèrent sans qu'il les dérange. Quand elle le chercha des yeux, elle constata qu'il avait disparu.

— Je vais... Attends-moi ici, lança-t-elle à Bridget.

Celle-ci lui adressa un regard inquiet, mais Agnès lui tendit la main en remuant les hanches d'une manière suggestive. La princesse joua des coudes afin de s'extirper de la foule et trouva Arthur adossé contre un mur de guingois. Il observait les festivités, un verre vide à la main et l'air mélancolique.

— Tu te caches ? lui demanda-t-elle.

— Je fais une pause pour reprendre des forces et tenir jusqu'à l'aube. Et puis, Sidney m'a marché sur le pied.

— Quelle tragédie. Tu vas bien ? Je te trouve un peu... morose. Ça ne te ressemble pas.

— Hum. Ce brave garçon pèse son poids. On va sans doute devoir m'amputer.

— Je ne parlais pas de ton pied, crétin.

— Je sais. Tu es bien trop curieuse et perspicace pour quelqu'un qui est censé faire la fête et valser avec mademoiselle Muscle.

— J'en ai déjà bien profité. Si c'est à cause de mon frère que tu es triste...

— Contrairement à ce que tu crois, le monde ne tourne pas autour de toi et de ta famille, répliqua Arthur avec une grimace qui adoucissait un peu la dureté de ses paroles.

— Il ne serait jamais venu, tu sais. Même s'il n'avait pas été enfermé dans la bibliothèque avec une dizaine de gardes.

— Ça reste à prouver. Je peux être très persuasif.

— Berk ! Je suis désolée, Art. Je sais qu'il n'est pas... enfin, que ce n'est pas facile. Gabriel se sent obligé de devenir la copie conforme de notre père, d'unifier le royaume et d'effacer des siècles de querelles sanglantes. Il est persuadé que s'il échoue, c'est qu'il n'aura pas assez travaillé. Ça ne laisse pas beaucoup de place pour autre chose dans sa tête.

Arthur posa sa chope, se lissa les cheveux et se tourna vers elle.

— Ne t'en fais pas. Je vais bien. Comme toujours.

— D'accord, dit Gwen en lui prenant la main. Si tu le dis.

— Lady Leclair doit beaucoup t'apprécier, reprit Arthur. Elle n'a pas encore tué Sidney, alors qu'il essaie de la faire danser.

— Moi aussi, je l'apprécie beaucoup. Merci, Arthur. De m'avoir amenée ici et de l'avoir invitée. Merci pour tout.

— Mince, je me ramollis, soupira Arthur. Qu'est-ce que j'y gagne, moi ? Presque rien. C'est ridicule.

La princesse posa maladroitement la tête sur son épaule.

— On n'était pas partis du bon pied, tous les deux – ne ris pas. J'ai quelque chose à te dire et je ne veux pas que tu m'interrompes.

Arthur acquiesça. Elle rassembla ses idées avant de continuer :

— Pendant longtemps, je me suis sentie... perdue. Je ne comprenais pas ce que j'éprouvais, ni pourquoi. Tu es la première personne à m'avoir percée à jour. Certes, tu t'en es servi pour me faire chanter, mais c'était un mécanisme de défense. Ce que j'essaie de dire, c'est que les choses ont tout de suite été claires pour toi. Je n'ai pas eu besoin de me justifier ni de m'expliquer pendant des heures. Je ne pensais pas que ça me ferait autant de bien. Quand on en a parlé pour la première fois, malgré ton attitude déplorable, tu m'as donné l'impression d'être... parfaitement normale. Ça peut paraître bête, mais je t'ai toujours senti de mon côté, même quand tu me détestais. Et ça m'a rendue plus courageuse. Voilà pourquoi je tenais à te remercier.

Arthur ne répondit pas. Quand Gwen releva la tête, elle aurait juré voir scintiller quelques larmes dans ses yeux.

— On s'est tous les deux ramollis, conclut-il d'une voix rauque, en se passant sa manche sur le visage. Je me demande ce que ce mariage va donner. Il faudra bien que l'un de nous porte la culotte ! Tiens, ça me fait penser... J'ai un cadeau pour toi, ajouta-t-il en sortant un petit paquet de sa poche. J'aurais dû te le donner depuis longtemps, mais... peu importe. Tout y est, même les pages déchirées. J'ai vérifié.

Gwen contempla son journal, ces quelques centaines de pages qui renfermaient tous les désirs, la tristesse et la solitude de son enfance.

— Tu as passé un bon anniversaire ? l'interrogea-t-il.

Elle regarda Sidney qui tentait de soulever Bridget du sol, avant d'en être dissuadé par un regard menaçant. Adah faisait tourbillonner Elaine, qui poussait des cris de joie, tandis qu'Agnès riait aux larmes.

— Le meilleur de ma vie.

Après son anniversaire, Gwen sembla disparaître de la vie d'Arthur.

Il supposa qu'elle avait été engloutie par les préparatifs du mariage – une occupation essentiellement féminine, a priori, puisque lui-même était épargné jusque-là. De temps à autre, il la croisait au dîner ou dans les couloirs, toujours flanquée de sa mère. Elle ne pouvait plus le recevoir dans ses appartements le soir ni assister au tournoi durant la journée. Sidney et lui, en revanche, s'y rendaient fréquemment. Le valet faisait mine de ne pas comprendre que son maître espérait y apercevoir Gabriel, qui l'évitait avec soin. Malheureusement, les hommes de la famille royale étaient aussi très pris par des réunions de stratégie militaire sans fin. Arthur commençait à devenir nerveux.

— Qu'est-ce qui se passe, aujourd'hui, bon sang ? s'agaça-t-il un après-midi.

Il était de mauvaise humeur après avoir erré dans les diverses cours du château avec Sidney, tenté d'aller déjeuner en ville, puis renoncé car les rues étaient trop bondées. Il ne se souvenait pas d'une telle affluence durant ses précédents étés à Camelot. Mais à l'époque, il était beaucoup plus petit et moins observateur.

— Il va y avoir une espèce de banquet, ce soir, l'informa Sidney à contrecœur. Agnès m'en a parlé. Un défilé des jeunes filles les plus convoitées d'Angleterre, spécialement invitées pour que le prince puisse les ignorer.

— Formidable, grommela Arthur en ouvrant une porte si violemment qu'elle claqua contre le mur. Tant mieux pour lui.

— Vous allez venir au verger avec Agnès et moi. On va jouer aux cartes, se rouler dans l'herbe et s'amuser, au lieu de se soûler, de taper sur les gens et de faire des bêtises. D'accord, Art ?



— Hum.

— Je veux vous entendre le dire.

Arthur contempla le couloir qui s'étirait devant lui, comme s'il espérait y trouver la solution à son problème.

— En fait, je vais plutôt repasser chez nous pour me changer.

— Évidemment, soupira Sidney.

Lucifer, qui dormait sur le lit d'Arthur au moins une nuit sur deux, avait profité de leur absence pour s'appropriier les lieux. Des traînées de sang frais maculaient le sol sous la fenêtre, signe qu'une malheureuse souris n'avait pas survécu. Quant aux livres restés entassés sur le rebord de la fenêtre depuis qu'on les lui avait envoyés de Maidvale, ils étaient éparpillés par terre.

— Saleté de chat, râla Arthur en se penchant pour les ramasser.

Le plus lourd et le moins attrayant des obscurs ouvrages arthuriens sélectionnés par Mrs Ashworth s'était ouvert dans sa chute. Lorsqu'il le souleva et déplia les pages cornées, une feuille s'en échappa.

Il ne s'en serait pas soucié si ses yeux n'avaient pas été attirés par la calligraphie d'une phrase, rédigée en brittonique commun. Il commença à la traduire par réflexe puis se figea, persuadé qu'il avait mal compris. Le cœur battant, il rassembla le reste des documents, les étala sur son lit et se plongea dans leur lecture.

Une heure plus tard, il faisait exactement ce contre quoi Sidney l'avait mis en garde.

Bien entendu, ce n'était pas son problème si Gabriel décidait de participer à cette mascarade ridicule. Il pouvait même épouser l'une de ces pauvres filles, si cela lui chantait. Arthur ne lui en voudrait pas, d'autant que son propre mariage approchait à grands pas. Par ailleurs, il avait déjà vécu ça une fois – s'attacher à quelqu'un pour qui toute relation avec lui était forcément une erreur. Et on ne pouvait pas dire que ça lui avait réussi.

Alors pourquoi, puisque ce n'était absolument pas son problème, se dirigeait-il à grands pas vers la salle de réception ? Il n'était pas habillé pour le dîner et il s'en fichait. Sa peau, brûlante, le démangeait. Fini de se morfondre ; le moment était venu de passer à l'action.

Lorsqu'il jeta un coup d'œil par la porte, il découvrit l'assemblée habituelle de nobles de moyen rang, parmi lesquels se trouvaient ce soir-là beaucoup plus de

femmes. Il dut argumenter longuement pour que le garde de faction le laisse entrer. Apparemment, son nom ne se trouvait pas sur la liste des invités.

Gwen n'était pas assise à la table royale, ce qui lui aurait donné une excuse pour s'en approcher.

Mais Gabriel était là.

Malgré son air épuisé, il était plus beau que jamais dans sa tenue bleu ciel et argent. Ses boucles étaient délicatement coiffées, l'une de ses mains serrée sur une coupe à s'en faire craquer les jointures. Arthur resta planté là, à l'observer. Le prince, tête basse, acquiesçait tandis qu'une jolie brune en robe cramoisie lui glissait quelque chose à l'oreille. Il se mordait la lèvre et tentait de paraître intéressé.

— Bien, lança Arthur dans le vide. Merveilleux.

Il s'assit et découvrit devant lui un verre de vin abandonné. Il hésita un instant, songeant aux reproches de Gwen sur sa consommation excessive d'alcool. Mais un nouveau regard vers Gabriel eut raison de sa volonté.

— Mauvaise soirée ? lui demanda son voisin, un jeune homme fluet à la mine sombre. Bienvenue au club. Cette demoiselle est Lady Clémence de Lancaster. Qui était censée devenir *ma* fiancée. Je la connais depuis toujours. Je lui ai même écrit des poèmes.

— Courage, répondit Arthur en trinquant avec lui. Le prince ne voudra peut-être pas d'elle, et vous pourrez... comment dire ? ramasser les restes.

— Ça m'étonnerait, soupira le jeune homme, sans relever la vulgarité de l'expression. Franchement, vous l'avez vue ?

Lady Clémence était en effet ravissante, et ses regards timides laissaient supposer qu'elle ne s'en rendait même pas compte. Dans une autre vie, elle aurait fait une compagne parfaite pour Gabriel. Dans celle-ci aussi, songea Arthur – bien que d'une drôle de façon.

Il continua à boire jusqu'à ce que la musique commence, sans écouter la petite voix dans sa tête, étrangement semblable à celle de Gwen, qui lui conseillait de ralentir. Puis il nota que Gabriel n'invitait pas Lady Clémence à danser. Il y avait trois prétendantes en tout à la table royale, et des dizaines d'autres tentaient d'attirer l'attention du prince depuis leurs sièges moins bien placés. Quand Gabriel se leva, toutes se figèrent. Un silence de plomb s'installa, si solennel qu'Arthur avait envie de rire.

Il dut d'ailleurs le faire, à en croire l'expression choquée de ses voisins. Mais il n'eut pas le temps de le regretter, car Gabriel l'aperçut enfin.

Le rouge aux joues, il fit signe aux musiciens de reprendre d'une main qui tremblait un peu – à moins que ce soit le fruit de l'imagination d'Arthur ? Puis il rejoignit Lord Stafford en évitant adroitement sa mère, qui tentait de l'orienter vers la piste de danse.

Arthur posa son verre, le reprit, le vida. Il tira sur le col de sa chemise et regarda autour de lui, s'attendant à ce que Sidney débarque pour l'empêcher de faire une bêtise. Mais personne n'intervint, ce qui devait signifier que le ciel était de son côté. Il se dirigea vers Gabriel, un sourire aimable aux lèvres, comme s'ils étaient de vieux amis et non deux hommes qui s'étaient récemment fourré la langue dans la bouche.

— Charmante, cette Lady Clémence, dit-il au prince qui évitait son regard. Tout à fait ton genre.

— Arthur, marmonna Gabriel tandis que Lord Stafford, vêtu d'un horrible gilet en velours jaune citron, les observait d'un drôle d'air, ce n'est vraiment pas le moment.

— Je voulais juste être poli.

Arthur attrapa un nouveau verre de vin sur un plateau qui passait. Il avait conscience de se montrer provocant, mais il avait besoin d'un exutoire à toute son énergie refoulée.

— Ça fait un moment que j'essaie de te croiser, mais tu es de plus en plus difficile à trouver.

— Gwen m'a pourtant juré que tu ne buvais plus.

Arthur soupira et reposa son verre.

— Tu veux bien venir dehors avec moi ? J'ai quelque chose à te montrer.

Gabriel jeta un coup d'œil horrifié à Lord Stafford, puis secoua la tête et s'en alla comme si Arthur était un parfait inconnu dont il le laissait s'occuper.

C'était un coup bas.

— Lord Delacey, déclara Stafford avec un sourire crispé, y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous ?

— Ce n'est pas moi que vous devriez aider, répliqua le jeune homme en s'essuyant le menton. Je vais très bien, contrairement à certains. Je croyais que votre boulot était de veiller sur la famille royale ? C'est votre rôle, en tant qu'intendant de machin-chose. Gabriel n'a jamais osé vous le dire, mais il a plein d'idées formidables sur la manière de gouverner le royaume. Il faudrait juste que vous l'écoutez.

— Ah, fit Lord Stafford, surpris. Par exemple ?

— Par exemple, Tintagel !

Même si Arthur n'était pas certain d'avoir tout compris, il devait au moins essayer de le lui expliquer.

— Il voudrait investir votre or dans l'éducation, plutôt que dans ces innombrables bataillons de soldats qui arpentent le château. S'installer à Tintagel et en faire une école de professeurs, et... Franchement, vous devriez déjà savoir tout ça, si vous faisiez votre travail comme il faut.

— Le château de Tintagel ? bégaya Stafford avec plusieurs minutes de retard.

— Débrouillez-vous avec ça, conclut Arthur en pointant vers lui un doigt accusateur, avant de s'éloigner pour semer la zizanie ailleurs.

Lady Clémence de Lancaster se trouvait justement toute seule, l'air abattu.

Quand il lui proposa de danser, elle accepta non sans avoir coulé un regard à une femme plus âgée, qu'Arthur supposa être sa mère. Lady Clémence était une danseuse expérimentée, agile et clairement soulagée que quelqu'un s'intéresse à elle. Il la vit se tourner vers Gabriel à plusieurs reprises, comme si elle espérait qu'il l'observe.

Lui ne le fit qu'une seule fois. Le prince discutait, un verre à la main, avec un vieil homme, tout en suivant leur progression d'un regard inquiet. Assailli par un sentiment dangereusement proche de la culpabilité, Arthur résolut de l'ignorer. Les contours de la pièce se brouillaient, les danseurs n'étaient plus que des formes floues en périphérie de son champ de vision. Il ne voyait plus que le visage rose de Lady Clémence. Puis la musique s'arrêta et une nouvelle idée, encore plus brillante, lui vint. Pour que Gabriel vienne à lui, peut-être suffisait-il de le motiver un peu.

Il se pencha à l'oreille de la jeune fille et l'invita à sortir prendre l'air dans la cour. Il s'attendait à ce qu'elle refuse, mais elle mourait de chaud et se laissa volontiers escorter vers la porte.

— Merci, lui dit-elle avec un sourire sincère. J'étais censée converser avec le prince ce soir. Ma mère... Enfin, j'ignore pourquoi il ne m'a pas invitée à danser. Il me regardait, pourtant. Il n'a pas arrêté. Et il ne dansait avec personne d'autre. Je n'y comprends rien.

— Moi non plus, soupira Arthur.

— Nous ne devrions pas trop nous éloigner. Je n'ai pas le droit de rester seule, les gens pourraient penser...

Elle rougit sans terminer sa phrase. Arthur se sentit soudain très las.

— Ne vous inquiétez pas, je suis fiancé. Toutefois, vous pouvez m’embrasser, si vous le souhaitez. Histoire de... Je ne sais pas, de le rendre jaloux ?

— Euh, non, merci, répondit-elle en lui tapotant le bras. Mais c’est gentil.

Alors qu’elle se tournait pour partir, son visage s’illumina soudain. Arthur suivit son regard et découvrit Gabriel planté sur le seuil, éclairé dans le dos par les lumières de la fête.

— Votre Altesse, le salua Lady Clémence en faisant une petite révérence. Lord Delacey et moi allions justement...

— J’aimerais parler à Arthur, si vous le permettez. Seul à seul.

Clémence se décomposa et s’enfuit en courant, tête basse.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? demanda alors le prince à Arthur.

— J’envahis la Normandie. Tu veux m’aider ?

— Je ne trouve pas ça drôle. Tu n’aurais jamais dû venir.

— C’est *toi* qui n’aurais pas dû venir.

— Ce banquet a été organisé en mon honneur !

— Oui, et tu as l’air de t’amuser comme un fou.

Arthur s’adossa contre un mur, à la fois pour se donner une contenance et parce qu’il avait du mal à tenir debout.

— Si tu continues à sautiller gaiement comme ça, poursuivit-il, tu pourrais atteindre la vivacité d’une victime de la peste. Ou d’une souris morte. Ou... ou...

— Arthur. Va te coucher.

— Essaie donc de m’y obliger, susurra le jeune homme, qui s’en voulut un peu de le provoquer ainsi.

Gabriel avait l’air pincé et souffrant, exactement comme avant leurs baisers. Même si ce n’était pas forcément bon signe, il y avait de quoi être troublé.

— Va te coucher, répéta le prince.

— D’accord, si tu viens avec moi, lança Arthur, incapable de se retenir plus longtemps. Allez. Pour une fois, fais ce dont tu as vraiment envie.

Gabriel laissa échapper un grognement frustré, à mi-chemin entre le rire et le désespoir. Il leva les yeux au ciel comme si la vue d’Arthur lui était pénible.

— Quoi ? insista celui-ci d’un ton agacé. C’est si inconcevable que ça ?

Gabriel le dévisagea à nouveau, avec un tel sérieux qu’Arthur se sentit mal.

— Qu'est-ce qui te fait croire que te suivre dans ta chambre est ce dont j'ai « vraiment envie » ?

— Oh, je t'en prie, railla Arthur, soudain moins sûr de lui. Ne va pas prétendre que...

— Tu as bu. Tu te ridiculises et tu ne fais que compliquer les choses. Je vais rester ici, à ma place. Et puisque tu ne veux pas comprendre, je vais te dire les choses clairement : je n'ai aucune envie de te voir.

Arthur eut l'impression qu'un poing se refermait sur son cœur, lui coupait le souffle, puis le relâchait brusquement.

— Dommage, répliqua-t-il en lui décochant un sourire qu'il savait cruel. J'avais un cadeau pour toi.

— Je n'en veux pas.

Gabriel tournait déjà les talons. Arthur le retint par le bras et lui remit de force le rouleau de parchemin qu'il avait gardé sur lui toute la soirée. Il craignait que le prince ne le jette par terre, mais ce ne fut pas le cas.

— J'ai reçu des livres de chez moi, expliqua Arthur en faisant de gros efforts pour contrôler sa voix. Dont un ouvrage qui est dans ma famille depuis très longtemps. Mon père n'a jamais dû l'ouvrir, vu ce que j'ai trouvé à l'intérieur. Il n'aurait pas voulu que ça tombe entre de mauvaises mains – à commencer par les miennes. Vas-y, lis.

— Qu'est-ce que c'est ? s'impacienta Gabriel, qui n'avait toujours pas regardé le parchemin. Je n'ai pas de temps à perdre.

— Pour ça, je pense que tu vas trouver du temps. Il s'agit d'une information à côté de laquelle tu es passé, malgré toutes tes recherches. Une information que personne ne détient. Le contenu *passionnant* des lettres d'un certain Lancelot au noble roi Arthur.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Lis-les. Et ensuite, tu me diras si tu es toujours prêt à suivre l'exemple audacieux d'Arthur Pendragon.

Sur ces mots, Arthur abandonna le prince, bouche bée, serrant au creux de ses mains tremblantes un secret vieux de plusieurs siècles.

— Oh, fit Gwen. *Oh.*

— Attends d’arriver au passage du festin, lui conseilla Gabriel, tout excité.

Il se tenait devant la fenêtre du salon est, les bras croisés. En cette heure tardive, tous deux auraient dû être couchés depuis longtemps. Mais quand le prince avait frappé à la porte de sa sœur, il l’avait trouvée perchée sur un tabouret, une couturière revêche plantant des épingles dans le tissu rose pâle de sa future robe de mariée. Agnès dormait à poings fermés dans un fauteuil, et la lueur des chandelles faisait danser des ombres dans la pièce. Une fois que la couturière avait terminé ses mesures – et ses récriminations contre les princesses démesurément grandes –, Gwen s’était assise et avait demandé à son frère pourquoi il transpirait à grosses gouttes.

Sans un mot, il lui avait tendu les lettres.

— Quoi ? souffla-t-elle en parcourant le fameux passage du festin. C’est Sir Lancelot qui a écrit tout ça ? *Le Sir Lancelot* ? À Arthur Pendragon ?

— Ce sont peut-être des faux, reconnut Gabriel en se frottant les yeux. Il est capable d’avoir monté cette histoire de toutes pièces, juste pour... jouer avec moi.

— Qui ça, il ? Oh ! C’est Arthur qui te les a données ?

Gwen inspecta les lettres de plus près.

— Non, reprit-elle, je ne pense pas qu’il aurait eu la patience de rédiger tout ça. Et c’est tellement... sincère. Même si ma traduction reste assez littérale.

— Je ne comprends pas, avoua Gabriel en s’asseyant. Arthur aimait Guenièvre, qui aimait Lancelot. Tout le monde connaît l’histoire. Mais ça...

Gwen se força à détacher son regard des missives. Elles n’étaient pas spécialement bien écrites – il y avait beaucoup de répétitions, et l’imagination poétique de Lancelot

était assez limitée. Pourtant, elles dégageaient quelque chose de très touchant.

— A priori, le chevalier répond à Arthur, souligna-t-elle, ce qui veut dire que ses sentiments étaient réciproques. Et assumés, s'ils ont vraiment dansé ensemble lors de ce festin. Le reste de la correspondance doit être cachée quelque part. À moins qu'elle ait été détruite mais, dans ce cas, ils ont dû brûler des *tonnes* d'autres documents !

— Plus personne n'est celui que je pensais, murmura Gabriel avant de se prendre la tête entre les mains.

Gwen poussa un long soupir et lui tapota le bras.

— En même temps, dit-elle, c'est plutôt une bonne nouvelle. Depuis toujours, tu essaies d'être le digne héritier du grand roi Arthur, dans un pays où la moitié de la population attend sa réincarnation. Or, il s'avère que nous avons tous les deux, sans le vouloir, mis en pratique certains de ses... idéaux.

— Ça ne change rien, gémit le prince. On ne pourra jamais rendre ces lettres publiques.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Parce que ce serait le chaos ! Tout le monde crierait au canular, et on nous soupçonnerait d'avoir tout manigancé si on devait un jour révéler... Mais on ne le fera pas. On ne peut pas. Ce n'est pas comme ça qu'on va combler le fossé entre catholiques et membres du culte.

— Tu n'en sais rien. Personne ne peut prédire les réactions du peuple. Les catholiques aiment Arthur, même s'ils ne le vénèrent pas comme un dieu. Tu ne penses pas qu'on est tenus de dire la vérité ? Pour que chacun puisse se faire sa propre opinion ?

Gabriel ricana et releva la tête.

— Non, je ne le pense pas. Je regrette même d'avoir lu ces lettres.

— Pourquoi ?

Gwen les serra contre sa poitrine comme si elle craignait que son frère s'en empare pour les jeter au feu.

— Parce qu'elles ne font que compliquer une situation déjà inextricable, dit-il. Maintenant que je suis au courant de leur existence, je vais devoir... prendre une décision.

La princesse se mordit la lèvre, très fort, pour ne pas répondre. Gabriel n'était pas en état d'entendre ce qu'elle avait sur le cœur.



— Que t’a dit Arthur en te les donnant ?

Avec un peu de chance, il avait gratifié le prince d’un de ses petits discours sur le courage et l’audace.

— Rien. Il s’est contenté de me les fourrer dans les mains.

— Ah. Je vois que ça ne s’arrange pas, entre vous deux.

— Il n’y a pas de « nous deux ». Tu es bien placée pour le savoir. Tu viens d’essayer ta robe de mariée, bon sang !

— Oui et, une heure avant, j’embrassais Bridget dans l’armurerie.

Gabriel faillit s’étrangler.

La princesse avait dû inventer toutes sortes d’excuses pour échapper à sa mère et recruter Agnès pour la logistique. Mais les dix minutes de bonheur qu’elle avait passées avec la chevaleresse en valaient la peine. Plaquée contre un mur, à côté d’une des armures de son frère, elle avait senti chaque parcelle du corps de Bridget se presser contre le sien. Jusqu’à ce que quelqu’un passe derrière la porte, qu’elle s’arrache à son étreinte et s’enfuie sans même lui dire au revoir.

— Attends, maintenant, vous vous *embrassez* ? C’est arrivé quand ?

— Euh, juste après la tentative d’assassinat. Et puis le jour de mon anniversaire. Bref, plusieurs fois.

— Eh bien, je suis content pour toi.

— Merci. Moi, je le serais davantage si on n’avait pas besoin de se cacher. Et je n’aurais jamais cru cela possible, mais... Gabe, ces lettres pourraient tout changer. Pas seulement pour nous. Y as-tu songé ?

Son frère garda le silence un instant, comme s’il essayait de mettre de l’ordre dans ses idées.

— J’ai trouvé un poème un jour, tout au fond de la bibliothèque. Rédigé par Mordred.

— Mordred écrivait de la *poésie* ? s’exclama Gwen, aussi enchantée qu’horriifiée.

— Oui. C’était très mauvais. Il exprimait combien il se sentait incompris, quel homme cruel était son père... Mais ça m’a troublé. J’ai lu beaucoup de choses à son sujet, et consulté beaucoup de documents de sa main. Ils étaient tous très officiels, même ses lettres. On dirait presque que ces gens n’étaient pas réels, tu ne trouves pas ? Ça vaut aussi pour notre père, qu’on connaît pourtant si bien. Il n’est jamais seulement

notre père. Il est... intouchable. Différent. Il ne se sépare jamais de sa couronne, même quand il la retire. Alors que ce poème ridicule de Mordred était terriblement humain.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que ces gens étaient réels ! Et Père plus que n'importe qui. Quant à toi, tu peux aussi devenir roi en restant toi-même. Rien ne t'oblige à conserver ta couronne en toutes circonstances.

— Si seulement c'était vrai...

Gwen se sentit soudain épuisée. Elle avait la tête lourde et rêvait de regagner son lit pour pouvoir réfléchir tranquillement à tout ça au réveil. Mais avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, Gabriel sursauta.

— Tu as entendu ?

— Quoi donc ?

Il la fit taire et tendit l'oreille, la tête inclinée sur le côté. Gwen distingua alors des gémissements étouffés qui semblaient provenir du couloir.

— J'appelle la garde, déclara Gabriel en tendant la main vers sa dague.

— Non, ce n'est pas... Gabe, je crois que c'est Arthur.

— Bon Dieu, jura ensuite quelqu'un, dont la voix ressemblait beaucoup à celle de Sidney.

On entendit le choc sourd d'un corps qui s'effondre. Agnès se réveilla en sursaut et courut ouvrir la porte.

— Sid ! s'exclama-t-elle.

Une seconde plus tard, elle disparaissait. Gwen et Gabriel échangèrent un regard avant de la suivre.

Dans le couloir, non loin de l'escalier est, ils découvrirent Arthur affalé sur la moquette. Sidney était penché sur lui et les gardes des alentours les observaient tranquillement depuis leur poste, habitués aux frasques du fiancé de la princesse.

— Non mais je rêve, soupira Gwen en s'approchant. J'ai cru que vous aviez de vrais problèmes. Sid, combien de verres a-t-il... Oh !

Contrairement à ce qu'elle pensait, Arthur n'était pas seulement ivre. Son chapeau venait de tomber, révélant son visage tuméfié, et sa chemise était imbibée de sang sous sa veste. Il essaya d'ouvrir les yeux, mais ceux-ci roulèrent aussitôt dans leurs orbites. Il s'était évanoui.

— Merde, lâcha la princesse en s'agenouillant près de lui pour écarter ses cheveux. Que s'est-il passé ? Comment avez-vous fait pour le ramener jusqu'ici ?

Sidney jeta un coup d'œil aux gardes et baissa la voix.

— Il a été agressé. Plusieurs hommes lui sont tombés dessus derrière la taverne. Il avait suivi un garçon, un blond qu'il connaissait déjà. Mitchell, je crois. Quand je l'ai trouvé, il était à terre et se faisait rouer de coups de pied. Au début, il était conscient. Il a fait la plus grande partie du chemin tout seul et vient juste de s'effondrer.

Gwen regarda Gabriel, dont les mâchoires étaient tellement serrées qu'il allait bientôt se casser une dent.

— Vous n'auriez jamais dû le quitter d'une semelle ! hurla-t-il à Sidney, qui recula comme s'il venait de prendre un coup. C'est votre travail, non ?

— Ne restez pas plantés là, ordonna Gwen aux gardes. Ramenez-moi le médecin. Tout de suite.

Ils étaient déjà partis quand elle eut une autre idée.

— Agnès, vous voulez bien aller chercher le sorcier ?

— À votre avis, répondit Sidney à Gabriel, pourquoi je n'étais pas avec lui dans cette ruelle sombre ? J'étais resté à l'intérieur pour m'assurer que personne ne les suivait. Le temps que j'arrive, c'était trop tard. Ses agresseurs se sont enfuis et j'ai jugé que...

Derrière la colère du valet, Gwen devinait aussi une intense émotion.

— C'était une embuscade, conclut-il. Ils ne savaient sans doute pas à qui ils avaient affaire, à part qu'il avait l'air riche. Ils ont dû être déçus. Il n'avait pas un sou en poche.

« Alors ils se sont vengés sur son visage, songea la princesse. Sur son corps et sur sa fierté. »

Elle tâta doucement l'épaule d'Arthur pour voir si elle était indemne. Il avait les bras repliés sur le torse, comme s'il s'attendait à recevoir une nouvelle raclée. Sidney retira sa veste et la roula en boule sous la tête de son maître. Gabriel, lui, n'avait toujours pas bougé.

— Prends-lui la main, murmura Gwen.

Il la regarda, sonné.

— Prends-lui la main ! Sidney, vous pouvez soulever l'autre ? Je voudrais m'assurer qu'il ne saigne plus.

Les deux hommes obéirent. Arthur gémit lorsqu'ils écartèrent avec précaution ses bras de son corps. Gwen emprunta la dague de son frère afin de découper sa tunique, si

raide et trempée de sang qu'elle tomba sur le côté. Sa poitrine était couverte de contusions violacées. La princesse n'osait pas imaginer à quoi elle ressemblerait le lendemain, même si, par chance, il n'y avait aucune plaie visible. Le sang devait donc provenir de son menton, de sa tempe ou de sa pommette.

— Il a peut-être des os cassés, signala-t-elle.

Elle frissonnait en songeant aux chevaliers qui succombaient parfois à de mystérieuses blessures internes après la fin d'un tournoi.

Quelqu'un approchait à pas vifs dans le couloir. La jeune fille leva les yeux, s'attendant à voir le visage solennel du médecin, mais c'était Bridget. Elle sortait de son lit, une épaisse chemise de nuit coincée dans son haut-de-chausses et les cheveux tout ébouriffés. Pour la première fois de la soirée, Gwen eut envie de pleurer.

— Que s'est-il passé ? s'enquit la chevaleresse en lui posant une main sur l'épaule. Agnès m'a prévenue.

— Des voleurs. Derrière l'auberge, résuma Sidney, qui n'avait pas le courage de répéter toute l'histoire.

Cette réponse suffit à Bridget.

— Laquelle ?

— *La Table Ronde*. La... La plus petite des deux. Mais ils ont filé depuis longtemps.

— Je m'en doute. À quoi ressemblaient-ils ?

Sidney les lui décrivit en des termes si vagues qu'il y avait peu de chances qu'on puisse les retrouver. La jeune femme l'écouta néanmoins avec attention, enregistrant chaque information.

— D'accord, conclut-elle. Je reviens.

Avant que Gwen ait pu réagir, elle vérifia d'un coup d'œil que la voie était libre, puis se pencha pour déposer un baiser sur ses cheveux. La princesse ferma les yeux et des larmes brûlantes s'en échappèrent. Lorsqu'elle les rouvrit, Bridget n'était plus là.

Le médecin arriva enfin, suivi de deux apprentis ainsi que du sorcier. Aussitôt, Gabriel lâcha la main d'Arthur. Ils avaient apporté un brancard sur lequel ils hissèrent le jeune blessé, dont la tête ballottait sur le côté. Sidney leur emboîta le pas.

— On devrait les accompagner, dit Gwen à son frère, toujours assis par terre, les manches de sa chemise trempées de sang.

— Je ne peux pas, répondit Gabriel.

Elle mourait d'envie de lui expliquer sa façon de penser, mais cela n'aurait servi à rien. Alors elle le laissa seul et se dirigea vers la chambre d'Arthur, en essayant d'ignorer la traînée de gouttes rouges qu'il semait derrière lui.

Arthur s'efforçait de ne pas respirer trop fort. Car c'était douloureux.

Il aurait voulu demander à Gwen d'arrêter de faire cette tête – elle était effrayante, dans ces moments-là, plus hautaine et autoritaire que jamais. Mais il s'aperçut soudain qu'elle pleurait et que ce ne serait pas très poli. Un homme affreux n'arrêtait pas de venir lui tâter le corps avant de lui faire boire des potions. Parfois, quand cela durait trop longtemps, Gwen ou Sidney se fâchaient et le chassaient. Arthur les en aurait remerciés s'il avait pu parler. Mais pour parler, il fallait respirer.

De temps à autre, au milieu de ce qui ressemblait à une interminable nuit, l'obscurité et la souffrance l'assaillaient de toutes parts. Il avait l'impression que sa poitrine allait voler en éclats, qu'aucun être humain ne pouvait supporter une telle pression. Gabriel était là, lui aussi. En louchant au maximum, Arthur parvenait tout juste à distinguer son visage, comme un point de lumière dans le noir. Le prince ne pleurait pas mais avait également une mine affreuse.

« Qui t'a fait de la peine ? » voulait lui demander Arthur. Chaque fois qu'il essayait de prononcer ces mots, les ténèbres l'enveloppaient.

Il rêvait de garçons aux cheveux d'or qui l'embrassaient passionnément puis le laissaient en sang ; de vols de corneilles surgissant des arbres par centaines, jusqu'à masquer le ciel ; de sa mère, sous la forme d'un fantôme plus que d'une personne, lui chantant des chansons dans une langue familière mais incompréhensible, ou posant quelque chose de doux et frais sur son front pendant qu'il s'accrochait à sa jupe en sanglotant. Il rêvait de Gabriel monté à cheval, une couronne de feu sur la tête. Il essayait de le mettre en garde contre les flammes, mais le prince le savait déjà et

souriait tristement, sans rien faire. Quand il tendait une main hors du brasier, Arthur s'avavançait pour la prendre, mais Gwen le devançait et il se retrouvait seul.

La première fois qu'Arthur ouvrit un œil et comprit où il était, il sentit que quelque chose n'allait pas, sans pouvoir mettre le doigt dessus. Il tourna délicatement la tête sur le côté, l'effort faisant battre le sang à ses oreilles, et découvrit une masse de tresses auburn sur son oreiller. Il avait mal à la tête. Mal à la poitrine. Mal à tellement d'endroits qu'il ne savait même plus où.

— Tu es dans mon lit, dit-il d'une voix étonnamment faible et rauque.

Gwen remua, puis le regarda.

— En effet.

Elle était tout habillée et avait les joues roses.

— Tu t'es perdue ? lui demanda Arthur.

Puis il ferma les yeux car un élancement atroce venait de traverser son corps, lui faisant voir de petites étoiles.

— Sidney avait besoin d'une pause. Il a passé des heures assis sur cette chaise à te surveiller. Sans même cligner des yeux.

La princesse s'assit en prenant soin de ne pas le bousculer.

— Ta réputation est fichue, lui signala son fiancé en clignant des paupières.

Gwen alla lui chercher un verre d'eau. Lorsqu'il voulut le prendre, il constata que ses mains ne lui obéissaient plus. Il ne comprenait pas pourquoi il était épuisé alors qu'il venait de se réveiller ; tous ses membres étaient lourds, sans force. Gwen essaya de le faire boire, mais il s'étrangla et recracha l'eau froide, qui lui dégouлина dans le cou. Ce n'était pas désagréable. À vrai dire, il réagit à peine.

— C'est un peu tard pour s'en inquiéter, répondit la jeune fille. Les gens pensent qu'on batifole depuis le début de l'été. Tant que je ne sors pas d'ici enceinte, ça ira.

— Alors viens, croassa Arthur. Soulève ta jupe. Arrêtons de tourner autour du pot.

Sa plaisanterie manquait de conviction. Il ne sentait presque plus ses mains, et cela commençait à l'angoisser.

— Arthur ? reprit Gwen d'une voix soudain très lointaine.

Il n'aurait pas su dire s'il avait refermé les yeux ou si le monde était devenu noir. Quelque part, il distinguait le ronronnement d'un chat.

— Art, ça va ?

— Ils ont... Ils m'ont transmis un message, marmonna-t-il, bien qu'il n'ait pas la moindre idée de ce que cela signifiait.

— Art, paniqua la princesse, regarde-moi !

Il essaya, vraiment. Personne n'aurait pu prétendre le contraire. Mais Gwen demeura hors d'atteinte.

Bridget n'essayait pas de faire boire Arthur. Elle n'était pas non plus grimpée dans son lit. Assise sur une chaise, elle ne lisait pas, n'écrivait pas, ne fredonnait même pas. Elle regardait droit devant elle, perdue dans une autre réalité, Lucifer endormi sur ses genoux. Après l'avoir observée durant cinq minutes à travers ses paupières mi-closes, Arthur décida de lui annoncer qu'il était réveillé. Au même instant, elle prit la parole :

— Vous faites très mal semblant de dormir.

— Au contraire, protesta-t-il, la gorge sèche. Je vous regarde depuis une heure.

— C'est faux.

— Vous avez raison. C'est faux.

La chevaleresse se leva, dérangeant Lucifer.

— Je vais chercher Sidney.

— Bridget ? J'ai rêvé, ou bien vous avez... L'autre soir, pendant que je somnolais, Gwen a dit que vous étiez retournée à la taverne pour « casser des dents ».

— Façon de parler.

— Vous avez retrouvé un des coupables et vous lui avez ouvert le crâne comme une coquille de noix.

— Gwen exagère, affirma Bridget en ouvrant la porte. La tête de ce type était beaucoup moins dure qu'une noix. Elle ressemblait plutôt à un œuf. Un petit œuf tout fragile.

Arthur éclata de rire et, soudain, un souvenir lui revint en mémoire.

— Ils m'ont dit quelque chose...

Malgré ses efforts, il était incapable de se rappeler quoi.

— Le crâne d'œuf ne vous a rien expliqué ? demanda-t-il.

— Non. Ils vous ont baratiné pour vous faire sortir, c'est ça ? Pour vous voler ?

— Non, c'était... Je ne sais plus.

Après une dernière tentative pour se remémorer la scène, il s'endormit d'un coup.



Arthur ne remarqua la présence de Gabriel que lorsque celui-ci se précipita vers la porte.

— Lâche, grommela-t-il.

Il mourait de chaud. Il crut d'abord que les volets étaient restés ouverts et que le soleil l'inondait de ses rayons, avant de se rendre compte, avec une lenteur ridicule, qu'il faisait nuit. Cela expliquait l'obscurité, le silence et le fait que le prince soit en chemise de nuit. Lucifer, roulé en boule au pied de son lit, semblait bien moins grincheux que son maître.

— Tu as de la fièvre, déclara Gabriel. On t'a donné des calmants. Ça va et ça vient.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda Arthur, irrité de s'entendre parler d'une petite voix effrayée.

Il ne pouvait pas s'arrêter de frissonner. C'était très embarrassant.

— Tu as plusieurs côtes fracturées. Tu as également reçu un violent choc à la tête, et on a cru que... Mais l'œdème commence à se résorber. À part ça, tu as un poignet cassé. Le même que quand on était petits. D'après le médecin, il s'est mieux ressoudé cette fois-ci, mais tu ne pourras peut-être plus l'utiliser comme avant. Au niveau des jambes, tu n'as que des contusions. Enfin, ils t'ont broyé le nez. Ça a beaucoup saigné.

Gabriel fit mine de s'avancer vers le lit avant de se raviser, l'air très mal à l'aise. Ses yeux ne cessaient de se promener du sol au plafond sans jamais s'arrêter sur Arthur.

— Le pire, c'était ton crâne. Au début, on pensait que tu allais y rester. Puis que tu ne pourrais plus parler. Ni marcher. Ni rien faire. Tu as réussi à prononcer quelques phrases cohérentes devant Gwen et Bridget il y a deux semaines, et ensuite... la fièvre a débuté. Sans qu'on sache pourquoi.

— Deux semaines ? répéta Arthur, la gorge nouée. Combien... Depuis combien de temps je suis ici ?

Pas de réponse. Dans la pénombre, ses yeux le brûlèrent et sa vue se brouilla.

— Gabriel ? appela-t-il pour s'assurer qu'il était toujours là.

— Ça fait un mois.

Arthur laissa échapper un cri qui ressemblait à un sanglot.

— Ne pleure pas...

Le prince s'assit sur le bord du lit et lui prit la main.

— Je ne pleure pas.

Mais dans ce cas, pourquoi ses joues étaient-elles mouillées ? Et pourquoi avait-il tant de mal à respirer ? La chaleur était vraiment insupportable. Il avait les poumons en feu. Il aurait voulu demander à Gabriel d'ouvrir la fenêtre – de *le jeter* par la fenêtre, de le balancer dans les douves et de le laisser couler vers leurs profondeurs merveilleusement fraîches.

— Je suis là, dit le prince d'une voix douce.

— Non, justement, gémit Arthur, qui se mit à pleurer pour de bon.

Chacune de ses respirations douloureuses se répercutait dans ses os.

— Mais si.

Gabriel posa une main glacée sur son front. Comment pouvait-on avoir la peau aussi froide sans être mort ?

— Ne pars pas, murmura Arthur en fermant les yeux.

Puis il le répéta, comme une prière ou une incantation :

— Ne pars pas. Ne pars pas. Ne pars pas.

De tous les spectacles affligeants qu'il lui avait été donné de voir, les larmes de Sidney comptaient parmi les pires. Arthur en fut même agacé : comment son valet osait-il pleurer, comment pouvait-il s'abaisser à ça, alors que ce n'était pas lui qui était alité ?

— Arrête, ordonna-t-il entre deux claquements de dents.

Sidney s'essuya le visage d'un geste brusque. Il avait les yeux injectés de sang et des cernes si noirs qu'on aurait dit des coquards.

— Tu as une tête affreuse, commenta Arthur.

— Et vous, vous ressemblez à un squelette. On dirait que vous êtes mort depuis une semaine.

— C'est peut-être le cas.

Une vague de nausée assaillit Arthur. Il se sentait vide et ne se rappelait pas quand il avait mangé pour la dernière fois. En revanche, il se souvenait très clairement qu'on l'avait aidé à utiliser un pot de chambre, ce qu'il aurait préféré oublier.

— Je ne suis pas certain de vouloir connaître la réponse à cette question, mais... on m'a rasé la tête, ou quoi ? J'ai l'impression de ne plus avoir de cheveux.

— Si, quelques-uns.

— Zut alors.

Même si ce n'était pas bien grave, Arthur avait toujours été très fier de ses cheveux.

— J'ai déconné, déclara Sidney d'une voix douce, les yeux rivés sur ses mains. J'ai vraiment déconné, Art.

— Mais non.

— Ne dites pas ça. Ne me dites pas ce que j'ai fait ou non. Je sais foutrement bien que je n'ai pas été à la hauteur !

— Tu pourras me crier dessus autant que tu voudras quand je serai mort, répliqua Arthur.

Sidney se leva et donna un coup de pied frustré dans sa chaise, qui heurta le lit.

— Hé !

— Merde, merde... Je vous ai fait mal ?

— Ma tête, gémit son maître. Tu peux... Le médicament qui me fait dormir, tu veux bien...

Sidney sortait déjà en courant pour aller le chercher.

Gwen ne dormait pas. Mais elle ne faisait rien de spécial. Comme les préparatifs du mariage avaient été mis en pause en attendant que la survie de son fiancé soit confirmée, sa mère la laissait tranquille. Alors qu'elle aurait dû en être soulagée, elle se retrouvait avec beaucoup trop de temps libre. Elle qui rêvait de retrouver sa solitude paisible ne savait plus comment occuper ses journées. Les seuls moments de répit étaient les visites de Bridget, quand celle-ci parvenait à échapper aux obligations du tournoi.

— Qui est avec lui ? lui demanda la chevaleresse ce jour-là. De la part d'Elaine, ajouta-t-elle en brandissant un plateau de brioches aux raisins secs et aux épices.

— Oh, tu la remercieras de ma part, répondit la princesse depuis son fauteuil.

Elle avait les yeux douloureux et gonflés à force de pleurer. Elle était épuisée, vidée, incapable d'effectuer la moindre tâche.

— Sid est à son chevet, reprit-elle. D'ailleurs, il serait temps qu'il aille se reposer.

— Il ne veut pas, soupira Agnès. Même quand il n'est pas là-bas, il ne dort pas.

Gwen aurait pu lui demander comment elle savait si Sidney dormait ou non. Mais à ce stade, la question ne se posait plus vraiment.

— Ils ont dit quelque chose, pour sa tête ? continua Bridget en posant son plateau pour venir s'asseoir à côté de la princesse.

Quand on avait rasé le crâne d'Arthur – ce qui avait fait pleurer Gwen aussi fort que s'il s'était agi de ses propres cheveux –, le médecin avait découvert qu'il était bizarrement enflé. L'expression qu'il avait eue alors ne laissait pas beaucoup d'espoir.

— Non, ils n'en ont pas parlé, murmura la princesse avant de fondre en larmes.

Elle était dans un tel état qu'elle ne vit même pas Agnès quitter la pièce. Mais elle sentait les mains de Bridget sur elle, caressant son visage et son dos. Alors, avec la sensation d'être ridicule, petite et perdue, elle tendit les bras et se blottit contre la poitrine de la chevaleresse afin de sangloter librement.

— Tu as besoin de dormir, dit Bridget quand ses sanglots se transformèrent en reniflements. Allez, au lit.

Gwen se retrouva bientôt dans sa chambre, assise sur son matelas. À travers ses larmes, elle regarda Bridget lui retirer ses chaussures avec des gestes délicats. Elle se pencha vers elle pour l'embrasser mais la jeune femme l'arrêta.

— Ce n'est pas dormir, ça.

— Reste, supplia la princesse, qui ne se souciait plus de préserver les apparences. S'il te plaît.

Bridget la dévisagea un moment. Elle devait faire vraiment peine à voir car, quelques secondes plus tard, la chevaleresse ôta elle aussi ses bottes et la rejoignit sur le lit.

Épuisée, la princesse ne réagit pas. Toutes deux s'allongèrent, encore habillées, les yeux rivés sur le baldaquin.

— Je ne l'aime même pas, soupira finalement Gwen.

— Il est attachant.

— Oui, comme une sangsue ou du lierre qui s'attache à un arbre pour l'étouffer.

— Tu peux continuer à le critiquer, si ça t'aide à te sentir mieux.

— Pas vraiment. On peut parler d'autre chose, s'il te plaît ?

— De quoi ?

— De ce que tu veux.

— J'ai encore remporté la joute, hier. C'est la première fois que je vais aussi loin dans un tournoi royal. Il ne reste plus que quelques épreuves.

— Oh ! s'exclama Gwen, en appui sur un coude. C'est... C'est formidable. Tu aurais dû me le dire avant.

— Ça ne m'a pas semblé important, vu les circonstances.

— Bien sûr que c'est important. Tu es incroyable. Gloire à la maison Leclair, ton honneur rejaillit sur ton nom, bla bla bla.

Bridget rit doucement.

— D'autres membres de ta famille ont déjà participé à des tournois ? l'interrogea la princesse.

— Non. Mon père aurait aimé, mais il s'est blessé au genou lors d'une chute de cheval. Et la maison Leclair n'existe que depuis trois générations. Mon grand-père a choisi notre nom lui-même.

— Ah bon, pourquoi ? Le vôtre ne lui plaisait pas ?

— Il n'y a pas de nom de famille au Sukhothai. Je crois qu'il a trouvé Leclair dans un livre.

— Lequel ?

— *Le Grand Livre des noms qui sonnent vaguement français*, répliqua la chevaleresse d'un ton si sérieux que Gwen pouffa. J'ai un surnom en taï, mais ça veut dire « grenouille ». J'aimerais autant éviter qu'il se répande à la cour.

— Grenouille ?

— À part ça, continua Bridget, pressée de changer de sujet, Sir Marlin a été éliminé hier. C'était vraiment une très bonne journée.

— Tant mieux, se réjouit Gwen, à qui l'image du Couteau quittant Camelot la queue entre les jambes redonnait le sourire. Dis, si tu remportes le tournoi, tu t'arrêteras là ? Tu estimeras ta mission accomplie ?

— Comment ça ?

D'un geste machinal, Bridget attrapa le bout d'une des tresses de Gwen et la défit doucement.

— Eh bien... bégaya la princesse, qui avait du mal à rester concentrée, j'imagine que tu n'enchaîneras plus les tournois à travers le royaume, que tu trouveras... d'autres choses à faire. Ça doit être pénible, d'être sans cesse rabaissée parce que tu es une femme. Tu dois en avoir assez.

— Non, répondit Bridget, dont les doigts s'immobilisèrent. Non, je ne crois pas que j'arrêterai. J'aime trop ça. Certes, ça représente beaucoup d'efforts pour une infime récompense, mais j'ai appris à apprécier les bons comme les mauvais côtés. Il suffit de rester positive et de s'entourer de personnes de confiance. Et puis, je sens que je n'ai pas atteint mon meilleur niveau. Je peux encore progresser.

Il y eut un bref silence durant lequel Gwen réfléchit à ce qu'elle venait d'entendre. Le cœur battant la chamade et le sang bourdonnant dans les oreilles, elle rassembla son courage pour poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Que va-t-il se passer à la fin de l'été ?

Bridget avait fini de défaire la première tresse et en attaquait une autre.

— On jettera des marrons à la tête de Sidney.

— Je suis sérieuse.

— Moi aussi. Ça ne devrait pas être trop compliqué, vu la taille de son crâne.

Gwen s'écarta et s'assit.

— Bridget. À la fin de l'été, quand le tournoi prendra fin et que tout le monde partira...

La chevaleresse la regarda, impassible.

— Qu'est-ce que tu me demandes, au juste ?

— Je ne sais pas.

— Que veux-tu que je te dise ?

— Je ne sais pas !

— Bien sûr que si, tu le sais.

— D'accord. Tu as gagné. Je voudrais que tu restes. Reste à la cour avec moi.

Bridget ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, la princesse eut du mal à la regarder en face.

— Pour faire quoi ? Pour être ta dame de compagnie ? Porter de jolies robes, t'accompagner au bal et t'admirer de loin tous les soirs ?

— Non ! Enfin, si, c'est possible. D'accord, c'est même sûr. Mais ça te serait vraiment insupportable ?

— On se connaît à peine, rappela Bridget d'une voix si douce et compréhensive que Gwen eut envie de donner un coup de poing dans un mur.

— Justement. Ce que je connais de toi me donne envie de te découvrir davantage. Si tu pars, on n'en aura jamais l'occasion. Les tournois ne vont pas s'arrêter du jour au lendemain. Tu pourrais faire une pause d'un an, tu pourrais...

— Ne parlons pas de ça maintenant, décréta Bridget d'une voix calme, qui parut sonner le glas de leur relation aux oreilles de la princesse.

Elle était partie du principe que ses sentiments étaient réciproques mais, soudain, elle n'en était plus si sûre. La chevaleresse et elle n'avaient fait que s'embrasser – de nombreuses fois, certes, volant de précieuses minutes dans des coins tranquilles où Gwen pouvait s'abandonner entièrement aux lèvres douces et à l'étreinte solide de

Bridget. Mais cela ne signifiait peut-être rien. Et si elle se fourvoyait depuis le début ? Elle eut soudain l'impression d'être plongée dans un bain d'eau glacée.

— Si, je veux en parler maintenant, insista-t-elle. Qu'est-ce qui t'empêche d'arrêter temporairement la compétition ? Le temps qu'on essaie de... construire quelque chose ?

Bridget soupira et se passa une main sur le visage.

— J'attends davantage de la vie. Je me bats pour ça depuis des années, j'ai encaissé des bleus, des fractures, j'ai saigné pour ça. Alors ce que tu me proposes... Je suis désolée. Je tiens beaucoup à toi, mais ça ne me suffira pas.

Gwen se rallongea, écrasée par une chape de plomb. Elle ferma les yeux et, de nouveau, sentit les larmes couler sur ses joues.

— Pourtant, je sais ce que je veux, maintenant, gémit-elle.

— Gwen, répondit Bridget en lui prenant la main, l'été n'est pas encore terminé. Je suis toujours là et je reviendrai l'année prochaine. Je pourrais même passer pour Noël.

— Noël ? répéta la princesse, horrifiée. Je ne tiendrai jamais jusque-là !

— S'il te plaît, ne pleure pas. Viens là.

Gwen se laissa enlacer. Elle avait l'impression de partir à la dérive, même quand la chevaleresse lui embrassa le sommet du crâne et lui conseilla de dormir. Elle était trop épuisée et accablée pour lui présenter des arguments convaincants, et puis... qu'y avait-il à ajouter ? Bridget ne resterait pas. Ses sentiments pour elle n'étaient pas assez forts. Ça faisait mal, si mal. Chaque seconde était désormais teintée de mélancolie et ressemblait à un adieu.

Alors que la princesse venait de s'assoupir, elle fut brusquement réveillée par des coups à la porte. Un peu perdue, elle sentit son ventre se nouer. Ça ne pouvait être que de mauvaises nouvelles. Elle bondit hors de son lit, suivie de près par Bridget. Mais le temps qu'elles atteignent le salon, Agnès avait déjà fait entrer Sidney, qui l'embrassait passionnément près du feu.

— Quoi ? lança Gwen, et ils s'écartèrent aussitôt. Ne me dites pas que vous avez tambouriné comme ça parce que vous étiez pressé de...

— La fièvre est tombée, la coupa Sidney avec un grand sourire. Ils pensent qu'il va s'en tirer.

— La fièvre est tombée, répéta la princesse en s'asseyant lourdement dans un fauteuil, le regard embué.



Derrière elle, Bridget poussa un long sifflement soulagé.

Arthur allait mieux.

Même si rien d'autre ne se passait comme elle l'aurait souhaité, sa vie valait quand même la peine d'être vécue.

Agnès et Sidney recommençaient déjà à s'embrasser.

Ils cessèrent bientôt de lui donner des médicaments contre la douleur ou des somnifères. Arthur s'en rendit compte après avoir passé une journée entière éveillé. Sidney restait assis, stoïque, au bout de son lit, obéissant sans sourire à la moindre de ses demandes. Le malade s'emporta contre le médecin, pesta, essaya de sortir de son lit pour montrer sa contrariété, mais n'obtint en retour que des litres de bouillon.

Quand Gwen lui rendit visite, elle insista pour le serrer dans ses bras alors qu'il était de mauvaise humeur, en sueur et vraiment pas à son avantage.

— Lâche-moi, grogna-t-il, incapable de se défendre. Tu es ridicule.

— Je m'en fiche, répondit la princesse avec un sourire attendri. Seigneur, je suis si heureuse que tu sois encore là pour me parler sur ce ton. Ça ne durera pas, je te préviens. Profites-en tant que tu fais peine à voir et que j'ai pitié de toi.

Elle l'étreignit encore une fois avant de partir. Il inspira le parfum désormais familier de ses cheveux fraîchement lavés et se sentit aussitôt plus calme.

Son état s'améliorait petit à petit. Les jours commençaient à prendre forme. Il finit même par accepter de boire un peu de ce fichu bouillon, même s'il était tard et que la servante était partie pour la nuit. Sidney le lui donna à la cuillère.

— C'est un peu bizarre, commenta Arthur tandis que son valet lui soulevait le menton.

— Je fais ça depuis des semaines. C'était encore plus bizarre quand vous ne saviez plus qui j'étais ni comment utiliser une cuillère.

— J'imagine. Ce n'était donc pas le fantôme de ma mère qui me câlinait, me lavait et passait ses nuits à pleurer à mon chevet ?

— Non. C'était moi. Vous voulez du vin ?

— Non merci, répondit Arthur, et pas seulement parce que l'idée de l'alcool lui retournait l'estomac. Je crois que le moment est venu d'essayer de vivre sans. Non que ça m'ait vraiment réussi jusqu'ici. Qu'en penses-tu ?

— Sacrebleu ! s'exclama Sidney. Alors il suffisait d'un bon coup sur la tête pour vous remettre les idées en place ? Je devrais essayer.

— C'est moi qui devrais te taper sur la tête.

Sidney finit par s'endormir sur sa chaise, ce qui ne devait pas être confortable. Son maître le réveilla en l'appelant aussi fort qu'il pouvait – autrement dit, pas très fort – et lui ordonna de s'allonger sur une surface horizontale. Le valet commença par protester, puis il haussa les épaules et alla s'effondrer sur sa couchette dans la pièce voisine.

Arthur y vit un signe encourageant. S'il avait été aux portes de la mort, Sidney n'aurait jamais fermé l'œil.

Quelques heures plus tard, alors qu'il était à la fois épuisé et incapable de trouver le sommeil, il entendit la porte s'ouvrir. Au bruit des pas, il sut aussitôt de qui il s'agissait.

— Tu ne dors pas, s'étonna Gabriel.

Il était si tendu qu'Arthur eut envie de lui appuyer sur ses épaules pour le décrisper.

— Pas selon la définition officielle du terme, répondit-il.

— Tu as mal ?

Arthur remua ses bras et ses jambes. Il était comme englué dans un pot de mélasse, mais ce n'était pas vraiment douloureux.

— Non. Juste l'impression d'avoir été piétiné. Par des chevaux. De trait.

— Et ça ne fait pas mal ?

— Il faut imaginer que le piétinement remonte à un mois.

— Je vois, fit Gabriel, qui n'osait pas le regarder en face. Ton père est là, ajouta-t-il au bout d'un moment. Je l'ai croisé au dîner. Je suppose qu'il est passé te voir ?

Arthur ne pensait pas être en état d'éprouver de la colère, et pourtant... Son père était là. Au château. A priori pour rendre visite à son fils mourant. Alors pourquoi ne se tenait-il pas à son chevet ? Le jeune homme hésitait entre s'élancer à sa recherche d'un pas furieux et lui interdire l'accès à sa chambre.

— Pas encore, marmonna-t-il.

— Oh...

— Je ressemble à quoi ?

À contrecœur, Gabriel baissa les yeux vers lui. Sans la légère contraction de ses paupières, on aurait pu confondre son expression avec de la froideur.

— On a cru que tu allais mourir, dit-il. *J'ai* cru que tu allais mourir.

— Je sais, souffla Arthur en se redressant. Mais je suis là.

— Je pensais que je n'aurais jamais plus l'occasion de te parler.

— Pourquoi, tu as quelque chose à m'avouer ? Lors de notre dernière conversation, tu m'as envoyé sur les roses. Et te revoici...

Il s'interrompit brusquement, car Gabriel s'était rapproché et avait posé une main terriblement douce sur sa joue. Arthur resta immobile, tous les nerfs de son corps semblant migrer vers son visage. Il sentait le pouce du prince sur sa pommette, son menton, le coin de sa bouche. Ce dernier le dévisagea encore une seconde, puis il se pencha et l'embrassa avec une délicatesse presque insupportable avant de s'éloigner. Lorsque Arthur voulut le retenir d'une main tremblante, Gabriel se contenta de nouer ses doigts aux siens et d'inspirer profondément.

— Désolé, dit-il sans le regarder.

— Pour quoi ? Pour avant ? Ou pour ça ?

— Pour tout.

— Ce n'est pas vraiment la réponse que j'attendais.

Le malade referma les yeux, soudain trop faible pour regarder autour de lui. Ils restèrent silencieux un moment.

— Je sais ce que vous pensez, Gwen et toi, reprit lentement le prince, comme s'il pesait chacun de ses mots. Maintenant qu'on a les lettres, ça devrait être facile. Mais vous vous trompez. Il faudrait déjà que je les donne à mon père et que je lui explique à quel point elles sont importantes. Pour ma sœur et pour moi. C'est un homme bon, Arthur, mais son royaume ne tient qu'à un fil. Il ne prendra jamais le risque de tout gâcher pour si peu.

— Tu n'en sais rien, répliqua Arthur, la bouche sèche. Parce que tu n'as jamais essayé de lui dire ce que tu penses. Ce que tu veux.

— C'est faux ! se défendit Gabriel. Enfin, peut-être pas. Mais je ne me sens pas capable de mener un tel combat. Je ne suis pas aussi courageux que ma sœur et toi.

— Ha ! s'exclama Arthur avec une force qui les surprit tous les deux.

Lucifer, endormi au pied du lit, leva la tête d'un air contrarié.

— Je ne suis pas courageux, Gabriel. Je ne sais pas d’où tu tiens ça.

— Mais si, tu... tu vas chercher ce que tu veux. Tu ne laisses rien ni personne t’arrêter. Si ce n’est pas du courage, je ne sais pas ce que c’est.

— Certains, à commencer par ta sœur, diraient que c’est de la stupidité, répliqua Arthur en tendant la main vers le chat. Je suis un salaud égoïste, Gabe. Je ne pense qu’à moi et, quand les choses ne vont pas dans mon sens, je peux me montrer très désagréable – comme tu as pu le constater. Ce n’est pas du courage, juste de l’ego. Au fond, je suis lâche. Tu ne me verras jamais risquer ma peau pour quelqu’un d’autre. Ce n’est pas mon genre.

— Tu mens. Tu n’es pas du tout comme ça.

— Oh si, crois-moi, insista Arthur, essayant en vain de rire. Je suis un bon à rien égocentrique, arrogant, incapable de...

— Qui t’a dit ça ?

Arthur se tut. Il connaissait la réponse mais il n’était pas prêt à la formuler à voix haute.

— On fait la paire, toi et moi, conclut-il dans un soupir.

Dehors, le ciel s’éclaircissait et les nuages gris se teintaient d’or.

— Il est temps que tu files, ajouta-t-il.

— Pardon ? fit Gabriel, surpris par ce brusque revirement.

— Le soleil se lève.

Il aurait tellement voulu que Gabriel lui donne tort et décide de rester. Mais ils étaient effectivement aussi lâches l’un que l’autre.

Le prince s’en alla, et Arthur ne le retint pas.

Il faisait si chaud en cette dernière semaine de tournoi que les spectateurs s'arrosaient le corps de bière afin de se rafraîchir. Le résultat olfactif de cette pratique, mêlé à la sueur et au crottin de cheval, était pour le moins déplaisant.

Gwen était venue voir Bridget jouter. Les épreuves du jour détermineraient les participants à la mêlée finale, et les tribunes trépignaient d'impatience. Ses parents avaient même fait l'effort de se libérer. Assis sur leurs trônes, ils ignoraient aussi royalement que possible les mouches qui importunaient tout le monde, sans distinction de classe. La princesse avait envisagé de rester boudier dans sa chambre ou d'aller embêter Arthur, mais elle n'avait pu se résoudre à rater un tel événement. Elle aurait été incapable de se concentrer sur autre chose.

Si puéril que ce soit, elle avait hésité à venir dans l'espoir que Bridget remarque son absence et la regrette. Mais celle-ci aurait tout de suite vu clair dans son jeu. Alors Gwen avait enfilé une robe de soie vert sauge et avait pris place à côté de sa mère, la tête haute, incarnation parfaite de l'héritière digne et raisonnable. On n'aurait jamais cru qu'elle s'était endormie la veille en pleurant, déprimée par le vide qui envahirait sa vie à la fin de l'été.

L'adversaire de Bridget était un chevalier gigantesque et féroce qui aurait encaissé sans broncher un coup de bélier. Ils brisèrent chacun une lance durant la première manche ; le cheval de la jeune femme faillit même trébucher sous l'impact. Gwen se retint de bondir de son siège. Bridget parvint à calmer sa monture, prit une nouvelle lance et repartit au trot vers le géant. Quelques minutes plus tard, tout était terminé. Elle se baissa juste à temps pour ne pas être décapitée par la lance ennemie, qui s'était

cassée net contre son bouclier sans qu'elle-même ait pu placer une touche. Une sonnerie de trompettes annonça le vainqueur. Aussitôt, la princesse se leva.

— Gwendoline ? Que se passe-t-il ? s'enquit le roi.

— Rien. Enfin, en réalité, je ne me sens pas très bien, dit-elle en portant la main à son front. Ça doit être la chaleur. Je devrais...

D'un geste vague, elle désigna le château.

— Vas-y, acquiesça son père avec un sourire las. Ta mère et moi avons un peu négligé nos obligations concernant ce tournoi, mais tu es officiellement excusée jusqu'à la finale. Repose-toi. Tu as d'autres soucis en tête.

Alors que Gwen avait en effet eu l'intention de rentrer, au dernier moment, elle bifurqua vers le camp des chevaliers. Un garde jura dans sa barbe et lui courut après. Les tentes grouillaient de concurrents, en armure plus ou moins complète, qui criaient sur leurs écuyers. Elle en arrêta un pour savoir où trouver Lady Leclair.

— Dans la petite tente tout au bout, Votre Altesse, lui répondit l'homme en rougissant. Vous ne pouvez pas la rater. C'est... Eh bien, c'est la seule occupée par une femme.

La princesse demanda à son garde de patienter dehors. Elle entra et découvrit Bridget en compagnie de son écuyer, qui tentait de lui retirer son équipement pendant qu'elle buvait de l'eau. En voyant Gwen, elle tendit sa flasque au jeune homme, s'essuya la bouche de sa main gantée et ordonna :

— Laisse-nous.

— Mais je dois...

— Neil, insista-t-elle sur un ton qui ne souffrait pas de discussion, laisse-nous.

— Très bien, ronchonna l'écuyer. Ne venez pas vous plaindre si vous rouillez.

Après avoir mis bien plus de temps que nécessaire pour ranger la flasque, il regarda Gwen avec de grands yeux puis détala, laissant la porte de toile retomber derrière lui.

— Bonjour, lança la princesse.

Bridget se contenta de hocher la tête. Elle était encore essoufflée.

— Désolée que tu aies perdu, ajouta Gwen.

La chevaleresse retira ses gants, puis ses brassards, qu'elle jeta l'un après l'autre dans une malle.

— Sa lance était fendue, déclara-t-elle. C'est pour ça qu'elle s'est brisée net. Il a triché.

— Quoi ? s'indigna Gwen. Il faut qu'on prévienne quelqu'un !

— Surtout pas, répondit Bridget en refermant la malle et en s'asseyant dessus pour ôter ses jambières. Je passerais pour une mauvaise perdante. Le grand maréchal a dû s'en rendre compte, car ce n'était pas très discret. S'il n'a rien dit sur le coup, il ne le fera pas plus tard. Peu importe. Moi, je connais la vérité. Ce n'est qu'un tournoi.

— Comment peux-tu rester aussi calme ?

Gwen savait que le grand maréchal n'était pas un saint, mais de là à tolérer une tricherie aussi manifeste pendant le tournoi royal... Bridget haussa les épaules. Lorsqu'elle se pencha en avant, une chaîne d'argent sortit de sous sa tunique, ornée d'un pendentif de pierre sombre que la princesse n'avait encore jamais vu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Hein ? Oh, ça... Un cadeau d'Elaine. Pour me protéger. La pierre est magique, paraît-il.

— Bien sûr. Tu as besoin d'aide pour retirer ton armure ?

— Non, ça va aller, répondit la chevaleresse en posant une partie de son plastron à côté d'elle. Je vais me débrouiller pour le plus gros, et Neil terminera.

Dans le silence qui suivit, Gwen prit conscience de tout ce qui avait changé la nuit où la fièvre d'Arthur était tombée. Cette distance, cette froideur, le fait que Bridget lui paraisse soudain intouchable...

L'été n'était pas terminé mais, quoi qu'il y ait eu entre elles, c'était déjà fini.

— Quand comptes-tu partir ? s'enquit-elle, luttant contre la nausée qui montait.

— Après la mêlée finale. Je rentrerai chez moi me reposer un peu, manger correctement et m'entraîner avec mon père. Ensuite, je suis attendue dans le comté de Cumbria, pour un nouveau tournoi où je retrouverai des amis. Attends, tu pleures ?

— Non.

— Gwen, marmonna Bridget d'une voix peinée qui emplit la princesse d'une satisfaction mesquine, on savait toutes les deux que...

— S'il te plaît, tais-toi. Je n'ai aucune envie d'entendre ça. C'était peut-être stupide de ma part, mais j'ai vraiment cru que c'était sérieux entre nous. En tout cas, ça l'était pour moi. Clairement, je me suis trompée. Et je me sens bien assez idiote comme ça.



Elle pleurait pour de bon maintenant. Bridget la regarda, effondrée.

— Pour moi aussi, c'était sérieux.

Gwen rit.

— Mais pas au point de rester.

Les mâchoires de Bridget se contractèrent comme si elle faisait de gros efforts pour ne pas relever la provocation. Elle finit par craquer.

— D'accord, tu n'as qu'à te raconter que j'ai débarqué dans ta vie, flirté avec toi, que je t'ai rendu ton baiser quand tu m'as embrassée, puis que je t'ai laissée croire que je serais toujours là si seulement tu me le demandais – avant de changer d'avis et de te briser le cœur. Je sais que c'est ce que tu penses. Mais ce n'est pas à toi que j'ai dit non, Gwen. Je refuse simplement de mettre ma vie en pause pour les rares moments que tu daigneras m'accorder quand tu auras le temps. Ce n'est pas qui je suis, ce n'est pas ce que je veux. Et si tu y réfléchis, tu te rendras compte que ce n'est pas non plus ce que tu veux, toi.

Elle se leva et fit un pas vers Gwen, qui recula. Si elle la touchait maintenant, tout serait perdu. Bridget soupira et laissa retomber ses mains le long de son corps.

— On se reverra l'été prochain.

— Parfait, répondit la princesse avant de tourner les talons, aveuglée par les larmes.

La dernière personne à qui elle avait envie de parler en cet instant était une proche de Bridget. Elle ralentit donc le pas à contrecœur en voyant approcher Elaine, pleine d'entrain et le front couvert de farine.

— J'ai quelque chose pour vous, annonça la jeune femme en lui faisant une petite révérence. Bridget m'a dit que votre ami... pardon, votre fiancé, allait beaucoup mieux.

— En effet. D'ailleurs, merci beaucoup pour toute la nourriture que vous nous avez envoyée.

— Je vous en prie ! Cette fois, ça ne se mange pas, précisa Elaine en sortant un paquet de sa poche. Ce sont des amulettes de protection que j'ai fabriquées avec les fidèles de Morgane. Apportez-les à Arthur, vous voulez bien ? J'en ai déjà donné une à Bridget pour le tournoi.

— Ah oui, fit Gwen. Le collier.

— Ce n'est pas un simple collier, la corrigea Elaine. C'est une pierre enchantée. Enfin, en théorie. Dites-lui de toujours la garder autour du cou.

— D'accord, promet la princesse en refermant sa main sur le cadeau. Merci, Elaine.

— Hum, reprit celle-ci, songeuse. Vous devriez peut-être en prendre une aussi. Vous n'avez pas l'air en forme.

La princesse se contenta de hocher la tête et parvint à se contrôler jusqu'au départ d'Elaine. Puis elle entra dans les écuries, se dirigea d'un pas aussi calme que possible vers une stalle vide, s'assit sur un seau retourné et fondit en larmes. Elle avait l'impression que sa poitrine s'ouvrait en deux, qu'un séisme intérieur révélait au grand jour ce qu'il y avait de plus vulnérable en elle. Elle s'en voulait d'avoir pleuré si souvent sur l'épaule de Bridget quand Arthur était au plus mal, d'avoir baissé sa garde, de lui avoir montré à quel point elle avait besoin d'elle. En réalité, la chevaleresse l'avait soutenue par simple politesse, les yeux déjà tournés vers la sortie.

Des voix approchèrent soudain. Gwen cessa de pleurer et se figea, redoutant d'être découverte. Bientôt, elle entendit une porte claquer juste à côté. Quelqu'un venait d'entrer dans la stalle voisine ; deux personnes et un cheval, plus précisément, si elle se fiait aux bruits de pas et de sabots.

— Est-ce vraiment nécessaire ? grommela un homme sur le ton de celui qui vient de marcher dans un tas de crottin.

Son intonation parut vaguement familière à la princesse, sans qu'elle puisse la resituer.

— Je ne tiens pas à ce qu'on nous entende. Alors, qu'avez-vous appris depuis Skipton ? répliqua le deuxième tandis que le cheval reniflait le foin.

— Inutile de prendre vos grands airs avec moi !

— J'ai entendu certaines rumeurs concernant votre relation avec votre fils. Il semblerait que, contrairement à ce que vous nous avez affirmé, il n'éprouve que du mépris pour vous. Et qu'en dehors de cette farce de mariage, il vous défie ouvertement...

La princesse fut saisie de vertige. Elle s'appuya au mur sans un bruit, à la fois impatiente et terrifiée de découvrir ce que Lord Delacey allait dire ensuite. Car elle l'avait enfin reconnu : c'était le père d'Arthur, et le mariage en question était le sien.

— Ha ! Mensonges, répliqua-t-il. Nous avons concocté une histoire si convaincante que tout le monde y a cru. En réalité, mon fils est venu ici à ma demande. Il m'écrit très

souvent et a récemment obtenu des informations confidentielles d'une valeur inestimable.

— Quelles informations ?

— Eh bien, je ne peux pas tout dévoiler, vous vous en doutez. Disons simplement que, pour diverses raisons, le prince est très mécontent de sa situation actuelle. Il a l'intention de quitter Camelot pour Tintagel et de réaffecter d'énormes quantités d'or à ses petits projets personnels, quitte à laisser le royaume sans défense. La princesse et lui se sont tous les deux avérés... *extrêmement* influençables.

C'est alors qu'un domestique arriva en sifflotant depuis l'autre bout des écuries. Lord Delacey et son confident s'empressèrent de filer tandis que Gwen restait immobile, contemplant le paquet qu'Elaine lui avait remis. Enfin, elle se leva et regagna la cour d'un pas raide.

Elle resta plantée là longtemps, l'esprit en ébullition et les oreilles bourdonnantes, jusqu'à ce que le garçon d'écurie vienne lui demander si elle avait besoin d'un médecin.

Pour finir, ce fut presque trop facile de trouver des preuves. Arthur dormait, les yeux cernés de noir, et la chaise habituellement occupée par Sidney était vide. Si Gwen avait espéré ne rien dénicher d'incriminant, il lui suffit de fouiller quelques minutes dans la pile de papiers qui encombrait le rebord de la fenêtre pour repérer une lettre signée de l'honorable seigneur de Maidvale.

Elle la lut trois fois, au cas où un détail lui aurait échappé – un détail qui expliquerait tout le reste et apaiserait ses craintes. Mais la vérité s'étalait, noir sur blanc, sous ses yeux.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein ventre. Étourdie par le choc, elle tenait à peine debout. Dans la chambre à coucher, elle entendit Arthur remuer dans son sommeil ; elle se dépêcha de reprendre ses esprits et de s'enfuir avant qu'il s'aperçoive de sa présence.

Comme Gabriel n'était pas dans ses appartements, elle rejoignit la bibliothèque d'un pas lourd et longea les rangées d'étagères jusqu'à son coin habituel, où elle le trouva entouré de piles de livres et de registres. On aurait dit qu'il essayait de se bâtir une forteresse. Elle écarta quelques ouvrages et lui tendit la lettre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, les sourcils froncés, en repoussant son encrier. Attends, mais tu pleures ?

Incapable de répondre, Gwen se laissa tomber sur une chaise, prit sa tête entre ses mains et se prépara au choc.

Arthur fut réveillé par une sensation très étrange. Il ne parvint pas tout de suite à mettre le doigt dessus, mais il était persuadé que quelque chose clochait. Dehors, le jour se levait. En se tordant le cou, il distinguait Sidney endormi sur sa couchette dans la pièce voisine. Jusque-là, rien d'anormal.

C'est seulement lorsqu'il s'assit et voulut porter son verre à ses lèvres desséchées que tout s'éclaira.

— Sid, appela-t-il d'une voix rauque, avant de se racler la gorge et de recommencer. Sid, viens ici.

— Hein ?

Le valet tomba de son lit et se précipita au chevet de son maître, emberlificoté dans ses couvertures.

— Recommence, lui conseilla Arthur. Du début. Avant de bouger, tu es censé sortir de ton lit. Tu ne peux pas venir me voir avec tout ce fatras.

— D'accord.

Sidney retourna s'affaler sur son matelas comme un poisson agonisant et réussit finalement à s'extirper de ses draps.

— Je vous écoute, reprit-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, justement. C'est bien le problème. Regarde-moi.

— Je vous regarde. Et vous m'avez l'air en pleine forme, affirma Sidney après l'avoir inspecté des pieds à la tête en quête d'une nouvelle blessure ou d'un signe de mort imminente.

— Exactement. Je me sens en pleine forme. J'irais même jusqu'à affirmer que je le suis.

— Pardon ? C'est impossible.

— Prépare-toi, je vais te faire un tour de magie.

Arthur repoussa les couvertures, se redressa et bascula ses jambes sur le côté pour s'asseoir au bord du lit.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous pouvez faire d'autre ?

— Bonne question, avoua le jeune homme en contemplant ses jambes.

Elles semblaient plus minces, plus noueuses et moins solides qu'autrefois. Il n'était pas certain qu'elles supporteraient son poids. Il essaya néanmoins et constata qu'elles tremblaient comme des feuilles. Sidney le rattrapa avant qu'il se brise les rotules.

— Joli, commenta-t-il en tentant de le remettre au lit.

Mais Arthur n'était pas d'accord.

— Le meilleur moyen de réapprendre à marcher, c'est de marcher.

Il passa un bras autour des épaules de Sidney et s'appuya sur lui au cas où ses cuisses flancheraient de nouveau.

— Alors marchons, conclut-il.

Ils effectuèrent quelques tours de la chambre, après quoi Sidney insista pour qu'Arthur se rasseye et prenne un petit déjeuner. Se retrouver à table avec lui, à faire dégouliner de l'œuf sur sa chemise et à grignoter du pain en riant, était devenu si inhabituel que le jeune homme en avait le vertige.

— On devrait appeler Gwen. Lui montrer ce que je peux faire. Elle va sans doute pleurer de joie, la pauvre. D'ailleurs, où est-elle passée ? Je ne l'ai pas vue depuis... En fait, je n'ai reçu aucune visite depuis des jours.

— Je sais, confirma Sidney en s'essuyant la bouche. C'est bizarre. Hier après-midi, pendant que vous dormiez, je suis allé voir Agnès. Ce crétin de garde n'a jamais voulu me laisser entrer.

— Étrange. Ils ont dû renforcer la sécurité.

Arthur lâcha son couteau et, quand son valet se pencha pour le ramasser, il insista pour le faire lui-même. Ce faisant, il remarqua un petit paquet brun oublié sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée.

Sidney l'attrapa et déchira le papier, qui contenait une longue chaîne au bout de laquelle oscillait une pierre taillée.

— J'ai déjà vu ça. Je crois que c'est une sorte de... porte-bonheur. D'amulette de protection.

— Formidable. Quelqu'un a dû me déposer ce cadeau pendant que je dormais, se réjouit Arthur en mettant le collier. J'aime beaucoup cette pierre. Elle est noire et dure, comme mon cœur.

— Votre cœur est jaune et tendre. Comme de la pâte d'amande.

— Non, j'ai un cœur de lion. Et des jambes de cheval. Je vais retourner m'allonger mais, demain, on montrera au monde de quoi elles sont capables.

Le lendemain matin, il se sentait encore mieux. Il était aussi courbaturé que s'il avait couru un marathon, alors qu'il avait à peine fait cent pas dans un rayon de cinq mètres, mais cela le mettait de bonne humeur. La fatigue physique était une sensation qu'il avait presque oubliée. Même la vue de ses cheveux courts dans le miroir et sa difficulté à plier son poignet ne suffirent pas à gâcher sa joie d'avoir quitté son lit. Il n'avait jamais été aussi ému de s'asseoir sur une chaise.

Malgré la lenteur de ses progrès, il était déterminé à remarcher – d'autant que Sidney n'avait toujours aucune nouvelle de l'aile royale et que cela commençait à le perturber.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit-il un jour où son valet revenait en ayant encore fait chou blanc.

— Ne vous tracassez pas, répondit Sidney, lui-même visiblement tracassé. Occupez-vous d'abord de retaper les différentes parties de votre corps. On verra ça plus tard.

Il lui rapporta que le château grouillait de monde. Des centaines de gens se voyaient refuser chaque soir l'entrée de la salle de réception, et une foule de plus en plus conséquente assistait aux dernières épreuves du tournoi.

— Au fait, j'ai croisé votre père, déclara Sidney d'un ton hésitant alors qu'ils s'asseyaient pour dîner, le jour où Arthur parvint à aller jusqu'au bout du couloir sans aide.

Le jeune homme ne put s'empêcher de grimacer.

— Joie, bonheur. T'a-t-il fourni la moindre explication quant à son absence prolongée ? Ou remis une note exprimant son inquiétude pour moi ?

— Euh... Non. Il a même fait semblant de ne pas me voir.

— Évidemment.

C'était un casse-tête insoluble. Arthur n'avait aucune envie de parler à son père, mais l'imaginer en train d'arpenter le château était presque aussi pénible que le voir entrer dans sa chambre.

— Et les autres ?

— Ils n'ont pas encore répondu à mes messages, répondit Sidney, la bouche pleine de pain.

Fatigué d'être seul, Arthur avait demandé à son valet d'écrire à Gwen et Gabriel pour les informer qu'il avait quitté le lit. Il s'attendait à ce qu'ils débarquent aussitôt en se réjouissant de ce miracle ; dans un moment d'égarement, il avait même poussé Sidney à contacter Bridget. Tout cela remontait à la veille, et personne n'avait donné signe de vie.

— Ça devient vexant, à force.

— Mais non. Ils doivent être occupés par le tournoi.

— On n'a qu'à leur rendre visite.

Arthur se leva et tangua si fort qu'il dut se rattraper à la table.

— Quoi, maintenant ? s'étonna Sidney.

— Oui. Maintenant.

— Vous devez nous laisser entrer, intima Arthur au garde le moins menaçant du lot. L'homme détourna les yeux et haussa imperceptiblement les épaules.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Malgré ses efforts pour paraître intimidant, Arthur avait surtout l'air offensé.

— Vous n'avez pas accès à l'aile royale, l'informa un autre garde, doté d'une impressionnante moustache.

— Sur ordre de qui ?

— De la princesse, répondit le premier, que le moustachu fusilla du regard comme s'il avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

— Je voudrais justement lui parler, insista Arthur. Ce doit être un malentendu, que nous réglerons en un rien de...

Deux épées très affûtées se retrouvèrent soudain à quelques centimètres de son menton.

— Hé ! protesta Sidney en tirant son maître en arrière. Pas besoin d'employer les grands moyens. On s'en va.



— Mais il faut que... protesta Arthur en se débattant.

— Soit vous me suivez gentiment, marmonna son valet, soit je vous plante là. Et comme vous ne tenez pas debout, vous allez vous affaler et rester à remuer les bras et les jambes telle une abeille mourante, jusqu'à ce que quelqu'un d'autre ait pitié de vous. Donc, vous venez ?

— D'accord, céda Arthur à contrecœur. Mais dans ce cas, emmène-moi à la bibliothèque.

Celle-ci ne faisait théoriquement pas partie de la zone qui leur était désormais interdite. Deux gardes apathiques étaient cependant plantés devant la porte, ce qui confirma à Arthur la présence de celui qu'il espérait trouver.

— J'ai besoin que tu fasses diversion, dit-il à Sidney en reculant dans l'ombre. Attire-les à l'écart pour que je puisse me faufiler à l'intérieur.

— Vous faufiler à l'intérieur ? Comment, en rampant comme un serpent ?

— Oui, s'il le faut, décréta Arthur avec toute la dignité qu'il put rassembler.

— Bien. Quelle technique de diversion, à votre avis ? La numéro quatre ? Ou la six ?

— La une et demie modifiée.

— Pfff, je la déteste, celle-là, grommela Sidney.

Arthur attendit. Deux minutes plus tard, son valet réapparut à l'autre bout du couloir comme s'il arrivait de la cour. Il tituba violemment, jura et manqua de s'effondrer.

— Tout va bien ? appela l'un des gardes, clairement enchanté qu'il se passe quelque chose d'un peu intéressant pendant son service.

— Oh là là, gémit Sidney. Non, je ne sais pas trop... C'est quoi, les symptômes de la maladie des amants ?

— La maladie des amants ? répéta le garde, qui échangea un regard amusé avec son collègue.

— Je ne suis même pas sûr que ça s'attrape en faisant ce qu'on a fait, mais... Je vous jure, la couleur est trop bizarre. J'espère qu'elle ne va pas tomber...

— *Tomber ?*

La technique de diversion une et demie modifiée fonctionnait à tous les coups. La misère humaine, sous sa forme la plus répugnante et comique, était irrésistible. Après avoir vérifié d'un coup d'œil dans la bibliothèque que l'objet de leur surveillance était

toujours là, les gardes se dirigèrent vers Sidney, curieux de savoir quelle partie de son anatomie menaçait de se détacher.

Arthur n'eut pas besoin de ramper comme un serpent, mais il dut fournir un effort considérable pour franchir la porte avant qu'ils ne se retournent. Une fois à l'intérieur, il s'agrippa à une étagère et se traîna jusqu'au fond de la salle, où brûlait une chandelle.

— Bouh, dit-il doucement.

Gabriel, alarmé, leva les yeux de son livre. Il faisait peur à voir. On aurait presque dit que c'était lui qui venait de passer un mois alité.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? siffla-t-il, regardant autour de lui comme s'il cherchait des renforts.

— Drôle de façon de dire « Content que tu ne sois pas mort, Arthur », railla ce dernier, qui commençait à voir des étoiles.

— Je veux que tu t'en ailles.

C'était si inattendu qu'Arthur en resta bouche bée. Il n'aurait pas su préciser si la douleur dans sa poitrine était due à l'effort physique ou au fait que Gabriel le fixait comme s'il était un fantôme terrifiant.

— Explique-moi ce qui se passe, exigea-t-il.

Le prince se leva et recula tout au fond de son alcôve.

— Comment as-tu fait pour contourner les gardes ?

— Oh, je les ai égorgés, bien sûr. Mais non, rassure-toi, ils n'ont rien. Sidney les a distraits grâce à une petite technique que nous appelons « le célibataire en détresse ».

— Si tu ne pars pas tout de suite, je les appelle pour qu'ils te chassent d'ici à coups de pied. Ne t'approche plus jamais de moi ni de ma sœur.

— Mais tu es possédé, ou quoi ? s'écria Arthur, faisant tomber un livre par mégarde.

Gabriel sursauta.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? continua le jeune homme, de plus en plus mal à l'aise. Je ne comprends pas. Dis-moi...

Le prince n'eut pas besoin d'appeler les gardes, que les cris d'Arthur avaient alertés. Ils surgirent derrière lui et l'empoignèrent violemment par les bras. Le peu de force qu'il avait réussi à mobiliser était désormais épuisé ; il n'essaya même pas de résister.

— Gabriel, l’implora-t-il, car il n’était plus à ça près, s’il te plaît. *S’il te plaît.*  
Dis-moi ce que j’ai fait !

Le prince ne répondit rien. À la lumière de sa lampe, il paraissait étrangement jeune. Le futur roi n’était plus qu’un petit garçon englouti par la poussière, l’obscurité et les milliers de mots des livres d’histoire.

Plus qu'un jour.

Gwen devait encore tenir un jour, puis le tournoi se terminerait, Bridget s'en irait et les visiteurs qui emplissaient la ville de Camelot jusque dans ses moindres recoins reprendraient le chemin de chez eux. Sa vie redeviendrait plus tranquille. Gabriel et elle pourraient enfin s'asseoir et réfléchir à ce qu'ils allaient faire au sujet d'Arthur.

La lettre était d'une clarté accablante. Les Delacey avaient tout prévu : Arthur devait se lier d'amitié avec elle, puis se rapprocher de Gabriel. Il avait été envoyé dans le but de les séduire. C'était une manœuvre politique, un piège dans lequel son frère et elle s'étaient précipités, dévoilant leurs secrets au premier qui leur témoignait un peu de gentillesse.

Après avoir fait lire la lettre à Gabriel, elle lui avait raconté qu'elle avait entendu Lord Delacey se vanter de sa réussite et exposer les projets d'avenir du prince. Ce dernier était resté assis deux bonnes minutes sans dire un mot, les yeux parcourant la page. Gwen avait cru devenir folle. Enfin, il avait froissé le papier au creux de sa main et l'avait regardée.

— Bien. Au moins, c'est réglé.

— Comment peux-tu être aussi calme ? Il sait *tout* sur nous. Sur moi, sur Bridget, sur toi et...

— Oui, avait acquiescé Gabriel, très pâle. Il sait. Mais essayons de rester rationnels. Son père n'utilisera pas ces informations maintenant, car il tient toujours à ce que tu épouses Arthur. Lord Delacey aime le pouvoir. Or, je sais que Père a refusé jusqu'ici de lui accorder davantage d'influence.

— On ne peut pas en être sûrs. D'ailleurs, il a déjà tout raconté à cet homme.

— Parce qu'il a du mal à tenir sa langue. Mais il ne laissera jamais passer sa chance de caser son fils avec une princesse. C'est le plus grand honneur dont il puisse rêver. Non... Je pense qu'il garde tout ça au chaud pour plus tard. Comme moyen de pression. Il brandira ces accusations sous notre nez – et sous celui de Père – dès que ça lui chantera. Pour obtenir un titre plus élevé, par exemple, ou un poste au sein du conseil.

Gwen avait pris sa tête entre ses mains, craignant qu'elle tombe de ses épaules et se brise sur le sol.

— Seigneur... Tu crois qu'on doit prévenir Père ?

Gabriel s'était levé très lentement, comme si tous les ligaments de son corps résistaient.

— Non. Pas encore. Si ça se trouve, le père d'Arthur n'ira même pas le voir et se contentera de me menacer, moi. J'ai besoin d'un peu de temps pour... réfléchir à tout ça.

— Gabe.

La princesse était effarée par son pragmatisme, alors qu'ils avaient tous les deux été trahis de la manière la plus méprisable qui soit.

— Tu as le droit d'être... je ne sais pas... en colère, ou bouleversé. Ce qu'il t'a fait...

Son frère avait soupiré en se frottant le front jusqu'à ce qu'il devienne rouge.

— Oui. Tu as raison. Je suis les deux. Mais le plus urgent, c'est de trouver une solution.

Ils avaient contemplé la lettre, découragés.

— Laquelle ? avait chuchoté Gwen dans le silence.

Aucun d'eux ne possédait la réponse à cette question.

Ce soir-là, animée par une bouffée de rage pure, elle avait annoncé aux gardes que Sidney et Arthur n'étaient plus les bienvenus dans l'aile royale. Puis elle avait acculé Agnès dans le salon et avait exigé qu'elle rompe immédiatement toute relation avec le valet.

— Pourquoi donc ? s'était offusquée la jeune femme.

Gwen lui avait rapidement résumé la situation. À son grand désarroi, Agnès avait refusé d'y croire.

— Il doit y avoir un malentendu, répétait-elle en secouant la tête. Vous devriez aller lui parler...

— Hors de question ! Je ne vais pas lui donner l'occasion de s'immiscer à nouveau dans ma tête, alors que j'ai enfin réussi à l'en chasser. Arthur est un menteur très doué et un grand manipulateur. Je ne lui adresserai plus jamais la parole, et vous non plus. Pas plus qu'à Sidney.

— C'est un ordre ? avait demandé Agnès, les larmes aux yeux.

— Oui. C'est un ordre.

Ce soir-là, alors qu'elle se tournait et se retournait dans son lit en comptant les heures qui la séparaient de l'aube – et de la dernière journée du tournoi –, elle s'était demandé ce que Bridget penserait de tout ça. Elle l'avait imaginée, allongée à côté d'elle dans le noir ; elles auraient discuté à mi-voix comme le font les gens qui apprennent à se connaître au milieu de la nuit.

Quand elle avait fini par s'endormir, elle avait rêvé de Camelot, désert et silencieux sous une tempête de neige.

Plus qu'un jour.

Gwen n'avait jamais vu autant de monde agglutiné autour du château. Lorsqu'elle se dirigea vers le site du tournoi, elle constata que l'affluence battait tous les records.

— Je ne savais même pas qu'il y avait autant de gens en *Angleterre*, confia-t-elle à son frère, qui l'avait rejointe au pont-levis. Qu'est-ce qu'ils fichent ici ?

— Ils viennent assister aux combats, répondit-il d'un ton vague.

Gwen le dévisagea. Elle aurait parié qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis qu'elle avait trouvé la lettre d'Arthur.

— Tu as une tête affreuse, dit-elle.

— Essayons juste de tenir jusqu'à ce soir, grommela-t-il. Ensuite, tous ces gens quitteront la ville et j'aurai un peu plus d'espace pour réfléchir.

— Gabe, est-ce que tu... commença-t-elle en posant une main sur son bras.

Elle dut s'interrompre car ils venaient de rattraper le cortège du roi et de la reine.

— Bonjour, Gwendoline, lança son père en l'embrassant distraitemment sur le front avant de gravir les marches de la tribune royale.

Gwen ne put s'empêcher d'inspecter la zone réservée aux chevaliers déjà éliminés. Beaucoup étaient repartis, l'armure et la fierté cabossées, mais il en restait encore une poignée, debout les uns à côté des autres à gauche de la lice. Elle aurait aimé que son

cœur ne bondisse pas aussi violemment à la vue de Bridget, vêtue de brun et de blanc, qui discutait avec un ancien adversaire en s'abritant les yeux du soleil pâle.

La mêlée constituait le point culminant du tournoi. Après plusieurs mois de compétition, les meilleurs candidats, répartis en deux équipes, allaient s'affronter jusqu'à ce que le grand maréchal annonce la fin du combat. Parmi le groupe victorieux, le roi choisirait alors le grand champion de l'année.

Les yeux de Gwen se posèrent sur Excalibur qui attendait, rutilante, d'être présentée au vainqueur. Chaque fois qu'elle la voyait, désormais, elle entendait Arthur s'exclamer d'une voix goguenarde : « *Neuf ?!* » Le temps était dramatique à souhait. Le vent chassait les nuages au-dessus du terrain, laissant percer quelques rayons timides au milieu de la grisaille et faisant claquer banderoles et drapeaux sur leurs hampes.

La foule bavardait avec animation ; la tension était à son comble. Gwen, oppressée, venait de s'asseoir quand son frère lui effleura le bras.

— Lord Willard est ici, murmura-t-il.

Effectivement, le cousin de leur père était installé dans la tribune opposée à la leur, où une partie des nobles avaient été relégués faute de place. Il les observait. Lorsqu'il croisa le regard surpris de la princesse, il la salua d'un petit hochement de tête. Ses cheveux étaient plus longs que dans le souvenir de la jeune fille. Il portait une tenue d'apparat argent et noir.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'il fiche ici ?

— Père et lui entretiennent des relations plus cordiales, ces derniers temps. Il lui a même écrit pour le prévenir d'un soulèvement dans le Nord. J'imagine qu'il était invité, comme tous les ans, et qu'il a décidé de faire un geste de bonne volonté.

Cela n'avait aucun sens. Le seul lien entre Willard et le tournoi était la participation du Couteau, déjà éliminé depuis longtemps.

— À qui parle-t-il ? demanda la princesse, les yeux plissés. Ne serait-ce pas... le père d'Arthur ?

— Si. On dirait bien.

Le seigneur de Maidvale, penché sur l'épaule de Lord Willard, lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Les voir si proches remua un vague souvenir chez Gwen.

— Gabe, on n'aurait pas déjà eu une conversation au sujet de ces deux-là ? J'ai l'impression que...

Son frère fit non de la tête sans vraiment l'écouter.

Pourtant, Gwen était persuadée de passer à côté d'un détail important. À propos d'un voyage, d'une entrevue... Puis, pour une raison étrange, elle pensa à Lord Stafford et les pièces s'assemblèrent brusquement dans son esprit.

— Le château de Skipton. Gabe, Willard a été vu là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais Stafford a enquêté, et il se trouve qu'il a de la famille dans le coin. Nos soupçons étaient infondés.

— Dans les écuries, l'homme qui parlait avec Lord Delacey a aussi évoqué Skipton.

— Tu en es sûre ?

— Oui ! Il a dit, je cite : « Qu'avez-vous appris depuis Skipton ? » Ça ne peut pas être une coïncidence. De quoi le père d'Arthur et Willard pourraient-ils bien s'entretenir ? Et pourquoi se seraient-ils tous les deux rendus dans le nord du Yorkshire ?

— Je l'ignore. Peut-être qu'ils sont amis ?

Tout à coup, la conversation que la princesse avait surprise s'éclairait sous un nouveau jour. Si ces hommes voulaient simplement échanger des ragots, ils n'avaient nul besoin de faire tant de cachotteries. En revanche, si Lord Delacey avait participé à une réunion secrète à Skipton et en était reparti avec l'ordre de rassembler des informations...

— Père, s'exclama Gwen en se levant pour attirer son attention. *Père !*

— Pas maintenant, Gwendoline.

Cette fois, elle refusa de se laisser intimider.

— Père, je vous en prie, écoutez-moi. Votre cousin est ici. Lord Willard. Juste en face, regardez.

Le roi ne parut pas le moins du monde surpris.

— Je sais, Gwendoline. Baisse d'un ton, veux-tu. Une fois n'est pas coutume, il a honoré mon invitation. Nous essayons de maintenir de bonnes relations, de nous montrer unis en ces temps difficiles. Alors, s'il te plaît, cesse de le montrer du doigt et de crier. Assieds-toi.

— Mais...

La jeune fille tourna les yeux vers Lord Willard, qui la dévisageait.

— Pourquoi ne vient-il que maintenant, à la toute fin du tournoi ? En plus, regardez, il parle avec Lord Delacey.



— Et ? soupira le roi, exaspéré.

— Je dois vous confier quelque chose, insista Gwen, dont la voix montait dans les aigus sous l'effet de la nervosité. Je... J'ai récemment découvert que le père d'Arthur lui avait écrit pour lui demander de nous espionner. Il voulait que son fils gagne nos bonnes grâces – les miennes et celles de Gabe – afin de lui faire des rapports détaillés.

Son père haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Arthur doit bientôt t'épouser, Gwendoline. Et nous savons tous que Lord Delacey est friand des... détails de ce qui se passe à la cour. Maintenant, répéta-t-il d'une voix sourde, *assieds-toi*.

— Attendez, ce n'est pas tout ! Lord Delacey s'est rendu il y a peu au château de Skipton. En même temps que Lord Willard.

— Mon cousin a été aperçu dans les *environs* de Skipton, précisa le roi. Pas au château lui-même. Et Stafford s'est fait confirmer par deux sources différentes qu'il rendait visite à de la famille. Notre intendant se méfie beaucoup des troubles qui pourraient se fomentier dans le Nord ; il n'aurait pas laissé passer la moindre rumeur de réunion secrète. Allons, Gwendoline. Deux personnes peuvent se trouver au même endroit par hasard sans que...

— Vous ne comprenez pas. J'ai tout entendu. Si vous aviez été là, vous...

Gwen fut interrompue par une sonnerie de trompettes si longue et si élaborée que son père eut le temps de lui ordonner de s'asseoir encore deux fois. Elle finit par obéir et échangea un regard consterné avec Gabriel, qui haussa les épaules en signe d'impuissance.

Un défilé de chevaliers aux armures resplendissantes et aux armes fraîchement affûtées fit son entrée dans l'arène. Accueillis par des huées et des vivats, ils agitaient l'épée ou le poing en retour. La foule était déchaînée ; par endroits, les tribunes menaçaient de céder et d'envoyer rouler les spectateurs dans le sable.

Le vacarme atteignit son apogée lorsque les derniers concurrents apparurent, puis commencèrent à se diviser en deux équipes signalées par les foulards bleu roi ou rouge sang noués à leur poignet. L'ambiance, bien que survoltée, restait assez bon enfant. Pourtant, Gwen ne pouvait se départir d'un mauvais pressentiment. Les cris lui portaient sur les nerfs et elle ne cessait de tapoter sur la rambarde devant elle. Jetant un coup d'œil à Bridget, elle constata que celle-ci l'observait, les sourcils froncés, comme si elle avait remarqué son échange houleux avec le roi.

— Ça ne me plaît pas, glissa la princesse à l'oreille de son frère, que ses nuits d'insomnie avaient visiblement décidé de rattraper. Gabe, il y a quelque chose qui me gêne dans cette histoire entre Willard et Delacey.

— Puisque Père ne s'inquiète pas... Tu devrais regagner ta chambre et te reposer un peu. Je le préviendrai que tu ne te sentais pas bien.

— Non ! Ce n'est pas la question. Attends...

Elle se retourna pour observer les équipes, désormais en rang de chaque côté d'une ligne invisible.

— Où est le père d'Arthur ? Gabe, concentre-toi ! Où diable est passé Lord Delacey ?

— On vient depuis le début de l'été, rappela Sidney au garde revêche qui leur barrait l'accès au tournoi.

Arthur songea que, ces derniers jours, ils passaient un temps infini à négocier avec des gardes, ce qui constituait un réel gâchis de leurs talents.

— J'ai dit non, s'entêta l'homme, posté à l'entrée de la tribune royale sur laquelle ils voulaient à tout prix monter.

Sidney fit craquer ses jointures.

— Mais pourquoi ? s'énerva Arthur. Qu'est-ce que j'ai fait, au juste, pour mériter tant de haine ? Je veux simplement assister aux épreuves. J'adore regarder les gens se taper dessus. D'ailleurs, si vous ne nous laissez pas passer, je m'en vais vous le prouver avec l'aide de mon ami ici présent. Qui, pour information, n'a pas toute sa tête...

Il n'eut pas besoin de regarder Sidney pour savoir que celui-ci levait les yeux au ciel.

— Il y a beaucoup de monde, aujourd'hui, répliqua le garde sans relever la menace. La sécurité est renforcée. Ce n'est pas contre vous, jeune homme. Lord Stafford a décrété que cet accès était réservé aux membres de la famille royale.

— J'en serai un dans quelques semaines ! souligna Arthur. Allez, tout le monde sait qui je suis. Laissez-moi passer. J'ai besoin de voir ma... ma *promise*.

— Désolé, l'ami. Et inutile de vous rendre aux tribunes publiques ; elles sont pleines aussi.

L'espace d'une seconde, Arthur envisagea sérieusement de faire une chose stupide. Par chance, Sidney devina ce qu'il avait en tête et le tira doucement en arrière avant

qu'il succombe à l'appel du chaos.

C'était pourtant sa faute s'ils étaient venus. Après l'altercation dans la bibliothèque, Arthur aurait été ravi de rester se morfondre dans sa chambre, à se demander comment il avait réussi à se brouiller avec le prince et la princesse sans sortir de son lit. Peut-être, se disait-il, paniqué, que le mariage avait été annulé ? Peut-être que le roi avait changé d'avis et que, libérés de l'obligation de le fréquenter, Gwen et Gabriel s'étaient empressés de le rayer de leur existence ?

D'après Sidney, ça ne pouvait pas *juste* s'expliquer par son caractère fondamentalement détestable, même s'il le lui reprochait souvent. Alors, malgré les réticences d'Arthur, il avait obtenu qu'ils aillent chercher des réponses.

— C'est n'importe quoi, soupira ce dernier, appuyé de tout son poids sur son valet.

— Du calme, dit Sidney en lui faisant contourner le site du tournoi en direction du camp des chevaliers. Je vous parie un noble d'or que les gardes se fichent pas mal de qui traîne en coulisses.

— Tu ne possèdes même pas une telle somme, railla Arthur, avant de découvrir avec soulagement que son valet avait vu juste.

Personne ne surveillait l'entrée du camp, qui était presque désert.

Sidney tourna la tête vers la lice.

— Vous entendez ? Ça va bientôt commencer.

Les cris de la foule redoublaient à chaque seconde qui passait. Les deux hommes pressèrent le pas, Arthur serrant les dents pour supporter la douleur.

— Alors, si j'ai bien compris le plan... haleta-t-il, on sort par la porte des chevaliers... sans se faire happer dans la mêlée... et on se débrouille pour rejoindre Gwen. Si je parviens à attirer son attention, on pourra... Oh.

Il venait de tomber nez à nez avec son père.

— Tiens, fit celui-ci, Arthur.

Le jeune homme n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était censé répondre. Il était déterminé à voir la princesse, et voilà que se présentait un obstacle aussi imprévu que considérable. Sidney esquissa une petite révérence, entraînant son maître dans le mouvement.

— Quel heureux hasard, déclara Lord Delacey en les regardant tour à tour.

— Arrêtez un peu, répliqua Arthur. Si vous vouliez me voir, je n'étais pas difficile à trouver. Vu que j'étais alité. Et *mourant*.

Sidney se raidit à côté de lui. Plusieurs costauds au visage menaçant venaient d'arriver et de se poster derrière Lord Delacey, qui haussa les sourcils et continua sur le ton qu'il aurait pris pour calmer un chien méchant :

— Inutile de te montrer agressif. Viens avec moi, je vais tout t'expliquer.

— Au contraire, cracha Arthur, j'ai plusieurs bonnes raisons de me montrer agressif. Petit un...

— Emparez-vous de lui, ordonna son père.

Le jeune homme crut d'abord avoir mal entendu. Mais les gardes du corps, eux, ne se le firent pas dire deux fois. Ils foncèrent sur lui tandis que Sidney dégainait son épée, prêt à s'interposer entre le danger et son maître.

— Euh... il se passe quoi, là ? demanda Arthur.

Deux des hommes se mirent en garde. Son valet se campa devant lui.

— Pousse-toi ! aboya Lord Delacey à Sidney. C'est moi qui paie tes gages, mon garçon.

— Maintenant que vous le dites... répliqua le valet, très calme. Alors je démissionne. Avec déshonneur.

— Père, supplia Arthur d'une voix tremblante.

Malgré son courage, Sidney ne pourrait jamais repousser à lui seul une demi-douzaine d'hommes. Et Arthur n'avait aucune envie de voir sa tête se détacher de son corps.

— Pouvons-nous discuter une minute ? Je crois qu'il y a une sorte de malen...

La suite survint si vite qu'il aurait été incapable d'expliquer ce qui s'était passé, même sous la menace d'une épée – ou de six. Un homme posté à l'arrière du groupe émit un grognement sourd tandis que son corps craquait d'une façon peu naturelle. Il s'effondra sur le côté. L'un de ses compagnons se retourna juste à temps pour voir Lady Leclair se jeter sur lui, armée d'une simple dague.

— Bridget ! s'écria Arthur, qui n'avait jamais été aussi heureux de la voir.

Elle se débarrassa du garde non sans difficulté et répondit :

— On dirait que vous êtes dans le pétrin.

— Je n'ai pas le temps pour ça, cracha Lord Delacey. Attrapez mon fils et partons.

Le premier sbire qui voulut empoigner Arthur découvrit rapidement que Sidney ne laisserait personne s'en approcher. Blessé à la cuisse et sonné, il tangua un moment avant de s'écrouler. Les deuxième, troisième et quatrième gardes se montrèrent plus

prudents, préférant attaquer à plusieurs. Il devint bientôt clair qu'Arthur et Sidney n'avaient aucune chance.

Dix secondes plus tard, le valet se retrouvait étendu au sol, une lame sous le menton, tandis que son maître levait les mains en l'air. Derrière, Bridget continuait à se battre contre un géant qui se protégeait tant bien que mal de ses coups de dague acérée.

— Stop ! cria Arthur en voyant l'agresseur de Sidney redresser sa lame comme pour mieux viser la jugulaire. Père. Assez. J'accepte de vous suivre. Sid, lâche ton épée.

Le valet poussa un juron mais obéit et ouvrit le poing.

— Parfait, déclara Lord Delacey.

Le garde qui avait failli tuer Sidney le hissa sur ses pieds, le força à se retourner et lui attacha les mains dans le dos.

— Et elle ? s'enquit un de ses compagnons en désignant Bridget qui se démenait toujours, acculée contre la clôture.

— Il va l'achever, répondit Lord Delacey avec impatience. Nous devons partir *maintenant*.

Deux hommes saisirent Arthur par les épaules et le soulevèrent presque du sol – ce qui n'était pas plus mal, car ses jambes s'étaient dérobées sous son poids lorsque Sidney était tombé.

Si les cerbères de son père n'avaient pas été aussi terriblement grossiers, il les aurait remerciés.

Gabriel ne semblait pas se soucier le moins du monde que le père d'Arthur ait disparu. En fait, il ne prêtait aucune attention à sa sœur.

— Gabe ! insista celle-ci. Pourquoi tu... Mais qu'est-ce que tu regardes ?

Les yeux du prince étaient fixés sur un point au-dessus de l'arène.

— C'est... je suis sûr que c'est Morgane.

— *Morgane* ? s'exclama Gwen, convaincue que le manque de sommeil commençait à lui causer des hallucinations. Morgane la fée ? La sorcière ?

— Mais non. Morgane, ma corneille. Celle que j'ai recueillie et relâchée il y a environ un mois. Regarde, elle est perchée en haut de la tribune des chevaliers. On la reconnaît à sa tache blanche sur le flanc gauche.

— Tu m'écoutes ou pas ? s'énerva sa sœur, qui sentit le regard de leur père se poser sur elle tandis que sa voix montait à nouveau dans les aigus.

— Elle a l'air agité, continua Gabriel, la tête inclinée sur le côté d'une manière très semblable à celle d'un oiseau.

— Gabe, je te parle. Et c'est *moi* qui suis agitée. Tu veux bien m'accompagner ? Je voudrais savoir où le père d'Arthur est passé et m'assurer qu'il ne...

— À la prochaine sonnerie de trompettes, annonça le grand maréchal, nos deux équipes de chevaliers distingués, qui représentent la fine fleur du royaume d'Angleterre, se battront pour l'honneur, pour les idéaux de la chevalerie et pour leur roi !

— Quoi ? soupira Gabriel en se détournant enfin de l'oiseau.

— Je ne sais pas, moi ! Qu'il n'est pas en train de mijoter un sale coup ! Une minute, où est Bridget ? Pourquoi tout le monde disparaît comme ça ?

— Tenez-vous prêts, continua le grand maréchal. À trois ! Un...

— Ne t'inquiète pas, la rassura Gabriel. Dès que le tournoi sera fini, nous discuterons plus longuement avec Père.

— Deux...

Morgane la corneille croassa puis s'envola au-dessus de la lice. Certains des concurrents levèrent la tête tandis qu'elle s'évanouissait à l'horizon.

— Trois...

À la vue des deux rangées de chevaliers qui se préparaient au combat, le sang de Gwen ne fit qu'un tour.

— Mais c'est le Couteau !

— Ah, oui.

— Gabe, il n'est pas qualifié ! Il ne devrait pas être là !

La princesse se leva, renonçant à toute bienséance et se moquant désormais que le roi la réprimande.

— *Père.*

— En garde ! fit le grand maréchal.

Gwen regarda le Couteau, qui regarda Lord Willard. Durant la fraction de seconde qui précéda les trompettes, ce dernier hocha la tête.

Alors, au lieu de se jeter les uns sur les autres, la plupart des chevaliers se tournèrent d'un seul mouvement vers la tribune royale.

Pendant un instant interminable, tout le monde se figea. Tout le monde sauf Gwen, qui fit une chose dont elle ne se serait jamais crue capable : elle se jeta sur son père et le renversa de son siège.

Un instant plus tard, un couteau lancé depuis la lice avec une précision mortelle se planta dans un poteau juste derrière le trône. Et le chaos s'installa.

Gabriel et sa mère se couchèrent à côté de Gwen, qui se pressait contre le plancher et se préparait à sentir une lame transpercer sa peau. Les gardes de son père accoururent dans un fracas de bottes.

— Lâche-moi ! rugissait le roi à son oreille. Il faut qu'on s'en aille tout de suite !

Gabriel attrapa sa sœur par l'épaule et l'entraîna, à quatre pattes, vers la sortie. Il y avait tellement de gens qui criaient que l'on ne distinguait plus rien. Même dans ses pires cauchemars, la jeune fille n'avait jamais rien entendu d'aussi effrayant. Une écharde se planta dans son bras, lui faisant monter les larmes aux yeux. Mais, au même



instant, quelqu'un la hissa sur ses pieds. Ils avaient miraculeusement réussi à quitter la tribune avant que leurs agresseurs ne la prennent d'assaut.

— Bridget, bégaya la princesse. Je ne sais pas où elle est, Gabe, je dois...

— Vite ! hurla le roi à l'intention des gardes plus que de sa famille.

Une vingtaine d'entre eux formaient une barrière protectrice autour d'eux, et Gwen essayait de les écarter pour retourner vers le danger. Si inconscient que ce soit, elle ne pensait qu'à Bridget, seule et sans armure. Bridget qui préférerait risquer sa vie plutôt que de tourner le dos à un combat comme celui-ci.

— Viens, l'appela son frère.

La princesse jeta un regard désespéré en arrière, vers ce que l'on distinguait encore de la lice. Les spectateurs fuyaient, les épées se heurtaient, les corps s'écroulaient. Et soudain, elle la vit. Bridget, improbable mais bien réelle, escaladait la rambarde devant laquelle elle-même était assise quelques minutes plus tôt.

D'un mouvement souple, elle tendit le bras, empoigna la poignée d'Excalibur 9 et tira.

L'épée sortit de son fourreau de pierre dans un raclement métallique qui résonna par-dessus les clameurs.

Bridget se tourna vers Gwen sans la voir, essuya son front ensanglanté sur sa manche et redescendit d'un bond dans l'arène.

La princesse ne pouvait plus rien faire, à part se laisser ramener au château.

Au moment où la famille royale franchissait la grande porte, il se mit à pleuvoir.

— Ils ont dû remplir peu à peu le camp durant des semaines, déclara Sir Hurst, le capitaine de la garde, pendant que le roi enfilait son armure.

Ils étaient tous rassemblés dans la salle de commandement, en présence du conseil – à l'exception des membres qui n'étaient pas revenus du champ de bataille. Gwen avait conscience que si elle était toujours là, assise près de la porte, les mains agitées de tremblements incontrôlables, c'était parce que personne ne s'était aperçu de sa présence.

— Nous n'avons pas pensé à vérifier l'identité des spectateurs, continua le capitaine. Par le passé, nous n'avons jamais eu la moindre raison de soupçonner... Certes, il y avait beaucoup de monde cette année, mais le tournoi est très populaire. Les traîtres se sont cachés à la vue de tous. Les tribunes en étaient à moitié remplies.

— Et nous sommes... *certain*s que Willard a tout orchestré ? demanda la reine, visiblement sous le choc.

Sir Hurst acquiesça.

— Oui, Votre Altesse. On l'a vu donner l'ordre d'attaquer.

Le roi respirait lentement par le nez, comme s'il faisait de gros efforts pour garder son calme.

— Enfer et damnation. Ce renégat le paiera.

— Nous lui avons envoyé des tonneaux de vin, murmura la reine. Pour son anniversaire.

— Et comment se fait-il que les meilleurs chevaliers du royaume se soient transformés en perfides assassins ? continua le roi.

— Je crois que Sir Blackwood, le grand maréchal, s'est laissé corrompre. Nous connaissions déjà son penchant pour le jeu ; ses dettes devaient être plus importantes que nous l'imaginions. Un homme dans sa position peut facilement influencer les combats, fermer les yeux sur des lances truquées...

— Bon sang, grommela le père de Gwen en serrant brièvement les poings. Bien. Où en sommes-nous ? Et où diable est passé Stafford ? A-t-il réussi à rentrer ?

Quelqu'un quitta la pièce en courant, sans doute pour se renseigner.

— Lorsque tout a dégénéré, intervint Gabriel d'une voix faible mais posée, les chevaliers qui avaient mérité leur place en finale se sont précipités à notre secours. J'ai aussi vu des gens accourir depuis le public. Le peuple ne s'est pas retourné contre vous, Père. Loin de là.

« Bridget n'a pas trahi, songea Gwen, prise de nausée. Bridget est toujours dehors, en train de se battre pour nous. »

— Combien de nos hommes ont pu regagner le château ? demanda le roi, qu'un domestique aidait à enfiler ses gantelets.

— Beaucoup. Ils attendent dans la salle de réception, répondit le capitaine. Nous avons plusieurs centaines de combattants prêts à en découdre, sans compter les gardes.

— Et mon cousin ?

— Impossible à dire. Il n'a sans doute pas mobilisé toutes ses troupes dès la première vague. J'imagine que des renforts vont bientôt arriver.

— Que les gardes restent ici, ordonna le roi en tendant les bras pour qu'on l'équipe de son épée et de sa dague.

Quelqu'un entra en trombe, chargé d'une deuxième armure qui atterrit bruyamment sur la table. Gwen mit un moment à la reconnaître. Elle était en or pâle, avec un plastron gravé du blason royal.

— Non ! s'exclama-t-elle en se tournant vers son frère. Non, pas toi !

Gabriel lui adressa un sourire crispé, mais cela ressemblait à des excuses qu'elle refusait d'accepter. Un messenger arriva sur ces entrefaites, hors d'haleine.

— Votre Majesté, les rebelles n'ont pas réussi à franchir la colline. Ils se sont repliés en préparation d'un nouvel assaut.

Gabriel se redressa et se racla la gorge.

— On pourrait...

— Quoi ? fit le roi.

Le prince hésita, déglutit, puis continua.

— On pourrait relever le pont-levis. Rester à l'abri en attendant que nos troupes les plus proches nous rejoignent. Peut-être...

— Non. Cela prendrait des jours. Si une partie de nos hommes n'était pas déjà dehors, j'aurais pu accepter, mais... non. Nous ne pouvons pas nous enfermer ici en les laissant sans protection. Camelot ne se cache pas.

— Votre Majesté, reprit le messenger d'un ton craintif, on m'a demandé de vous informer que... Lord Stafford est avec eux.

Un silence ébahi suivit cette annonce. Le roi abattit sa main si fort sur la table que tout le monde sursauta.

— Mais alors... l'assassin... murmura le prince. Stafford a toujours affirmé que c'était un loup solitaire motivé par un désir de vengeance. En réalité, il nous a volontairement orientés sur la mauvaise piste. C'était facile pour lui de faire engager un individu mal intentionné dans la garde. Depuis le début, il a insisté pour que nous envoyions nos troupes dans le Nord, quitte à rester sans défense. Puis, quand Willard a été aperçu là-bas, il a fait volte-face et nous a traités de paranoïaques...

— Après tout ce que nous avons fait pour lui... soupira la reine. Nous lui avons accordé notre confiance, nous lui avons donné sa chance alors qu'il faisait partie du culte.

— Je ne comprends pas, intervint Gwen. Il a eu bien des occasions de vous tuer lui-même. Pourquoi ne pas les avoir saisies ?

— Parce que c'est un lâche, grogna Sir Hurst. Je suppose que cette tentative d'assassinat était une ultime manœuvre dans l'espoir d'éviter une guerre ouverte. Tout est ma faute, sire. J'en assume l'entière responsabilité. J'aurais dû...

— Ne perdons pas de temps à regretter le passé, le coupa le roi.

Sir Hurst hocha la tête, puis l'attira à part afin de poursuivre leur conversation à mi-voix. Le reste de l'assemblée attendit avec anxiété.

— Gabe, n'y va pas, supplia Gwen tandis qu'un page soulevait le plastron de l'armure de son frère. Il faut que quelqu'un reste ici, au cas où...

— Non, répondit le prince d'une petite voix qui se voulait rassurante mais lui brisa le cœur. Je dois y aller. Nous aurons besoin de tous les bras disponibles. Et puis, Père a raison : de quoi aurions-nous l'air si nous restions terrés ici pendant que d'autres se battent à notre place ?

Gabriel ajusta ses épaulières, que le page se chargea ensuite d'attacher. À chaque nouvelle pièce d'équipement qu'il enfilait, Gwen avait l'impression qu'on l'emmurait vivant. Son corps mince et frêle devenait méconnaissable.

— Gabe, souffla-t-elle en se rapprochant pour que lui seul l'entende. Si Lord Delacey... S'il était de mèche avec Willard depuis le début, ça veut dire qu'Arthur...

— Oui, soupira Gabriel en fermant les yeux. Je sais. J'ai du mal à croire qu'il ait pu s'asseoir à notre table et rire avec nous alors qu'il complotait pour nous envoyer à la mort, mais... au fond, je ne le connaissais pas vraiment.

— Il ne te méritait pas, répondit la princesse, au bord des larmes, en agrippant le bras de Gabriel qui n'était pas encore recouvert. Il ne méritait aucun de nous deux.

— Personne ne nous mérite, lâcha le jeune homme avec un sourire crispé.

Quelques instants plus tard, on demanda à Gwen de s'écarter pour qu'il puisse finir de s'équiper. Puis le roi donna le signal du départ, et le petit groupe se mit en branle dans un fracas de métal, de voix et de bruits de bottes. Dans la salle de réception, ils trouvèrent des centaines d'hommes en train d'enfiler leurs armures, d'empoigner leurs épées et de mettre leurs casques.

Tout allait trop vite. Gwen avait l'impression d'être une petite fille qui tentait de retenir de l'eau entre ses doigts, sans comprendre pourquoi c'était impossible.

— Gabriel, appela-t-elle.

Ce dernier était en grande conversation avec le roi et Sir Hurst. Les soldats se rassemblaient autour d'eux, attendant les ordres. La reine la tira doucement par le bras

pour qu'elle ne gêne pas le passage.

— Ils ne peuvent pas faire ça, gémit la princesse dans l'espoir que sa mère prenne son parti – ce qui n'arriva pas, bien sûr, car elle avait tort.

Le roi vint embrasser sa femme puis, les paupières closes, il posa son front une seconde contre celui de sa fille. Gwen ne pensait qu'à une chose : quand il s'en irait, il aurait la barbe humide de ses larmes.

Gabriel ne lui dit pas au revoir. Il s'apprêtait à le faire, s'avancait déjà d'un pas, le bras levé, quand des cris résonnèrent dans la cour. Le roi frappa dans ses mains et lança :

— En avant !

Et tout le monde obéit.

Jusqu'à ce que les cris éclatent, Arthur était plus ou moins convaincu que son père avait perdu la raison. Si pénible que ce soit, cela ne l'aurait pas surpris. Lord Delacey était tout à fait capable, sur un coup de tête, de ligoter Sidney et de menacer son propre fils avec une épée. C'était improbable, pas impossible.

Mais quand il distingua des hurlements de panique et la grosse voix d'un garde qui tonnait : « Protégez le roi ! », il comprit que le problème dépassait la simple crise existentielle.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en se tordant le cou pour apercevoir la lice. Au nom du ciel, qu'avez-vous fait ?

— Tais-toi, répliqua son père. Pour une fois dans ta vie, ferme-la et écoute-moi.

La pluie commençait à tomber, résonnant sur les casques et les armures.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas expliqué...

— Tais-toi, je t'ai dit.

— D'accord.

Arthur grimaça car sa jambe le faisait souffrir. Son père se tourna vers lui, rouge et suant d'excitation sous sa barbe.

— J'ai forgé une alliance très avantageuse, déclara-t-il. Une alliance qui restaurera la gloire de notre maison et de notre nom.

— J'allais me marier, lui rappela Arthur entre ses dents serrées. Avec la *princesse*.

— Tu devrais donc te réjouir que j'aie trouvé une meilleure solution. Le roi n'a qu'une piètre estime de moi. Et bien que tu sois mon fils, je ne m'attendais pas à ce que tu plaides ma cause auprès de lui ou à ce que tu me soutiennes d'une quelconque manière. Tu as été très clair à ce sujet dans la lettre haineuse que tu m'as envoyée. J'en

ai assez de rester là, à attendre qu'on daigne me jeter quelques miettes. Non, non – ce qu'on nous offre maintenant, Arthur, c'est le pouvoir, le vrai. Celui qui nous revient de droit. Quand Lord Willard s'emparera du trône...

— Nom de Dieu, s'écria le jeune homme, les yeux écarquillés. Pitié. Vous n'avez pas fait ça.

— Je crois bien que si, intervint Sidney.

Arthur était soulagé de l'entendre se manifester, car il était bien silencieux depuis qu'il avait reçu un violent coup au plexus solaire.

— Je ne trouve pas ça drôle, siffla Lord Delacey.

— Moi non plus, avoua Arthur, qu'un garde tirait par le bras pour le faire avancer. C'est vraiment tout sauf drôle. Donc, si je comprends bien, nous sommes associés à... quoi, un complot ? Vous m'avez enrôlé malgré moi dans un coup d'État ?

— Si tout le monde coopère, affirma son père en se tordant les mains, le transfert de pouvoir se déroulera sans heurts.

— Mais bien sûr. On y croit.

Le cerveau du jeune homme tournait à plein régime. Le roi était-il encore en vie ? Et Gwen ? Et *Gabriel* ? Plus ils s'éloignaient du site du tournoi pour se rapprocher des campements, étrangement déserts, plus il avait de mal à suivre ce qui se passait derrière eux.

— Vous vous rendez compte qu'il n'y a rien de plus embarrassant qu'une révolte ratée ? On se donne à fond et, quand on perd, tout le monde se paye notre tête.

— La ferme ! répéta son père.

Arthur voulut reculer, mais les hommes qui le tenaient l'empêchèrent d'aller bien loin.

— Que tu le veuilles ou non, tu es désormais impliqué. Le roi doit déjà être mort.

*Mort* ? Les côtes récemment réparées d'Arthur l'élancèrent soudain.

— Nous allons nous joindre à la deuxième vague et attaquer le château. Obéis à mes ordres – à ceux de Lord Willard – et tu seras récompensé. Il y aura peut-être même une place pour toi au sein du conseil, si tu places bien tes pions. Tu aurais dû m'écouter la dernière fois au lieu de faire encore des caprices. Je pensais pourtant t'avoir fait entrevoir les risques que tu prenais en t'obstinant dans cette voie. Même si, je le reconnais, le message s'est un peu... perdu en route.

Arthur réfléchit à ce qu'il venait d'entendre. Encore cette histoire de message... Alors qu'il tentait de se rappeler qui avait voulu lui en transmettre un, une douleur fantôme parcourut tout son corps. Car juste après avoir croisé cette personne, il s'était retrouvé par terre, roué de coups de pied.

— Jésus Marie Joseph... c'était *vous* ? La prochaine fois, expliquez à votre messager que je dois être *vivant* pour entendre quelque chose ! Espèce de salopard, de vieux...

— Ils n'étaient pas censés aller aussi loin ! aboya son père, comme si la réaction d'Arthur était exagérée – alors que, de son point de vue, c'était plutôt le contraire. Je devais m'assurer ta loyauté à l'égard de notre famille, or, tu m'avais prouvé qu'il était impossible de raisonner avec toi. Si ces hommes se sont montrés un peu trop enthousiastes, c'était pour que tu écoutes.

— Je vais vous tuer ! rugit Arthur en se débattant comme un diable. Quoique, je n'en aurai peut-être pas besoin. Vous croyez vraiment que, si vous gagnez, le peuple d'Angleterre ne vous tiendra pas rigueur d'avoir sournoisement détrôné le roi ?

— Sournoisement ? répéta Lord Delacey avec un petit rire sans joie. Mon fils, tu ne comprends décidément rien. Willard n'a jamais caché ses intentions. Au contraire, il prépare le terrain depuis longtemps. Il a autant de droits sur le trône que le roi actuel et, durant toutes ces années, il a rassemblé des soutiens.

— C'était ça, les soulèvements dans le Nord ?

Arthur trébucha. L'un de ses gardiens le rattrapa sans ménagement par le col.

— Ha ! Non, ça, ce n'était qu'une diversion. Pour attirer l'attention et les troupes, et laisser Camelot sans défense. Cet abruti de Stafford a failli perdre ses derniers cheveux en s'assurant que tout se passe comme prévu.

— Lord Stafford ?

Arthur essaya de se rappeler la dernière fois qu'il avait vu l'intendant. C'était dans la salle de réception lorsque, sous l'effet de l'alcool et de la mélancolie, il lui avait dit... Oh, non.

— Eh oui, sourit son père alors qu'ils approchaient de la bordure des arbres. Tu nous as, sans le vouloir, bien plus aidés que si je te l'avais demandé. Certes, j'ai dû embellir l'histoire pour que ton manque d'implication honteux ne rejaillisse pas sur moi. Certaines factions encore hésitantes ont été convaincues en apprenant que le prince



prévoyait d'abandonner Camelot pour se réfugier sur la côte, et de dilapider l'argent de la Couronne dans des *livres*...

— Ce n'est pas ce qu'il... Misérable fripouille, vous...

— Calme-toi, Arthur. Ne gaspille pas ta salive. Maintenant que le roi est mort, son héritier est le prochain sur la liste...

— Et la princesse ?

— Oh, je suis certain que ta promesse va bien. Elle peut encore nous être utile. D'ailleurs, il me semble que Willard a l'intention de l'épouser.

— Bon, lança Sidney, ça commence à me gonfler.

On entendit soudain un immonde craquement, comme si un nez venait de heurter une surface extrêmement dure – qu'Arthur supposa être le front de son valet. Un bref combat s'ensuivit, durant lequel l'un de ses gardiens lâcha le jeune noble pour aider à maîtriser Sidney. Retrouvant cinquante pour cent de sa liberté, Arthur put enfin se retourner vers le château.

Des hommes en armure approchaient, à pied ou à cheval, l'épée et le visage ensanglantés. Après s'être bien défendu, Sidney était à nouveau à terre. Et cette fois, Lord Delacey risquait d'ordonner à ses hommes de l'achever. Aussi Arthur fit la première chose qui lui vint à l'esprit : il relâcha tous les muscles de son corps, telle une poupée de chiffon, et se laissa glisser jusqu'au sol. Puis il s'allongea de tout son long sur son valet.

— Arthur, grogna celui-ci, vous pouvez vous... Bah, bien joué !

En entendant un bruit de sabots, le jeune homme releva précipitamment sa tête, enfouie jusque-là au creux de l'épaule de Sidney. Son père, un genou à terre, faisait la révérence aux nouveaux arrivants.

Le tristement célèbre Lord Willard montait un énorme cheval gris. La cape noire qui flottait sur ses épaules ne présentait pas la moindre trace de sang ou de poussière. Le Couteau, en revanche, était couvert d'entrailles. Sous les yeux horrifiés d'Arthur, des centaines de soldats émergèrent du couvert des arbres, en armure, l'épée au poing et l'air prêts à en découdre. Lord Delacey rejoignit Lord Willard afin de s'entretenir avec lui à voix basse, laissant son fils étalé par terre.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? marmonna Arthur, impuissant, contre le torse de son valet.

Si le roi était vraiment mort, s'ils avaient capturé Gabriel et Gwen, tout était fini.

Il refusait de l'envisager.

— Agnès, gémit Sidney. Je n'ai même pas... Je n'ai jamais couché avec elle, Art ! Je suis tombé amoureux, comme un abruti, et maintenant je vais mourir sans avoir vu l'ombre d'un téton depuis le printemps dernier...

— Bon sang, mais ferme-la !

Arthur roula sur le dos et contempla le ciel plombé. La pluie tombait doucement sur ses joues.

— Là, on est vraiment mal.

— Peut-être... Peut-être qu'ils ne sont pas morts ? suggéra son valet. Ils ne sont pas stupides. Si ces types sont déjà de retour, c'est que leur assaut a échoué. Et les autres ont quand même un *château*.

— Mais ils ne s'attendaient pas à devoir combattre, souligna Arthur. Ils se préparaient à faire la fête.

— Ça ne veut pas dire que...

— Arthur, ordonna Lord Delacey en poussant la tête de son fils du bout de sa botte, lève-toi. Toi aussi, Sidney.

Il se pencha vers eux pour qu'ils soient les seuls à entendre et ordonna, avec un sourire effrayant :

— Monte sur un cheval. Sans faire l'idiot. Le roi vit encore, mais qu'importe.

Arthur échangea un regard avec Sidney. Si le roi n'était pas mort, sa famille ne devait pas l'être non plus.

— Nous serons en première ligne, continua son père. Nous mènerons Lord... pardon, le *roi* Willard à la gloire. C'est un immense honneur.

Sur ces mots, il s'éloigna à grands pas en direction du cheval qu'on lui amenait.

— Ils sont en vie, souffla Sidney à Arthur, qui leva discrètement le pouce. Mais on doit... aller en première ligne...

Cette fois, Arthur tourna son pouce vers le sol.

— Willard envoie les Delacey à la mort, résuma-t-il, amer. Comme ça, il n'aura pas besoin de nous inviter à ses petits dîners.

Il détacha Sidney qui, une fois libre, passa un bras autour de ses épaules pour l'aider à se relever.

Son père les toisa du regard, mais personne n'essaya de les retenir. C'était inutile : tous les occupants du château devaient les considérer comme des traîtres, après ce que

Lord Delacey avait fait. Ils seraient tués sans sommation s'ils tentaient d'approcher.

Quelqu'un leur apporta une armure et Sidney entreprit d'équiper son maître. Quand ce dernier voulut l'aider à fermer les attaches, il constata que ses mains tremblaient et n'avaient aucune force. Il se contenta donc de réfléchir aux possibilités qui s'offraient à eux, en commençant par la plus évidente : la fuite. Ils pourraient partir au galop se réfugier dans un coin tranquille et attendre que les choses se tassent. Mais quel que soit le vainqueur, ils devraient se cacher pour le reste de leur vie, car les deux camps voudraient leur peau.

Ou alors, ils pouvaient rester et se battre. Si Arthur survivait, ce qui paraissait ridiculement peu probable, il devrait ensuite accepter le destin misérable que lui offraient son père et Willard.

Mais dans ce scénario, Gabriel serait mort. Le roi aussi, et peut-être même Gwen. Ce n'était donc pas une option.

— Ils croient que je les ai trahis, lança-t-il à Sidney, qui revenait avec un cheval blanc et lui fourrait les rênes dans la main. À cause de ce que j'ai raconté à Stafford. C'est pour ça qu'ils ne voulaient plus me voir. Ils croient que je suis dans le coup.

— J'ai conclu la même chose, avoua le valet avant d'aller chercher une autre monture.

— Merde alors, dit Arthur à son cheval.

L'animal le regarda avec insistance, comme pour le supplier de ne pas prendre une décision hâtive qui les conduirait tous à leur perte.

— Alors, on taille la route ? suggéra Sidney.

De nouveaux cavaliers ne cessaient d'arriver, formant une ligne désordonnée de destriers aux yeux exorbités et aux sabots impatients.

— Je ne peux pas. Vas-y sans moi.

— Dans vos rêves, répliqua le valet en caressant la crinière fauve de son cheval.

— Hum. Dans ce cas, le moment est venu d'avoir la première bonne idée de ma vie.

— Ouais. Ce n'est pas gagné.

Sidney croisa les mains pour que son maître prenne appui dessus et se hisse en selle. Au prix de violents efforts, le jeune homme y parvint enfin – même si rien ne garantissait qu'il reste là-haut très longtemps.

Puis, à force de se creuser la tête, il eut une illumination.

— Sais-tu ce qu'on considère comme le premier signe de la civilisation humaine ?

— Hein ? fit Sidney en lui tendant une épée, puis un bouclier qu'Arthur fut incapable de soulever et qu'il garda donc pour lui.

À la troisième tentative, son maître réussit à ranger son arme dans son fourreau.

— Ashworth me l'a appris quand j'étais petit, expliqua-t-il. Un fémur ressoudé.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? grommela Sidney en enfourchant sa monture.

— C'est un os de la jambe.

— Je sais ce qu'est un fémur...

— Demande-moi pourquoi, Sid. J'essaie de démontrer quelque chose. Fais-moi plaisir ; je vis peut-être mes derniers instants.

— D'accord. Pourquoi ?

— Parce que les fractures du fémur ne guérissent pas toutes seules, répondit Arthur, tandis que Lord Willard en personne prenait la tête des troupes. Il faut que des gens s'occupent du blessé, lui apportent à manger, à boire, le temps qu'il se rétablisse. Alors que ce serait plus simple de le laisser mourir. C'est donc un sacrifice complètement illogique du point de vue de la survie du groupe. On choisit de faire passer l'amour avant la raison.

Deux porte-drapeaux s'avancèrent de chaque côté de Lord Willard munis de bannières écarlates frappées d'une tour noire. En face, près de la lice, les hommes du roi formaient des rangs disciplinés. Et soudain, Arthur aperçut le souverain lui-même, entouré d'étendards. De loin, il paraissait gigantesque. À son côté, un chevalier à l'armure d'or pâle se penchait pour calmer sa monture agitée.

Arthur devina aussitôt de qui il s'agissait.

— J'ai comme l'impression, commenta Sidney, que cette histoire de fémur est symbolique. Vous ne vous êtes pas cassé cet os-là, que je sache. Et ça ne me plaît pas.

— Quitte à mourir ici, je préfère que les générations futures se souviennent de nous pour les erreurs que nous aurons *réellement* commises. Pas toi ? Je refuse de jouer les sous-fifres pour mon salaud de père.

Le regard du valet ne vacilla pas. Il hocha la tête, une seule fois.

— Tu n'es pas obligé de me suivre, précisa Arthur en posant une main gantée sur la sienne. Pour être honnête, je préférerais que tu ne le fasses pas.

— Allez vous faire voir.

Le ventre d'Arthur se noua à l'idée que Sidney l'insultait peut-être pour la dernière fois.

— Je me doutais que tu répondrais ça. Dans ce cas, Sidney Fitzgilbert, sache que j'ai l'intention de prendre des décisions stupides dans le but de me racheter aux yeux de ceux que j'aime. Décisions qui nous mèneront probablement à une fin prématurée.

Sidney s'ébroua puis s'installa confortablement sur sa selle.

— C'est gentil de me prévenir. D'habitude, vous foncez tête baissée.

Gwen attendait, debout derrière un parapet.

La reine avait essayé de l'empêcher de sortir, sous prétexte que le spectacle risquait d'être insoutenable – on avait une vue dégagée sur tout le champ de bataille depuis le rempart nord. Mieux valait s'occuper jusqu'à ce qu'on leur annonce la victoire de la Couronne. Et en plus, il pleuvait.

Gwen avait ignoré sa mère, qui se tenait maintenant à quelques mètres d'elle. Le dos tourné, elle lui demandait régulièrement ce qu'il se passait puisqu'elle n'osait pas regarder elle-même.

Les troupes de Lord Willard, bien que plus nombreuses, paraissaient assez mal organisées. Sans doute persuadé que son premier assaut serait un succès, le traître n'avait pas pris la peine de se préparer à autre chose qu'à une entrée triomphale dans le château.

Les hommes du roi, en revanche, n'avaient pas perdu de temps pour se positionner. Un peu à l'écart du site du tournoi, ils s'étaient divisés en régiments ordonnés, à quelques centaines de mètres de leurs opposants. Gwen voyait son père, en armure noire et cape bleue, assis bien droit sur sa selle. Et Gabriel dont, malgré la distance, elle devinait la terreur sous la couche de métal qui le dissimulait.

« Il s'est entraîné pour ça, se répétait-elle. Même s'il n'aime pas l'escrime, il se débrouille plutôt bien. Il va juste passer un mauvais quart d'heure, puis il reviendra tout me raconter. »

Elle s'inquiétait moins pour son père, qui était un combattant-né. Si imposant, si immuable que personne ne pouvait l'arrêter. Il allait entrer dans les lignes ennemies comme dans du beurre, et cela alimenterait plus tard des centaines de légendes.

— Ils n'ont pas encore commencé, n'est-ce pas ? s'enquit la reine d'une voix qui se voulait calme mais tremblait un peu.

On aurait dit qu'elle parlait d'une épreuve du tournoi et non d'une vraie bataille. Gwen avait l'impression de devenir folle.

— Non, répondit-elle, essayant de ne pas interpréter comme un mauvais présage la brique qui s'effritait sous ses doigts.

Elle se sentait fiévreuse et ses poumons lui paraissaient atrophiés. Elle n'avait nulle part où aller, rien d'autre à faire qu'assister, seconde après seconde, à son pire cauchemar. Et bien que les troupes ennemies soient trop loin pour qu'elle reconnaisse qui que ce soit, elle enrageait en imaginant Arthur parmi elles.

« Non, se corrigea-t-elle, il ne va pas se battre. Parce qu'au fond de lui, sous tous ses artifices et ses airs charmeurs, ce n'est qu'un lâche. »

— Pourquoi n'ont-ils toujours pas commencé ? insista la reine, que ce retard semblait personnellement contrarier.

Gwen soupira avec un agacement à peine dissimulé.

— Je ne sais pas, Mère. J'ignore comment cela fonctionne. C'est la première fois que j'assiste à une bataille rangée. Peut-être qu'ils attendent une sorte de signal ? Une sonnerie de trompettes ? Ou que l'adversaire se lasse, fasse demi-tour et rentre chez lui ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter.

Gwen ferma les yeux et inspira profondément pour ne pas se mettre à hurler.

Quand elle avait onze ans, son père était parti se battre dans le sud-est du pays. Il ne s'agissait pas d'une simple rébellion que quelques démonstrations de force et promesses de soutien auraient aisément matée. Des bateaux arrivaient du Sud, de plus en plus nombreux.

Plus tard, lorsqu'il lui avait raconté cette histoire, il avait passé sous silence les passages trop choquants. Il n'avait parlé que du courage des hommes massés sur les plages, et des bateaux qui avaient fini par renoncer et retraverser la Manche.

Mais un soir, durant le banquet donné en l'honneur de la victoire, un chevalier complètement soûl avait donné une autre version des faits à la princesse. Les cadavres s'étaient amoncelés sur le sable, le teintant de rose sur des kilomètres. Et le roi, debout dans les vagues, la barbe et les cheveux raidis par le sel, avait massacré ses ennemis à tour de bras jusqu'à ce que l'eau ressemble à du sang.

À compter de ce jour, le regard de Gwen sur son père avait changé. Quand il prenait son petit déjeuner, lisait au coin du feu ou jouait aux échecs avec elle sur le balcon, elle avait l'impression qu'il se dédoublait. D'un côté, elle voyait l'homme doux, sévère et fatigué qu'elle connaissait depuis toujours ; et de l'autre, un meurtrier assez fort et assez sanguinaire pour changer la couleur de la mer. Elle n'avait jamais réussi à faire concorder ces deux images de lui.

Si Gwen comprenait que sa mère ne veuille pas assister à la bataille, c'était précisément ce qui la motivait : elle voulait s'assurer que cette deuxième facette de son père existait. Il était humain, donc faillible, mais le roi, lui, ne l'était pas. Le roi les protégerait tous et ramènerait ses troupes saines et sauves.

Les hommes de Lord Willard s'impatientsaient. Un cavalier solitaire longea les rangs arrière, sans doute porteur d'un message. Ils avaient perdu l'avantage de l'attaque surprise, sous-estimant peut-être le nombre de gardes présents sur le site du tournoi et la quantité de spectateurs qui riposteraient au lieu de fuir – une grande partie d'entre eux, qui avaient juré fidélité à son père au même titre que les chevaliers et les seigneurs, et avaient empoigné ce qui leur tombait sous la main pour le défendre.

— Ça commence, murmura la reine.

Gwen sursauta, car elle ne l'avait pas entendue approcher.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sens. Regarde.

Un homme venait de se détacher de la première ligne de Willard. Il retira son casque, le jeta par terre et attaqua l'un des porte-drapeaux pour lui prendre son étendard.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'étonna la princesse.

Juste avant que ses camarades n'interviennent, l'homme parvint à ses fins puis s'enfuit au trot sur son cheval blanc, en direction des troupes de Camelot. Un autre cavalier tenta de le suivre, mais quelqu'un empoigna ses rênes pour l'en empêcher. Une brève altercation s'ensuivit.

— Je l'ignore, avoua la reine. Il s'agit peut-être d'une ruse ? D'une diversion ?

Gwen ne voyait pas en quoi pouvait consister cette ruse mais, des deux côtés, tout le monde regardait maintenant le fuyard traverser le champ, son drapeau flottant derrière lui.

— Il n'a aucune chance, railla la mère de Gwen.



Elle n'avait pas tort. Cet homme était seul et sans défense. Quoi qu'il ait l'intention de faire, c'était du suicide.

Lorsqu'il fut à distance égale des deux armées, il fit une chose encore plus étrange : il brandit son drapeau à bout de bras, avant de le balancer dans la boue et de le faire piétiner par son cheval.

— Oh non, souffla Gwen.

La silhouette repartit vers l'armée du roi.

— Ne t'inquiète pas, la rassura sa mère. Les archers se tiennent prêts.

La jeune fille se pencha par-dessus le parapet, au risque de tomber et de se briser le cou.

— Non, Mère, je crois... Seigneur, je crois que c'est *Arthur*.

Le cavalier, dont le crâne rasé était maintenant visible, galopait vers Gabriel.

Gwen vit son frère se tourner vers leur père et crier quelque chose, mais le roi avait déjà donné le signal. Elle n'aurait pas su dire laquelle des trois flèches fit mouche. Le cheval trébucha, les rênes s'envolèrent, et Arthur atterrit violemment sur le sol de terre noire.



Les énormes sabots des chevaux allaient défoncer le crâne d'Arthur s'il ne se relevait pas d'ici deux secondes. Lorsqu'il en prit conscience, il ordonna à son corps de bouger. Mais celui-ci avait déclaré forfait bien avant que les chevaux n'entrent dans l'équation, et il ne réagit pas.

Ses oreilles bourdonnaient encore à cause de la chute. Il sentait, plus qu'il ne les entendait, des centaines d'hommes courir ou galoper vers lui depuis les deux camps. Ils allaient se rencontrer pile à l'endroit où il gisait, de la terre plein la bouche et une sensation de brûlure inquiétante dans le bras.

— Debout ! hurla quelqu'un.

Arthur en fut agacé. Ne voyait-on pas qu'il essayait ? Certes, son effort essentiellement mental ne se manifestait par aucun mouvement, mais c'était l'intention qui comptait.

— Bordel de merde, continua la voix.

Arthur se sentit aussitôt mieux. Il connaissait ce grossier personnage.

Sidney l'attrapa sous les bras, l'extirpa de la boue et le poussa vers son cheval. Même si Arthur faisait de son mieux pour coopérer malgré sa terreur, il était aussi lourd et raide qu'un mannequin fait de sacs de pommes de terre.

— Bon, fit Sidney, visiblement paniqué. Vous allez bien, la flèche n'a fait que vous effleurer. Il faut juste qu'on...

Arthur n'eut pas l'occasion d'écouter le plan que son valet avait concocté durant la demi-seconde qui les séparait de la collision entre deux armées, car ladite collision était en train de se produire. Sidney l'écarta sans ménagement juste avant qu'il soit

piétiné. Incapable de faire autre chose que se recroqueviller sur lui-même, Arthur le sentit dégainer son bouclier tandis que le chaos se déchaînait autour d’eux.

— Il faut qu’on parte ! brailla Sidney.

Des épées se heurtaient avec fracas juste au-dessus de leurs têtes, au milieu des cris et du bruit horrible des corps qui se disloquaient.

— Trouve... Gabriel, parvint à articuler Arthur.

Mais Sidney ne l’écoutait pas. En risquant un coup d’œil par-dessus le bouclier, il s’était retrouvé nez à nez avec un inconnu bien décidé à les tuer.

« Qu’est-ce qui leur prend ? se demanda Arthur, au bord de l’hystérie. Ce brave gars m’a donné sa soupe le mois dernier parce qu’il n’aimait pas les petits pois ! »

Sidney frappa et l’homme s’écarta, aveuglé, tenant son épée devant lui comme s’il espérait qu’elle se batte toute seule. Il pleuvait de plus en plus fort. Le sol était glissant de boue, le ciel gris teinté d’une furieuse lueur jaune.

— Filons d’ici, lança Sidney, les cheveux plaqués sur le front et les yeux guettant la prochaine menace. Venez. Si on réussit à atteindre le bord du...

— Sid, le coupa Arthur d’une voix rauque. Bridget.

— Quoi ? aboya Sidney, occupé à caler une épaule sous son bras pour le traîner loin de là.

Ce n’était qu’une question de minutes avant que quelqu’un s’aperçoive qu’ils n’avaient pas encore été étripés.

— *Bridget*, répéta Arthur avec insistance jusqu’à ce que son valet daigne se retourner.

La jeune femme était en train d’affronter Sir Marlin au corps-à-corps. Le Couteau dégoulinait de sang – encore plus qu’avant, si c’était possible. Bridget, elle, semblait miraculeusement indemne.

— Elle n’a pas d’armure, remarqua Sidney d’une petite voix.

C’était vrai. La chevaleresse ne portait qu’une tunique blanche, un collier et un haut-de-chausses encroûté de boue jusqu’aux genoux. Contrairement à son adversaire déchaîné, elle évoluait à pas mesurés, l’air calme et concentré, avec à la main...

— Excalibur 9 ! s’étrangla Arthur tandis qu’elle paraît une attaque enthousiaste.

— Elle est cinglée, déclara Sidney. Elle a perdu la boule, elle va...

Le pied de Bridget s’enfonça dans la boue et elle trébucha. Le Couteau profita aussitôt de son avantage pour la faire chuter, si violemment que le bruit de ses os

heurtant le métal résonna par-dessus le vacarme du champ de bataille. Excalibur lui échappa.

— Bon Dieu, pesta Sidney. Merde. OK, attendez-moi là.

Il fourra le bouclier entre les mains d'Arthur, qui se laissa tomber et fit de son mieux pour paraître mort.

Même s'il n'y voyait pas grand-chose, il distingua l'ombre de Sidney s'interposant entre la chevaleresse et l'épée du Couteau. Le valet avait beau ne jamais avoir participé à un tournoi, la scène valait le détour. Sir Marlin essaya de le prendre en traître à l'aide d'une feinte qui aurait déséquilibré n'importe qui de moins expérimenté. Mais Sidney, plus habitué aux bagarres de rue qu'aux combats à la loyale, montra les dents et tint bon.

Au coup suivant, il plongea vers les jambes de son adversaire. Pendant que Sir Marlin tentait de retrouver son équilibre, Sidney planta son arme. Le Couteau recula, les mains crispées sur le ventre, le sang bouillonnant par les interstices de son armure au vernis noir prétentieux.

— Elle est vivante ? s'enquit Arthur, dressé sur ses coudes.

Sidney se pencha au-dessus de la chevaleresse puis releva la tête, le regard sombre sous son casque. Et soudain, son expression changea. Il fonça sur son maître tel un taureau enragé, tout en fixant un point derrière son épaule.

Arthur fit volte-face et découvrit le roi d'Angleterre à quelques mètres de lui. Comme le Couteau, il était couvert de sang, mais ce n'était pas le sien. Indemne, déterminé et auréolé d'une puissance incroyable, il abattit son épée sur l'épaule d'un ennemi. Il aurait dû être entouré de ses hommes mais, dans le chaos de la bataille, il avait fini par se retrouver seul.

Après quelques secondes de confusion, Arthur comprit ce qui avait alerté Sidney. Au lieu de mourir poliment dans son coin, le Couteau les avait contournés pour s'approcher du roi par derrière, tête nue et l'épée brandie.

— Votre Majesté ! rugit Sidney en même temps qu'Arthur poussait un cri inarticulé.

Trop tard. Sir Marlin enfonça sa lame sous l'armure du souverain, tranquillement, comme s'il venait juste de se décider.

Le roi ne s'en aperçut pas tout de suite. Il acheva son adversaire puis se crispa brusquement, l'air plus surpris qu'autre chose, et se tourna afin de voir qui l'avait frappé.

Sir Marlin retira son épée au moment précis où la lame de Sidney s'abattait sur sa nuque. Un geyser de sang en jaillit ; il mourut probablement avant d'avoir touché le sol. Arthur était à deux doigts de s'évanouir. Les contours de son champ de vision se brouillaient, mais il parvint à rester conscient en se concentrant sur le père de Gwen.

Ce dernier tomba à genoux. Certains de ses hommes commençaient à donner l'alerte et à se frayer un chemin vers lui. Le temps qu'Arthur le rejoigne, à quatre pattes, le souverain s'affala à plat ventre avec un petit soupir de résignation.

— Ça va aller, lui promit bêtement le jeune homme en l'entourant de ses bras épuisés. Accrochez-vous. D'accord ? Vous êtes l'homme le plus têtu que je connaisse. Si vous tenez encore une minute, quelqu'un viendra vous aider.

Des éclairs zébrèrent le ciel, illuminant le visage du roi, qui avait la couleur de la cendre. Son regard devint vague et l'une de ses mains se tendit brusquement. Arthur la prit.

— Écoutez-moi. S'il vous plaît, écoutez-moi. Je suis là. Gwen et Gabriel ne me le pardonneront jamais si je ne vous ramène pas. Alors je vous en supplie, tenez bon !

— Gwendoline, murmura le blessé. Gabriel.

Arthur aurait juré que le premier coup de tonnerre retentit à l'instant précis où le roi mourut.

Même si tout semblait perdu ce jour-là, Gwen tirait un infime réconfort du fait qu'Arthur ne les avait pas trahis. Ou du moins, pas volontairement. Seul un idiot se serait avancé au milieu d'un champ de bataille pour le prouver, et il avait toujours été ce genre d'idiot aussi inconscient que merveilleux.

Elle avait vu le second cavalier – Sidney, à n'en pas douter – se détacher à son tour des rangs ennemis et galoper derrière son maître, quelques secondes avant que Lord Willard ne donne l'ordre d'attaquer. Les deux armées s'étaient rencontrées à peu près à l'endroit où le jeune homme s'était effondré. Il avait aussitôt été englouti par la marée humaine et le chaos.

Agnès apparut sur le rempart. Au lieu de fondre en larmes comme la princesse s'y attendait, elle se planta près d'elle, le visage blême et l'expression farouche.

— Ce n'était pas Arthur, dit Gwen.

— Non.

— Vous avez essayé de me le dire, mais je ne vous ai pas écoutée.

— Non.

Agnès aurait dû être furieuse qu'elle l'ait privée ainsi de ses derniers instants avec Sidney. Mais elle se contenta de lui prendre la main.

— Ils ont envoyé le reste des hommes au combat, avant de faire évacuer la ville et les environs. Il ne reste presque plus personne au château à part les gardes.

Gwen hocha la tête, incapable de détourner le regard du spectacle grotesque qu'offrait le champ de bataille. Contrairement aux épreuves du tournoi, parfois empreintes de grâce, voire de beauté, cette violence était horrible et gratuite. Malgré ses efforts pour ne fixer personne en particulier, ses yeux cherchaient des êtres chers

parmi les silhouettes encombrées de lourdes armures qui titubaient, attaquaient ou se défendaient, puis s'effondraient.

La princesse avait espéré que l'angoisse finirait par engourdir son corps. Mais non ; au contraire, elle ressentait tout avec une acuité décuplée. Ses respirations hachées ne lui apportaient pas le moindre soulagement, et chaque cri venait irriter un peu plus ses nerfs déjà à vif. Elle commençait à avoir la tête qui tournait. Cessant d'arpenter le rempart, elle s'assit et enfouit son front entre ses mains.

— Quand cela va-t-il se terminer ? gémit-elle. Je n'en peux plus.

— Bientôt, affirma Agnès d'une voix qui manquait de conviction. Très bientôt. Comme je vous le disais, les renforts sont en route. L'ennemi sera bientôt submergé.

Gwen la dévisagea, les larmes aux yeux, si reconnaissante qu'elle pouvait à peine parler.

— Merci d'être restée, Agnès. Vous n'étiez pas obligée.

La jeune femme lui sourit et lui étreignit l'épaule d'un geste rassurant.

— Je vous en prie.

Puis un raclement de gorge attira son attention. Le messenger qui se tenait devant elles ne devait pas avoir plus de douze ans. Couvert de boue et épuisé, il faillit tomber en faisant la révérence.

La reine émit un petit bruit étranglé qui alarma sa fille, avant de s'effondrer sur une chaise, soudain très pâle.

— Quoi ? demanda Gwen, dont le regard allait et venait entre eux. Qu'y a-t-il, Mère ? Vous ignorez ce qu'il va nous annoncer. Vous ne pouvez *pas* le savoir.

Sa propre voix lui parut étrange. On aurait dit qu'elle suppliait quelqu'un – mais qui ?

— Vous êtes attendues en bas, les informa le garçon. Toutes les deux. S'il vous plaît.

— Non, répondit la reine. Je reste ici.

— Voyons, Mère ! la gronda Gwen avant de demander au messenger : Où ça ?

— Dans... Dans la salle de commandement. On m'a prié de vous ramener toutes les deux.

— Eh bien, je refuse, rétorqua la reine comme si elle lui en voulait personnellement. Je ne reçois aucun ordre de... De qui, d'ailleurs ?

— C'était le capitaine de la garde, Votre Altesse. Sir Hurst. Et le sorcier, maître Buchanan.

— Je n'irai pas !

La mère de Gwen semblait au bord de la crise de nerfs. Cette dernière ne comprenait pas pourquoi, mais elle n'avait pas le temps de la questionner.

Pendant qu'Agnès et elle emboîtaient le pas au messager, la souveraine fondit en larmes.

Le trajet jusqu'à la salle de commandement parut durer une éternité. Leurs pas résonnaient d'une façon inquiétante dans le château désert. Quand elles arrivèrent, Sir Hurst, maître Buchanan et une poignée d'hommes étaient rassemblés autour de la table, l'air grave. Le capitaine était encore couvert de la boue du champ de bataille.

— Où sont les autres ? s'étonna Gwen, qui ne s'attendait pas à voir un conseil de guerre aussi réduit.

— Ils se battent, répondit Sir Hurst. Et la reine ?

— Elle refuse de descendre. J'ignore pourquoi, mais elle était dans tous ses états. Si vous pouvez m'informer de ce qui se passe, j'aimerais la rejoindre au plus...

— Votre Altesse, je suis au regret de vous annoncer la mort du roi, intervint le sorcier.

Bien qu'il ait parlé lentement et distinctement, ses mots n'avaient aucun sens. Il posa sur Gwen un regard plein de pitié.

— Votre père, ajouta-t-il, comme pour dissiper le moindre doute. Il est tombé sous les coups de Sir Marlin. Ce jeune homme a tout vu.

La princesse n'avait quasiment jamais parlé avec maître Buchanan. Elle ne pouvait pas concevoir qu'il lui annonce une nouvelle pareille.

— Ce n'est pas... dit-elle, sans savoir comment terminer sa phrase.

Son cœur battait très, très fort. Un bourdonnement étrange résonnait dans la pièce et elle avait l'impression d'observer la scène de loin.

L'engourdissement tant espéré survint finalement. Elle chancela, fut rattrapée par les hommes de son père et se rendit compte, avec détachement, qu'elle les haïssait de l'avoir convoquée pour ça. Ils la firent asseoir dans un fauteuil dont elle agrippa les accoudoirs.

— Ce n'est pas parce qu'il est tombé qu'il est mort, bégaya-t-elle, sans être certaine qu'on l'entende par-dessus ce fichu bourdonnement.



— Je suis navré, Votre Altesse, soupira Sir Hurst. Son décès a été confirmé. Et nous devons maintenant prendre une décision. Personne ne sait où se trouve le prince. Personne ne l'a vu depuis le début de l'affrontement. Nous devons supposer... En temps normal, nous aurions convenu en amont d'une chaîne de commandement, mais nous avons été pris de court. Si la reine, détentrice officielle de l'autorité, refuse de venir...

Gwen contempla ses mains et les trouva ridicules. Des ongles rongés, des paumes lisses ; c'étaient des mains qui n'avaient jamais rien fait d'utile.

— Quelle décision ? s'enquit-elle.

— Nous sommes proches de la victoire, lui confia maître Buchanan. Mais la nouvelle de la mort du roi a dû se répandre et, en l'absence de votre frère... Nos soldats sont débordés, Votre Altesse. Ils ont perdu l'envie de se battre. Ils pensent que tout est fini et ils ont peur.

— Nous pouvons envoyer la garde du château, proposa Sir Hurst. Il nous reste une cinquantaine d'hommes. À défaut de mieux, cela pourrait leur redonner le courage dont ils ont tant besoin. Toutefois, si nous faisons ce choix, le château et l'ensemble de la ville se retrouveront sans défense. Et nous ne savons pas ce que l'ennemi a prévu de son côté.

— Qui doit trancher ? demanda Gwen.

Les deux hommes échangèrent un regard, puis le capitaine se détourna, visiblement frustré.

— Vous, répondit le sorcier. En tant que représentante de la famille royale, c'est à vous de décider.

La princesse le dévisagea avant de lever les yeux vers le blason fixé au mur, si familier qu'elle n'y faisait plus vraiment attention. Un lion, un faucon et une coupe. Enfin, elle contempla la carte de la vieille Angleterre étalée devant eux, toutes ces lignes et ces courbes, tous ces chemins et ces routes qui convergeaient vers Camelot. Elle aurait voulu regagner sa chambre et s'y enfermer à clé. Se blottir dans son lit. Se réveiller dans un monde où son père serait encore en vie, où Gabriel s'apprêterait à prendre son petit déjeuner, où Bridget l'attendrait dans les écuries et où Arthur frapperait à sa porte pour la bombarder de piques et d'anecdotes.

Cette vie appartenait au passé. Mais il y avait encore beaucoup à perdre ; elle ne pouvait pas baisser les bras maintenant.

— Envoyez la garde, ordonna-t-elle en se levant.

— Vous êtes sûre ? vérifia maître Buchanan.

La princesse hocha la tête.

— Dans ce cas, allez chercher la reine et fuyez, lui conseilla Sir Hurst. Le château risque d'être envahi.

— Non. Elle ne partira pas. Et moi non plus.

— Votre Altesse, avec tout le respect que je vous...

— Envoyez la garde, répéta Gwen d'une voix sourde, bien campée sur ses pieds. Mais avant ça, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi.

L'atmosphère avait changé à la seconde où le roi s'était effondré. Arthur entendait les cris de consternation autour de lui, sentait la ferveur de la bataille céder place à la peur. Même s'il n'était pas particulièrement attaché au souverain, qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre à connaître, l'Angleterre dans laquelle il avait toujours vécu venait de mourir entre ses bras.

— Lâchez, répétait Sidney, sans que son maître comprenne ce qu'il entendait par là.

Voulait-il qu'il craque et se mette à pleurer ? Puis Arthur s'aperçut qu'il tenait toujours la main du roi, que trois chevaliers s'apprêtaient à soulever.

— Gabriel ! s'écria-t-il soudain.

Les hommes hissèrent le corps sur leurs épaules et foncèrent, tête baissée, à travers la mêlée. Sidney fut soudain distrait par un ennemi qui tentait de le poignarder, à qui il rendit la monnaie de sa pièce. Un jet de boue et de sang éclaboussa le visage d'Arthur tandis que l'homme s'affaissait près de lui. Il fut saisi de haut-le-cœur, sans parvenir à vomir. Sidney l'empoigna par l'épaule et le remit sur ses pieds.

— Gabriel, insista Arthur. Où est Gabriel ? C'est... C'est le *roi*.

— Aucune idée, grogna son valet. Il faut qu'on s'en aille. Doué comme vous êtes, c'est un miracle qu'on soit encore en vie.

Une partie de la garde royale tentait visiblement de retourner vers le château. Arthur vit un soldat se lever puis retomber aussitôt dans la boue, une hache plantée dans le crâne. Il avait l'impression de contempler un tableau très violent ou une pièce de théâtre. Son esprit était incapable de concevoir que ce spectacle était réel.

— Ça sent mauvais, commenta Sidney en voyant la panique se peindre sur les visages qui les entouraient. *Merde*. On n'a plus le temps. Il va falloir courir.

— Non, répondit Arthur comme dans un rêve. Regarde !

Une nouvelle vague de combattants était en train de franchir le pont-levis et de descendre la colline, le dos droit et l'air résolu. Au même instant, la pluie se calma et les nuages s'écartèrent. En tête du groupe, revêtu d'une armure étincelante et d'un casque dont dépassaient des cheveux cuivrés, chevauchait le nouveau roi d'Angleterre.

Des hourras s'élevèrent des rangs de Camelot. Les soldats qui titubaient quelques minutes plus tôt se redressèrent, emplis d'une énergie renouvelée. Les fuyards stoppèrent net et firent volte-face. Un homme qui gisait à terre, apparemment mort, fit un croche-patte à son adversaire et profita de sa chute pour l'égorger.

— Tout va bien, s'extasia Arthur. On va s'en sortir. Et Gabriel est... Attends, c'est bizarre.

Il fixait les renforts, qu'il avait identifiés comme la garde du château.

— Ouais, fit Sidney. Je me suis fait la même réflexion.

Le soi-disant roi d'Angleterre, sous protection rapprochée, ne semblait pas très à l'aise avec son épée. Par chance, personne ne s'en aperçut car l'armée de Camelot commençait à repousser les troupes de Willard.

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? souffla Arthur.

Il ne voulait pas trop réfléchir aux implications de cette mise en scène, mais c'était de plus en plus difficile de ne pas imaginer le pire.

— Elle fait demi-tour, remarqua Sidney. On dirait que...

C'est alors que quelque chose de massif les heurta par derrière et les projeta à terre. Une douleur violente transperça le bras d'Arthur, qui tentait vaillamment d'amortir sa chute. « Tu n'as pas intérêt à te recasser, saloperie de poignet », songea-t-il, furieux, en pliant ses doigts pour vérifier qu'ils fonctionnaient encore. Le cheval qui les avait percutés se relevait déjà, pas plus traumatisé que ça, et s'élançait en direction du couvert des arbres.

Étendu sur le dos, Arthur se demanda pourquoi les bardes et les chevaliers n'évoquaient jamais cet aspect de la guerre. Le combat se résumait en réalité à du sang, de la boue et des coups, jusqu'à ce que quelqu'un vous achève d'une épée dans le cœur. Sentant quelque chose dans sa bouche, il cracha, horrifié, avant de reconnaître son amulette.

— Sid, fit-il. Je devrais être mort depuis longtemps.

— Oui.

— On est d'accord. Or, ce collier, tu m'as bien dit que c'était...

— Stop, l'interrompit Sidney. Je ne me tue pas à la tâche pour que vous accordiez tout le mérite à un foutu bijou. C'est *moi*. Moi qui vous protège depuis des heures. Debout !

Arthur ne l'écoutait plus. Les yeux plissés, il fixait une petite silhouette sombre apparue près de sa tête.

— Est-ce que cet oiseau te paraît agité ?

— Un oiseau ne s'agite pas.

Pourtant, cette corneille exécutait une drôle de petite danse devant Arthur. Elle tournait la tête d'un côté, de l'autre, faisait quelques pas en sautillant puis revenait en arrière.

— Vous avez raison, avoua Sidney. Il a l'air très agité.

Aussitôt, la corneille s'envola, frôlant les piles d'épées abandonnées et de cadavres. En la suivant du regard, Arthur aperçut soudain quelque chose qui brillait dans la boue.

— Merde, fit-il.

— *Merde*, répondit Sidney, mais pas pour la même raison.

Un nouvel ennemi venait de se jeter sur son maître, l'obligeant à bondir pour s'interposer. Ça devenait dangereux.

— Art, filez !

Au fond de lui, Arthur savait que son valet lui ordonnait de fuir. Libéré de son fardeau, Sidney aurait une chance de survivre – mieux encore, de faire un carnage. Le moment était donc venu de se traîner le plus loin possible.

Pourtant, ce n'est pas ce qu'il fit.

Il avait toujours su qu'il n'était pas quelqu'un de bien et, s'il avait le malheur de l'oublier, son père se chargeait de le lui rappeler. Ses récentes démonstrations de bravoure n'avaient été que le geste désespéré d'un homme acculé. De même, ce n'était pas la bravoure qui le poussait maintenant à ramper sur le sol, les épaules dans la boue, plus une créature des marais qu'un homme, en direction de l'objet qu'il avait vu briller. C'était de l'égoïsme pur.

Si Gabriel mourait – suivi de près par Gwen, puisqu’elle avait inexplicablement décidé d’enfiler une armure et de se jeter dans la gueule du loup –, il n’aurait jamais l’occasion de lui reprocher son manque de considération. Et ça, c’était hors de question.

Le corps de Gabriel était presque enseveli sous un cadavre. Arthur dut rassembler ses ultimes forces pour le dégager, tout en se préparant au pire.

L’un de ses bras était si déchiqueté, malgré les protections de métal, qu’il ne ressemblait même plus à un membre. Son autre main s’était relâchée sur la poignée de son épée. Sa peau d’un blanc cireux faisait ressortir ses cheveux roux, plaqués en boucles humides sur son front. Quant à ses yeux, on n’en distinguait plus qu’un mince croissant entre ses paupières mi-closes.

— Gabriel, croassa Arthur.

Comme quelqu’un approchait, il se jeta instinctivement sur le blessé afin de le masquer aux regards.

— *Gabriel.*

Celui-ci ne répondit pas. Il ne bougea pas non plus. Arthur avait l’impression qu’il respirait encore, mais peut-être était-ce le fruit de son imagination.

Un homme s’effondra près d’eux, crachant des torrents de sang dans sa barbe. Arthur se détourna, les yeux emplis de larmes brûlantes.

— Bon Dieu, Gabriel, continua-t-il, incapable de localiser son valet ou un autre visage connu. J’ai déjà vécu ça une fois aujourd’hui, et ça m’a suffi. Je suis sérieux. Tu... Tu n’auras qu’à mourir plus tard. Sid ne pourra jamais nous ramener tous les deux. Il va encore râler, mais il fera ce qu’il faut, même si ça doit le tuer. C’est une vraie tête de mule, un crétin fini, mais il... Bref, je l’aime très fort. Alors tiens bon, pour qu’il puisse te sauver à ma place. Je te promets de rester couché là, dans la boue, la merde et le sang, puis de mourir sans faire de bruit.

Arthur se hissa sur ses coudes afin de contempler le visage sans vie de Gabriel. Un si beau visage. C’était triste de songer qu’il ne le verrait plus.

— Gabriel, répéta-t-il en le secouant un peu, ses larmes gouttant sur les joues sales de ce dernier, tu es *roi*. Ton père est mort, et je... Ton peuple a besoin que tu te relèves et que tu vives. Je sais que tu n’as pas envie de monter sur le trône mais, malheureusement, c’est trop tard pour ça.

— Excellent, déclara une voix étrangement calme juste au-dessus de sa tête. Je commençais à perdre espoir. C'est gentil de l'avoir retrouvé pour moi.

Lord Willard se tenait devant eux, une épée à la main. Arthur ne prit même pas la peine de lui répondre. Il chercha Sidney autour de lui – Sidney qui était toujours là, même quand cela semblait impossible. Son cœur se serra lorsqu'il l'aperçut au loin, en train d'affronter un énième ennemi. Il ne pourrait jamais le rejoindre à temps.

— Désolé, murmura Arthur à celui qu'il considérait comme son meilleur ami.

Il continua à le fixer une seconde, espérant qu'il lève la tête afin de pouvoir lui adresser un regard d'adieu. Mais Sidney ne le vit pas.

Arthur posa son front contre celui de Gabriel, ferma les yeux et attendit le coup fatal.

Rien ne se passa.

Lord Willard émit un son étrange, ridicule, même, à mi-chemin entre l'amusement et la surprise. Arthur rouvrit les yeux et découvrit un spectacle qui resterait gravé dans sa mémoire à tout jamais : Lady Bridget Leclair, couverte de boue de la tête aux pieds, s'élançait vers le traître, Excalibur 9 levée au-dessus d'elle. Le jeune homme ne la vit même pas frapper. Les yeux rivés sur son visage, il se demanda si elle était un ange venu le conduire dans l'au-delà.

Il était persuadé que Lord Willard allait se relever. Il allait se relever et la mascarade reprendrait. La douleur, les larmes, la mort, la chute. Cela ne s'arrêterait jamais. Ils étaient piégés pour l'éternité dans ce purgatoire boueux.

Pourtant, c'était bel et bien terminé. Lord Willard ne bougeait plus. Pour autant qu'Arthur puisse en juger, il était mort.

Bridget se redressa, haletante, comme si elle-même n'y croyait pas. Arthur entendit Sidney crier mais ne lui prêta pas vraiment attention. Plus rien n'avait d'importance maintenant que les derniers vestiges de la Couronne et du coup d'État gisaient devant eux.

Le valet se rapprocha et, enfin, Arthur comprit ce qu'il disait :

— Bridget ! Bon Dieu, Bridget... Attention, à gauche !

— Oh non, gémit Gwen en arrachant le casque de Gabriel et en se penchant sur la selle de la monture qu'elle avait empruntée. Je crois que je vais vomir.

— Allez-y, l'encouragea Agnès. Vous l'avez bien mérité.

Des gardes aidèrent la princesse à descendre. Ils l'avaient raccompagnée jusqu'au site du tournoi, s'éclipsant du champ de bataille aussi vite qu'ils étaient arrivés. Elle n'arrivait pas à intégrer ce qui venait de se passer. Une succession d'images horribles défilait dans son esprit – les armes, le sang, les cris, les chevaux terrifiés –, et elle était ravie que ce soit terminé.

Les gardes repartirent ensuite au combat, laissant Agnès et Gwen au milieu des drapeaux, des banderoles et des fleurs piétinées, abandonnés par les spectateurs dans leur fuite. Il y avait des corps, aussi, un peu plus loin. La princesse faisait de son mieux pour ne pas les regarder.

— Ça a fonctionné, dit Agnès en défaisant l'armure de sa maîtresse d'une main tremblante. J'ai tout vu d'ici. Ça a fonctionné.

— Oui.

Gwen retira son plastron mal ajusté. Dessous, elle portait une tenue de page, les seuls vêtements d'homme qu'ils avaient pu trouver en si peu de temps.

— Espérons que cela suffise.

Dans le cas contraire, elles seraient bientôt assassinées ou faites prisonnières. Il n'y avait plus personne pour les protéger, plus rien entre elles et les forces de Lord Willard. Maître Buchanan était resté au château avec la reine, attendant sa relève, tel un capitaine improvisé qui avait cinquante pour cent de chances de sombrer avec le navire.



— Vous avez vu... commença Agnès.

La princesse secoua la tête.

— Je n'ai vu personne. Le casque de Gabriel m'aveuglait. Je regrette, mais... non. Désolée.

— D'accord. Vous voulez rentrer ?

— Certainement pas. Je ne bouge pas d'ici. Je veux savoir comment tout ça se termine.

Elle tendit une main à Agnès, qui la prit.

La sonnerie d'un clairon la fit soudain sursauter, puis une grande clameur s'éleva. L'espoir et la peur lui comprimaient tellement la poitrine qu'elle pouvait à peine respirer.

Elle échangea un regard avec sa dame de compagnie.

— C'est... C'est fini ? bégaya Agnès, qui avait elle aussi du mal à y croire.

— Venez, lança Gwen avec plus d'assurance qu'elle n'en éprouvait. Allons voir.

Elle s'efforçait de marcher lentement, comme si son impatience risquait de faire fuir la bonne nouvelle. Mais Agnès était si pressée qu'elle la traînait quasiment derrière elle. Lorsqu'elles émergèrent au sommet de la butte, elles eurent du mal à déterminer quel était le camp victorieux. Tous les hommes se ressemblaient sous les armures, le sang et la boue.

Quelqu'un aboyait des ordres depuis un cheval, et le cœur de Gwen se gonfla à sa vue. C'était Sir Hurst, qui parcourait le champ en indiquant à ses hommes comment rassembler les prisonniers et aider les blessés.

— On a gagné, murmura-t-elle. Agnès, on a gagné.

Un groupe à l'air accablé était assis par terre, sous la menace de plusieurs épées. La princesse nota que Lord Stafford et Lord Delacey en faisaient partie. Ils étaient étonnamment propres et avaient l'air inquiets ; sans doute avaient-ils préféré observer le chaos de loin et se rendre à la première occasion.

— Je ne les vois pas, gémit Agnès, lâchant la main de Gwen. On devrait peut-être aller les chercher nous-mêmes. Ils sont peut-être couchés dans un coin, agonisants, et...

— Agnès.

La dame de compagnie refusait de se taire.

— Je ne peux pas rentrer au château et attendre les bras croisés. Désolée, mais je ne peux pas. Je dois savoir si...

— Non, *Agnès*, insista Gwen dans un éclat de rire mêlé de larmes, regardez !

Quatre silhouettes grimpaient la colline d'un pas très lent. Elles disparaissaient presque sous une épaisse couche de boue, mais la princesse les reconnut au premier coup d'œil.

Sidney aidait Arthur, qui semblait à peine conscient et donnait le bras à Bridget, elle-même soutenant Gabriel. Ils étaient ridicules et semblaient au bout du rouleau.

Gwen n'avait jamais été si heureuse de voir quelqu'un de sa vie.

Sir Hurst les avait repérés, lui aussi. Plusieurs hommes s'élancèrent vers le nouveau roi, et des cris de joie stupéfaits parcoururent le champ de bataille.

Mais personne ne fut aussi rapide que Gwen et *Agnès*. Elles se jetèrent sur les quatre combattants avec une telle force qu'elles faillirent les renverser.

— Gabe, sanglota Gwen, une main tendue vers le visage de son frère, est-ce qu'il est...

— Oui, il est vivant, la rassura Bridget alors que deux gardes la soulageaient doucement de son fardeau. Je crois qu'il va s'en sortir.

Sidney lâcha Arthur pour pouvoir enlacer *Agnès*, et la chevaleresse le rattrapa au vol.

— Oh, merci mon Dieu ! s'exclama Gwen.

Comme elle ne savait pas lequel des deux embrasser le premier, elle attira Arthur et Bridget contre elle en une étreinte maladroite. Elle avait des cheveux et de la terre plein la bouche, mais elle s'en moquait. Bridget déposa un baiser sur sa tempe en même temps que son fiancé poussait un couinement étranglé contre son cou.

— Arthur, dit-elle, tu pleures ? Tu pleures parce que tu m'aimes et que tu es content de me voir ?

— Seigneur, marmonna-t-il. Je pleure parce que j'ai survécu à une bataille sanglante. C'était horrible. J'ai détesté chaque seconde ; vraiment, je ne vous recommande pas d'essayer. Mais sinon, oui, je pleure parce que je t'aime et que je suis trop content de te voir. Patate.

La princesse essuya son visage sur sa manche et Arthur tituba en direction de Sidney.

Bridget et elle se retrouvèrent seules, trempées de sueur, sales et silencieuses. Chacune observait l'autre avec méfiance. Gwen avait tellement de choses à dire qu'elle ne savait pas par où commencer.

— Tu t'es servie d'Excalibur.

La chevaleresse prit un air coupable et baissa les yeux vers l'épée légendaire, qu'elle tenait toujours à la main.

— Je n'ai pas réfléchi. C'était... un cas de force majeure.

— Les gens disent toujours ça quand ils arrachent une épée d'un rocher.

La princesse rit entre ses larmes, si soulagée qu'elle en avait le vertige. Elle décida de profiter de l'occasion.

— Bridget, je me sens tellement bête. Tout ce que je considérais comme important était... Je suis désolée de m'être montrée aussi égoïste. Je veux vraiment que tu fasses partie de ma vie, plus que je n'ai jamais rien voulu, et...

— S'il te plaît, tais-toi, répondit Bridget. Au risque de paraître malpolie, je préférerais qu'on s'embrasse d'abord et qu'on discute ensuite.

Gwen en resta bouche bée. Puis elle regarda autour d'elle. Tous ceux qui n'étaient pas inconscients se pressaient autour de Gabriel ; personne ne leur prêtait la moindre attention. Elle eut à peine le temps d'esquisser un hochement de tête que Bridget referma ses bras sur elle, la souleva du sol, l'embrassa passionnément puis la reposa sur ses pieds.

Derrière elles, Arthur se racla la gorge.

— Jette un coup d'œil sur ta gauche, Gwendoline.

Elle obéit et découvrit qu'un chevalier approchait en lui faisant de grands signes.

Il désignait Gabriel, étendu sur une civière improvisée. Quelqu'un posait un garrot sur son bras ensanglanté, visiblement peu optimiste quant à la suite des événements.

Mais les yeux du jeune roi étaient ouverts.

— Gabe ! s'écria Gwen en se laissant tomber à genoux à côté de lui. Oh, mon Dieu, Gabe, je suis tellement désolée... Père... Père est mort.

Même s'il était à peine lucide, ces mots se frayèrent un chemin jusqu'à son esprit. Il eut l'air si perdu que sa sœur fondit de nouveau en larmes.

— Ça va aller, tu vas t'en sortir. Je voulais juste que tu saches que... désormais, tu es roi.

Gabriel soutint son regard, les joues inondées de larmes. Puis, sans prévenir, il tourna la tête sur le côté et vomit.

Le capitaine de la garde s'écarta d'un bond pour ne pas être éclaboussé. Puis, les mains en porte-voix, il clama :

— Le roi est mort ; vive le roi !

Gwen s'aperçut soudain qu'une véritable foule les entourait, répercutant ce cri tout autour du champ de bataille. L'armée entière posa un genou à terre – même certains des blessés, qui se soutenaient les uns les autres. Arthur s'empessa de les imiter, ravi d'avoir une excuse pour se reposer. Bridget planta Excalibur 9 dans la boue et fit de même. Quant à Sidney, occupé à embrasser Agnès avec enthousiasme, il se tourna vers le nouveau souverain afin de lui rendre hommage entre ses larmes.

Gabriel poussa un long soupir douloureux pendant que sa sœur étreignait sa main valide. Quand il parla enfin, ce fut d'une petite voix épuisée :

— J'aurais vraiment préféré ne pas vomir devant tous ces gens.

Courrier calligraphié à l'encre sur un parchemin de très haute qualité, soigneusement plié et encore impeccable lors de la livraison :

*Chère Bridget,*

*J'aurais aimé te dire que Camelot est bien morne sans toi mais, comme Arthur est toujours là, je n'ai pas une seconde de libre. Nous restons accrochés l'un à l'autre comme si quelqu'un risquait de défoncer la porte à tout moment. J'ai regagné mes appartements maintenant que Gabriel n'est plus alité ; Arthur doit être ravi, car ma présence gênait leurs petits rendez-vous nocturnes.*

*L'ambiance ici est toujours très étrange. Les gens affluent des quatre coins du royaume pour prêter allégeance à mon frère, ce qui devrait être pénible, mais que je trouve plutôt rassurant étant donné les circonstances. Il est affreusement gêné quand ils insistent pour poser le genou à terre et embrasser sa bague. De nombreux membres du culte se sont présentés, sans doute ceux que Lord Willard n'avait pas réussi à monter contre Père. Ils semblent horrifiés par ce qui s'est passé et déterminés à prouver qu'ils n'y ont eu aucune part. Ils affirment que ce traître n'a jamais eu la foi, qu'il a simplement joué cette carte afin de rallier plus de monde à sa cause. Nous n'avons donc pas à craindre que l'histoire se répète.*

*J'espère qu'on ne t'en a pas trop voulu d'être arrivée en retard au tournoi. Après tous ces exploits, tu mérites une certaine indulgence.*

*Tu me manques. Je prie pour que tu gagnes.*

Gwen

Réponse griffonnée sur un vieil avis de recherche déchiré, dans deux encres différentes :

Gwen,

Le début du tournoi a été décalé par égard pour le roi. J'ai perdu ma première joute, à ma grande honte. Neil dit que c'est à cause de l'altitude. Quand je lui ai fait remarquer qu'on était seulement sur une colline, il a continué à prétendre que ça détraquait le cerveau. À mon avis, c'est son cerveau à lui qui est détraqué.

Quelqu'un (Neil) est allé bavasser à propos de la bataille, de Willard et d'Excalibur auprès de ses copains écuyers. Du coup, tout le monde me regarde comme si j'allais me mettre à voler ou à cracher du feu. C'est très agaçant, parce que ça empêche les gens de me parler normalement ou de m'indiquer l'adresse du forgeron.

Le temps est déjà en train de tourner. Je n'ai jamais été aussi heureuse de voir du givre sur l'herbe.

Continuez à vous accrocher, Arthur et toi. Je reviens bientôt.

Bridget

En ce jour de la Saint-Martin, le soleil se leva dans un ciel particulièrement pur et dégagé. Arthur se réveilla donc de très bonne humeur.

Ce n'était pas le cas de Gabriel, qu'il avait pourtant tout fait pour dérider la veille au soir. Lorsque Arthur l'avait quitté, le roi était si terrifié qu'il semblait sur le point de vomir. Ce n'était pas nouveau ; il affichait cette expression depuis maintenant trois mois. Sans doute était-ce le prix à payer quand on tentait de changer le monde.

Après la bataille, Gabriel avait été rapatrié avec Gwen dans les appartements royaux, sans que personne ne prenne le temps de rétablir le droit de visite d'Arthur. Il avait cru devenir fou, jusqu'à ce qu'un soir, la princesse frappe à sa porte, le serre très fort dans ses bras et lui annonce que sa présence était requise.

En entrant dans la chambre, il avait trouvé Gabriel assis dans son lit, couvert de bleus, d'entailles et de bandages, au milieu d'un assortiment de potions et de somnifères. Il n'avait pas été surpris de constater qu'on lui avait amputé le bras gauche au-dessus du coude, mais la vue du moignon enveloppé d'un cataplasme à base d'herbes lui avait tout de même fait un choc.

— Bonsoir, avait dit Gabriel. Tu veux bien me passer les papiers qui sont sur cette table ? Attention, ils sont très fragiles.

Arthur s'était exécuté et assis près du lit.

— Quand tu m'as donné ces lettres, avait repris Gabriel, les yeux rivés sur le parchemin, je les ai envoyées à Tintagel pour les faire étudier. J'ai également demandé aux archivistes de regarder s'il y en avait d'autres. Une fois que l'on sait quoi chercher, c'est plus simple. Si la plupart des documents ont été brûlés depuis longtemps, j'ai

découvert hier l'existence de ceux-ci. Notamment ce courrier d'Arthur Pendragon, qui exprime en des termes très clairs à Sir Lancelot du Lac qu'il est amoureux de lui.

— Tant mieux, avait répondu Arthur, sans trop savoir où Gabriel voulait en venir.

— Je n'ai pas dormi depuis des jours. Qui sait, je parlerais peut-être différemment si j'étais moins... fébrile. Mais, toute sa vie, mon père a tenté de préserver le bonheur du royaume en ne prenant jamais parti. C'est à cause de cela qu'on l'a tué. Si je dois mourir sur ce trône, Arthur, je veux être certain d'avoir œuvré pour le bien. Je n'y arriverai pas en imitant mon père, car je ne suis pas lui. Je dois simplement rester fidèle à moi-même et à l'Angleterre. Or, comme tu me l'as dit – ou plutôt, hurlé – le jour où tu m'as remis ces premières missives, nous incarnons depuis le début certains des idéaux d'Arthur Pendragon. Il faut que le peuple le sache. L'heure est venue de changer les choses.

Arthur était resté muet un moment.

— Combien de temps penses-tu pouvoir tenir sans dormir, au juste ? Parce que, pour être honnête, c'est le discours le plus sensé que j'aie jamais entendu dans ta bouche.

Gabriel avait reposé le parchemin avec une grimace de douleur.

— Si je te dis tout ça, Arthur, ce n'est pas parce que j'attends quoi que ce soit en retour. Je voulais simplement t'en informer.

Envahi d'une bouffée de fierté, Arthur avait caressé le bras indemne du souverain.

— Repose-toi. Je reviendrai te voir demain et nous discuterons davantage.

Juste avant de franchir la porte, alors que Gabriel s'était déjà laissé retomber contre ses oreillers, il avait ajouté :

— Tu sais... ça ne me dérangerait pas. Que tu aies des attentes me concernant. Je ferais même mon possible pour les surpasser.

Il était revenu le lendemain, et ils avaient poursuivi leur conversation. Au fur et à mesure que Gabriel reprenait des forces, ils s'étaient parlé plus longuement. Enfin, un après-midi de septembre où Arthur lui lisait un ouvrage sur le culte arthurien envoyé par Mrs Ashworth, le roi avait refermé le livre et l'avait embrassé.

Ils prenaient leur temps. La violence des événements avait laissé Gwen et Gabriel en état de choc. Ils étaient encore fragiles, perdus et très, très tristes.

Arthur ne leur en voulait pas, bien sûr. Il trouvait même qu'ils se débrouillaient plutôt bien, pour deux jeunes gens qui venaient de perdre leur père. Surtout Gabriel, qui



avait endossé son nouveau rôle sans hésiter.

Il avait rassemblé un conseil composé d'anciens visages et de nouveaux. Il donnait son avis ; il écoutait. Quand il ne comprenait pas quelque chose, il demandait des explications. Chaque sujet était soigneusement débattu puis soumis à un vote dans lequel la fierté n'avait pas sa place. Certains des conseillers, surpris par cette manière de faire, mettaient sans doute cela sur le compte des blessures et du deuil. Ils ne se rendaient pas compte que Gabriel aurait agi ainsi quelles que soient les circonstances.

Cette approche douce et mesurée du pouvoir avait posé problème quand il avait fallu décider du sort des prisonniers. Alors que la tradition voulait qu'ils soient exécutés, Gabriel avait préféré les exiler dans toute l'Angleterre, sous la surveillance des bannerets les plus fidèles de son père. Ils lui étaient ainsi redevables, bien que la courte durée des peines ait poussé Sir Hurst, hors de lui, à quitter une réunion en claquant la porte.

Quand Arthur avait suggéré une punition un peu plus sévère que les autres pour Lord Delacey, Gabriel lui avait jeté un regard dur. Un regard, avait songé le jeune homme, hérité de son père.

Arthur marchait encore très lentement. Il ne s'était jamais vraiment remis de l'attaque dans la ruelle ni de sa longue maladie. Certains jours, le simple fait de sortir de son lit lui donnait l'impression de ramper dans un torrent de boue. Par chance, ce matin-là, ce n'était pas le cas. Le château était très animé car tout le monde se préparait pour les festivités de la Saint-Martin, à l'occasion desquelles Gabriel avait prévu de s'exprimer devant le peuple. Personne ne savait de quoi il allait parler.

Arthur atteignit la roseraie, poussa la porte et faillit tomber à la renverse, bousculé par Lucifer qui disparut dans les buissons à la poursuite d'une abeille.

— Arrête, imbécile, lui lança-t-il. Tu vas te faire piquer.

— Il ne l'attrapera jamais, dit Gabriel en s'abritant les yeux du soleil de novembre.

Son discours était posé sur ses genoux, déjà bien corné alors qu'il avait fini de le rédiger la veille. Quant à lui, comme on pouvait s'y attendre, il semblait malade de trac.

— Ô, homme de peu de foi, railla Arthur en déposant un baiser sur les cheveux du roi. Salut, Sid ; bonjour, Agnès. Surtout, ne vous dérangez pas pour moi.

Son valet, assis sur le banc d'en face, murmura quelque chose à l'oreille de la jeune fille, qui rougit brusquement. Puis, sans transition, il brandit son majeur à l'intention d'Arthur.

— C'est toujours moi qui paye ton salaire, lui rappela son maître avant de se laisser tomber à côté de Gabriel.

— Je vous ai sauvé la vie environ huit mille fois, rétorqua Sidney en haussant un sourcil. Vous avez une sacrée dette envers moi. Tellement énorme que c'est presque embarrassant.

Arthur leva les mains au ciel, exaspéré, et se tourna vers son voisin en quête de soutien. Sans surprise, ce dernier était à nouveau concentré sur son discours.

La porte claqua soudain contre le mur. Sidney et Agnès ne levèrent même pas les yeux, tandis qu'Arthur saluait Bridget qui approchait, l'air contrarié.

— Jolie robe, commenta le jeune homme, conscient de jouer avec le feu.

— Vous jouez avec le feu. Je ne serais jamais revenue si on m'avait dit que je devrais porter une *robe*. Où est Gwen ?

— Avec notre mère, répondit Gabriel. Elles ont pris l'habitude de jouer aux échecs le matin. Je crois qu'aucune des deux n'apprécie particulièrement ces parties, mais... elles essaient.

— Laissez-moi deviner, poursuivit Arthur. La robe, bien que symbole de l'asservissement éternel des femmes, est un mal nécessaire, car vous devez vous présenter sous votre jour le plus convenable pour compenser vos futurs comportements indécents.

— Ne prononcez pas des mots comme « asservissement » devant moi, supplia Bridget, une main sur le front. J'ai juré à Gwen que je me tiendrais bien.

— Par chance, moi, je n'ai rien promis de tel.

— Arthur, intervint Gabriel en levant les yeux de ses papiers, tu n'es pas sérieux, j'espère ? Tu sais combien cette journée est importante à mes yeux. Je n'ai pas l'énergie de gérer autre chose que...

— Gabe, le rassura Arthur en lui caressant le genou, je te faisais marcher.

— Oh. Eh bien, arrête.

— D'accord, céda le jeune homme alors que la porte se rouvrait. Ça ne devrait pas être trop difficile. Ta sœur est là ; je vais pouvoir la torturer à ta place.

— Plus de torture, prévint Gwen en fonçant droit sur Bridget, qui la prit sur ses genoux. Seigneur, je suis si heureuse que tu sois de retour plus tôt que prévu !

— J'en déduis que ça ne se passe pas très bien avec ta mère ?

— Elle n’y est pour rien, la pauvre. Elle est encore sous le choc. On aurait pu s’attendre à ce qu’une chose aussi... colossale que la mort de Père lui fasse prendre du recul, mais non. Elle a quand même demandé de tes nouvelles tout à l’heure, ce qui veut dire qu’elle commence à s’habituer à l’idée.

— Sois gentille avec elle, conseilla Gabriel à sa sœur.

— Je *suis* gentille ! C’est facile, pour toi. Elle se comporte toujours comme si tu étais la réincarnation d’Arthur Pendragon. Tout ce que tu fais est parfait.

— C’est ridicule, déclara Arthur. On sait tous que c’est Bridget, la réincarnation.

— Arrêtez avec ça, le gronda la chevaleresse. Plus vous plaisantez à ce sujet, plus les gens me regardent bizarrement. Ils ont déjà assez de mal avec moi ; ce n’est pas la peine de leur faire craindre que je m’empare de l’épée pour défier le nouveau roi.

— Si seulement ! répliqua Gabriel. Mais je sais que vous n’êtes pas sérieuse.

— Tu es un bon roi, assura Arthur. Crois-moi. Un excellent roi, même. Le meilleur. Enfin... se reprit-il en voyant l’air pincé de Gwen, l’un des plus grands.

— Père serait fier de toi, renchérit la princesse.

Gabriel ferma les yeux et posa son discours sur le banc.

— Pas après ce que je m’apprête à annoncer.

— Tu n’en sais rien. Personne ne peut le dire.

— Mère va s’évanouir.

— Je lui ai déjà conseillé de rester assise.

Gabriel soupira.

— Tu as choisi quelle citation, pour finir ? Dans les lettres ?

— Hum... hésita le souverain en feuilletant les pages. « Le véritable courage implique de connaître la peur – et pour connaître la peur, on doit posséder une chose qu’on refuse de perdre. »

— Pas mal, commenta Arthur. Même si je préférerais le passage sur « les mains fortes et habiles de Lancelot ».

— Il n’est pas trop tard pour te supprimer du discours.

— Tu n’oserais pas, répliqua Arthur en enlaçant Gabriel, qui ne le repoussa pas. Je suis bien trop charmant.

— Quand on viendra m’arracher mon royaume, je te dirai si ça en valait la peine.

— Vous n’avez pas fini de flirter, tous les deux ? grommela Gwen. Vous me donnez la migraine.

— Tu es assise sur les genoux de Bridget, lui signala Arthur. Et je vois très clairement sa main posée sur ta cuisse.

— Bon, lança tout à coup Gabriel en se levant. J'en ai assez entendu. Je vais m'entraîner dans la cour sud avant l'arrivée des invités. Vous venez ?

— Oui, acquiesça Gwen.

— Sid ? appela Arthur.

— Ouais, ouais, soupira le valet, tendant la main à Agnès qui n'avait absolument pas besoin de son aide. Bien sûr qu'on vient. On ne raterait ça pour rien au monde.

— Je crois que je vais tourner de l'œil, gémit Gabriel.

Son compagnon le serra contre lui, puis contempla le sourire nerveux de la princesse et l'expression déterminée de Bridget. Le roi était blanc comme un linge. Sa main tremblait sur son discours, mais Arthur n'était pas inquiet.

— Tu vas être génial, promit-il. Génial, idiot et courageux. Tu vas choquer tout le royaume, mais les gens s'en remettront quand ils comprendront qu'au-delà de ton penchant pour les beaux bruns ténébreux, tu es le monarque le plus juste et le plus sensé qui ait jamais porté la couronne. Et puis, n'oublie pas que dans une semaine, nous serons à Tintagel. Ça leur laissera le temps de digérer la nouvelle ici.

Gabriel esquissa un petit sourire crispé.

— Voilà, l'encouragea Arthur, c'est mieux. Allez, viens. La tête haute, les épaules droites. Montre-leur de quoi est faite la nouvelle Angleterre.

Gwen se détacha de Bridget pour étreindre brièvement son ancien fiancé.

— C'était très beau, ce que tu viens de dire. La prochaine fois, évite juste de traiter mon frère d'idiot.

Arthur sourit, puis posa une main sur le front de la princesse pour la repousser.

— Oh, c'est toujours pareil, avec toi. Ne fais pas ci, ne fais pas ça... Agnès, vous n'allez jamais pouvoir franchir cette porte en embrassant Sidney. Il va falloir que vous le lâchiez une seconde. D'ailleurs, tant qu'à faire un discours, je trouve qu'on devrait interdire l'union de ces deux-là. Quelqu'un a vu Lucifer ? Il faut qu'il soit là, il *raffole* des banquets. Ne me regarde pas comme ça, Gwendoline. C'est un membre à part entière de la famille royale...

Perchée sur la couronne de pierre de la statue d'Arthur Pendragon, une corneille étrangement familière cligna une fois des yeux, secoua ses ailes noires, puis s'envola dans le ciel clair.

# Remerciements

Ce livre a vu le jour en 2020, l'année où nous sommes tous restés enfermés. Je l'ai écrit dans mon appartement londonien, avec la porte du balcon entrouverte pour laisser entrer un peu d'air, tapant sur mon clavier par rafales entre des conversations à se pisser dessus avec mes nouveaux amis et des soirées passées à contempler les satellites comme si c'étaient des étoiles filantes. (Il suffit de plisser les yeux pour que les expériences de vilains milliardaires technophiles se transforment en corps célestes !) J'ai pris beaucoup de plaisir à concevoir ce roman un peu étrange. Et j'éprouve une reconnaissance éternelle presque effrayante envers ceux qui lui ont donné sa chance.

Merci à Chloe Seager, mon agente, qui botte des fesses pour gagner sa vie sans jamais se départir de sa classe ; à Sylvan Creekmore, qui a été le premier à dégainer, et à Vicki Lane, qui nous a menés jusqu'à la ligne d'arrivée chez Wednesday Books ; à Hannah Sandford, qui a offert à Gwen et Art un merveilleux foyer au Royaume-Uni.

Merci également à Fliss Stevens, Katie Ager, Jadene Squires, Nick de Somogyi, Anna Swan, Nina Douglas, Beatrice Cross, Mattea Barnes, Alesha Bonsers, Laura Bird et Michael Young de ce côté-ci de l'océan, et à Vanessa Aguirre, Rivka Holler, Brant Janeway, Soleil Paz, Michelle McMillian, Meghan Harrington, Eric Meyer, Adriana Coadă, Melanie Sanders, Kim Ludlam, Tom Thompson, Dylan Helstien, Britt Saghi, Emma Paige West, Michelle Altman et Amber Cortes de l'autre.

Toute ma gratitude à Olga Grlic, Natalie Shaw et Thy Bui pour les magnifiques couvertures, à Alice Oseman, Rainbow Rowell, Becky Albertalli, C. S. Pacat, Freya Marske, Ava Reid, Arvin Ahmadi et Lauren Nicolle Taylor pour leurs lectures précoces et leurs encouragements.

Merci à Nick et Hannah, qui sont obligés de vivre avec moi, et à mes parents, qui ont dû le faire autrefois mais ont réussi à s'échapper depuis. Merci à Photine, la première et la plus grande fan de Gwen et Art. Merci à mes amis et lecteurs : Rosianna, El, Maggie, Dervla, Alice et Ava. Merci à mes camarades de la communauté de fans, sans qui je n'aurais jamais tenu durant cette année difficile. Un bouquet de rats pour mon groupe d'écriture. Un petit bisou sur le nez pour mon chat, et pour tous ceux et celles qui en voudraient un, surtout si j'ai oublié de les remercier avec des mots.